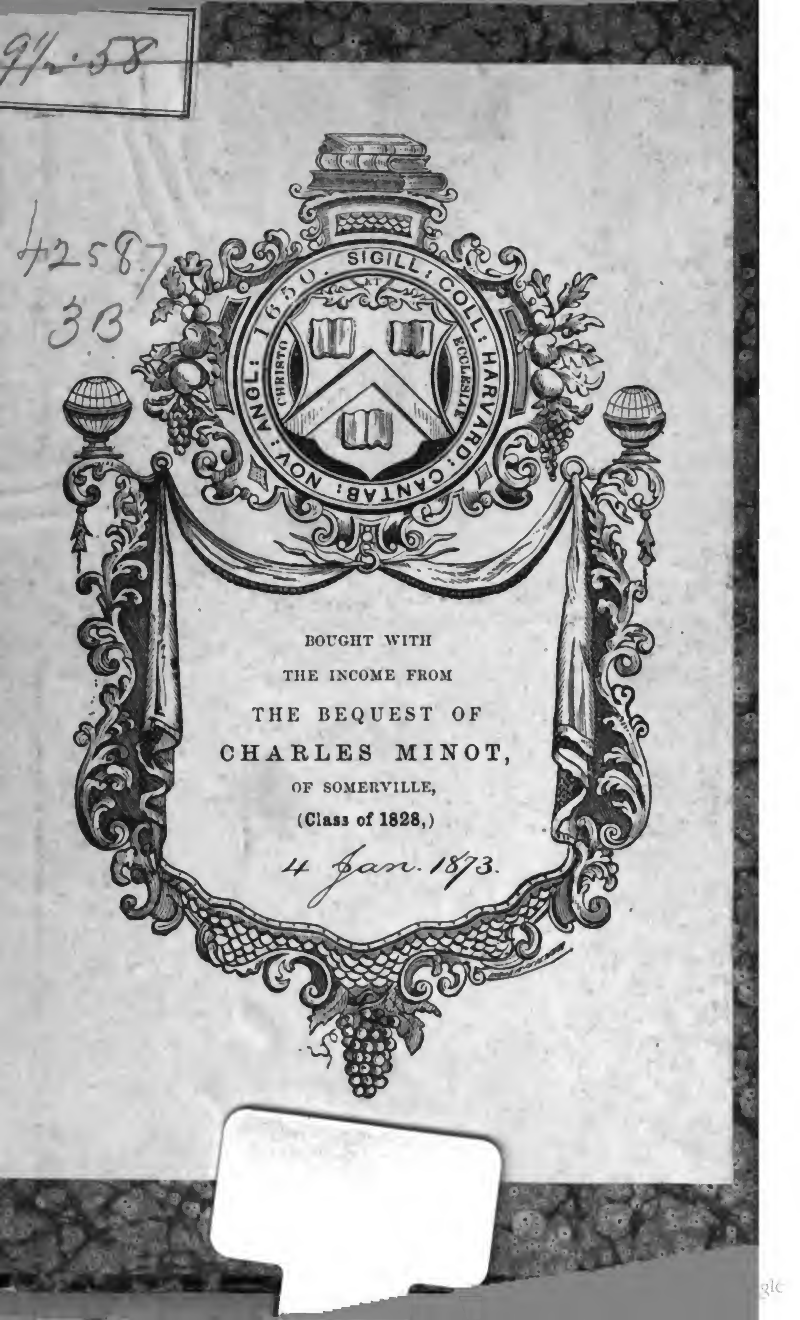




9½ : 58
42587
3B
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
4 Jan. 1873.



COLLECTION MICHEL LÉVY

CARACTÈRES

ET

RÉCITS DU TEMPS

VERSAILLES. — IMPRIMERIE DE CERF, RUE DU PLESSIS, 59.

CARACTÈRES

ET

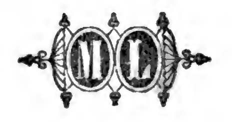
RÉCITS DU TEMPS

PAR

(Dieudonné Jean Baptiste) (Gaschon)

PAUL DE MOLÈNES

LA GARDE MOBILE — LA COMÉDIENNE
CORNÉLIA TULIPANI — LES SOUFFRANCES D'UN HOUZARD
C'ÉTAIT VRAI — LES SOIRÉES DU BORDJ
UNE LÉGENDE MONDAINE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

PRÉFACE.

Les divers fragments qui forment l'œuvre dans laquelle j'ai essayé de peindre mon temps ont été composés, pour la plupart, loin de la France, tous au milieu de cette vie militaire

qui éloigne des oreilles tant de rumeurs et tient l'esprit étranger à tant de préoccupations.

La seule valeur de ce livre, c'est sa complète sincérité. Toutefois, excepté un seul morceau, LA GARDE MOBILE, qui appartient à l'histoire publique de notre pays, il n'y a rien dans ce que j'ai écrit où soit reproduite une action réelle. Les caractères sont vrais, du moins je l'espère; les faits par lesquels j'ai essayé de les développer sont complétement fictifs, je puis l'affirmer. Voilà ce que j'ai voulu dire en toute franchise.

Il est une espèce d'attaques, après une semblable déclaration, que je ne veux point prévoir, mais que j'aurais assurément le droit de re-

pousser à ma guise. Quant aux critiques littéraires, je les accepte d'avance de grand cœur, et je tâcherai même d'en faire mon profit, si elles me parviennent aux lieux où me conduiront mes goûts, le sort et mon métier.

PAUL DE MOLÈNES.

LES SOUFFRANCES

D'UN HOUZARD.

I.

Suivant moi, une des plus grandes souffrances de ce temps-ci, c'est la lutte que les sentiments les plus opposés se livrent au fond de notre cœur. Beaucoup d'entre nous sont, en politique, ce que serait en amour un homme qui aurait passionnément aimé vingt maîtresses. Vous voulez désormais vivre pour deux yeux bleus, tout à coup deux yeux noirs s'ouvrent devant vous ardents et impérieux.

Voilà le drapeau tricolore qui passe, et vous criez Marengo, Austerlitz, Wagram ; puis, que votre regard rencontre au front de quelque édifice l'écusson mutilé

d'une royauté proscrite, et vous pensez que Fontenoy valait bien Arcole.

Je voudrais peindre les souffrances d'une âme où cette lutte causa ses ravages les plus douloureux. J'espère que ce récit ne paraîtra point trop vieux, quoique je le place à une époque séparée de nous déjà par bien des événements. Presque tous nous éprouvons encore, à différents degrés, les souffrances morales de mon héros. Qui n'a pas, sous les deux drapeaux que le souffle maudit des révolutions pousse avec tant de fureur l'un contre l'autre, maint objet d'ardente tendresse? Nos démocrates, je veux le croire, malgré toutes les folies de leur langage, n'ont point rompu dans leur pensée ni avec l'humanité, ni avec l'honneur; et nous, ne portons-nous pas, attristée mais adorée, au fond de notre cœur l'image de la liberté?

L'homme obscur dont je veux raconter les douleurs aima les deux drapeaux de ce pays. L'un était celui de ses pères, l'autre était le sien. Il tenait à l'un par le sang qui coulait dans ses veines, à l'autre par le sang qu'il avait versé. Aux souffrances que lui causaient ces deux amours, un amour d'une autre espèce joignit de cruelles tortures. Mais je vais laisser parler les faits.

Tous les émigrés ne trouvèrent pas à l'étranger la fortune adverse. Le comte de Cadolles, qui est mort pair de France sous la Restauration, répétait souvent

que ses plus heureux jours s'étaient écoulés au delà du Rhin. Le fait est qu'un aimable esprit et une gracieuse figure lui avaient valu, dès sa première année d'exil, l'amour d'une jeune fille qui possédait, outre deux yeux d'un bleu séraphique et une chevelure de fée, le plus beau château dont le Rhin réfléchisse les tours. Le château d'Hermorah est un songe romantique. L'eau, la verdure, le ciel, les montagnes réunissent leurs enchantements pour en faire une demeure digne d'un Manfred. Dans ce château naquit le héros de cette histoire, que sa mère voulut appeler du nom germanique de Wolfgang, et que son père appelait le marquis de Cadolles, suivant un usage de sa maison.

Wolfgang avait dix-huit ans quand un horrible malheur emporta tout à coup toutes les joies de sa jeunesse, et jeta sur sa vie de ces ombres qu'aucune lumière humaine ne dissipe plus : Wolfgang perdit sa mère. Pendant quelques mois, il fut enseveli sous le linceul de cette chère morte, puis le monde vivant où il était condamné à rester longtemps encore s'empara de lui de nouveau. Le temps, une fois de plus, accomplit son habituelle et triste cure. La pâleur d'une éternelle cicatrice remplaça la blessure béante que lui avait faite la douleur, et il recommença la mystérieuse odyssée qu'il ne nous est permis d'interrompre pour aucune halte ni dans la tristesse ni dans le bonheur; mais il sentit qu'un immense changement

s'était opéré en lui. La rêverie lui causait cette insupportable souffrance que nous cause un air auquel s'attache le souvenir d'une personne que nous avons aimée et qui a disparu. L'action était devenue son besoin impérieux et incessant. On eût pu le prendre pour le chasseur noir, à l'infernal galop de son cheval sous l'ombrage des forêts allemandes. Le soir, il revenait sans être las, et il s'abîmait régulièrement alors dans une lecture qui augmentait, au lieu de l'apaiser, la fiévreuse ardeur de son âme. Le comte de Cadolles recevait les journaux de France, et c'était alors le temps des sanglantes merveilles de l'Empire.

C'était le temps où les premiers-Paris commençaient comme des poëmes épiques. Une odeur de poudre, un bruit de tambour, s'échappaient des feuilles françaises. En lisant les faits accomplis chaque jour par les soldats de Bonaparte, Wolfgang se rappelait qu'il n'était pas Allemand.

Il aimait tendrement son père, mais il avait avec lui peu de relations. M. de Cadolles était un homme d'un esprit agréable et cultivé, qui faisait des vers sur le modèle des vers de l'abbé Delille. Je suis persuadé qu'il s'était traduit sa femme comme Ducis traduisit Hamlet. Le mélange de passion et de rêverie qui faisait le caractère de la comtesse Hermengarde lui avait échappé, sinon dans sa forme extérieure, du moins dans sa secrète et profonde originalité. M. de Cadolles était en un mot le Français tel que l'a peint

d'ordinaire madame de Staël, tel qu'il fut longtemps, et, il faut le reconnaître, tel qu'il est encore volontiers, impropre à toute vraie passion, ennemi de toute profonde étude, superficiel avec conscience, léger avec onction. M. de Cadolles avait composé une épitaphe en vers pour sa femme, et l'avait fait graver sur un mausolée de marbre blanc d'une forme antique. Puis, ce devoir pieux accompli de cette romanesque façon, il avait cherché, disait-il, des consolations dans les belles-lettres et une distraction dans une société choisie. Six mois après la mort de sa femme, M. de Cadolles recevait dans le château d'Hermorah toute la noblesse des environs.

Wolfgang se refusait obstinément à toute société Dès que les hôtes de son père arrivaient, il s'enfuyait dans sa chambre; mais il emportait avec lui le *Journal de l'Empire*, et souvent toute sa soirée se passait dans des visions guerrières. — Et moi aussi, se disait-il, je pourrais être soldat français ! — Un hasard des plus insignifiants en apparence vint tout à coup décider de sa vie.

Ce hasard fut l'arrivée à Hermorah d'un trompette au 1er houzards qui s'appelait Robert Triton. Triton ne savait pas s'il devait le nom qu'il portait à son père, ou bien à un ancien capitaine de dromadaires qui avait pris soin de ses jeunes années, homme instruit, qui lui aurait donné ce nom-là, disait-il, par rapport à d'anciens sonneurs de trompe ; c'était, du

reste, une question qui le tourmentait peu. Triton, depuis longtemps, ne connaissait qu'une seule famille, c'était le 1er houzards. Les hommes s'en vont, mais les régiments restent. Depuis que nous avons en face de nous des batteries qui détruisent en quelques heures des corps d'armée, les gloires individuelles se font rares. Tel qui aurait peut-être été Bayard a *son affaire*, comme dit le troupier, la première fois qu'il va au feu. Ce sont des numéros de régiment qui héritent des grandes renommées chevaleresques. Quelques-uns sont tentés de s'en plaindre, et moi je dis : Tant mieux, plus le métier des armes exige d'abnégation, plus il est beau. « Aimez à être inconnu et à n'être compté pour rien, » dit *l'Imitation de Jésus-Christ.* — Il faut que le soldat ait cette maxime dans le cœur : il tombe, mais le drapeau avance, et la marche du régiment bat toujours. Quand la bataille est gagnée, on dit : Le 5e de ligne, ou le 1er houzards, s'est couvert de gloire, et un millier de héros anonymes jouissent d'une ligne de bulletin. Le 1er houzards s'était bien des fois renouvelé depuis que Triton y avait sonné la charge pour la première fois ; mais c'était toujours la même âme qui animait ce corps éprouvé par les balles. Quelques anciens, épargnés par le feu, restaient dans cette immortelle famille, et contaient aux nouveaux venus maints traits d'une vertu ignorée. Il fallait entendre Triton parler de l'adjudant Kreutzer et du capitaine Margand, et du brigadier Sarmin.

Entre deux bouffées de tabac, il jetait sur ces noms inconnus toute la splendeur dont disposait son éloquence militaire. Wolfgang l'écoutait les larmes aux yeux et se disait souvent : Je ne désire point pour ma mémoire d'autre oraison funèbre que celle-là. Wolfgang avait un cœur de soldat. On a un cœur de soldat comme on a un cœur de prêtre. Et quand Dieu vous a donné ce cœur-là, il n'y a qu'un sabre qui puisse vous l'arracher de la poitrine. Aucun raisonnement, aucun discours n'éteindrait votre enthousiasme. Je crois parce que c'est absurde. C'est l'écrasante et magnifique formule des religions.

Robert Triton était venu un beau jour au château d'Hermorah, vêtu de haillons qui rappelaient de la façon la plus confuse l'uniforme français et traînant un de ses pieds enveloppé de chiffons, tandis que l'autre était encore dans une botte à la houzarde. Le pauvre diable avait eu la cheville brisée par une balle autrichienne. Un heureux hasard lui avait sauvé l'amputation, mais il était estropié et se croyait mis pour toujours hors du noble jeu des batailles.

Il avait appris qu'un château devant lequel il passait était habité par un Français, et il était venu avec confiance demander l'hospitalité à un compatriote. Son instinct l'avait bien guidé. Le comte de Cadolles le reçut avec bonté, Wolfgang avec effusion. On soigna son pied, et dès qu'il put se tenir à cheval, le marquis en fit le chef de ses piqueurs. Robert, qui aimait à

célébrer la gloire du 1er houzards, trouvait dans Wolfgang un auditeur d'une complaisance inépuisable. Aussi la plus intime liaison s'était établie entre le jeune gentilhomme et le vieux soldat, et un jour Robert osa dire à son maître :

— Si j'étais à votre place, monsieur le marquis, je serais malheureux.

— Et pourquoi? repartit Wolfgang qui à ce moment essuyait à la crinière de son cheval son couteau de chasse teint du sang d'un sanglier.

— Pourquoi, monsieur le marquis? Parce que je voudrais répandre un autre sang que celui de la grosse bête. A votre âge, il y avait déjà près de six ans que j'avais entendu siffler une première balle, et j'en avais déjà mis à l'ombre plus d'un qui aurait bien voulu me trouer la peau. C'est bon d'aller à la chasse de temps en temps, quand il n'y a plus ni poules ni cochons chez le paysan pour mettre quelque chose dans la gamelle; mais chasser toujours, ce n'est pas là une vie pour un homme. Je n'aurais pas voulu de ce métier-là pour mon cheval. Quand mon pauvre Mameluck, comme je l'appelais, car je suis un Égyptien, tel que vous me voyez; quand mon pauvre Mameluck était deux jours sans entendre le brutal, il bâillait. On aurait dit un vieux militaire qui n'a plus qu'à lire la gazette. Savez-vous que vous feriez un joli houzard? Lorsque le capitaine Margand est arrivé au régiment, il était comme vous, tout pâle

et si mince qu'on aurait pu le couper en deux d'un coup de sabre. A sa première affaire il a gagné la croix. Il a franchi dans une charge deux canons prussiens comme vous franchissiez le saut de loup tout à l'heure. Voyez-vous, monsieur le marquis, quand on n'a pas vu une charge, on n'a rien vu. On a la poudre dans les narines, la trompette dans les oreilles, le diable au corps. On ne pense plus à rien, on rencontre des cadavres, on les saute; les canons vous éternuent au visage, on leur dit : Dieu vous bénisse! On tombe enfin sur ces gueux de Hulans ou de Cosaques, et alors on les sabre et resabre. On les culbute, on les piétine, on leur casse la tête à coups de pistolet, on les pique à terre d'un coup de pointe, on arrive au porte-drapeau :A toi l'atout, à moi le chiffon, et vive l'Empereur!

La forêt retentit de ce cri, tant le trompette s'était animé en retraçant les plus heureuses scènes de sa vie guerrière. Wolfgang ne répondit rien et rentra chez lui pensif. Depuis quelques jours un grand combat se livrait dans son cœur.

Son père avait servi dans l'armée de Condé. Le jour où l'on avait appris au château d'Hermorah que le nommé Louis de Bourbon, comme le disait le malheureux arrêt que madame de Staël entendit un matin crier sous ses fenêtres, était mort dans les fossés de Vincennes, le comte de Cadolles prit le deuil. Dès lors Wolfgang n'entendit plus pronon-

cer le nom de Bonaparte qu'avec des malédictions.

Son imagination d'enfant ne se représentait plus le guerrier qui parcourait le monde dans un si glorieux appareil que sous la hideuse et lugubre figure d'un assassin de ballade. Et, tandis qu'il s'abandonnait à cette horreur pour le drapeau d'Arcole, il se livrait à d'ardents enthousiasmes pour les défenseurs errants, persécutés et désespérés d'un autre drapeau. Il rêvait de Georges Cadoudal et de sa conjuration intrépide. Il se promettait, quand il aurait l'âge d'homme, d'aller rallumer sous les broussailles de la Vendée la sainte guerre des La Rochejaquelein, des Bonchamp, des Charette, et s'il ne trouvait plus que des cendres sur cette noble terre, d'essayer, comme Georges, de la lutte corps à corps avec le meurtrier du dernier Condé. Puis peu à peu une révolution se fit en lui, car, dans ce monde que compose à elle seule ici-bas chaque existence humaine, il y a des révolutions fatales comme chez les peuples : il se prit d'amour pour cette merveilleuse gloire de la France impériale, qui faisait d'une armée tout entière un être héroïque comme Bayard. Enfin, je l'ai dit, il avait une âme de soldat, ce qui est autre chose encore qu'une âme de chevalier. La vie militaire l'appelait. Les bivouacs, les champs de bataille, les grandes marches occupaient toutes ses heures de songerie. Il ne voyait le soir en s'endormant que cuirassiers se lançant sur des batteries, houzards sabrant des tirailleurs et grenadiers

enlevant des redoutes. Ce Français séparé de la France sentait s'agiter en lui, par un étrange phénomène, l'esprit qui animait sa patrie. Il avait encore pour l'empereur une invincible répugnance, mais pour les soldats de l'empereur il avait admiration et tendresse. Il disait en son cœur : « Ce sont là les compagnons que j'ai souhaités. » Il en vint enfin à caresser comme une chimère la pensée de quitter un jour le toit paternel, et d'aller réclamer sa place sous les aigles françaises, au feu de toutes les armées européennes. Puis son rêve devint un projet; et le jour où Triton lui peignit, dans son langage de soldat, toutes les joies d'une charge à fond, il se demandait si dans la nuit même il n'irait pas joindre la Grande-Armée, qui commençait alors cette campagne où elle entra pour la seconde fois dans Vienne.

Triton était couché dans l'écurie et dormait d'un sommeil aussi paisible que celui de ses chevaux, quand il se sentit violemment secoué. Le marquis de Cadolles était à son chevet en costume de voyage, un fouet à la main.

— Allons, mon vieux houzard, lève-toi, et selle sur-le-champ Ali-Baba et Chat-Botté. Nous allons nous mettre en campagne.

— Nous mettre en campagne à cette heure! Réveillez-vous, monsieur le marquis. Mon Dieu! je ne savais pas que vous étiez somnambule. La nuit est si

noire que Robin des Bois lui-même se perdrait dans la forêt, s'il voulait chasser.

— Je ne suis pas somnambule, et je ne veux pas chasser. Voyons, lève-toi et obéis, et ne selle qu'un cheval, si tu as peur.

A ce mot, l'ancien trompette bondit comme Rodrigue.

— Vous savez bien, fit-il, monsieur le marquis, que la peur ne s'est jamais logée dans mon ventre. Je vous suivrais en enfer. Je suis sûr qu'il n'y fait pas plus chaud qu'en Égypte.

Et, tout en murmurant, l'honnête Triton sella Chat-Botté et Ali-Baba.

C'étaient deux magnifiques chevaux : Chat-Botté surtout, Chat-Botté qui était destiné à mourir de la mort des braves, était bien la plus noble bête qui se soit jamais associée à une destinée humaine. Son grand œil noir à reflet fauve brillait de cette clarté inquiète, particulière au regard de tout être destiné à mourir de mort violente. Son cou était un peu court, mais toutes ses formes étaient vigoureuses et rassemblées, et on sentait sous sa robe alezan doré cette vie capricieuse, frémissante, pleine de grâce, d'ardeur et de mystère que Dieu a donnée ici-bas aux chevaux, à l'onde et aux femmes. Wolfgang aimait tendrement ce bel animal. Il n'allait jamais le visiter dans son écurie sans l'embrasser sur les deux yeux, lui donner son visage à lécher, enfin se livrer avec lui à ces épanchements de l'homme et de la bête dans lesquels

il semble que, des deux côtés, on trouve je ne sais quelle consolation secrète à une loi cruelle de la nature.

Wolfgang sur Chat-Botté et Triton sur Ali-Baba quittèrent le château d'Hermorah en silence. Wolfgang sentait un immense trouble en son cœur. « Cette nuit dans laquelle je chevauche, se disait-il, est moins obscure que ma destinée. » Il pensait à sa mère endormie pour toujours et à son père qui se réveillerait le lendemain. Tout à coup il se retourna vers Triton :

— Eh bien! devines-tu où nous allons? Nous allons rejoindre la Grande-Armée. Je ne veux plus qu'on se batte sans moi.

II

Le 29 juin 1809, à quatre heures du soir, le 1er houzards, qui était campé près de Lauban, vit arriver deux cavaliers. Un des nouveaux venus fut reconnu par tout le régiment.

— Eh! te voilà, ma vieille (mon vieux entre troupiers est un terme affectueux, mais ma vieille est ce que la langue militaire renferme de plus tendrement amical)! on te croyait parti pour la gloire (cela veut dire tout simplement dans le noble argot du bivouac : on te croyait mort), mais il paraît que ton tour

n'était pas encore venu! Tu arrives au bon moment. On dit que la danse va recommencer. D'où diable vient donc le camarade qui est avec toi? Voilà deux chevaux qui pourraient pousser une fameuse charge. Où as-tu volé ces bêtes-là?

— J'ai encore plus d'une pipe à fumer, plus d'un verre à boire et plus d'un coup de sabre à donner. Mon camarade est un Français qui veut porter l'uniforme du 1er houzards et manger de l'Autrichien. Ces deux chevaux-là sont à lui, car ce n'est pas un particulier venu au monde, comme toi et moi, entre un caisson et un sac d'avoine, et tu n'as jamais eu pareilles bêtes entre les jambes.

C'est en échangeant ces propos, restés dans la mémoire de Wolfgang comme tous les détails de son arrivée au camp français, que nos deux cavaliers parvinrent à l'endroit où le colonel du 1er houzards mangeait avec un chef d'escadron et le major une poule autrichienne, hommage d'un brigadier au plus brave et au plus paternel des chefs; car le colonel du 1er houzards était ce qu'on appelait alors, ce qu'on appelle toujours le père du soldat. Il ne professait pas un respect aveugle pour cette justice sortie en habit noir du cerveau des pékins. Il pensait qu'il ne faut pas appliquer une même règle à ceux qui gardent leur sang pour eux et à ceux qui le donnent au pays. Enfin, quand une oie ou un cochon avait passé de la ferme du paysan dans la gamelle du soldat, au lieu

de punir le coupable, il l'aidait volontiers à faire disparaître le corps du délit.

Le colonel Herbin, c'est ainsi que se nommait ce brave officier, avait des yeux noirs et vifs comme la poudre, une longue moustache brune qui serpentait le long de ses joues et atteignait le collet de son dolman ; en un mot, ce qu'on appelle par excellence une figure militaire. Il donna une accolade à Triton. — Je croyais bien, dit-il, que tu ne devais plus sonner de la trompette avant le jugement dernier. Mais ces Égyptiens ont la peau dure, et le diable craint, en les mangeant, de se démonter la mâchoire.

Puis, se tournant vers Wolfgang, il lui demanda en termes brusques mais polis, car il y avait dans l'extérieur du jeune gentilhomme une dignité qui inspirait à toutes les natures une certaine mesure de respect, qui il était et ce qu'il voulait.

— Je désire servir dans le 1er houzards et je suis un gentilhomme français : le marquis Wolfgang de Cadolles.

— La révolution a supprimé les marquis, et l'empereur ne les a pas rétablis ; mais les braves sont de tous les régimes et de tous les temps. Vous êtes bien bâti, vous êtes bien monté, si la bête que je vois là est à vous. Montrez-moi quelques papiers, jeune homme, qui me prouvent que vous êtes Français, et le 1er houzards vous ouvrira les bras.

Ainsi dit le colonel Herbin ; Cadolles lui présenta

silencieusement quelques papiers de famille dont il était parvenu à s'emparer en secret. Le colonel Herbin, en acquérant la certitude qu'il avait bien devant lui un jeune homme ayant dans les veines ce sang des vieilles races, que les chouettes et les hibous des clubs font profession de haïr, mais qui n'en sera pas moins cher de tout temps aux aigles des champs de bataille, le colonel Herbin prit un visage gracieux et tendit la main à Wolfgang. C'était la chevalerie des Hoche, des Kléber et des Marceau accueillant la chevalerie des Bayard, des Crillon et des d'Assas.

Une heure après cette poignée de main, Cadolles faisait partie du 1er houzards. On lui avait donné l'armement et l'équipement d'un cavalier qui venait d'être tué, en allant à la maraude, par un coup de feu parti d'un buisson; Cadolles fit venir la cantinière et paya la bienvenue à son escadron. On eût dit qu'il avait toujours porté son nouveau costume. Toutefois, en étant libre et familier avec ses camarades, il se garda bien de dépouiller sa nature de gentilhomme. Un secret instinct lui fit sentir qu'à la dignité de ses manières un charme original était attaché, dont les plus grossiers s'éprendraient. Aussi, dans la suite les anciens du régiment l'appelèrent-ils avec enjouement : notre marquis. — Qui n'a pas vu le marquis du 1er houzards, disait Triton, ne connaît pas le plus crâne cavalier de l'armée française.

La nuit du 4 juillet, Cadolles entendit le canon

pour la première fois. Cent neuf pièces de gros calibre protégeaient le passage de l'armée qui franchissait le Danube sur un pont établi depuis trois jours par les ordres de l'Empereur. Chat-Botté dressait les oreilles, bondissait dans le rang, mais ses gracieuses courbettes avaient plutôt l'air d'exprimer l'allégresse que l'épouvante.

Wolfgang avait le recueillement d'un musicien enthousiaste qui entend pour la première fois l'oratorio d'un grand maître. Cette nuit du 4 juillet fut marquée par une des plus violentes tempêtes qui se soient déchaînées jamais sur les ondes du Danube. Le tonnerre soutenait une lutte enragée contre le canon, et de longs éclairs faisaient tout à coup resplendir dans la nuit les manteaux blancs des cavaliers. Les vents poussaient leurs soupirs, les nuées sanglotaient au-dessus de ces vastes plaines qui allaient se couvrir de cadavres. C'est en ces instants que le cœur du soldat a besoin d'être solidement trempé. Il semble qu'au lieu de sourire à son courage, les puissances inconnues du ciel se soulèvent contre lui et le maudissent. Les fantômes assiégent ceux-là mêmes qui sont les moins familiers avec les visions. Tel voit sa maîtresse échevelée et se traînant sur la terre comme la fiancée de la ballade; tel autre voit sa mère en larmes et le sein percé d'une épée. Heureusement le soleil reparaît, les tristes apparitions s'envolent et les radieuses chimères viennent voltiger autour des drapeaux.

C'est ce qui arriva le matin de la bataille d'Enzersdorf. L'orage disparut, et un de ces soleils que les conquérants lient aux souvenirs de leurs combats illumina le ciel allemand.

Enzersdorf fut le prologue de Wagram. « Toute bataille, disait Napoléon, est une action dramatique qui se compose de trois parties : l'exposition, le nœud et le dénoûment. » Paul-Louis Courier, tout admirateur qu'il était de la tragédie antique, n'apprécia point les trilogies de Bonaparte, qui étaient supérieures pourtant à celles de Sophocle et d'Eschyle. Ce pamphlétaire, que je soupçonne d'avoir été ce que le troupier appelle un *vilain soldat*, quitta la Grande-Armée tout rempli, disait-il, de dégoût pour des scènes d'inepte carnage qui ne pouvaient plaire qu'à des divinités aveugles et sanglantes. Il répéta plusieurs fois : « Je nie qu'il y ait de l'art dans ces tueries. » Le marquis de Cadolles ne jugea point comme ce bel esprit républicain le magnifique drame où il eut le bonheur de jouer un noble rôle. La journée d'Enzersdorf fut pour lui une journée d'ivresse, dont le souvenir devait rester dans sa vie comme celui d'un premier amour.

L'action engagée vers midi ne fut suspendue qu'à onze heures du soir; cette heure arrivée il s'étendit dans son manteau entre les jambes de Chat-Botté, et regarda le ciel où ces merveilles inconnues d'un autre monde, les étoiles, souriaient dans un éther transparent. De sereines pensées s'éveillèrent en lui; pour la première

fois depuis la mort de sa mère, il sentit comme une douce clarté qui dissipait les sombres tristesses de son cœur. Demain peut-être, se disait-il, je la rejoindrai, et il s'endormit de ce sommeil qui est un des présents du danger aux hommes dignes de l'avoir pour compagnon de leur vie.

Le lendemain c'était Wagram, et Wolfgang vit pour la première fois passer auprès de lui l'empereur. Un cri qui dominait le bruit des canons accueillait partout cette apparition humaine, reçue comme une vision divine par des milliers de croyants. Bonaparte, c'est lui-même qui l'a dit, ne cherchait pas la mort, mais ne la comptait pour rien. Si le chemin qu'elle semblait lui barrer était le plus court, c'était le chemin qu'il choisissait. Aussi la bravoure chez lui était-elle arrivée à cette perfection, que l'œil le plus exercé ne pouvait plus en saisir le jeu. Il l'emporta même en valeur sur tous ces combattants à sa suite qui n'avaient qu'à être intrépides. Il n'avait pas l'air de braver les boulets, mais de les nier.

Il passa au galop devant Wolfgang, qui sentit malgré lui courir dans ses veines une sorte de frisson religieux. Toutefois, le fils du partisan, du serviteur des Condé, ne voulut pas crier : Vive l'Empereur ! Il reporta rapidement sa pensée sur tout ce qu'il avait maintes fois entendu dire dans les salons de son père contre ce meurtrier, cet usurpateur, ce soldat parvenu. Un caprice de sa mémoire lui rappela, entre

autres choses, la vulgarité d'allures, la trivialité de gestes dont un diplomate accusait un soir le nouveau souverain de la France. Au moment où ce souvenir s'offrait à son esprit, Napoléon, étendant tout à coup le bras droit, montra aux soldats, suspendus à ses regards, les plateaux de Wagram que couronnaient les troupes de l'archiduc Charles. Un tonnerre d'acclamations répondit à ce geste héroïque, et Wolfgang sentit dans ses yeux deux grosses larmes. L'aigle fondait sur lui et l'enlevait de terre. Il essaya de se roidir pourtant. Il ne voulait pas dans son cœur d'autre enthousiasme que l'enthousiasme du combat.

Wolfgang trempa son sabre avec bonheur dans le sang autrichien; une fois cependant il s'arrêta au moment où il allait donner un coup mortel. Un jeune officier était devant lui, la tête nue et les cheveux en désordre, mais le regard ardent et calme, et tout le visage empreint d'une fierté qui révélait un homme de bonne race. Wolfgang se demanda, par un mouvement rapide de pensée, si cet homme au pâle et dédaigneux visage, élégant jusqu'en sa sombre manière d'attendre la mort, n'était pas plutôt son frère que n'importe lequel de ces soldats à l'humeur brutale, aux instincts grossiers dont il s'était fait le compagnon. Un de ces doutes poignants qui devaient l'assaillir souvent dans sa vie s'éleva au fond de son cœur : il retint son cheval qui allait faire disparaître ce corps vivant et debout parmi les cadavres dont le sol était couvert; mais

Triton, qui ne s'écartait pas de son jeune marquis, survint tout à coup et plongea son sabre jusqu'à la garde dans la poitrine de l'Autrichien. Le pâle visage de l'officier devint plus pâle encore, le feu de ses yeux s'éteignit dans cette vapeur où la mort noie notre dernier regard. Wolfgang crut voir disparaître avec lui une apparition de la famille, le génie même de ses aïeux. Bientôt le galop de son cheval et le canon de la bataille chassèrent de son âme l'impression qu'y avait fait naître ce doulourenx épisode.

Wolfgang avait fait trois prisonniers, et reçu au front une de ces blessures qui ont été notre ambition à tous. Aussi, quand notre victoire eut mis fin à la journée, ce spectacle du champ de bataille, qui dissipe, dit-on, l'ivresse des conquérants, n'abattit pas ses joyeux transports. Comme il se dirigeait vers l'emplacement où devait camper le 1er houzards, un aide de camp l'aborda tout à coup et lui dit que l'Empereur le demandait. Il partit au triple galop de Chat-Botté, qui à chaque instant s'arrêtait, pointait et sautait en se jouant un cadavre.

L'Empereur était à cheval au milieu d'un groupe de généraux et de colonels, parmi lesquels Wolfgang reconnut le colonel Herbin. Il arrêta sur notre houzard un de ces regards que les soldats de ce temps-là préféraient tous au regard de leurs maîtresses.

— On m'a dit que vous étiez Français, fils d'émigré; vous rachetez ce que votre famille a fait de mal, vous

continuez ce qu'elle a pu faire de bien. Je veux me souvenir de vous, voici qui m'aidera à vous reconnaître.

Et il attacha au dolman de Cadolles cette croix qu'a chantée lord Byron, ce signe merveilleux qui, sur la poitrine du soldat, semble renfermer l'honneur et la patrie comme l'hostie renferme Dieu.

Cadolles sentit que l'heure était venue pour lui où l'âme crie : « Galiléen, tu as vaincu. » Il s'inclina sur le cou de son cheval par un mouvement où l'Empereur reconnut en souriant la grâce délicate et fière d'une autre race que celle d'où sortaient d'habitude ses héros. A dater de cet instant, Wolfgang ne lutta plus ; comme toute l'armée où il venait de conquérir sa place, il appartenait au culte de Napoléon.

Dès lors il suivit cette destinée, qui était la destinee de la France. Il fit toutes ces campagnes immortelles qui sont aujourd'hui notre consolation et notre désespoir. Il entra en Russie avec cette armée qui nous aurait donné le monde, s'il ne lui était pas arrivé ce qui pouvait seul abattre une pareille troupe, si le ciel ne s'était pas rué sur elle. Il était à Smolensk et à la Moskowa. A la Bérésina, il perdit le compagnon de ses dangers : une balle égarée atteignit son cheval à la tête. Il pleura ce noble animal, dont le sang avait souvent coulé en même temps que le sien.

Il y a une tristesse d'une particulière amertume dans les regrets qu'on donne à ces pauvres êtres qui nous sont pris pour toujours par le néant, après avoir

bien souvent éclairé notre vie d'un fugitif rayon de cet amour qu'à notre insu nous cherchons sans cesse en tout et partout. « Chat-Botté et moi, disait Wolfgang, nous nous aimions. »

Cadolles fut blessé à Lutzen et à Bautzen. Il figura dans toutes les phases de cette immense bataille de Leipzig, poëme confus, œuvre sanglante où le génie de l'Empereur éclate encore, mais d'où sa fortune est absente. Il vit les prodiges de Montmirail et de Montereau, ces journées où l'homme d'Austerlitz retrouva la France de Jemmapes. Puis il arriva enfin aux douleurs de notre patrie, à l'agonie de l'Empire, à la fin terrible de notre vision, au cruel réveil de notre songe. Un officier, en 1814, chevauchait sur une grande route à vingt ou trente lieues de Paris, les vêtements usés et poudreux, pâle, le visage fatigué et triste. C'était Wolfgang de Cadolles, le marquis du 1er houzards.

III

Wolfgang n'était pas seul. Il avait un compagnon vêtu du même uniforme que lui, mais dont l'extérieur était bien différent du sien. Le capitaine Graff était le houzard tel que le célèbrent les chansons joyeuses. Ni les fatigues de la guerre, ni les malheurs de notre pays, qu'il aimait pourtant et d'un vigoureux amour,

n'avaient pu altérer la couleur vermeille de son visage; rien non plus n'avait pu dissiper l'expression enjouée de ses traits. Il appartenait à cette heureuse race d'hommes auxquels Dieu a donné cette inexplicable chose que nous appelons la gaieté.

— Si je ne me trompe, fit-il tout à coup en retenant son cheval, et en prenant l'attitude d'un homme qui écoute, j'entends partir de ce village qui est là-bas en face de nous des coups de fusil; mais ces coups de fusil-là sont tirés en signe de réjouissance, car ils sont mêlés à un bruit de flûte et de violon. Ce sont de vilains Français, à coup sûr, que ceux qui peuvent se réjouir en ce temps-ci. Si c'était une noce, toutefois, que célébrât ce vacarme, je ne serais pas fâché de hâter le pas. Quand il y a noce, il y a festin; et mon estomac est vide comme ma giberne. Les vivres sont rares en France à l'heure qu'il est; ces gredins de Cosaques renversent le pot au feu partout où ils passent. Allons, Cadolles, marchons au violon comme nous avons marché au canon tant de fois, j'espère que nous marcherons en même temps à la marmite.

Et le capitaine Graff enfonça impitoyablement ses éperons dans les flancs de son cheval, qui prit un trot maussade et fatigué.

Wolfgang le suivait en silence, sans sortir de sa sombre rêverie, quand tout à coup, en approchant du village, il poussa une bruyante exclamation :

— Voilà, dit-il, un château que je suis sûr d'avoir

vu en peinture dans la salle à manger d'Hermorah. C'est là, morbleu ! que mon père est né. Mais écoute donc, Graff, ce qu'on crie là-bas.

— Dieu me damne, repartit Graff, si je n'ai pas entendu ton nom.

Ce qu'on criait, en effet, c'était : Vive le comte de Cadolles !

On sait quel étrange spectacle la France présentait alors. Dieu, qui d'une main la châtiait, et la châtiait cruellement, semblait de l'autre verser sur elle le trésor des douces joies et des nobles espérances. La dernière trace de la Révolution et de ses crimes était effacée par le retour de cette famille qui avait été si longtemps l'âme de notre patrie. Après les inquiétudes impies de la République, les meurtrières, les brûlantes joies de l'Empire, on sentait un repos bienfaisant pour l'esprit, un charme rafraîchissant pour le cœur dans cette apparition des anciens jours se levant sur un âge pacifié. C'était la magie des vieux souvenirs, des premiers cultes, des tendresses éteintes et renaissantes pour ceux qui ont vécu beaucoup et que la vie a blessés, torturés, puis lassés.

Avec la grande famille qui ne pouvait rentrer en France que pour y régner, bien d'autres familles revenaient aussi qui avaient préféré l'exil à leur patrie sans ce qui la rendait sacrée à leurs yeux. Le plus grand nombre parmi ces fidèles serviteurs de la royauté trouvaient non point le sel dans leurs champs, mais

des blés qu'ils n'avaient plus le droit de récolter; quelques-uns pouvaient reprendre le bien de leurs pères : parmi ceux-là était le comte de Cadolles.

Ses paysans, quoiqu'ils fussent devenus ses concitoyens, résolurent de lui faire un accueil féodal. Précisément à Cadolles, on n'avait point souffert de l'invasion tandis qu'on avait souffert et beaucoup de la conscription. Tout le village se mit sur pied; on décrocha quelques fusils rouillés, on fit marcher en avant quelques violonneurs et l'on alla sur la grande route attendre la voiture de M. le comte. Deux hommes seuls avaient refusé obstinément de prendre part à cette fête; c'étaient le garde champêtre et le maître de poste, sortis tous deux, l'un comme caporal, l'autre comme sous-lieutenant, des chasseurs à pied de la garde avec la croix et un nombre honnête de blessures. Tandis que la foule royaliste s'était précipitée à un bout du village, ces braves étaient installés à l'autre bout, sous le berceau d'un cabaret solitaire. Là, ils épanchaient librement devant une bouteille, cordial intermédiaire entre ces deux cœurs, leur tristesse et leur indignation bonapartiste, quand ils aperçurent deux soldats comme eux, deux chevaliers de la Légion d'Honneur comme eux, et probablement deux serviteurs de l'Empereur comme eux, le capitaine Graff et le capitaine Cadolles.

— Mes officiers, cria le garde champêtre aux deux hussards, si vous voulez vous arrêter un instant, boire

un verre de vin et desseller vos chevaux, vous vous en trouverez bien, vos bêtes et vous; car vous avez l'air d'avoir fait une longue course, et vous ferez plaisir à des anciens qui aiment encore la cocarde que vous portez.

— Mon camarade, répondit Graff, je vois que vous avez servi dans l'infanterie, puisque vous me conseillez de desseller mon cheval après une longue course; mais vous me faites une offre qui plaît à toutes les armes, celle d'un verre de vin, et j'accepte de grand cœur.

Ce disant, il mit lestement pied à terre. Wolfgang, sans avoir l'accueil brusque et familier de Graff, recherchait et aimait autant que lui le soldat, dont la société l'exaltait souvent. « A notre vieille gloire! s'écria-t-il en saisissant un verre, à la mort des Anglais, des Prussiens, des Cosaques! aux canons qui cracheront sur ces misérables! à notre belle France, où nous les enterrerons un jour! »

Il n'en fallait pas tant pour cimenter immédiatement la plus indestructible amitié entre le jeune marquis, le garde champêtre et le maître de poste.

— Voilà qui est parlé, fit ce dernier; et il secoua énergiquement la main de Cadolles. Ah! s'il n'y avait que des hommes comme vous en France, au lieu de tous ces gueux qui vont brûler de la poudre devant la voiture des émigrés!

Cette dernière phrase rappela en même temps aux

deux houzards les coups de feu qu'ils avaient entendus et le singulier cri attribué par eux à une erreur de leurs oreilles, dont il leur avait semblé que cette mousqueterie était accompagnée.

— Où sommes-nous, dit Graff, et qui diable fête-t-on ici à l'heure qu'il est?

— Vous êtes à Cadolles, répondit le garde champêtre, et on célèbre le retour du vieux comte, qui, après avoir été Allemand pendant trente ans, s'imagine aujourd'hui d'être Français pour revenir marquer le pas avec des étrangers.

A ces mots, Wolfgang s'élança sur son cheval et prit au galop la route du château. Le comte venait d'y arriver. Il se tenait sur le perron, tandis qu'un encombrement de paysans et de laquais emplissait la cour. Il aperçut tout à coup un officier qui traversait brusquement toute cette cohue et se dirigeait en courant vers lui. A peine eut-il jeté un regard sur le nouveau venu qu'il tendit ses bras, et une de ces reconnaissances qui au théâtre jettent toujours un public entier dans l'attendrissement, eut lieu entre le père et le fils.

— Mon pauvre enfant, dit le comte, Dieu t'a sauvé; il veut me donner toutes les joies aujourd'hui.

Depuis le jour où Wolfgang avait quitté le château d'Hermorah, il n'avait revu son père qu'un instant en traversant rapidement l'Allemagne pour s'en aller en conquête avec le guide tout-puissant de ses nou-

velles destinées. Le comte n'avait jamais maudit son fils, tout en souffrant des couleurs qu'il lui voyait porter ; mais, dans cette grande confusion qu'avait faite à travers toute l'Europe l'héroïque agonie de l'Empire, il ne savait pas si son enfant n'avait pas disparu ; et ce doute, quoiqu'il lui fût pénible, ne lui causait pas cependant une trop profonde affliction, car, pour la honte de notre nature, ceux qui sont complétement séparés de notre vie tiennent bien peu de place dans notre cœur. Toutefois, à la vue de Wolfgang, cette voix du sang, comme on dit, qui ne s'éteint que le jour où tout mouvement s'arrête à jamais dans nos veines, s'était éveillée en lui et avait jeté un cri triomphant. Wolfgang retrouvait aussi comme un grand bonheur oublié.

Mais, quand ses premiers transports furent passés, il parcourut des yeux le salon où son père l'avait conduit, et de changeantes expressions animèrent ses traits tour à tour : le comte de Cadolles, qui n'avait jamais eu le goût de la solitude, était venu prendre possession de son château avec quelques parents et quelques amis. La première figure qui affecta Wolfgang et l'affecta douloureusement fut celle d'un grand jeune homme vêtu d'un uniforme anglais. Cet étranger avait un visage qui déplut à Cadolles au moins autant que son costume. Au lieu de cet air militaire que le Français demande à tout ce qui porte l'épée, il avait sur son visage sans moustaches, qu'encadraient

de longs favoris, l'expression à la fois pédante et rêveuse d'un gentleman qui s'occupe de politique et de poésie.

— Mon cher enfant, dit M. de Cadolles à son fils, donne la main à sir Charles Stown; c'est le fils d'un homme que j'ai beaucoup aimé, et, ajouta-t-il en souriant, le défenseur d'une cause qui, je l'espère, sera la tienne désormais.

Un visible malaise se peignit à ces derniers mots sur le visage de Wolfgang; au lieu de la cordiale étreinte de main que le comte avait provoquée, les deux jeunes gens échangèrent un salut de la plus glaciale politesse.

Wolfgang se redressait silencieusement, quand il vit s'approcher de lui un personnage qui lui déplut tout autant que l'Anglais : c'était le comte Adrien de Béval, qui est mort en odeur patriotique quelques années avant la révolution de juillet. Le comte de Béval, jeune alors, avait passé la plus grande partie de sa vie en Allemagne.

Il affichait contre Napoléon la haine d'un étudiant de Gœttingue et disait, c'était là son mot à effet, que le roi de France devait se marier avec la Révolution comme le doge de Venise avec la mer. Il possédait enfin au suprême degré ce libéralisme à la fois emphatique et frivole de salon qui a été une des plaies de notre pays. C'était, du reste, sous les apparences de l'enthousiasme politique et de la rêverie allemande, un esprit égoïste, un cœur glacé, la plus in-

digente et la plus vaniteuse des natures. Il avait des prétentions aux bonnes fortunes, et l'on assurait qu'il avait fait souffrir des créatures plus généreuses que lui.

— Si barbare qu'ait pu te faire la vie des camps, mon cher Wolfgang, dit le comte de Cadolles à son fils, tu connais, je l'espère, le nom du comte de Béval, dont Bonaparte redoutait les éloquentes brochures autant que les armées anglaises ou russes.

— L'Empereur et ceux qui servaient sous ses ordres, répondit impétueusement Wolfgang, ne redoutaient ni Russes, ni Anglais. Quant aux brochures... ici le jeune marquis s'arrêta un instant, se mordit la moustache et se décida probablement à réprimer une boutade soldatesque déjà errante sur ses lèvres; — quant aux brochures, reprit-il, elles ont une puissance qui échappe à la force brutale de nos baïonnettes et partant qui est inconnue à un pauvre soldat comme moi.

Après ces paroles, l'entrevue commencée, on peut le penser, n'eut rien de fort cordial entre Béval et Wolfgang. Le marquis en était à se demander s'il n'allait pas chercher un prétexte pour quitter un toit où il se sentait gagner par le malaise et le courroux, quand il aperçut l'être humain à qui Dieu confie sa toute-puissance sur notre vie, la femme qu'il devait aimer.

Madame de Timey avait alors une réputation européenne de beauté. Il y avait dix ans qu'elle s'était

mariée et dix ans qu'elle était veuve. Bien d'étranges versions ont couru dans le monde sur ce mariage. Voici celle que tenait pour vraie quelqu'un qui avait toute raison de se croire bien informé.

Le comte de Timey était un de ces hommes du siècle dernier qui attachaient une grande importance à une connaissance approfondie de toutes les petites turpitudes dont se compose la grande misère d'une âme sans amour sacré et d'une existence sans noble but.

Il avait mis à mal beaucoup de consciences, la sienne surtout. Cependant, comme il avait toujours vécu en bonne compagnie, il n'avait jamais affecté de ne pas croire en Dieu. De là vint qu'il envoya chercher un prêtre quand il se sentit arrivé aux dernières heures de sa vie. Ces dernières heures étaient venues pour lui dans une petite ville d'Allemagne, où vivaient, dans la plus profonde indigence, madame et mademoiselle d'Évré, la femme et la fille d'un émigré français.

Quand M. de Timey se fut confessé, il dit au prêtre : « Maintenant, mon père, je désire que ma confession me serve à deux fins. Avant de recevoir l'extrême-onction, je veux recevoir le saint sacrement du mariage ; » et sans sortir de son lit, qu'il ne devait plus quitter qu'en cercueil, il épousa mademoiselle d'Évré.

La mère de cette jeune fille était la seule femme que M. de Timey eût à peu près aimée et complétement

perdue ; car les femmes, la plupart du temps, ne se trouvent pas plus mal que nous des liaisons défendues, malgré ce qui est convenu à ce sujet par leur vanité et par la nôtre, intéressées toutes deux à les accepter pour des victimes. Le monde, en définitive, absout la maréchale de Luxembourg tout comme le maréchal de Richelieu. Mais un funeste enchaînement de circonstances avait voulu que madame d'Évré trouvât l'abandon et la ruine dans son amour pour M. de Timey. Ce roué pensa donc, à son lit de mort, qu'il devait une réparation à cette pauvre femme, et il imagina ce que je viens de dire.

Aussitôt que mademoiselle d'Évré fut unie à un homme qui, dans quelques heures, allait lui laisser un beau nom et une fortune habilement tirée des griffes révolutionnaires, sa mère voulut l'emmener. On était à l'entrée d'une nuit d'été, et deux bougies placées au chevet du malade luttaient contre les dernières clartés d'un jour près de s'éteindre. M. de Timey fit signe qu'il voulait rester avec sa femme. On dit qu'alors une expression étrange se peignit sur le visage de madame d'Évré, mais que le malade répondit à cette expression par un sourire qui voulait dire : « Une vierge peut bien garder un moribond. » Madame d'Évré se retira.

Il paraît qu'alors M. de Timey parla toute la nuit à sa femme, ni plus ni moins que Socrate à ses disciples. Seulement ce ne fut point de la vie immortelle qu'il

lui parla. Ce qu'il lui enseigna, au contraire, avec un orgueil complaisant, ce fut cette science si désespérément mondaine qui avait rempli toute sa vie et qui seule jetait encore quelque clarté dans les ténèbres de son cœur. Quand au matin il sentit la mort le prendre décidément à la gorge, il déposa un baiser sur le front de la jeune femme agenouillée, et lui dit : — Ma chère enfant, je laisse dans votre âme virginale l'expérience d'un vieux roué. Ce fut là-dessus qu'il expira. Ce mot expliquait beaucoup de choses chez madame de Timey.

On connaissait à cette séduisante personne tout cet essaim d'adorateurs que les femmes appellent audacieusement leurs amis; on ne lui connaissait pas un amant. Elle avait mené et menait en définitive l'existence la plus dissipée, sans perdre une sorte de chaste auréole qui convenait merveilleusement à sa beauté. On était convenu de parler d'elle à la fois avec admiration et avec onction. Elle avait l'air de s'être persuadé à elle-même et d'avoir persuadé à tout ce qui l'entourait qu'elle faisait une bonne action quand elle dansait ou chantait une romance. Le monde, du reste, avait raison de l'aimer, car elle l'aimait, elle, d'un amour parfait. Elle apportait à toutes ses pratiques une attention qui ne se démentait jamais. Elle était consciencieusement légère, enjouée et moqueuse quand la conversation exigeait de la légèreté, de l'enjouement, de la moquerie, recueillie lorsque le re-

cueillement était nécessaire. Que dire, enfin? elle était l'épouse du monde comme les saintes filles de nos couvents sont les épouses du Christ.

Il y avait dans le cœur de cette femme pourtant le sanctuaire des sentiments vrais, des grandes passions, des nobles amours; mais trouver la clef de ce tabernacle, c'était une besogne digne d'être imposée à un chevalier infortuné par une fée Carabosse.

IV

Le comte de Timey était le cousin germain et l'intime ami du comte de Cadolles. M. de Cadolles avait beaucoup vu madame de Timey en Allemagne, et était avec elle, disait quelqu'un, en grande coquetterie de paternité. Un ami en cheveux blancs était un être indispensable dans la ménagerie de notre héroïne. Les vieillards fournissent à une beauté qui a cultivé l'art de la tigrerie l'occasion de développer une impartialité ingénue pour tous les adorateurs. Madame de Timey affectait donc la plus vive amitié pour le père de Wolfgang. Puis, comme il ne faut rien cacher quand on se mêle d'écrire l'histoire, quoique bien jeune et surtout bien belle encore, elle était déjà d'âge à se ménager, pour un temps assez près d'elle, la grâce rajeunissante d'une affection filiale.

Elle venait d'entrer lorsque Wolfgang l'aperçut, et, sous prétexte de respirer une fleur, elle s'était appuyée sur une console dans l'attitude de la Polymnie. Les poses antiques, en ce temps-là, étaient encore à la mode. Notre houzard reçut une impression que sa pâle et martiale figure trahit avec une naïve énergie. Le comte le regarda en souriant, le conduisit vers la charmante apparition, et dit avec gaieté : — Voici, madame, un pauvre garçon qui a pour vous la plus profonde, la plus dévouée et la plus respectueuse des passions ; cela n'est certes pas étonnant, il y a déjà près d'une minute qu'il vous a vue.

Madame de Timey fit une inclinaison de tête sans rien changer à la grâce penchée de son attitude.

— Je dois ajouter, dit le comte, que ce pauvre garçon est mon fils.

Madame de Timey se redressa alors, attacha sur Wolfgang un regard éclairé par un sourire limpide, et lui tendant la main avec une savante simplicité :

— Alors, monsieur, vous êtes un de mes amis; asseyez-vous là et causons.

— Causons ! s'écria le comte de Cadolles, tandis que Wolfgang restait plongé dans une silencieuse admiration, comme vous lui dites cela ! mais songez donc que mon malheureux enfant a toujours vécu dans les camps depuis le triste moment où il m'a quitté et qu'il n'a là appris qu'à se battre.

— Mais, mon cher comte, dit madame de Timey, avec un rire frais et mélodieux dont le charme était célèbre ; comme je ne suis ni une Clorinde ni une Herminie, je ne puis pas me battre avec votre fils.

Cette phrase était une fatale repartie pour un homme tel que M. de Cadolles.

— Vous êtes une Armide, dit le comte, ce qui fait que je suis un sot et que vous pouvez, si vous voulez, faire un causeur de mon fils.

Là-dessus il s'éloigna, et Wolfgang, comprenant qu'il devait enfin parler, puisque la timidité après tout n'est pas ce qu'on demande à un houzard, dit avec assez de grâce ces paroles bizarres :

— Je cherche à me rappeler, madame, une phrase que je préparais après la bataille de Lutzen, pendant qu'on me conduisait à l'Empereur.

— Eh ! que vouliez-vous donc lui dire à votre Bonaparte ? fit madame de Timey en donnant à son accent d'une caressante coquetterie une nuance de dédain boudeur.

— Je voulais lui dire, reprit Wolfgang, que j'aurais plaisir à mourir pour lui. Je n'ai jamais su qu'offrir ma vie à qui me paraît digne d'être adoré.

— Croyez-moi, mon cher monsieur de Cadolles, dit madame de Timey en prenant tout à coup un ton sérieux, ne prodiguez votre adoration ni à M. Bonaparte ni à moi, puisque vous tenez à faire le plus étrange des rapprochements entre le général qui vous a con-

duit au feu et la femme à qui votre père vient tout à l'heure de vous présenter. Puis, d'un air tout à fait recueilli, elle ajouta : — Ce nom du reste, qui est pour la dernière fois, je l'espère, sorti de votre bouche avec cet accent d'enthousiasme passionné, va me servir à commencer tout de suite les bonnes relations que je veux avoir avec vous. Écoutez les conseils d'une femme qui aime beaucoup votre père et (ici les paroles de la comtesse eurent la mélodieuse légèreté d'une corde de harpe effleurée par le soupçon du plus délicat des touchers) qui est un petit peu votre aînée.

Alors s'engagea pour Wolfgang une des nombreuses luttes dont cette âme loyale devait tant souffrir. Le monde s'attaquait à lui pour la première fois sous une forme qui enchaînait toutes les énergies de son cœur. Au moment où madame de Timey entreprenait sa conversion, Wolfgang savait que la cause de Napoléon était perdue; des régiments tout entiers, le sien, entre autres, épuisés par les marches, décimés par la mitraille, et brisés dans leur force morale par des ordres contradictoires ou par une complète absence d'ordres, s'étaient dispersés; mais pour lui l'Empire existait toujours, car il ignorait encore, avec une partie de la France, l'abdication de l'Empereur. Cadolles voulait tirer son honneur de soldat intact des trahisons, des parjures, de toutes ces ignominies, enfin, dont chacune de nos révolutions fait peser le poids douloureux sur le cœur humilié de la France.

Il pensait qu'il n'avait pas le droit d'abandonner Napoléon, tant que Napoléon ne s'abandonnait pas; et puis il subissait d'ailleurs ce charme éternel des causes vaincues pour toutes les âmes généreuses. Aux mouvements que ces sentiments et ces pensées faisaient naître en lui, le sang dont il sortait, les premières impressions de son enfance, d'invincibles instincts de son esprit opposaient des mouvements contraires. Madame de Timey ne le révoltait pas en lui disant que Bonaparte n'avait pu être pour lui qu'un général et non pas un souverain. En lui parlant de cette foi, antérieure à tout autre engagement, qui l'enchaînait de par sa naissance à ceux que ses pères avaient servis, elle éveillait en lui ces souvenirs qu'avait fait taire le canon de Wagram. Elle lui rappelait le temps où il rêvait la cocarde des Vendéens et les champs de bataille du Bocage. Enfin des influences d'une autre nature agissaient aussi sur Wolfgang à la voix de madame de Timey. Le jeune marquis se disait qu'après tout il avait souvent rêvé une autre vie que celle des camps, d'autres compagnons que le capitaine Graff, qu'il s'était trouvé quelquefois un exilé dans ce monde un peu grossier de l'Empire.

Il avait lu et aimé, dans sa jeunesse, les délicates peintures d'un temps où la guerre n'était qu'un héroïque plaisir dont ne pouvaient se passer les gens de cour. Il avait bu à cette coupe enchantée des Sévigné et des La Fayette, qui nous met au cœur une passion

idéale pour une société chimérique peut-être, et à coup sûr disparue. Cette passion, du reste, qui en ce moment servait madame de Timey, devait, au bout de quelques instants, contribuer beaucoup à détruire tous les effets de son éloquence ; car ce qui faisait, il ne faut pas l'oublier, le caractère fort exceptionnel de notre houzard, c'était l'alliance des qualités les plus viriles avec toutes les susceptibilités les plus inattendues d'une nature féminine.

Wolfgang se sentait complétement dominé par la belle personne qui s'offrait à lui au début d'une nouvelle vie, comme le guide le plus séduisant, quand le comte Adrien de Béval et sir Charles Stown vinrent tout à coup se placer devant madame de Timey, de cette façon qui veut dire : Donnez-moi une part dans votre entretien.

Tous ceux qui apportent encore dans les réunions mondaines un cœur jeune, de puissantes attaches, un intérêt secret et violent, savent combien est irritante, au milieu d'un tête-à-tête, l'intervention de ces oisifs dont on peut traduire ainsi le nonchalant sourire : « Ici vous ne vous appartenez pas, vous ne relevez ni de vos goûts, ni de vos affections, ni de vos instincts, ni de vos désirs. Vous êtes au monde, c'est-à-dire à nous, tâchez donc de nous divertir. » Il faut avouer qu'on a bien souvent envie de casser comme les poupées d'un tir ces insupportables figures, surtout quand on voit, comme le vit Wolfgang en jetant un regard

désolé sur madame de Timey, celle dont on vient vous arracher l'esprit, vous prendre la grâce et peut-être vous disputer le cœur, subir la tyrannie qui vous désespère avec une obéissance pleine d'enjouement.

— N'est-ce pas, monsieur de Béval, dit madame de Timey en pratiquant ainsi une cruelle ouverture dans le secret entretien où Cadolles eût voulu s'ensevelir comme sous l'ombrage parfumé d'un bosquet ; n'est-ce pas qu'il y a maintenant plus que jamais un beau rôle à jouer dans notre pays pour tout militaire qui porte un noble nom? Bonaparte avait beau faire, il pouvait créer des soldats, mais non des chevaliers.

— Ah ! madame, répondit Béval, les Bourbons peuvent encore moins que Bonaparte ressusciter la chevalerie. Ce ne sont point les épées qui les ramènent, n'en déplaise à notre ami sir Charles et à ses intrépides compagnons ; ce qui rappelle les Bourbons en France, c'est ce qui les a proscrits autrefois, c'est le génie des âges modernes, c'est la liberté. Ils comprendront, je l'espère, ce qu'attendent d'eux les gens, qui, aujourd'hui, les saluent de leurs acclamations. Pour que l'ère des révolutions soit close dans ce pays, il faut que la tribune renversée par Bonaparte se relève avec le trône détruit par la Convention.

— Oui, fit alors sir Charles Stown, mon habit ne m'empêche pas de reconnaître que le comte de Béval a raison. Le premier soin des Bourbons doit être de constituer fortement en France l'autorité parlemen-

taire. Et il s'arrêta, le visage empreint d'une satisfaction solennelle, après avoir débité cette belle phrase de la langue qui devait remplacer dans le monde le langage des Sévigné et des Hamilton.

— Eh bien ! madame, dit alors Wolfgang en affectant de ne regarder que madame de Timey avec une impertinence où l'on sentait le brigadier qui se récrée d'un coup de sabre après le pansage, et le gentilhomme qui, après sa toilette, va chercher discrètement un coup d'épée, voici une triste époque qui commence si ces messieurs ont raison. Je le dis bien franchement, quant à moi, j'aimerais mieux servir d'engrais aux champs, comme tant de mes camarades, que d'être condamné à voir se relever la tribune, et surtout, ajouta-t-il brusquement en prenant tout à fait son parti de cette boutade, que de la voir se relever dans les salons.

Là-dessus Wolfgang se leva et sortit. Notre houzard possédait, sans s'en douter, pour me servir d'une expression philosophique, le don fatal de l'intuition ; il était de ces gens pour qui un mot est continuellement le cheveu avec lequel Fichte, je crois, prétend qu'on pourrait retrouver toute la création. M. de Béval et sir Charles Stown lui avaient donné avec quelques phrases la vision de cette société où les dernières étincelles de la foi, de l'élégance et du courage devaient s'éteindre sous le souffle glacé des paroles déclamatoires.

Les regards bienveillants dont madame de Timey encourageait cette conversation-discours, qu'il fuyait avec horreur, avaient jeté la rage dans son âme. Il se disait avec un âpre et sombre bonheur qu'il retrouverait peut-être pour écraser les phraseurs derrière les Anglais, l'Empereur et les cartouches, lorsqu'une main s'appuya fortement sur son épaule, tandis qu'une voix criait à ses oreilles : « L'Empereur a abdiqué ! L'empereur abdique. » Il se retourna et vit son camarade Graff.

Ce brave officier avait sur le visage et dans les yeux la pourpre et la flamme d'un incendie. Tandis que Wolfgang faisait auprès de madame de Timey l'apprentissage d'une existence nouvelle, il avait mené son ancienne vie du vin, de la bière et du rhum avec les deux compagnons, le garde champêtre et le maître de poste, dont le sort l'avait gratifié.

Les trois héroïques buveurs étaient dans les plus ardentes régions de l'ivresse et contemplaient leur empereur dans toute la gloire de ses fabuleuses journées, quand un courrier arriva tout à coup bride abattue et leur jeta en passant ces paroles : « Napoléon a quitté Fontainebleau, il a dit adieu à sa garde et à ses aigles, il n'est plus rien, il a abdiqué. » Cette nouvelle se répandit dans le village comme les nouvelles se répandent aux jours où l'air est chargé du fluide des révolutions. Chez les royalistes qui, le matin, avaient fêté le comte de Cadolles, ce fut un étourdissant con-

cert de joyeuses acclamations; chez les trois serviteurs de l'Empereur, ce fut un désespoir dont la dignité était un peu altérée par l'ivresse, mais que son énergie rendait formidable, que sa sincérité rendait touchant; ces trois hommes éprouvaient, après tout, une de ces douleurs dont je voudrais que le secret ne fût pas si complétement perdu pour nos dernières générations.

Graff courut au château, y trouva Wolfgang. — Écoute, lui dit-il après les paroles par lesquelles il l'aborda, il faut que nous nous mettions en route sur-le-champ; ce sont peut-être les ennemis de l'Empereur qui débitent ce que je viens de t'apprendre, pour écraser tout ce qui s'accroche encore à leurs jambes et pourrait bien les faire tomber. Il est certain que cela va rudement mal partout, et qu'il doit y avoir un endroit où cela chauffe à brûler toutes les peaux qui ne sont pas encore trouées par les balles. C'est à cet endroit-là qu'il faut aller. Le soldat ne doit pas le laisser partir. S'il y en a quelques-uns à graines d'épinards qui le trahissent pour le récompenser de les avoir mis dans des culottes de comte et de duc, nous les fusillerons comme on fusille des riz-pain-sel qui ont volé.

Wolfgang aurait peut-être, une heure plus tôt, éprouvé, malgré lui, une joie secrète en apprenant que l'Empereur avait abdiqué; mais en ce moment les paroles de Graff répondaient à ce qui se passait dans ce cœur.

— Oui, s'écria-t-il, marchons, et que le ciel nous

envoie une bonne brûlée! Notre pays est comme les chevaux éreintés dont les boulets sont engorgés et crevassés. Sa guérison réclame le feu.

V.

Quelque temps après le jour où s'était éveillé en eux un dernier espoir, nos deux jeunes gens qui avaient trouvé l'Empire écroulé, l'Empereur parti, étaient à Paris, et soupaient chez une de ces personnes à qui les houzards demandent volontiers des consolations. Les cœurs des soldats sont ainsi faits, le plaisir y perd rarement ses droits. Cependant Wolfgang s'ennuyait. A la vue de madame de Timey, il avait reconnu et salué l'avénement dans sa vie d'une autre espèce de femmes que celles dont il avait essayé jusqu'alors d'occuper ses loisirs de troupier. Il pensa tout à coup à cette personne que depuis quelques semaines il rencontrait presque chaque jour, si vivement qu'il regarda son désir de la voir comme un ordre supérieur de sa destinée.

Ceux qui ont hanté la mauvaise compagnie avec un amour au fond de leur cœur pour une de ces femmes qui pourraient être le divin refuge de nos pensées, savent quelle puissance prend soudain cet amour entre le choc des verres, sous le regard d'une courti-

sane. « Je veux aller chez elle, se dit-on, me pencher sur ses genoux comme sur un prie-Dieu, sentir que la foi, la tendresse, l'expansion sont de ce monde, qu'avant la mort il n'est peut-être pas impossible de vivre. » On obéit à ce noble mouvement, à cette inspiration sacrée, et l'on se prépare ces immenses, ces inouïes douleurs qui déchirent une chose immortelle, les souffrances de l'âme, comme on dit.

Wolfgang rencontra dans l'antichambre de madame de Timey sir Charles Stown et M. de Béval, qui s'en allaient à un grand bal chez l'ambassadeur d'Angleterre. Madame de Timey était seule et ne sortait pas; son beau visage avait une charmante pâleur et une attendrissante fatigue.

Elle avait en toute sincérité, du reste, une de ces poétiques maladies que leur existence nocturne dans une atmosphère parfumée, sous une clarté factice, donne parfois aux femmes du monde. Elle était lasse, elle était triste, elle avait le cœur gros, et elle voyait autrement la vie que les jours où elle traversait un salon au bruit d'une contredanse. Le baron de Béval et sir Stown l'avaient ennuyée. Elle avait compris toute l'ingrate vanité de ces deux esprits et songé involontairement à la nature si vraie, si généreuse, si variée, si remplie, si originale surtout de Cadolles. En le voyant, elle eut un mouvement de plaisir.

— Monsieur de Cadolles, lui dit-elle avec la plus douce inflexion de sa voix, je vous en prie, dites-moi

quelque chose qui me plaise. Je suis triste ce soir à en mourir. Tous les gens que j'ai vus m'ont ennuyée. Je voudrais entendre un autre langage que celui du monde. Vous qui ne ressemblez à personne, parlez-moi.

— Je ne suis pas sûr, répondit Cadolles, de trouver quelque chose à vous dire qui vous plaise; mais je vous parlerai, tant que vous voudrez, un autre langage que celui du monde. Ainsi, je suis bien certain que M. de Béval et sir Stown viennent de s'apitoyer sur votre maladie; moi, je vous dirai, pour commencer, que je suis tout heureux de vous trouver malade. — Puis, avec une expression singulière, car son regard, qui devint douloureux, s'empreignit d'un bizarre mélange de férocité et de tendresse, il ajouta : — Dans mon état actuel d'esprit, j'aimerais mieux vous voir étendue morte sur ce canapé où vous voilà, et songer à genoux de votre âme aux pieds de votre corps glacé, que de vous voir, comme je vous ai vue si souvent, un couvre-néant, un fruit plein de cendres, pis que cela, une séduisante demeure, un touchant séjour où l'on est reçu par un hôte moqueur et malfaisant.

— Il me paraît, fit-elle en riant, que vous me trouvez parfois une jolie personne. — Mais ce cri de Célimène que venaient de lui arracher les impérieuses habitudes de sa nature fut un cri isolé. Cela dit, elle redevint pensive, et attachant sur Wolfgang un regard profond : — Vous avez raison, lui dit-elle, je suis d'or-

dinaire une bien pauvre créature; je suis un fruit plein de cendres, comme vous le dites; mais, que voulez-vous? il y a un ver qui m'a rongée.

Et alors elle lui raconta, emportée par un de ces mouvements qu'à certaines heures toute nature ressent ici-bas, le triste mystère de sa stérile et brillante vie. Elle lui fit les confessions d'une femme du monde, confessions rares parmi tous les aveux qu'arrache à nos cœurs cet humain mélange de l'expansion et de la vanité; confessions rares, parce qu'elles sont la révélation au contraire de la plus ingrate misère, parce qu'au lieu de nous faire descendre en des sources vives, elles nous plongent dans la poussière, parce qu'elles démontrent la vérité de cette magnifique et si douloureuse parole de Vauvenargues : « Le monde trouve le secret d'anéantir toutes les grandes choses. » Elle venait de dire à Cadolles qu'un ver l'avait rongée; elle lui montra comment s'était accompli cet impitoyable travail d'une incessante destruction. Elle lui prouva comment, avec une nature élevée et une vie chaste, une femme peut se trouver presque aussi usée, aussi flétrie, aussi impuissante pour les nobles joies, que si elle avait reçu une âme rampante et mené une existence avilie. Elle le fit assister à l'agonie et au trépas accomplis chez elle, entre deux contredanses, de ces hôtes divins de notre cœur que nous appelons tantôt nos qualités, tantôt nos vertus, et tantôt nos illusions.

Mais cependant, comme en lui faisant toutes ces désespérées confidences une larme trembla tout à coup au bord de ses paupières, Cadolles pensa que tout espoir n'était pas perdu, qu'il n'était pas à côté d'une morte. Cette larme lui parut un joyau de l'immortel trésor dont se prétendait pour toujours dépouillée celle qui lui parlait. Il se dit que la vraie mort, après tout, est celle-là seulement qui clôt à jamais la bouche où notre vie se sentait attirée, que cette femme le trompait, qu'elle était vivante et qu'il l'aimait.

Il est un mouvement que je ne conseille à personne dans une situation de même nature, à moins qu'il ne soit, comme pour Cadolles, l'expression sincère, ardente, exaltée et partant sauvée de tout embarras, dénuée de toute gaucherie, du sentiment le plus profond et le plus vrai. Il s'agenouilla devant elle, non pas en posant un seul genou en terre comme l'amoureux d'une comédie que prépare l'entrée d'un jaloux, mais en se prosternant comme se prosterne aux pieds de Dieu une créature possédée d'amour ; il lui dit tout ce qui demandait depuis si longtemps à s'échapper de son cœur. Il lui révéla impétueusement, avec un mélange de nobles sourires et de saintes larmes, toutes les émotions de sa simple et héroïque vie. Il lui raconta ses tristesses et son isolement dans le camp, son idéale tendresse pour la chère ombre qu'il plaçait dans toutes les scènes de sa vie, tout ce qui composait enfin cette touchante et bizarre nature, jusqu'aux

mystérieuses délicatesses qu'il apportait à travers le monde. Elle était attendrie, elle ne lui retirait pas ses mains dont il s'était emparé, elle ne prenait pas garde aux baisers qu'il mettait dans les plis de sa robe, elle ne l'interrompait pas enfin, quand, après chacune de ses confidences, il s'écriait : « Et à présent, je vous aime. » Ce fut une heureuse soirée pour Wolfgang.

Au moment où la pendule sonnait minuit, elle se leva comme tirée tout à coup d'un songe. Il y avait dans son regard une sérieuse émotion, et une expression était répandue sur tous ses traits, qui pénétra d'un bonheur inouï l'homme dont elle venait de recevoir le cœur. C'était une autre femme que celle qui aurait pu être, à cette heure, riante et parée dans un salon : elle avait une pose à laquelle elle ne pensait pas et qui la rendait cent fois plus belle que les poses étudiées devant des miroirs. Elle était cette vision de la vie divine qu'au risque de nous faire éclater le cœur, Dieu nous donne un instant parfois dans la femme que nous aimons.

— Partez, dit-elle à Cadolles; il est tard, vous m'avez remuée, mais je veux vous revoir demain.

Ce sont de semblables paroles auxquelles l'amour fait succéder plus tard tant de mots ardents, que nous conservons religieusement en nous; puériles et adorées reliques qui nous donnent de si terribles douleurs, quand nous les retrouvons tout à coup dans un coin de notre âme, en un jour de désolée rêverie.

VI.

Je ne l'accuse pas de ne pas avoir compris cet immense amour qui le donna tout entier à elle. Je suis persuadé qu'elle l'a aimé. Ce ne peut pas d'ailleurs être en vain que l'on éprouve pour une femme la passion qu'elle lui inspirait. De sa tendresse et de ses violences, de ses tristesses, de ses joies, de ses ardeurs, des triomphantes émotions et des navrantes pensées qui se succédaient en lui dans une même heure, de ses adorations et de ses jalousies, des choses presque cruelles qu'il lui disait parfois et de ces litanies éclatantes d'amoureuse ferveur qu'il récitait à ses pieds, il avait composé un philtre qu'aucune femme n'aurait pu boire sans ivresse. Elle l'aima donc, j'en suis sûr. Toutefois, dès le premier jour, il fut certain que cette douleur inséparable de l'amour, comme le dit si bien le plus pieux et en même temps le plus brûlant des livres, devait être, non point pour elle, mais pour lui.

Les femmes s'en vont toujours nous répétant qu'elles seules perdent à ces unions où, après tout, elles se jettent avec autant d'empressement que nous, qu'elles se donnent tandis que nous ne nous livrons pas, qu'elles exposent leur vie pendant que la nôtre reste

en sûreté. Je ne sais rien de plus faux que tout cela. Ces sortes de monstres qu'un écrivain qui vient de mourir appelait des *minotaures*, sont fort bénins de notre temps, il n'y a pas moyen de le nier. Il faut donc écarter tout d'abord le péril matériel des dangers que courent deux amants. Reste le péril moral. Eh bien ! un homme qui aime comme aima Wolfgang, sans arrière-pensée, sans restriction, sans subterfuge, en ne se réservant pas, au fond de lui, un seul asile pour le jour des irréparables défaites auxquelles nous exposent ces incessantes batailles de l'amour; un homme qui aime ainsi, fût-il le houzard qu'était Cadolles, est mille fois plus perdu que la plus pure, la plus chaste, la plus ignorante des jeunes filles. Il sait qu'avant cette mort, dont, Dieu merci, quelques-uns d'entre nous s'inquiètent si peu, la mort où l'on peut entrer radieux ainsi qu'en une ville conquise, au bruit des balles et du tambour ; il sait qu'avant cette mort il y aura pour lui un trépas odieux, dont l'ombre attriste souvent jusqu'aux premières fêtes de son amour. Elle sera Charlotte ou Manon. Elle aura cette infidélité grossière qui déchire notre chair pour atteindre notre cœur, qui nous égorge sans pitié et sans vergogne pour obéir souvent à une fantaisie du vice, ou bien cet égoïsme trop souvent déguisé en vertu qui nous immole avec une tristesse hypocrite.

Wolfgang fut heureux toutefois, et, s'il était là, il ne voudrait point que l'on calomniât son bonheur. On

peut dire sans inconvénient aujourd'hui, quoiqu'elle soit morte à la fois en odeur de coquetterie et de sainteté, quoiqu'elle ait porté dans le monde jusqu'à sa dernière heure un limpide regard de jeune fille, qu'elle l'a aimé en femme chez qui l'amour parlait tous les langages qu'il doit parler. Si d'ordinaire il était son esclave, il eut des moments cependant où il fut son maître. Elle aussi se mit à ses genoux et l'adora de ces passagères adorations de femmes, vrais éclairs qui nous découvrent des abîmes de joie aussitôt fermés qu'entr'ouverts.

Leur histoire fut courte. En voici un fragment pris au hasard, qui montre le genre de charme qu'elle trouvait en lui. Depuis que Wolfgang s'était mis à ses pieds, sans renoncer au monde, elle y avait fait des apparitions plus rares; sa porte avait été fermée quelquefois, et ses amis, comme elle le disait, fatigués de rencontrer chez elle cette silencieuse figure éclairée de deux yeux ardents toujours attachés sur ses regards, ses amis prenaient un peu moins souvent le chemin de sa maison. Cependant elle était loin de vivre dans la solitude. C'était toujours la femme à la mode de son temps. Elle allait au château, et l'on disait que le roi avait un goût des plus vifs pour son esprit. Un de ces petits journaux qui en étaient alors à leurs essais de scandale imagina de l'attaquer.

Un matin, M. de Béval et sir Charles Stown lui ap-

prirent cette attaque, puis engagèrent une discussion à ce sujet sur la conduite qu'on devait tenir lorsqu'on était atteint par la griffe d'un journaliste. Sir Charles Stown pensait qu'on devait repousser les agressions de la presse par le mépris. Là-dessus il faisait cette théorie qui a servi d'abri si longtemps à de doctorales poltronneries. M. de Béval pensait, lui, que dans un grand nombre de cas on devait répondre. Il était, disait-il, pour ces modernes tournois, où l'opinion devait juger les coups que portait la parole. Au beau milieu de son discours, Cadolles entra, la main enveloppée d'un foulard noir, ni plus ni moins que le héros d'un vaudeville militaire de ce temps-là, à la scène où la pièce finit. Il avait reçu une égratignure au doigt en mettant pour un mois dans son lit l'obscur faquin à propos de qui madame de Timey, depuis une heure, entendait raisonner ses amis.

La nature des femmes a cela d'excellent du moins, parmi tant de défauts heureux pour elles et cruels pour nous, qu'il y a des instincts généreux dont ne la dépouille pas une vie écoulée tout entière dans un monde où triomphent les plus lâches maximes, où règnent les plus odieuses lois. Madame de Timey savait gré à Cadolles d'être si différent de tous les gens qui l'entouraient. Quand l'Anglais et le publiciste furent partis, elle jeta, par un adorable mouvement, ses deux bras autour du cou de son amant, appuya contre son frais visage cette pâle figure, et lui dit :

— C'est toi que j'aime, c'est toi que j'aimais, c'est toi que j'aimerai.

On dit que les joies ne se racontent pas. Eh! mon Dieu! si; elles peuvent se raconter pour notre malheur; car rien de plus douloureux que ces récits de bonheur évanoui qu'à certaines heures d'indicibles tourments notre cœur se fait à lui-même. Je pourrais dire, si je le voulais, toutes les joies de Wolfgang; mais c'est de ses souffrances seulement que j'ai entrepris de vous parler.

Si peu de temps qu'aient duré ses amours, quelques jours avant la rapide série d'événements qui marquent la fin de sa vie, ses douleurs avaient commencé. Dans les lettres qu'il écrivait à madame de Timey (le pauvre garçon était un des malheureux qui ont écrit de vraies lettres de passion), quelques passages annoncent déjà les tortures dont il devait périr la victime et l'inventeur en même temps; car personne ne fut plus que lui ingénieux à faire souffrir cette nature insoucieuse de tout ce qui n'était pas noble chagrin, idéal tourment. Que voulez-vous? il cherchait, il voulait trouver, et trouver dans celle-là justement qui l'avait conquis par son premier regard ce qui appartient bien plus peut-être au monde imaginaire que les fruits enchantés, les ondes harmonieuses, les oiseaux parleurs, toutes les merveilles des contes de fées; il voulait trouver la femme qui aime son amant de tout son cœur; il disait, ce houzard, avec une virginale candeur : « Mais, si

vraiment c'est pour une femme une chose si solennelle, si décisive, si terrible que de se donner à un homme, comment cet homme ne devient-il pas ensuite, pour celle qui lui dit sans cesse : — Vous avez pris toute ma vie, — un but unique, une souveraine pensée? » Il disait encore, ce houzard, avec une délicatesse qui n'est point par malheur dans des poitrines que recouvre la gaze, et non le dolman : « S'il y a quelque chose qui puisse effacer chez les femmes ces prétendues souillures dont elles disent qu'elles souffrent tant quand elles se sont livrées à nous sans avoir mis l'Église et l'État dans leur secret, ce doit être uniquement le dévouement sans bornes de leur tendresse pour celui à qui elles se sont sacrifiées. » Il répétait souvent cet aphorisme : « C'est l'étendue de l'amour qui fait sa pureté. »

Pendant que Wolfgang livrait ainsi les forces les plus vives de son âme à cette passion qui est de tous les temps, et qui nous fait traverser sans nous en douter, sur un manteau étincelant comme celui de Raleigh, soit les mares de boue, soit les mares de sang, ce terrible drame du dehors dont on croyait le dénoûment arrivé recommençait tout à coup. On était au printemps de 1815. La France allait entrer dans le songe douloureux et splendide de ce sanglant été qui vit les journées de Waterloo. Quoique Cadolles fût en droit de dire ce qu'il répétait chaque jour à madame de Timey, que son amour était l'unique

souci de sa vie, il n'avait opposé aucune résistance aux efforts de son père pour le faire rentrer dans les rangs d'où l'avaient tiré ses goûts et sa destinée. M. de Cadolles l'avait mené au château et l'avait présenté au roi, qui l'avait accueilli avec bonté.

Le comte d'Artois avait exercé sur lui l'action que cet aimable prince exerçait sur toute noble et délicate nature. Dans les rares loisirs que laissaient à sa réflexion les ardentes préoccupations de sa tendresse, il lui arrivait parfois de se rappeler douloureusement l'Empereur, la grande armée, les aigles, ces proclamations héroïques qui faisaient savourer les joies de l'orgueil à toute une nation; mais le gentilhomme répondait chez lui au vieux soldat. Il se disait avec plaisir qu'il servait ceux que ses pères avaient servis; il s'attendrissait sur toutes ces résurrections dont la France s'irrita si fort, et qui étaient pour lui, comme des apparitions d'êtres chéris; enfin le marquis du 1er houzards se sentait heureux de redevenir un véritable marquis. Tel était l'état de son esprit quand eut lieu ce magique retour de l'île d'Elbe, ce triomphal voyage de l'Empereur, ce départ rapide et forcé des Bourbons, tous les événements qui firent une époque unique dans notre histoire du mois de mars 1815.

Si Wolfgang eût été dans les mousquetaires ou dans les gardes du corps, comme l'avait désiré un instant son père, il aurait suivi le roi à Gand, et toute sa vie alors eût pris un autre cours; mais notre héros n'a-

vait pas pu se décider à quitter le 1er houzards; il était resté dans ce beau régiment qui avait eu son cœur avant madame de Timey.

Le 1er houzards était alors à Paris, et, quoiqu'il sût apprécier tous les charmes de cette garnison, je dois le dire pourtant, il avait l'âme triste; il songeait mélancoliquement à son empereur. Sa tristesse s'exprimait comme s'exprime volontiers la tristesse des houzards, par une demande désespérée de distraction au vin, à l'eau-de-vie, à l'absinthe, et par quelques coups de sabre consolateurs donnés de temps en temps à quelques officiers russes ou anglais. Graff surtout usait de ce dernier remède avec emportement. Le 1er houzards était dans cette situation morale, quand un matin une proclamation lui apprit que l'usurpateur était revenu, et que les troupes royales allaient marcher à sa rencontre. Il se passa une scène à la caserne dont certaines mémoires ont vivement conservé tous les détails. Le colonel Herbin, car le 1er houzards était encore commandé par ce vieux brave qui aimait son régiment comme le prince de Ligne aimait ses Trabans, le colonel Herbin entra dans le quartier avec une figure demi-narquoise et demi-soucieuse.

Le régiment était sous les armes et épiait chaque mouvement de son chef. Quelques anciens qui le connaissaient, comme on se connaît entre officiers et soldats après dix ans de ménage militaire, — quelques anciens disaient : « Le colonel va tirer quelque chose

de sa sabretache. » Le colonel appela auprès de lui tous les officiers. Quand il eut fait former le cercle, sans aucun discours préalable, il déplia et lut la proclamation qui exhortait les troupes à combattre Bonaparte. Cette lecture terminée, il ajouta ces simples paroles : « Allez, messieurs, faire lire cette proclamation à la troupe ; je suis sûr qu'elle partagera nos sentiments. »

On obéit au colonel. Le régiment était à pied. La proclamation fut écoutée en silence. Pas un mot, pas un cri n'en suivirent la lecture, faite par les maréchaux-de-logis-chefs et par les fourriers, avec le ton que sait mettre à ce qu'elle débite cette classe d'expéditifs lecteurs. On sonna le boute-selle, et, dans le même silence, on sortit de la caserne. C'était sur-le-champ que le régiment devait se porter au-devant du prisonnier de l'île d'Elbe.

Quand, après avoir quitté Paris, on se trouva en pleine route, il se passa un singulier phénomène. On sait quelle transformation s'opère d'habitude dans les régiments une fois qu'on n'est plus sur le pavé des villes, qu'on s'empare du grand air et de la plaine. Le règlement permet aux rangs de s'espacer, et rend à ces pauvres muets, par qui l'État veut être servi à la façon du Grand-Turc, la libre jouissance de la parole. C'est alors un vrai coup de théâtre. On dirait un funeste enchantement qui disparaît : toutes les lèvres immobiles remuent, les pipes s'allument, les rires

éclatent, les propos courent, les chansons s'envolent, *Friton fritaine, Sonnez, trompettes, Si le canon me rase, les Houzards de Tirlemont, Holà, bonhomme!* tout le poétique répertoire du troupier se vide comme les gourdes; répertoire vivant, joyeux, hardi, moqueur, et noble après tout, malgré ce qu'il a de bouffon et de cynique, parce qu'il s'associe bien souvent aux plus intrépides élans du cœur. Eh bien! ce jour-là le 1er houzards resta silencieux. Pas un refrain ne se fit entendre, pas une plaisanterie ne fut lancée. Quelques vieux soldats se bornèrent à placer sans mot dire leurs pipes entre leurs lèvres. Évidemment une même pensée, un même sentiment, un même souci serraient la gorge de tout le 1er houzards.

On fit ainsi la première étape; le lendemain, on marchait de la même manière, quand, tout à coup, je ne sais comment cela advint, le colonel piqua des deux et courut en avant de la troupe. Tout le régiment frémit. On sentit qu'il y avait quelqu'un dans le voisinage, et on comprit probablement qui c'était, car, avant qu'on eût pu voir au bout du chemin même l'oreille d'un cheval, voilà que de la droite à la gauche, dans le régiment tout entier, un cri s'éleva immense, éclatant, victorieux, vibrant de ces immortels enthousiasmes qui, sur les champs de bataille, restaient dans les corps mutilés aussi longtemps que la vie. Le 1er houzards tout entier criait : Vive l'Empereur!

Et, ma foi, Wolfgang criait aussi. Que voulez-vous?

il subissait un des plus puissants entraînements de ce monde. Il reconnaissait, comme dit le psaume, le Dieu qui avait réjoui sa jeunesse; car bientôt on vit celui que son armée tout entière désignait comme une femme désigne l'homme qu'elle aime. On entendait parfois cette parole : « C'est lui ! » Wolfgang, deux mois après ce jour, était en face du Mont-Saint-Jean.

Il s'était battu à Ligny, il avait vu cette immortelle affaire des Quatre-Bras, où Ney montra une si brillante et si désespérée valeur. Son régiment soutenait cette division de la garde qui culbuta l'armée de Blücher sur le corps de son général. Il avait savouré dans tout son bonheur cette dernière journée de nos amours avec la victoire. On sait de quelle effroyable pluie la terre fut trempée la veille de Waterloo. Wolfgang, couché sous son cheval et enveloppé dans son manteau où l'eau ruisselait, s'endormit quelques instants.

Ceux qui ont couché dans la boue et sous le ciel ont bien sûr remarqué qu'une sorte d'ironie douloureuse de notre destin nous envoie souvent, quand nous reposons ainsi entre la fatigue, la misère, les souffrances et le trépas, ce qu'il y a de plus tendre et de plus riant dans les songes. Il vit madame de Timey. Cette vision de ses heures brûlantes illumina un moment son sommeil. Il se réveilla sous cette chaude impression que nous laissent les rêves, et il se demanda où

elle était, celle qui remplissait son cœur à travers toutes les phases de son destin. Il n'était pas minuit encore, et il savait que cette société parisienne, qui poursuit sans que rien l'arrête l'impitoyable cours de ses plaisirs, gardait ses habituelles allures, malgré les angoisses de la France et les veilles de l'armée.

Peut-être madame de Timey applaudissait-elle dans le coin d'un salon à quelque tirade de M. de Béval. Wolfgang pensa avec une colère pleine de douleur à ces hommes qui restent auprès des femmes, tandis que la poudre parle, que le sang coule, que les braves sont dehors; à ces hommes qui jugent, dissertent, décident, et souvent, ô sacrilége! jettent l'éloge ou le blâme sur ceux qui meurent pour eux, sur ce sang de la France qu'ils ne sont pas, qu'ils ont le honteux courage de ne pas être.

Mais, le lendemain, Wolfgang faillit oublier madame de Timey pour quelques heures. A midi, la pluie avait cessé, quelque sérénité était revenue au ciel. Les chevaux ne buttaient plus sur la terre à chaque pas. Cadolles entendit de nouveau cet admirable bruit du canon, noble et retentissant appel à toutes les héroïques pensées; ce son altier des trompettes qui pénétrera dans l'oreille des morts le jour où paraîtra dans le ciel toute la chevalerie des archanges; puis ces cris surhumains de mourants, ces voix ardentes qui flottent sur les champs de bataille, toutes vibrantes de l'effort suprême d'existences déjà disparues. Sa

fortune voulut qu'il assistât à toutes les émouvantes actions qui font de Waterloo une apparition à la fois radieuse et désolée dans le chœur idéal de nos batailles. Il était à cette première attaque du mont Saint-Jean où la Haie-Sainte fut emportée. Il figura dans cette charge de cavalerie qu'on aurait pu croire accomplie non point par des cavaliers de chair montés sur des chevaux vivants, mais par des cavaliers-spectres montés sur les chevaux-fantômes des ballades. Il fut emporté dans cette ronde équestre, dans cette trombe d'hommes et de coursiers qui tournoya sous le canon. Il eut le bonheur d'avoir à ses bottes du sang anglais.

Pendant une heure, il fit à cheval, le sabre au poing, ce beau rêve d'une victoire qui, encore une fois, allait donner l'Europe pour escabeau aux pieds de la France. Puis tout à coup il eut l'horrible vision de la défaite. Il vit cette armée, cette belle armée où circulait une vie si régulière et si ardente en même temps, devenir quelque chose de brisé et de confus : il vit toutes les armes se mêler, le fantassin cotoyer le cavalier, les roues des caissons passer à travers cette affreuse cohue. Il foula malgré lui des cadavres amis. A chaque balle qu'il entendait siffler, à chaque coup de mitraille qui détruisait des groupes entiers sous ses yeux, il demandait à son destin de lui envoyer cet inestimable réveil de la mort; mais Dieu le gardait pour d'autres douleurs que celles de la patrie.

VII

Quelques mois après la bataille de Waterloo, voici la lettre que Wolfgang écrivit à madame de Timey :

« Vous devez savoir qu'on m'a accusé, qu'on me cherche et que si l'on me trouve, on me réserve le sort d'hommes qui m'étaient chers. Si je ne vous aimais pas, j'ai le droit de vous dire cela, je l'espère, je serais heureux de mourir. Je ne haïrai jamais, malgré ce que m'a coûté leur retour, ceux que tous les miens avant moi avaient uniquement servis ; mais j'ai laissé à Waterloo tout ce que vous n'occupez pas dans mon cœur. C'est pour vous uniquement que je vis. Je suis maintenant dans un lieu sûr, je puis me sauver, venez me rejoindre, et dans trois jours j'aurai quitté la France. J'aurai encore un bonheur immense dans ce monde. Je vous aimais plus que mon pays ; je t'aimais et je t'aime plus que tout. Vous rappelez-vous l'heure où je vous ai dit : Je me donne à vous ! vous avez ri doucement, car depuis plusieurs jours déjà nous étions l'un à l'autre, et j'aurais pu vous dire cela plus tôt ; dans l'amour, il est des moments, je ne sais ce qui les amène, où l'on sent qu'il se passe en soi quelque chose de violent, d'inouï, de fatal, qui décide d'une existence tout entière : il y a eu pour

moi un de ces moments. Je suis à toi. Je ne puis pas croire que vous ne viendrez pas, car vous m'aimez. Auriez-vous une famille à quitter pour me suivre, je crois que vous le feriez. Bien des fois vous l'avez dit comme moi : Quand l'amour n'est pas la plus honteuse chose de notre vie, elle en est la chose la plus sacrée. Heureusement, du reste, vous n'avez même pas ces combats. Ce que vous avez à quitter uniquement, c'est cet être qu'on appelle le monde. Eh bien ! je vous en demande pardon mille fois, je vous en demanderai pardon à genoux, j'ai peur, peur, ma pauvre âme ; je me sers cependant d'un mauvais mot, car je sais mourir après tout : agis donc et sens que je t'aime. »

Quelques lignes écrites en marge de cette lettre indiquaient à madame de Timey en quel endroit et par quels moyens elle pouvait rejoindre son amant.

Eh bien ! non, ce n'était pas une indigne femme. On ne peut point dire qu'elle n'eût rien compris du cœur où Dieu lui permit de lire. On ne peut point dire qu'elle n'ait senti aucun des transports si nobles et si vrais qu'éprouvait entre ses bras l'homme dont la passion fut, suivant moi, l'honneur de sa vie.

Je ne sais rien de plus misérable pourtant que la lettre qui fut sa réponse à l'appel de Wolfgang. Cette lettre disait qu'elle ne venait pas. C'était une de ces lettres comme en inspire parfois aux femmes que l'on aime le plus ce glacial et destructeur esprit du monde,

où chaque expression est impuissante, où chaque pensée est amoindrie. « Wolfgang, disait-elle, ne pouvait pas douter de son affection (le mot d'amour ne se trouvait pas une seule fois dans son billet.) Elle avait frémi de ses dangers, elle avait remercié Dieu de l'avoir sauvé jusqu'à présent. Elle serait heureuse de le suivre, elle ne le pouvait pas, elle ne le devait pas. Ces résolutions romanesques qu'on prend tout à coup sous l'ardente inspiration de quelque fait imprévu ou de quelque sentiment emporté, ont toujours de funestes suites. Plus tard, Wolfgang lui-même regretterait peut-être d'avoir enchaîné sa vie. Toutefois, elle ne lui disait pas un éternel adieu; elle le reverrait, elle en était sûre, elle le suppliait de s'enfuir au plus vite. Elle exigeait qu'il se mît en sûreté, cette sûreté était son plus grand souci. »

Quelques jours après cette lettre, Wolfgang était à Paris, dans la prison de Labédoyère ; suivant son habitude qu'aurait dû connaître madame de Timey, il avait fait ce qu'il avait dit. Wolfgang était donc en prison, fumant avec une courageuse mélancolie dans une pipe, legs fraternel d'un sous-officier qui lui rappelait les plus heureux temps de sa vie militaire, quand le geôlier introduisit chez lui un visiteur. Le capitaine Graff entra, dans la tenue classique d'un officier en demi-solde. Il n'avait été impliqué dans aucun complot, mais on l'avait séparé du 1[er] houzards; et il n'y avait plus maintenant dans son existence

d'autre intérêt que quelques duels avec les gardes du corps.

— Eh bien ! dit Graff à son ami, après une de ces chaudes embrassades dont l'armée a conservé la tradition, c'est demain qu'ils veulent te fusiller.

— Oui, dit Wolfgang qui avait repris sa pipe, on me fusille demain.

Graff alors se mit à parcourir la prison dans l'attitude d'un homme qui délibère avec lui-même, avant de débiter un discours important. Puis, tout à coup, il s'écria brusquement :

— Eh bien ! je t'engage à ne pas leur donner le plaisir de tirer sur un soldat de la Grande Armée, à ces gueux de chouans qui préparent déjà leur mascarade ; car, tu sais, ce ne sont pas des soldats qui ont tiré sur Ney, ni sur Labédoyère, ce sont des royalistes, des Vendéens, des gardes du corps, des marquis. On m'a dit que, dans le peloton qui a troué le cœur du brave des braves, il y avait un abbé.

Wolfgang ne put s'empêcher de sourire à cette sortie, qui attestait la patriotique crédulité de son ami.

— J'espère, dit-il avec une voix douce et finement accentuée qui attendrit Graff en lui rappelant le marquis du 1er houzards dans ses beaux jours, qu'aucun abbé ne se donnera demain le plaisir ou la peine de me fusiller. Mais, quand cela serait, mon cher Graff, je suis loin d'avoir en ce moment, comme tu peux t'en apercevoir, la libre disposition de ma

personne; et les gens qui trouvent à propos de m'envoyer rejoindre tant de nos frères d'armes peuvent me faire expédier par qui leur plaît.

A cela Graff répondit en tirant silencieusement de sa redingote un pistolet qu'il tendit à Wolfgang; quand il eut accompli cette action avec toute la dignité convenable :

— Tu vois, dit-il, que je suis toujours un homme de ressources. Tu me feras un vrai plaisir, ainsi qu'à ce qui nous reste de camarades, en te servant de cet instrument. Demain, tous les chouans, qui se promettent déjà la joie d'égorger un soldat de l'Empereur, seront furieux. Allons, mon vieux, disons-nous un dernier adieu, embrassons-nous. Je partirais volontiers avec toi, mais j'ai encore quelques gredins à tuer ici-bas, et j'attendrai que mon tour arrive.

— Mon cher Graff, reprit alors Wolfgang en examinant le pistolet, dont il fit jouer la batterie, je suis désolé, en vérité, de te refuser une chose à laquelle tu sembles tenir; mais il y a des points sur lesquels chacun a sa façon de voir. J'ai toujours résolu, si jamais j'étais condamné à être fusillé, de me laisser faire tout simplement. Je ne veux pas avoir l'air d'éviter une cérémonie que je ne crains pas, et qui même, je te l'avouerai, ne me répugne pas trop. Je mourrai à la manière classique, debout, en commandant le feu.

— C'est terriblement usé, repartit Graff.

— Je n'ai pas, dit Wolfgang, la prétention d'être

neuf; mais enfin voilà qui est convenu. Ainsi, laissons là un sujet qu'il est inutile de traiter.

Graff allait encore essayer cependant de reprendre cette bizarre discussion, quand un personnage nouveau fut introduit dans la prison de Wolfgang : c'était un ancien officier du 1er houzards qui était entré dans les gardes du corps, mais qui cependant avait dû à une irréprochable réputation de franchise et de bravoure de ne pas rompre avec ses camarades. Ce militaire était essoufflé; il se jeta impétueusement dans les bras de Wolfgang.

— Le roi, dit-il, a signé ta grâce; dans quelques heures tu seras libre. J'ai failli écraser vingt pékins pour venir t'annoncer cette bonne nouvelle. Maintenant il faut que je te quitte, car je suis de service. Adieu! Le roi a dit à ton sujet : « Je ne veux pas que la France perde un brave de plus. »

Et ce messager disparut avant même que Wolfgang eût pu échanger avec lui quelques paroles.

Quand il fut parti, Graff, à son tour, voulut serrer dans ses bras le camarade dont un instant auparavant il portait déjà le deuil. Mais Cadolles lui dit froidement : « Maintenant, Graff, je te remercie de m'avoir apporté un pistolet; je vais m'en servir. » Et avant que Graff, stupéfait, eût pu se jeter sur lui pour le désarmer, il se logea une balle dans la poitrine.

La porte de la prison s'ouvrit une troisième fois et laissa entrer madame de Timey.

En apprenant qu'on allait fusiller celui qu'elle avait aimé, après tout, autant qu'elle pouvait aimer, madame de Timey avait couru chez le roi.

Louis XVIII, quand elle était arrivée, venait de signer la grâce qu'elle allait demander. Aurait-elle, pour obtenir cette faveur, laissé prendre un tour passionné à la démarche qu'elle s'était décidée à faire? Aurait-elle dit : « Cet homme qu'on veut tuer, je l'aime, je suis sa maîtresse, c'est moi que vont atteindre vos balles? » Je n'en sais rien et le crois à peine. Elle avait eu une bonne inspiration pourtant. Mais, dans une galerie même du château, un aide de camp lui apprit, avant qu'elle eût prononcé une seule parole encore, que la grâce de Wolfgang était signée. Elle entra chez le roi alors, et elle lui dit qu'elle venait solliciter je ne sais quel secours pour une femme d'émigré. Voilà ce qu'était madame de Timey.

Wolfgang heureusement ne sut pas la vérité. Quand il la vit, il se ranima, et une joie qui eût attendri la plus perverse, la plus ingrate, la plus dépravée des natures, parut sur son visage.

Ah! je comprends tout, dit-il, c'est vous qui m'avez sauvé. Vous n'avez pas craint d'aller dire au roi que vous m'aimiez, de proclamer votre tendresse à la face de tous. Je vous remercie. Maintenant je meurs avec un élan de bonheur. — Et il appuya sur cette main, sous laquelle son cœur avait eu si souvent des transports poussés tantôt jusqu'à la défaillance et

tantôt jusqu'à la fureur, un baiser qui fut le dernier de ses lèvres.

Madame de Timey sut par Graff ce qui s'était passé, et elle comprit pourquoi Wolfgang était mort. Il était mort, le pauvre houzard, pour ce qui est, suivant moi, la cause de suicide la plus touchante et la plus sensée ; il était mort pour ne pas avoir cette humiliante douleur où toutes les généreuses qualités du cœur finissent par s'abîmer, la douleur de survivre à un véritable amour. Madame de Timey mourut, elle, il y a près de dix ans maintenant, comme chacun sait, échangeant encore jusque dans son agonie des sourires avec ce monde qui lui fit tuer un honnête homme et briser le seul joyau que Dieu ait jeté dans la poussière de cette vie.

LA COMÉDIENNE

I.

Miss Jane était une terrible créature; c'était en même temps Corinne et Manon. Je l'ai vue pour la dernière fois, il y a quatre ans, un soir où elle jouait Desdemona au théâtre de Covent-Garden. Ce soir-là tout le monde disait qu'elle était à l'apogée de sa beauté aussi bien que de son talent. Miss Jane avait été créée pour prouver que tous les yeux bleus n'ont pas la pureté, la tendresse, l'honnête et calme douceur d'un ciel printanier. Il n'est pas d'yeux noirs que je n'eusse défiés de l'emporter sur les siens en ardents et inquiétants mystères. De même ses cheveux blonds n'étaient

pas de ceux qui se marient à la blancheur du lin, dont l'éclat a je ne sais quoi de frais et de virginal; c'étaient des cheveux pleins de chaude lumière, comme ceux que fait tomber Giorgion sur les chairs vivantes de ses femmes. Moi, j'ai toujours pensé que Desdemona méritait un peu d'être étranglé par Othello. Évidemment, il y avait dans son âme et dans son corps ce brûlant secret de volupté perfide que toutes les vrais filles d'Ève possèdent pour notre joie et notre tourment. On sentait dans la Desdemona de Covent-Garden tout ce qui explique l'amour et la fureur du Maure. Ce qui a inspiré à Schakspeare sa plus magnifique expression, ce mystérieux et dangereux attrait des femmes et de l'onde, triomphait dans chacun de ses regards, de ses sourires, de ses mouvements. Les femmes la regardaient avec un intérêt curieux et jaloux. Je n'ai pas besoin de dire comment la regardaient les hommes.

J'en remarquai un dont je vois encore l'œil fixé sur la scène, avec une expression étrange de tristesse et d'ardeur : c'était le marquis William de Colbridge. A côté de lord Colbridge était sa femme, miss Mary Claforth, la plus noble, la plus honnête et la plus jolie fille de l'Écosse. Lady Colbridge avait toute la pureté des lacs et des neiges; mais elle avait aussi, il faut bien le dire, quelque chose de leur froideur. La pureté a souvent le malheur de s'unir avec le froid. On sentait qu'aucune passion n'avait traversé le re-

gard limpide qui éclairait le teint reposé et uni de la marquise. Cependant lady Colbridge, ce soir-là, regardait son mari avec une sorte d'inquiétude. Elle trouvait qu'il portait au spectacle un intérêt bien vif pour un intérêt littéraire. Il va sans dire que Marie Claforth ne savait point la vie qu'avait menée William avant de l'épouser; si elle l'avait sue!... On prétend que l'été dernier, lord B..., qui suit encore assez lestement le chemin des bonnes fortunes, quoique fort près de ses quarante ans, la lui a racontée. Nous allons la dire, nous, telle que nous la savons déjà depuis longtemps.

Lord Colbridge, à l'époque où il vit miss Jane pour la première fois, s'appelait sir William Simpton. Il ne pensait guère avoir la fortune et le titre dont il est maintenant possesseur. Son père, le colonel Simpton, était un cadet de famille qui avait fait toutes les folies classiques, y compris le mariage d'amour. Il avait laissé une femme et trois enfants à peu près sans autre héritage que son nom, c'est-à-dire le nom d'un des hommes les plus braves, mais les plus écervelés de la Grande-Bretagne. William et ses deux sœurs avaient un oncle fort riche, Henri Simpton, marquis de Colbridge, mais cet oncle était l'ennemi de leur mère, et n'avait jamais été l'ami de leur père. De plus, il avait deux fils : c'était là un oncle dont on ne parlait même pas. Il se trouva que William Simpton avait un talent. Le talent est une aumône que le ciel met quelquefois dans la besace des pauvres gens. William

Simpton était sculpteur. Il y eut des artistes gentilshommes, témoin le chevalier Van Dyck. Sir William fit en bronze et en marbre des figures qui avaient une grande élégance. On les lui payait un assez bon prix qu'il touchait d'un cœur humilié, mais fort résigné cependant.

Le fait est qu'à vingt-cinq ans William n'était pas trop malheureux; il ne songeait guère à se brûler la cervelle que deux ou trois fois par semaine, ce qui indiquait, il y a encore quelques années, une situation d'esprit assez satisfaisante chez des jeunes gens nourris du désespoir de Werther, du vaste ennui de René, des tristesses de Childe-Harold. Il avait le bonheur d'avoir une condition qui, sans être bien originale, ne ressemblait pas toutefois à celle de tout le monde : les gens qui se livrent à l'art, sans être ni ces amateurs ridicules, ni ces artistes proprement dits, qui, les uns par leurs prétentions et leur niaiserie, les autres par leur vie bohémienne, leurs instincts de pie voleuse et leur caractère de Pantalon, appellent la déconsidération sur eux; — ces gens-là se rencontrent, Dieu merci, mais ne se rencontrent pas à chaque instant.

William Simpton était un galant homme, ne se souvenant hors de son atelier qu'il était artiste qu'à la façon particulière dont l'affectaient soudain certaines formes du monde extérieur et certains mouvements du monde caché. Il était avec les hommes franc, ouvert, plutôt bienveillant que malveillant; toutefois il n'eût

pas fallu dans une discussion le contredire beaucoup plus longtemps que son père, feu le colonel Simpton. Vis-à-vis des femmes, il était d'une grande douceur, d'une grande sûreté, et malheureusement pour lui d'une grande tendresse. Il avait une nature amoureuse. Il pensait sérieusement tout ce que d'autres disent par habitude et façon de parler. Ainsi il croyait que l'amour peut vraiment brûler le cœur d'une vraie flamme, il était convaincu qu'avec tout le sang de ses veines on ne paie pas assez chèrement la mystérieuse, l'idéale et pourtant la si réelle conquête de ces jolies fleurs vivantes auxquelles tant d'enchantements sont attachés. Enfin, il était un peu romanesque; mais, s'il n'y avait pas de roman dans la vie, que ferions-nous de maintes choses charmantes, des vieux châteaux, par exemple, des chants d'oiseaux, du clair de lune et du printemps?

C'est par un clair de lune et au mois de mai que commença le roman de William. On sait que le mois de mai est à Londres le mois mondain. Du reste, mois de mai, clair de lune et charme du monde ne se faisaient guère sentir dans l'endroit où sir William se trouvait le soir dont il est question. Cet endroit était une de ces tavernes chères au prince Henri quand il traînait encore la débauche après lui sous la forme ventrue de Falstaff. William, assis à l'écart, fumait sa pipe et buvait de la bière. Il goûtait d'abord ce plaisir compliqué que les artistes trouvent dans les tavernes,

les lieux où, grâce à la pipe et au vin, il y a le plus de fumée et de rêverie, puis un autre plaisir encore qui me fait préférer le sort de ce bandit pour qui l'homme inventa la potence et la Providence les vautours, à celui de cette jolie miss pour qui ont été créés la famille, le sourire, les tartines de pain et de beurre et les tasses de thé. William Simpton jouissait du plaisir d'être là où nul ne vous sait, nul ne vous cherche, où vous êtes allé sans savoir pourquoi. Il n'y avait qu'un instant il avait quitté sa famille; il avait laissé ses deux sœurs et sa mère dans la clarté de la lampe, et il avait respiré cet air libre de la rue qui nous a fait pousser à tous, à certaines heures, en sortant de certaines réunions convenables, dîners d'apparat, soirées domestiques, des hurrahs si triomphants. Il s'était trouvé à la porte d'une taverne, il avait regardé à la vitre, l'aspect des buveurs l'avait séduit, et il était entré.

Un homme s'approcha de lui au moment où il s'asseyait devant un pot de bière. William reconnut dans cet homme M. Peter Croogh, le propriétaire de la maison qu'il habitait. Peter Croogh était une de ces créatures humaines qui ont de grandes chances pour parvenir à quatre-vingts ans, parce qu'elles n'ont aucune raison pour exister. Il avait près de cinquante ans alors; il avait eu ce qu'on nomme une figure agréable; mais aucune expression généreuse ou élevée ne se peignait sur ses traits, d'où tout charme s'était

retiré. Peter Croogh avait mené une vie de plaisir, mais de plaisir sans audace et sans grandeur. Jamais la fortune, qu'il avait toujours poursuivie sans hardiesse, ne lui avait donné assez d'or pour figurer dans les fêtes royales de la volupté. Il avait gagné à diriger tour à tour des théâtres et des journaux qui faisaient faillite quelque argent vite et sottement dépensé. Maintenant il ne lui restait plus rien que la maison où demeurait William, vieille maison sise en un quartier désert, une santé ruinée et un cœur plus ruiné encore. Dans ce cœur, cependant, fleurissait le sentiment jeune et vivace par excellence : Peter Croogh était amoureux. Il y avait de cela quatre ans, une pauvre famille était venue loger sous le toit de sa maison, dans une chambre où avaient peine à tenir une paillasse et un fourneau. Cette famille se composait d'un homme qui avait été boxeur, puis contrebandier, et qui enfin s'était fait vendeur de contremarques à la porte de Covent-Garden, d'une de ces horribles et douloureuses créatures perdues de souffrances et de misère que nous appelons des femmes, et qui pourtant n'ont plus de sexe, enfin d'une jeune fille de quatorze ans, belle sous ses haillons comme la filleule d'une fée. Peter Croogh regardait cette jeune fille avec plaisir, quand il la rencontrait dans l'escalier. Un jour, il lui parla, et fut frappé du son harmonieux et doux de sa voix. Il se demanda, en s'établissant dans son fauteuil à l'heure où il fumait sa

pipe, ce qu'on pourrait faire de cette enfant-là, et, comme il avait été directeur de théâtre, il pensa tout naturellement qu'on pourrait en faire une actrice. Au bout de quelques jours, il avait mis la petite en pension chez un vieux comédien de ses amis, M. Nipp. Quelle vie avait menée la protégée de Peter Croogh avant son entrée chez M. Nipp, c'est un de ces mystères que pourraient nous expliquer ceux-là qui se sont faits récemment les Colombs de ce monde formidable, si longtemps oublié, de l'indigence et du vice. Le fait est que l'élève de M. Nipp semblait n'avoir jamais connu ce séjour que nous avons tous fait plus ou moins long dans le jardin de l'innocence. Chose effrayante, aucun sentiment ne l'étonnait, même la candeur. Quand elle prenait le regard d'Ophélie, elle vous faisait respirer des fleurs d'oranger, elle rendait virginale l'âme de ce pauvre Peter Croogh ; puis, un instant après, le dard du serpent sortait de ses yeux bleus à reflets d'or. Eh bien ! ils étaient là deux vieux fous à aimer cette mystérieuse et malicieuse créature, le comédien Nipp et Peter Croogh.

Saules et buissons, cachez-nous les mains blanches, lorsqu'elles s'unissent aux pattes de bouc ! On prétend que ce vieux Nipp... j'en serais indigné, mais je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est que Peter Croogh, étant encore beaucoup plus amoureux que le comédien, fut, à coup sûr, beaucoup plus maltraité. Le brave homme, au lieu d'un joli chat dont la délicate

fourrure et les caresses mignardes auraient réjoui ses vieilles années, avait nourri un tigre qui lui dévorait le cœur. Si elle avait eu le moindre besoin d'enflammer Peter Croogh, cette mauvaise beauté, elle se fût jetée à son cou ; que lui importait? De qui recueillait ses caresses, elle ne se souciait guère plus que le prodigue de qui recueille son or; mais Peter Croogh était bien assez enflammé. En lui refusant toute faveur, elle ne le détachait point d'elle, et elle le faisait souffrir. La cruauté a toujours été le goût dominant de ce tyran aux cheveux d'or, comme Néron, qu'on appelle miss Jane; car on a certainement deviné que je parle de miss Jane.

Quoi qu'il en soit, Croogh était plus épris que jamais de sa protégée, et plus que jamais il était loin d'elle. Depuis que la belle avait eu cet immense succès dont le bruit franchit la Tamise, depuis qu'elle était entrée dans les pays lumineux de la fortune et de la gloire, c'était à peine si elle reconnaissait son vieil amoureux. Elle avait par excellence la nature ingrate et oublieuse, et puis le fait est que ce malheureux Croogh était d'un aspect chaque jour plus fâcheux. La mélancolie est si importune et si triste dans des yeux éraillés ! L'affection silencieuse et plaintive du bonhomme, au lieu de toucher miss Jane, l'ennuyait, et cette affection-là pourtant était encore, après tout, le seul titre du pauvre diable à être reçu chez la comédienne; car, dans ce monde étincelant

que voient se créer autour d'eux le talent et la beauté, au milieu des hommes jeunes, bien faits, spirituels, nobles, riches, que pouvait apporter Peter Croogh, si ce n'est son amour, et qui n'était pas amoureux de miss Jane?

Enfin, Croogh était cependant toléré quelquefois. Quand il allait voir l'actrice en sa loge après quelque grand succès, à ces heures où, avec une munificence royale, les souveraines de théâtre accordent à tout le monde la vue de leur visage triomphant, Peter était admis avec la foule. Il attendait humblement son tour dans le baise-main, et il lui arrivait de temps en temps, en effleurant de ses lèvres des doigts qui se retiraient précipitamment, d'obtenir un regard ou un mot. Deux jours avant celui où il aborda William Simpton, Peter avait échangé plusieurs phrases avec sa divinité. Au moment où il approchait de sa bouche la main de la comédienne en s'écriant : — Quel philtre amoureux vous nous avez fait boire à tous ce soir dans votre rôle d'Ophélia! — miss Jane disait à un jeune lord : — Je voudrais avoir ma statuette faite par William Simpton. — Voulez-vous, miss, s'empressa de dire Peter, que je vous amène sir William Simpton? C'est un jeune homme un peu sauvage, mais fort aimable, qui demeure dans ma maison. Jane avait répondu : — Volontiers, — de ce ton indolent que prennent les femmes faites comme elle, quand elles voient la possibilité d'accomplir sur-le-champ le désir qu'elles viennent

de former. Et maintenant on comprendra pourquoi M. Croogh dit à William en l'abordant : — Je bénis le hasard qui a porté vos pas ici, monsieur William. Hier le logis que vous avez le moins hanté, n'est-ce pas, c'est le vôtre. J'ai vainement heurté à la porte de votre chambre et à celle de votre atelier. J'avais à vous parler, monsieur William, d'une belle dame, d'une femme célèbre...

— De miss Jane, interrompit William, qui savait combien était restreint le nombre des belles dames et des femmes célèbres que connaissait Peter Croogh.

— Oui, de miss Jane. Elle a envie de voir ses traits divins reproduits par votre ciseau. Si vous le voulez, je vous conduirai ce soir à sa loge.

C'était une bonne fortune que Simpton n'avait aucune raison de refuser. Il n'appartenait pas à cette race exécrable d'artistes qui vont s'installer dans le monde devant les beautés à la mode avec des regards extatiques ou enflammés voulant dire : — Que j'aurais de plaisir à rendre tous ces charmes pour une bonne somme de guinées ! — mais l'idée d'avoir à faire une jolie statuette bien payée ne lui paraissait pas une idée triste.— Allons, soit, dit-il à Peter, conduisez-moi à miss Jane.— Et la fatalité, sous la forme de Peter Croogh, mena William Simpton chez celle qui devait brûler sa vie.

II

Il y avait réunion nombreuse dans la loge de miss Jane quand Peter Croogh et William Simpton y pénétrèrent. L'illustre actrice venait de jouer pour la seconde fois dans *Hamlet* le rôle d'Ophélie, et son succès, à cette seconde épreuve, avait encore dépassé celui qu'elle avait obtenu à la première. Des monceaux de bouquets odorants s'élevaient dans tous les coins de sa loge. C'était à peine si l'on pouvait remuer dans cette petite pièce où s'agitait une foule de courtisans empressés, rappelant les foules de Versailles ou de Windsor.

Miss Jane était assise sur un petit sofa en velours cramoisi qui faisait ressortir l'éclatante blancheur de sa toilette. Elle était encore en son costume d'Ophélie, mais de ce personnage virginal elle n'avait gardé que la parure. Une expression hardie, impérieuse, triomphante, avait remplacé dans ses yeux cette expression de candeur profonde et de jeune songerie qui, tout à l'heure, éveillait au fond de toutes les âmes l'essaim des rêves printaniers. Il n'y avait qu'un instant, une secrète et merveilleuse harmonie existait entre l'innocente mélancolie de son visage et la couronne de fleurs blanches qui entourait son front. Maintenant il

n'y avait plus rien de commun entre l'expression ardente de ses traits et cette pâle guirlande. Je crois vraiment qu'à cette transformation miss Jane avait gagné, bien loin de perdre, en irrésistible attrait.

C'était ce que pensaient, à coup sûr, tous ceux qui l'entouraient; c'était même ce que lui disait le beau duc Lionel de Norforth d'une façon qui semblait la charmer et qui n'avait rien de piquant cependant, car l'esprit n'était certes pas l'apanage de ce brillant seigneur; mais il était jeune et de haute naissance, il avait un grand nom et toutes ses dents, que laissait voir à chaque instant un vaste sourire amené par une vaste sottise. Il était de ces hommes qui poussent certains auteurs élégiaques à dire toutes sortes de choses désagréables au ciel sur la répartition injuste de ses faveurs, et qui égayent ou ennuient tout simplement les honnêtes gens, suivant que ceux-ci sont disposés à prendre le ridicule de bonne ou de mauvaise humeur. Ces hommes-là sont toujours fort bien accueillis par une espèce de femmes très-charmantes et très-nombreuses, j'entends par ces créatures de plaisir qui excitent l'attendrissement des poëtes râpés et malades, et qui, elles, ne s'attendrissent guère sur eux.

— Sur l'honneur, s'écriait Lionel, je vous préfère, vous, miss Jane, à toutes les femmes qu'a créées William Shakspeare. Je suis enchanté quand vous sortez de leurs corps pour rentrer dans le vôtre.

— Certes, dit alors d'un ton à la fois grave et fleuri un personnage qui était assis à côté de la comédienne avec une physionomie maritale, un air de béatitude et d'autorité ; certes, miss Jane est ravissante, je la trouve plus que personne, quand elle est elle-même, mais évidemment elle nous fait éprouver des jouissances d'un ordre plus élevé quand, confondant sa pensée avec celles des grands maîtres, elle mêle à sa vie l'existance idéale de leurs créations. Ainsi dans ce personnage d'Ophélie, si chaste, si rêveur, si...

Ah! c'est vous, Peter? fit miss Jane au milieu de cette tirade qu'elle semblait heureuse d'interrompre ; est-ce par hasard M. Simpton qui se tient derrière vous?

— Oui, miss, répondit Croogh, je vais vous le présenter officiellement. — Et, prenant William par la main : — J'ai l'honneur de vous présenter, miss Jane, mon jeune ami sir William Simpton. Aussi distingué par son talent que par sa naissance, sir William...

— Monsieur Simpton, interrompit miss Jane en tendant la main à l'artiste avec un laisser-aller où se mêlaient deux puissants attraits : l'étourderie capricieuse d'une jolie femme et la grâce expansive d'une actrice ; monsieur Simpton, vous me connaissez, je l'espère, et je vous connais aussi. Sautons la préface de Peter Croogh, et commençons tout de suite le livre d'amitié. Tenez, pour que je voie d'abord votre façon de me juger, dites-moi à qui vous donnez raison de ces

messieurs. Il s'agit de savoir si je vaux mieux quand je suis moi-même ou quand je suis un personnage de Shakspeare. Le duc de Norforth, que j'ai soupçonné toujours d'être très-illettré, m'aime mieux quand je suis miss Jane. Je plais plus à lord Damville, dont vous connaissez bien certainement le goût pour les lettres, quand je suis Juliette ou Ophélie.

— Eh ! miss, dit Simpton, sur la scène ou hors de la scène, faisant tourner des milliers de têtes ou n'en faisant tourner que deux ou trois, vous êtes toujours vous-même. Ce n'est pas Shakspeare qui vous anime, c'est vous qui animez Shakspeare. La rêverie candide d'Ophélie, la mélancolique tendresse de Juliette, vous les avez, comme vous avez cet entrain plein de charme que je ne connaissais pas, mais que je vais me mettre à adorer.

— Ah ! sir William, nous autres, reines de théâtre, nous sommes donc aussi malheureuses que les véritables reines. Ce n'est pas un ami, c'est un flatteur que vous m'avez amené, Peter Croogh.

Puis, quittant les notes tendrement boudeuses que sa voix venait de prendre, elle ajouta d'un ton de fantasque et hardi enjouement : — Eh bien, je l'avouerai, quand ils flattent bien, j'aime les flatteurs. Voilà qui est convenu ; je me crois fort au-dessus de Shakspeare.

— Et vous avez raison, miss Jane, repartit Simpton du même ton ; ce qui est bien certain, c'est que j'ai beaucoup plus de plaisir à me trouver avec vous que

je n'en aurais eu à me rencontrer avec ce garçon boucher.

Évidemment, Simpton réussissait auprès de miss Jane. Aux façons intelligentes, capricieuses, quand il le fallait enthousiastes d'un véritable artiste, il joignait une désinvolture native de grand seigneur à faire envie au beau Lionel. Du reste, William n'avait pas grand'-peine à briller entre le duc de Norforth et lord Damville. Lord Damville s'aimait beaucoup et il n'avait pas complétement tort, car il était plein de bonnes qualités. Il était d'un caractère doux, d'une humeur obligeante ; il pensait sur les autres comme sur lui-même une infinité de choses agréables qu'il n'éprouvait aucun embarras à dire. Voilà, avec une fortune assez considérable, de la naissance et de l'élégance, ce qui lui faisait trouver presque partout sa bienvenue ; mais, *au demeurant*, comme on dit dans la langue d'Amyot, c'était un esprit faible, borné et ambitieux ; oui, ambitieux, voilà le grand malheur. Lord Damville avait une âme à la fois molle et ambitieuse. Son ambition avait des buts de toute sorte. Il avait eu envie d'abord d'être un écrivain politique ; mais comme, d'une part, il n'avait aucune idée sur les faits ni sur les principes, comme, de l'autre, il craignait, par excès de bonté, d'être désagréable aux personnes, ce qu'il avait écrit n'avait pas un caractère très-piquant. Il avait songé ensuite à se faire écrivain mondain, et avait composé un roman de *high life ;* ce roman était

curieux en ce qu'il établissait d'une façon incontestable une vérité fort consolante pour les écrivains qui vivent hors du monde : c'est que mener la vie élégante est ce qu'il y a de moins nécessaire pour la bien décrire. Le mauvais succès de son roman n'avait point découragé Damville. Il se dit très-sérieusement qu'il était victime de ses ennemis politiques, et il conserva ses espérances littéraires. Cependant il résolut de faire quelques instants trêve à ses tentatives. Il voulut laisser aux dieux qu'irritent toujours les audaces de Prométhée le temps de s'apaiser. Ce fut dans un moment où son esprit goûtait un repos mélancolique que commencèrent les agitations de son cœur. Il rencontra miss Jane ; ce fut d'abord sa vanité qui s'éveilla. Il pensa qu'une liaison avec une femme célèbre serait fort convenable pour un homme comme lui ; puis, comme il avait une âme facile aux tendresses, ce pauvre Damville, quand il fut l'amant de miss Jane, devint très-épris d'elle. Grâce aux caprices de la malicieuse créature, il éprouvait toutes les souffrances d'un amoureux; par sa nature, c'était un mari, le plus honnête, le plus dévoué, le plus infatigable et le plus fatigant des maris. Il rendait à miss Jane toutes sortes de menus services : visites chez les journalistes, discussions avec les directeurs de théâtre, il se chargeait de tout ; mais aussi quelle part il réclamait dans une vie faite pour la liberté des bohèmes ! Dans sa maison, dans sa voiture, dans sa loge, miss

Jane l'avait toujours auprès d'elle. C'était une ombre, et une ombre qui n'était pas muette, que la malheureuse actrice traînait toujours sur ses pas. Damville prétendait diriger l'illustre artiste dans sa carrière dramatique. Il lui donnait des conseils continuels sur les rôles qu'elle devait prendre et sur la manière dont elle devait les jouer. Quand elle avait eu quelque grand succès, il éprouvait de profondes jouissances d'amour-propre; ceux qui venaient féliciter miss Jane après une première représentation le trouvaient assis à côté d'elle, portant sur le front l'expression triomphante d'un homme à qui sa femme vient de donner une paternité souhaitée ardemment. *Chaque création nouvelle* de miss Jane, comme il disait, en empruntant aux journalistes leur langage, lui donnait une semaine d'ivresse, un mois d'orgueil. Comment diable, me dira-t-on, miss Jane le supportait-elle? Les vrais bohémiens ont des heures où ils sont las de la vie bohême. Dans toute vie bien franchement déréglée, le caprice pour une vie régulière a sa place. Notre actrice avait eu tout à coup la fantaisie d'être comme mariée; puis à ce désir s'en était joint un autre, fort concevable chez une artiste, surtout chez une artiste britannique, un désir de vanité. Miss Jane avait désiré faire la grande dame, avoir un salon où viendraient les hommes les plus considérables des deux chambres, et ce qu'on nomme des littérateurs éminents. Rien ne l'amusait plus, elle, la fille ardente,

indomptée, sauvage, du plaisir et de la liberté, que de jouer à la personne convenable. Elle voulait entendre ceux qui avaient admiré son regard enflammé, son impétueuse parole, son caractère de poésie brûlante et désordonnée, s'extasier sur sa manière de traiter la question des céréales, murmurer à son oreille : — Qu'elle est étonnante! c'est la distinction même; lady*** n'a pas une meilleure tenue; elle peut tout ce qu'elle veut. — Par ses velléités politiques et ses habitudes fashionables, lord Damville s'était trouvé en mesure de donner à miss Jane le salon qu'elle avait rêvé. Il avait réuni autour d'elle la fleur des hommes graves et des hommes frivoles, ces beaux oisifs qui ont tant d'affaires, et ces hommes d'affaires qui sont si singulièrement oisifs. Tous les goûts, toutes les opinions étaient représentés chez miss Jane; on y rencontrait et les soutiens de l'aristocratie et ces élégants défenseurs du radicalisme, qui, en attendant le jour où leurs doctrines détruiront la vie mondaine, se font mondains avec délices. Enfin miss Jane avait une maison ouverte, et une maison où l'on allait en sortant d'un dîner d'ambassadeur ou d'une soirée de ministre. Elle supportait donc lord Damville, mais il y avait des moments où elle en était bien lasse.

Le soir où Peter Croogh lui présenta William Simpton, elle était dans un de ces moments-là. Damville l'avait toute la soirée irritée d'une façon particulière par ses dissertations sans fin sur la littérature dra-

matique. L'honnête lord avait parlé comme un professeur d'athénée, sans s'apercevoir du mal de nerfs qu'il donnait à l'objet de sa tendresse. Il s'écoutait et se charmait, cela lui suffisait. Miss Jane avait essayé de se distraire en causant avec le beau Lionel; elle n'y avait pas réussi. Lord Norforth avait la prétention de rappeler Hamilton, comme lord Damville avait la prétention de rappeler Falkland. Le genre de sottise vers lequel se tournait Jane était tout aussi fatigant que celui qu'elle quittait. Simpton, avec son regard intelligent, sa parole neuve et franche, lui plut beaucoup. C'était un air vif et frais qu'il faisait pénétrer pour elle au milieu d'une fade et pesante atmosphère; elle lui demanda de commencer sa statuette dès le lendemain.

Simpton, en revenant chez lui le soir avec Peter Croogh, n'était certainement pas amoureux de la comédienne. D'abord, quoique fort jeune et fort romanesque, il n'était plus cependant ni assez romanesque, ni assez jeune, pour être emporté par un regard, dans le pays des tendresses comme un prince de contes de fées; puis il s'était fait contre les liaisons avec les actrices tous les raisonnements que peut se faire à ce sujet un homme qui a peu d'argent et beaucoup de dignité. Toutefois les yeux, le sourire et la voix de miss Jane étaient bien présents à son esprit, et il écoutait sans fatigue Peter Croogh lui raconter avec l'expansion d'un écolier à son premier amour

maints détails sur cette ingrate beauté. Tous les deux, William et Peter, marchaient le long de la Tamise où se réfléchissait alors la plus romantique des lunes.— Oui, je suis convaincu, dit Peter, en levant tout à coup ses yeux vers ce monde si mystérieusement cher aux amants et aux poëtes, qu'il y a eu des nuits où cet astre a pris pitié de moi. — Simpton réfléchit sur cette effrayante puissance de miss Jane qui donnait à Peter Croogh l'idée de songer à la lune.

III.

Au jour et à l'heure qu'elle avait indiqués, miss Jane se rendit chez Simpton; malheureusement, lord Damville l'accompagnait. Toutefois le sculpteur trouva rapide le temps de sa première séance. D'abord, il prenait un plaisir infini à contempler le visage qu'il reproduisait; puis l'esprit de la comédienne le charmait. Ce n'était cependant ni un esprit élevé, ni un esprit profond que celui de miss Jane. On était même étonné de ne pas rencontrer dans la conversation de la grande actrice un sentiment plus original et plus vif de l'art qu'elle pratiquait si merveilleusement; mais ce qui occupait et séduisait en elle, c'était une mobilité incroyable d'intelligence. Elle entendait tout d'une façon amusante; il était une chose qu'elle entendait d'une façon

sublime, c'était la coquetterie. Combien Célimène manquait de grandeur auprès d'elle! Célimène auprès de miss Jane, que sais-je? c'était le premier mari venu près d'Othello. On sentait qu'elle faisait la chasse aux cœurs, comme les Indiens font la chasse aux tigres. Elle les poursuivait avec une ardeur passionnée, les forçait et ne les quittait que haletants d'abord, puis mortellement frappés. Simpton tenait bon contre les plus meurtriers des regards; cependant il sentait en son âme d'inquiétants symptômes.

Quand miss Jane fut partie après cette première séance, Peter Croogh, qui avait obtenu de venir voir poser son idole, aperçut un mouchoir sur le fauteuil que l'actrice venait de quitter, un de ces mouchoirs de femme, parfumés et garnis de dentelle, qui semblent faits uniquement pour essuyer des pleurs romanesques ou des larmes de volupté. L'ancien directeur de théâtre se précipita sur ce précieux objet, et le couvrit de baisers; puis il se mit en devoir de le cacher dans son sein, c'est-à-dire entre un vaste gilet de drap marron et un gilet de flanelle. William arracha vivement à Croogh ce mouchoir si tendrement choyé, en lui disant : — Mon cher monsieur Croogh, je veux demain rendre à miss Jane son mouchoir. Moi, qui ai le bonheur de ne pas être, comme vous, entre les griffes de l'amour, je ne veux pas avoir l'air d'un amoureux, surtout d'un de ces amoureux qu'une fleur ou un petit morceau de toile jette dans des extases. —

Puis, lorsque Peter Croogh se fut retiré, abandonnant, le pauvre homme, sa chère relique, William, à son tour, prit entre ses mains ce mouchoir qu'il avait posé sur un chevalet. Il se mit à le regarder attentivement, et à y chercher une émanation de la charmante créature qui le jetait tout à l'heure dans une si chaude atmosphère. Enfin, insensiblement, il l'approcha de ses lèvres, et, par un brusque mouvement, il y plongea toute sa bouche. Alors, avec un véritable élan de colère, il lança le mouchoir sur le fauteuil où Peter Croogh l'avait pris, et s'en alla dans le jardin fumer un cigare. Le beau moyen, à vingt-cinq ans, quand on se sent près de devenir amoureux, que de s'en aller fumer un cigare dans un jardin !

Le lendemain, était-ce une inspiration de son humeur ou calcul de coquetterie ? miss Jane fut moins agaçante ; elle laissa Damville faire des dissertations sans fin sur l'art dramatique. Toutefois, de temps en temps, pendant que le pauvre lord discourait gravement, elle avait de petits bâillements qu'une rapide et brûlante œillade rendait pleins de grâce et d'espérances pour Simpton.

Le surlendemain, elle amena avec elle le beau duc de Norforth, puis un homme politique qui avait la prétention d'être homme à bonnes fortunes, et elle fut franchement coquette de l'ordinaire coquetterie. Elle eut pour tous des regards pleins de promesses et des paroles caressantes. Il y eut un jour (c'était la

dernière séance qu'elle avait à donner à William) où elle vint seule.

Quand on se trouve seul avec une femme pour laquelle on se sent un vif attrait et qu'on n'a pu voir qu'avec contrainte, le premier sentiment qu'on éprouve, c'est un sentiment des plus violents de joie et d'espoir. On est seul, on va pouvoir parler enfin; on n'a plus de poids sur le cerveau, ni sur la poitrine. Rien ne vous empêche de prendre votre vol. En ce moment-là, souvent les mauvais destins inspirent à celle vers qui vous vous élancez l'idée de vous casser les ailes. William Simpton, oubliant toutes ses résolutions de retenue, de réserve, de dignité vis-à-vis des actrices, ne voyant plus qu'une femme jeune, belle, séduisante, seule avec lui dans son atelier, venait de s'écrier d'une voix émue, avec un regard enflammé :

— Quel bonheur de vous voir enfin, miss, seule sans lord Damville !

— J'ai vivement regretté, fit miss Jane d'une voix glaciale, que lord Damville ne pût point m'accompagner aujourd'hui; mais il était obligé de donner sa matinée au travail.

— Ah ! lord Damville travaille, reprit Simpton d'un ton blessé et ironique; s'occuperait-il, par hasard, de quelque composition littéraire? Beaucoup de gens en seraient ravis, miss, car lord Damville a des ennemis malgré son parti pris de bienveillance universelle.

— Oui, monsieur, des ennemis qui sont parvenus à fausser le jugement du public sur la valeur fort incontestable, suivant moi, de son esprit et de ses œuvres. J'aime et j'estime beaucoup lord Damville, monsieur Simpton; je lui trouve autant de hauteur dans l'intelligence qu'il a de bonté dans le cœur.

— Ma foi, miss, reprit Simpton en homme décidé à jouer gros jeu, parce qu'il se sent une partie unique à perdre ou à gagner, s'il a de la bonté, vous n'en avez guère; car en ce moment, sans but aucun, ou plutôt dans une intention damnable, celle de me faire souffrir, de m'exaspérer, vous me dites sur lord Damville ce que vous ne pensez pas, ce que vous n'avez jamais pensé. Ce peut être un homme fort honnête, d'un commerce très-sûr; mais vous savez parfaitement que c'est un sot. J'ai dit le mot et je le maintiens. Ce que j'exprime en franches paroles aujourd'hui, vous saviez fort bien l'exprimer l'autre jour en expressifs regards et en significatifs bâillements, pendant que lord Damville faisait un cours sur Shakspeare. Dites-moi, miss Jane, que vous n'avez jamais aimé et ne voulez jamais aimer aucun homme, mais ne cherchez pas à me faire croire que vous aimez lord Damville.

— Vous avez raison, fit miss Jane, changeant tout à coup de voix et de visage; je n'ai jamais aimé et n'aimerai jamais personne, monsieur Simpton. Je juge fort bien lord Damville : il m'ennuierait comme il a toujours ennuyé tous ses amis et toutes ses maî-

tresses, si celui-ci m'ennuyait plus que celui-là, si cette chose m'ennuyait plus que cette autre; mais je suis à peu près insensible, mon pauvre monsieur Simpton, en dépit de ces airs passionnés par lesquels je vois bien que vous vous laissez tromper vous-même, malgré votre esprit éclairé. Dans ma tête, il y a eu trop de flamme; maintenant il n'y a plus que de la cendre. Dans mon cœur, je n'ai jamais eu que le néant. Je bâille par habitude à ce que je sais être ennuyeux, comme je ris par habitude à ce que je sais être amusant. Ennui, amusement, ces mots-là ne me représentent rien, du moins ils ne m'irritent pas. J'en sais d'autres qui n'ont pas pour moi plus de sens et qui me causent d'incroyables impatiences; ce sont ceux qu'on me répète sans cesse, d'amour, de tendresse, de passion. Je suis sûre d'avoir aimé très-ardemment l'art, je crois avoir aimé un peu le public; mais un homme, monsieur Simpton (et miss Jane prit le sourire d'un Méphistophélès en jupons), un de ces hommes comme j'en ai vu tant, qui croient niaisement, en se mettant à vos genoux, vous ouvrir les portes d'un monde nouveau et enchanté, je suis sûre que je n'en ai pas aimé et que je n'en aimerai pas. C'est si vieux et si peu mystérieux, l'amour!

Miss Jane trouvait plaisir, en cet instant, à jouer ce rôle d'âme implacablement aride, amère et désabusée, qui a flatté tant d'esprits depuis l'inauguration de la raillerie et de la mélancolie infernales avec Goethe et

Byron. Probablement elle allait encore changer de personnage, quand lord Damville entra. Lord Damville avait cet air posé et content de lui qui ne le quittait pas un instant. Il baisa avec une grâce onctueuse la main de miss Jane, fit le plus convenable salut à William Simpton, s'assit et se mit à parler du ton d'un homme qui se veut et se croit aimable. Miss Jane fut sombre et Simpton fut rêveur. A la fin de cette séance, la statuette était terminée.

— Demain, monsieur Simpton, dit miss Jane en prenant congé de l'artiste, j'exposerai votre œuvre dans mon salon; après-demain, j'espère que vous viendrez me voir dans ma loge. Excusez-moi aujourd'hui si je ne vous témoigne pas plus de reconnaissance et d'admiration ; je suis fatiguée, je souffre.

— Vous avez fait, monsieur Simpton, une fort belle chose, dit lord Damville avec l'accent solennel d'un mari qui prend la parole au nom de la communauté ; soyez bien sûr que miss Jane apprécie comme moi votre talent, mais, en sa qualité de femme et d'artiste, miss Jane a le droit d'être impressionnable, mobile, même capricieuse : c'est une véritable sensitive.

Sur cette comparaison poétique d'une si étincelante nouveauté, lord Damville s'arrêta avec un sourire satisfait.

— Tout artiste, dit William Simpton en jetant un regard ardent et triste sur miss Jane, éprouve un véritable chagrin à se séparer de l'œuvre qu'il finit.

Moi surtout, j'ai le droit d'être affligé, car ce n'est pas de mon œuvre seulement que je me sépare.

— Ah ! monsieur Simpton, dit encore lord Damville avec bonté, nous ne romprons pas, je l'espère, les charmantes relations qui se sont établies entre nous depuis quelque temps.

Et il fit un signe à miss Jane pour qu'elle dît quelque chose d'agréable au sculpteur.

La mystérieuse créature baissait la tête. C'était présent son humeur et son plaisir de garder le silence. Ce silence, du reste, elle le savait bien, avait, par son étrangeté, quelque chose de plus propre à émouvoir Simpton que toutes les louanges du monde. Au moment où elle se retirait, comme par un mouvement involontaire, elle tendit la main à l'artiste, toujours sans lui parler.

— Quelle âme perversement coquette ! se dit William quand il fut seul, savamment et cruellement capricieuse ! Comment peut-on aimer une pareille femme !

Puis, en regardant la statuette qu'il venait de finir, et en s'arrêtant dans cette pensée qu'il avait exprimée tout à l'heure de sa séparation avec le plus charmant ou le plus occupant des modèles, il sentit, chose incroyable, comme des larmes qui montaient à ses yeux. Il pensa qu'il s'était couché trop tard la veille, qu'il avait travaillé avec trop d'ardeur dans cette séance, enfin qu'il avait les nerfs malades.

IV.

William ne manqua pas d'aller à Covent-Garden le jour où miss Jane lui avait dit d'aller la voir dans sa loge. Il se rendit au théâtre de bonne heure, et assista aux cinq actes d'*Hamlet*. Jamais Ophélia ne lui avait paru plus touchante que ce soir-là. Simpton était debout près de la rampe ; il lui sembla tout d'un coup que le regard de miss Jane venait de rencontrer le sien. Tous ceux, le nombre en est grand, qui ont aimé des actrices savent quel incroyable effet produisent ces regards, qui, au milieu d'un scène, devant tout un public, du sein de l'éclat d'un théâtre, tombent tout à coup sur vous, furtifs et brûlants. William se sentit remué jusqu'au fond de l'âme.

La pièce finie, il traversa d'un pas rapide les corridors du théâtre, et se rendit à la loge de miss Jane. Il se trouva au milieu d'une foule de visiteurs. Lord Damville n'était pas là. Miss Jane lui donna la main et l'accueillit avec un sourire aimable, mais banal. A peine fut-il assis qu'elle sembla l'oublier complétement. Elle parlait courses avec lord Norforth. En ce moment, le rôle qu'elle paraissait avoir adopté était celui de l'élégante la plus ingratement, la plus désespérément futile qui ait jamais traversé les allées

d'Hyde-Park. La conversation du beau Lionel semblait répondre à tous les besoins de son âme. Elle avait l'air de manger avec plaisir et appétit le même foin que lui dans le même râtelier. Cette soirée-là n'était pas donnée aux hommes politiques, mais à la jeunesse dorée, aux muguets, aux raffinés. Quand la conversation sur les courses fut épuisée, on s'entretint longuement d'un duel qui avait eu lieu le matin. Tous ceux qui étaient là parlèrent de leur courage à mots couverts, avec un sourire de discrétion vantarde, des airs fanfarons de modestie qui irritaient singulièrement l'âme honnêtement et simplement brave de Simpton. William était tombé dans un de ces silences d'où l'on ne peut plus sortir sans embarras, parce qu'ils vous ont mis tout à fait en dehors de ce qui se dit autour de vous. Il avait grande envie de se retirer, et cette puissance mystérieuse qui vous enchaîne dans les situations pénibles ou fausses le clouait sur son siége; puis, je le crois bien, il était retenu aussi par je ne sais quel vague espoir, quel secret instinct. Miss Jane ne lui avait pas adressé une parole flatteuse sur sa statuette, qui avait dû être la veille, chez elle, l'objet de tous les propos. Il lui semblait qu'il y avait là une conduite arrêtée, dont il voulait avoir le secret. Enfin, pour maintes raisons, et pour celle-là surtout que miss Jane, dans sa frivolité, était aussi charmante que dans sa gravité ou dans son enthousiasme, il restait.

Le beau Lionel et ses amis avaient, ce soir-là, un souper chez un petit prince allemand détrôné, qui se consolait de sa destinée en buvant du vin de champagne, et se vengeait de l'humanité en faisant des dettes. Ils se retirèrent d'assez bonne heure, William resta seul avec miss Jane.

Quand il n'y eut plus que William auprès d'elle, quand le silence eut succédé au bruit qui remplissait sa loge, la comédienne inclina sa tête sur sa poitrine dans une attitude de songerie profonde, montrant aux regards enflammés de Simpton, dans le mouvement le plus attrayant, dans la plus gracieuse des lignes courbes, un cou blanc sur lequel se jouaient, dans une chaude lumière, quelques cheveux échappés au peigne; puis tout à coup elle releva le front, fixa sur William un regard éblouissant et d'une expression toute nouvelle, non plus le regard d'une femme mondaine et coquette, mais celui de la muse de Shakspeare, telle que l'aurait peinte Raphaël. Elle se leva, et, se dirigeant vers Simpton :

— Vous avez du génie, lui dit-elle; votre statue est un chef-d'œuvre! Hier, toute la journée, je l'ai regardée, et j'ai admiré. Je ne sais pas comment tous ces sots qui étaient là tout à l'heure peuvent m'aimer, car ils ne me connaissent pas. Vous seul vous m'avez vue telle que je suis, telle que je veux être. Laissez-moi vous remercier.

Et, par un mouvement inattendu du plus souve-

rain, du plus irrésistible des charmes, elle mit sur le front de William un baiser. Simpton saisit les deux mains de la comédienne, les appuya sur sa bouche, et, pendant un instant, ne sentit que flammes et parfums en son cerveau.

Puis, quand il put parler :

— Mais vous me trompiez donc avant-hier, dit-il ; vous n'êtes donc pas morte à tous les sentiments ardents et généreux, vous vivez donc ?

— Je vis pour vous ce soir, dit-elle.

— Oui, ce soir, repartit impétueusement William ; mais demain, demain, vivrez-vous pour moi encore ?

En ce moment, on entendit une porte s'ouvrir et un pas dans la petite pièce qui précédait celle où cette scène se passait.

— Voici lord Damville, dit miss Jane à voix basse ; demain, à midi, venez chez moi, je serai seule.

Lord Damville s'était cru obligé, pour ne pas rompre avec son passé politique, d'assister à un dîner ministériel et d'aller se montrer à un bal d'ambassadeur. Il revenait haut cravaté et ganté exactement, dans toute la sévérité, toute la raideur d'une tenue officielle. William lui trouva cet air indéfinissable, portant à la pitié et au sourire, que les amants trouvent aux maris quand ils les voient rentrer au gîte conjugal à la fin de certaines soirées. Damville n'était cependant pas le mari, et William surtout était encore bien loin d'être l'amant de miss Jane.

V.

Le lendemain, William Simpton, au moment où il quittait son logis pour se rendre chez miss Jane, reçut le billet que voici : « Ne venez point à midi, cher monsieur, je suis obligée de sortir dans la matinée avec lord Damville; mais soyez assez aimable pour venir à six heures me demander à dîner. Vous vous trouverez avec quelques hommes distingués, qui me sauront un gré infini de les avoir réunis à vous. »

Il n'est pas un mot de cette lettre qui ne mît William en fureur. A l'instant où il se croyait emporté avec miss Jane dans le monde excentrique et passionné de l'amour, le voilà qui retombait dans les plus glaciales et les plus banales régions de la politesse. A la place d'un entretien ardent et solitaire, on lui offrait une réunion avec des *hommes distingués!* Ces derniers mots surtout lui causaient des transports de rage. — Non, se dit-il, je n'irai pas à son exécrable dîner!

A six heures moins un quart, il se dirigeait vers la demeure de l'actrice. Il allait la voir au moins, et lire peut-être sur ses traits l'explication de son étrange conduite. Enfin il vivrait, car à l'âge qu'avait alors William, on a beau être guerrier ou artiste, ambitionner une

grande place parmi les hommes, c'est par les femmes surtout que l'on vit. Dans l'élégant salon où fut introduit William, lord Damville et le duc de Norforth étaient installés déjà : c'étaient deux de ces convives distingués que miss Jane avait promis à Simpton. La maîtresse du lieu avait pris ses airs les plus convenables : elle parlait d'un ton mesuré et ne se permettait que des demi-sourires. Sous tous ces airs réservés, sa beauté avait quelque chose de brûlant. Elle était vêtue à l'espagnole avec un voile noir sur ses cheveux blonds, une rose rouge, couleur des amours sanglantes, jetée dans ses lumineuses boucles. Ses épaules, au milieu des garnitures de dentelle, étaient plus attrayantes et chargées d'ivresse que le vin de Chypre dans une coupe romaine. Elle répandait autour d'elle la chaleur et le frisson.

Après Simpton arrivèrent encore deux convives. L'un était un ambassadeur autrichien, le prince de Nipperg. Le père du prince avait été l'un des grands seigneurs les plus spirituels du siècle dernier. Malheureusement, trop prodigue de son esprit, il n'en avait rien laissé à son fils. L'autre était le duc de Penarez, grand d'Espagne de première classe, possesseur d'une immense fortune, et plongé dans un auguste abrutissement. Quand l'Autrichien et l'Espagnol furent arrivés on se mit à table.

Encore si le vieux prince de Nipperg s'était borné à manger tout le fonds d'esprit qui aurait pu revenir

a son fils; mais il lui avait laissé, par son nom, une écrasante dette. Le prince actuel de Nipperg, par sentiments de famille, par piété filiale, voulait absolument faire, vis-à-vis des artistes et des gens du monde, les frais qu'aurait faits son père. Toujours il se trouvait à court; c'est une justice à lui rendre : il supportait parfaitement sa pauvreté; on pouvait croire qu'il ne la soupçonnait pas. Lorsqu'il sut que William Simpton était sculpteur, il voulut parler statuaire. Il s'extasia sur les narines de l'Apollon du Belvédère. Ce qu'il dit, lord Damville allait le dire. Lord Damville et le prince de Nipperg étaient faits pour s'entendre merveilleusement. Toutefois le prince de Nipperg avait quelque chose de plus léger dans ses prétentions, cela va sans dire. Représentant de la cour de Vienne (Vienne avait une cour alors; la civilisation n'y avait pas encore élevé des barricades), il avait un tour moins constitutionnel dans le discours et dans les idées. Le beau Lionel, qui, lui, s'était fait le représentant de la cour de Charles II, était d'une légèreté étourdissante. Il jetait au milieu de toute conversation sérieuse le rire dont les marquis, autrefois assis sur la scène, le dos tourné au parterre, interrompaient les tirades de tragédie. Le duc de Penarez mangeait avec application et buvait avec solennité. La tristesse envahissait William Simpton.

Par son nom, il n'avait aucune infériorité; par son esprit, il avait une supériorité incontestable vis-à-vis

de tous ceux qui étaient là ; mais il n'était pas de leur monde, car William Simpton n'était d'aucun monde, à bien dire. S'il avait eu de vrais châteaux, comme ceux de son oncle le marquis de Colbridge, peut-être Simpton aurait-il beaucoup moins habité les châteaux d'Oberon et de Titania. Faute des magnificences de la vie réelle, il s'était jeté dans les splendeurs de la vie imaginaire. De là lui venaient cette fierté rêveuse, ces dédains mélancoliques avec lesquels les hôtes des pays enchantés traversent cette vie. De là lui venaient aussi parfois un ennui très-précis, une très-positive amertume. On est condamné à errer seul dans les palais de la fantaisie avec les fées et les génies ; on n'y reçoit pas ceux qu'on aime. William Simpton aimait fort cet Espagnol, — c'était le comte de Villa-Medina, — *qui brûla sa maison pour embrasser sa dame ;* mais il lui manquait une maison à brûler. Il s'apercevait en ce moment que miss Jane sentait au moins aussi vivement que lui combien cela lui manquait. Cette femme, qui semblait hier si abandonnée aux charmes de l'art, de la poésie, était aujourd'hui tout entière à la magie du luxe, de la fortune, de toutes les grandeurs sociales. Elle caressait Norforth par un petit sourire grondeur dans ses prétentions à l'étourderie ; elle caressait le prince de Nipperg par un sourire de fine approbation dans ses prétentions à la spirituelle amabilité ; enfin elle encourageait, par un regard d'intérêt onctueux, la manière dont buvait et mangeait le

due de Penarez. Il y avait deux hommes seuls pour qui elle ne faisait point de frais, lord Damville, qu'elle traitait en mari, et notre ami William Simpton, qu'elle semblait n'avoir jamais traité ni ne vouloir traiter jamais en amant.

Après le plus ennuyeux des dîners commença pour William la plus ennuyeuse des soirées. Le salon de miss Jane était amusant ce jour-là comme un salon ministériel. Toutes sortes d'illustres personnages y arrivaient pour lesquels la comédienne se mettait en frais de graves façons. Lord Damville triomphait; William résolut de s'en aller. Il se trouva dans la rue par une nuit d'été éblouissante. En ce moment, il y avait au-dessus de Londres un ciel italien. — Comment! se dit-il, deux yeux où il n'y a pas même eu d'amour pour moi m'enpêcheraient de sentir tout ce libre espace de ciel, cet air pur et ces étoiles! Ensevelissons dans notre cœur miss Jane sous une couche de pensées tendres et mélancoliques comme des fleurs de cimetière, et n'y pensons plus. — Il est une chose qu'on doit soupçonner, c'est que William Simpton, qui avait vingt-cinq ans et qui était bien tourné, avait dans sa vie un attachement plus positif que son amour pour miss Jane. Il n'en est point de la vie réelle comme du roman, où une tendre inquiétude, un sentiment idéal, suffisent pour remplir une âme. En ce monde, tandis que vous vous préoccupez d'une femme qui ne vous appartient pas, il en est d'habitude

une qui vous appartient dont vous ne vous préoccupez pas.

Simpton songea tout à coup qu'il ferait bien de se mettre à aimer sérieusement une femme qu'il voyait tous les jours, et auprès de laquelle il avait réussi depuis plusieurs mois. Lady Blington, c'était la maîtresse de William, était une femme suffisamment aimable et suffisamment jolie, qui avait aimé les arts toujours et de temps en temps un artiste. Elle n'était point précisément sotte, et elle avait des yeux bleus avec des cils noirs que William aurait bien adorés; mais elle avait la plus fâcheuse des prétentions, elle voulait être une Béatrix. Elle déposait sur le front du jeune sculpteur un baiser de la poésie la plus affectée. Elle lui parlait de l'inspiration, elle lui faisait jurer qu'elle était sa muse. Pour un esprit comme celui de William Simptom, épris de l'art d'une façon naturelle et sérieuse, ces afféteries étaient intolérables. Il y avait des jours où lady Blington le mettait dans l'état où le piano met les chiens de chasse, c'est-à-dire lui donnait de longues et violentes attaques de nerfs. Eh bien! pourtant il résolut d'aller braver ce soir-là les paroles inspirées et le baiser sur le front.

Il trouva lady Blington seule, tenant à la main un volume de Lamartine qu'elle lisait en français, car elle était essentiellement lettrée. Quand elle aperçut William, elle lui tendit la main en laissant son regard fixé sur le livre comme s'il y eût été retenu

par un charme ; ses lèvres prirent un sourire contemplatif et harmonieux.

Et l'amante et l'amant, sur l'aile du génie,
Montent d'un vol égal à l'immortalité,

déclama-t-elle à mi-voix comme entraînée par le besoin de faire partager une émotion trop vive.

— William, fit-elle après un moment de silence pendant lequel elle avait fermé lentement le livre et s'était mise à regarder son amant d'un air enthousiaste et recueilli, n'est-ce pas que ces vers-là sont beaux et qu'ils rendent vos secrets désirs ? Quelle grande et charmante image que ce couple amoureux qui monte à l'immortalité sur l'aile du génie! Ces vers pourraient vous inspirer un groupe, William : sur une figure ailée, sur un ange au front étoilé qui représenterait le génie, vous pourriez jeter deux êtres, un poëte et sa maîtresse. Je voudrais que le poëte eût votre noble front ; peut-être donneriez-vous à sa compagne quelque chose de mes traits. Tous deux s'enlaceraient, et...

Ici l'impatience de Simpton éclata. — Ce serait, dit-il, une chose bizarre que ces deux êtres assis sur un ange. Je ne suis pas fou des vers de Lamartine ; je trouve qu'ils renferment, comme beaucoup de vers malheureusement, une image que ni pinceau ni ciseau ne sauraient exécuter. Du reste, peut-être suis-je en disposition mauvaise et brutale ; mais j'avoue que de l'immortalité ni du génie je ne me soucie

guère ce soir. Je voudrais prendre la vie tout simplement, jouir de ce que je ne suis pas immortel encore; car, lorsque je serai immortel, chère lady, je ne sentirai pas sur mes lèvres la peau transparente et fraîche de cette jolie main.

Et par un mouvement assez tendre, car ce soir-là vraiment lady Blington était jolie, il prit la main de sa maîtresse. Il sentait sa mauvaise humeur se dissiper; mais lady Blington le repoussa vivement.

— Ah! William, s'écria-t-elle, vous ne m'aimez pas comme je veux être aimée; vous ne me comprenez pas, vous ne m'avez jamais comprise.

— Le fait est, milady, repartit William exaspéré, que nous ne nous comprenons pas ce soir. Peut-être que cette nuit je verrai en songe les *anges* de M. de Lamartine, et qu'alors, demain matin, vous me trouverez moins grossier. En ce moment, permettez-moi de vous quitter.

Et, sans écouter les reproches dont l'accablait lady Blington, il sortit d'un pas rapide.

— Ah! miss Jane! s'écria-t-il quand il se retrouva dehors en plein air, vous êtes capricieuse, vous êtes perverse, vous déchirez, vous brûlez, mais vous n'agacez pas les nerfs. Vous ne faites pas connaître ce misérable ennui, ces dépits mesquins qui sont ce qu'il y a de plus détestable au monde. Auprès de vous, on est heureux ou l'on souffre; mais on sent les vraies, les grandes puissances de la vie.

VI.

William alla passer un mois au bord de la mer. Il y a des gens qui, dans l'air des plaines, des prairies et des grèves, boivent l'eau du Léthé; Simpton s'aperçut qu'il n'était pas de ces gens-là. L'image de miss Jane l'assiégeait comme certains fantômes assiégent les solitaires. Après de grandes courses sur les côtes, quand il se couchait le soir espérant voir le ciel et les flots dans son sommeil, c'était le regard de miss Jane qui se fixait sur son front. Les songes paraient pour lui cette créature, dont le souvenir n'était déjà que trop attrayant en son âme, de ce charme aux longues et puissantes ivresses qu'ils répandent dans leurs scènes de volupté. Il lui fallait toute une matinée passée au grand air, sur le rivage, pour secouer les dangereux parfums de ses rêves. Lorsque, assis dans le creux d'un rocher, il regardait l'inquiétante étendue de l'Océan, il se disait : Que me font tous ces espaces ? Deux baisers qui fermeraient mes yeux me donneraient plus de plaisir que ces lumineuses et frémissantes plaines. — Il était vraiment amoureux.

Un matin, il prit le chemin de fer, et, grâce à cette fantastique invention du génie moderne, qui met dans la vie comme dans l'âme les espaces solitaires auprès d[illegible] lieux pleins de mouvement et de

bruit, il se trouva à sept heures du soir devant le théâtre de Covent-Garden. Miss Jane jouait. William se mit dans un coin obscur de la salle, il ne voulait être vu ni des spectateurs ni de l'actrice. Il était résolu à rompre avec le monde; le spectacle de ce soir-là était une fantaisie qu'il se passait; le lendemain, il comptait retourner dans la solitude. Quand la pièce fut finie, une envie démesurée le prit d'aller voir l'actrice dans sa loge. Il se demanda,— ce que se demandent parfois tout d'un coup ces gens aux idées bizarres, violentes et malheureuses, qu'on nomme les songeurs,— pourquoi il augmenterait volontairement lui-même le nombre de ses souffrances. Rien ne l'empêchait d'entendre la voix de miss Jane lui adresser des paroles, de voir ses yeux le regarder; à quoi bon s'enlever ce bonheur? Quelques minutes après ces réflexions, il était dans la loge de l'actrice. Comme d'ordinaire il y avait beaucoup de monde chez miss Jane, comme d'ordinaire aussi il y avait cohue dorée; mais, dès que l'actrice aperçut William, elle interrompit sa conversation avec le prince de Nipperg, se leva, courut à lui, et l'embrassa presque.

— Monsieur Simpton, s'écria-t-elle, qu'êtes-vous devenu? Comment peut-on disparaître ainsi sans donner de ses nouvelles à ses amis? Qui vous a enlevé? Est-ce l'amour? est-ce l'art? est-ce une créature de chair ou une créature de marbre? N'importe pour que lobjet vous nous ayez quittés, vous avez mal

agi. Vraiment, ajouta-t-elle d'une voix basse qui fit courir un long frisson dans tout le corps de William, j'étais désolée.— Puis elle fit asseoir Simpton à côté d'elle, et comme au bout d'une demi-heure, voyant que la foule ne désemplissait pas sa loge, il voulait s'en aller : — Ne vous découragez point, lui dit-elle à l'oreille ; restez, je veux que nous soyons seuls.

William se dit qu'il était sans doute couché au bord de la mer, qu'il faisait un bon rêve, et il resta. En effet, tous les adorateurs de miss Jane, voyant que ce soir-là il n'y avait rien à espérer pour eux, se retirèrent les uns après les autres, et William resta seul avec la comédienne. Alors miss Jane garda le silence.

— Qu'avez-vous à me dire ? lui dit William.

— Moi ? rien ! répondit miss Jane d'un ton triste et comme perdue en un songe.

— Mais, Dieu me pardonne, miss, je crois voir une larme sur votre joue ?

— Non, je ne pleure pas.

— Si, vous pleurez ; Jane, vous pleurez !

— William, fit-elle d'une voix ardente, sa joue contre celle de Simpton, c'est que je vous aime !

William poussa un cri et laissa tomber sa tête sur les genoux de la comédienne, fondant en larmes à son tour, en vraies larmes.

Le lendemain matin, à dix heures, il regagnait son logis, où la veille il n'était pas rentré, après une de

ces nuits couronnées de roses brûlantes qui valent pour les âmes amoureuses ce que valent les journées aux couronnes de lauriers pour les âmes de conquérants. Il s'était laissé tomber sur un sofa dans un coin de son atelier, et depuis une heure il goûtait un sommeil plein d'enchantement, quand on lui annonça la visite du duc Lionel de Norforth.

— Ah! ah! fit Lionel en l'abordant, je trouble dans un sommeil qui lui était probablement fort nécessaire monsieur le marquis.

— Monsieur le marquis! que signifie ce mot, monsieur le duc? répondit William, qui ne se croyait pas assez lié avec Lionel pour lui laisser prendre ce ton de plaisanterie.

— Cela signifie que j'ai l'honneur de parler au lord marquis de Colbridge. Hier matin, votre oncle le marquis de Colbridge et ses deux fils ont voulu faire une promenade en pleine mer, malgré tout ce qu'on a pu leur dire sur l'incertitude du temps et le danger des côtes. La petite embarcation qu'ils montaient portait non point leur fortune, mais la vôtre. Maintenant leurs corps sont à l'Océan, leurs âmes à Dieu, et leurs biens à vous. Comme j'étais en ce moment à leur château, où l'on venait d'organiser de grandes chasses, je me suis chargé d'aller vous annoncer la catastrophe qui vous fait pair d'Angleterre et l'un des plus riches particuliers de l'Europe. Je suis arrivé hier au soir par le chemin de fer de Bristol; je n'ai pas couru

à votre logis, parce que j'étais sûr de ne pas vous y rencontrer. Quoique depuis un mois vous ne vous montriez plus à Covent-Garden, j'ai pensé que je vous y trouverais peut-être, mais je ne vous ai pas découvert, et, comme j'étais las, je ne suis pas resté au théâtre...

— De sorte, dit William, dont une terrible pensée venait de traverser soudain l'esprit, que vous n'avez appris à personne, hier au soir, le changement de mon destin.

— Ah ! si fait, reprit Lionel, j'ai vu miss Jane pendant un entr'acte.

Une effrayante expression de douleur se peignit sur les traits de William; sa tête s'inclina sur sa poitrine, il sembla près de se trouver mal.

— Bien certainement, se dit Lionel en lui-même, c'est ma nouvelle qui agit sur lui de cette étrange façon. Ah ! fortune, de quel amour on t'aime !

De quel amour William aimait miss Jane !

VII.

Ainsi tout le bonheur de la veille était maintenant corrompu. Dans ces tendresses qui faisaient fondre son cœur, dans ces baisers qui mettaient la flamme en ses veines, il n'y avait que mensonge. Pas un seul n'était vrai de ces élans qui l'avaient porté au ciel. Il avait eu entre ses bras une créature froide, intéressée,

maîtresse d'elle-même, calculant le prix de chacune des caresses dont elle l'enivrait. Il eut envie de ne pas la revoir ; puis cet ardent et adoré visage, tel qu'il l'avait vu dans les heures amoureuses, revint à son esprit et l'attira avec une incroyable puissance. Quelques instants après la visite de Lionel, William se rendit chez miss Jane.

Quand son amant entra chez elle, la comédienne était couchée sur un divan, les joues pâles, les yeux animés et les lèvres vermeilles, vêtue d'une longue robe du matin en velours noir, qui laissait voir tous les mouvements et tous les contours de son corps. Elle tendit la main à William. Elle avait une de ces petites mains féminines, animées d'un fluide mystérieux, qui ne peuvent s'appuyer sur les vôtres sans vous jeter dans un étrange état de frisson. William mit sur les doigts de Jane un baiser enflammé et rapide ; puis il s'éloigna d'elle en passant la main sur son front, et se prit à la regarder avec une tristesse mêlée de peur.

— Qu'avez-vous à me regarder ainsi, William ? dit-elle, que se passe-t-il en vous ?

-- Jane, fit William, pourquoi ne me donnez-vous pas ce matin le nom que vous me connaissiez hier au soir ? pourquoi ne m'appelez-vous pas marquis de Colbridge ?

Miss Jane cacha sa tête dans ses mains et garda un moment de silence. William la contemplait avec an-

goisse. Enfin elle se leva, les joues couvertes de larmes aux traces enflammées, les yeux secs. Elle venait d'attacher sur ses traits le plus vrai et le plus terrible de ses masques tragiques. Debout devant William, d'une voix où frémissait cette passion à bouleverser des milliers d'âmes dont l'art et la nature lui avaient donné le secret :

— Vous me reprochez ce matin, lui dit-elle, mon amour d'hier, vous avez raison ; ce sera le souvenir le plus honteux, le plus flétrissant, le plus douloureux de ma vie. Moi qui espérais garder au moins cette existence désordonnée que nous font les entraînements de l'art et les dédains du monde, la dignité d'un cœur qui ne s'est livré jamais, moi qui espérais ne pas aimer, j'ai aimé un homme que je devais mépriser quelques heures après lui avoir montré mon amour. Oui, c'est vrai, je m'en souviens maintenant, je savais hier que vous étiez le marquis de Colbridge, quand vous êtes entré dans ma loge. C'est le duc de Norforth qui me l'avait dit, n'est-ce pas ? Lorsque je vous ai vu, vous dont une mauvaise puissance, dont une détestable magie fixait depuis plus d'un mois l'image devant mes yeux, j'ai bien songé à la nouvelle du duc de Norforth ! Vous savez quelles paroles je vous ai dites à voix basse, quand il y avait du monde autour de nous, puis cet aveu qui m'est échappé au milieu des larmes quand nous avons été seuls. De ce qui s'était dit, de ce qui s'était passé, il y avait des années, il y avait

une heure, je n'avais aucun souvenir. Toute ma vie était dans les mots que votre regard arrachait alors à mon cœur. Ah! ces mots dont ce matin je suis désespérée, dont il me semble que je sois souillée, pour les racheter, si je la possédais, je donnerais toute l'Angleterre. Oui, je me rappelle à présent, vous êtes le marquis de Colbridge, vous êtes riche. J'ai fait une spéculation, n'est-ce pas? J'ai voulu faire croire au marquis de Colbridge, que je l'aimais, eh bien, lord Colbrige, maintenant je vous le dis en face, je ne vous aime pas, je ne vous estime pas, et je désire ne jamais vous revoir.

— Jane, s'écria William, je suis un misérable, j'ai mérité votre haine, votre colère, votre mépris; mais, croyez-le, en ce moment je mérite aussi votre pitié. Tenez, je suis à vos genoux, j'embrasse vos pieds, je mets mon cœur dans la poussière. Je vous demande pardon et je souffre. Si vos saviez combien je vous ai aimée déjà, combien je vous aime et combien je puis vous aimer encore! Vous êtes ma pensée unique, ma vie entière. Cette douleur même, cette affreuse et injuste douleur que ce matin j'ai ressentie, que tout à l'heure je vous ai laissé voir, me l'a prouvé. Quand lord Norforth est venu m'annoncer une nouvelle qui aurait suspendu chez un autre tout mouvement d'intelligence et de cœur, c'est à vous seule, à votre amour que j'ai pensé. Un terrible et odieux soupçon m'est venu, et je me suis trouvé plus malheureux alors en tombant sur mes sacs d'or qu'un autre en tombant sur

du fumier. Sans vous, tout me déplaît, m'ennuie et me fait mal. Vous m'aimiez, dites-vous, vous aviez toujours devant les yeux mon image; c'est moi qui vous aimais, c'est moi qui vous voyais. Si vous saviez comme la nature m'irritait, comme ses splendeurs me semblaient mesquines, comme tous ses spectacles étaient pour moi sans intérêt, sans valeur, pleins de tristesse et de néant, alors que j'étais loin de vous, ne me doutant pas que vous m'aimiez! Ah! Jane, si vous avez pitié d'une vie qui vous appartient, d'une vie qui s'éteindra sans vous, tâchez de m'aimer encore. Je le sens maintenant, si vous m'aimiez, si je rentrais dans ce paradis d'où me bannit votre colère, je vous adorerais d'une adoration parfaite, il n'y aurait plus en moi, mon Dieu, une pensée qui ne fût toute d'amour et de respect pour vous.

Jane se laissa toucher, et comme cela arrive dans la vie amoureuse, cette vie où les heures s'enlacent d'une si capricieuse façon, aux emportements du désespoir et de la colère succédèrent tous les élans du bonheur et de la tendresse; puis vinrent ce sourire, cette gaieté, ces moments de libre causerie, de familiarité joyeuse, qui ont leur place parmi les émotions variées dont se compose le plus divin des passe-temps. Jane raconta en riant à William comment elle avait rompu avec lord Damville.

Le pauvre lord, qui l'impatientait depuis si longtemps par maint côté de son caractère, particulièrement

par son goût pour les lettres, lui avait fait tout à coup une révélation désastreuse. Un beau matin, il lui avait lu une pièce en cinq actes appelée *Élisabeth*, pour laquelle il réclamait son talent. Au moment où William était parti pour aller respirer l'air de la mer, on répétait la pièce de lord Damville à Covent-Garden avec activité, mais avec mystère. L'auteur d'*Élisabeth* voulait étonner ses amis et ses ennemis en prenant place un beau jour à côté de Shakspeare, sans en avoir prévenu personne; mais la discrétion et la patience lui avaient manqué, et, une semaine avant la première représentation, il s'était mis à faire chaque soir des lectures dans les salons. Lord Damville était un de ces hommes qu'attire fatalement le ridicule des lectures mondaines. Du reste, on le croyait si peu en état de faire marcher une action et agir des personnages que généralement on était étonné en voyant toutes ces entrées et toutes ces sorties, toutes ces demandes et toutes ces réponses qui se suivaient tant bien que mal pendant cinq actes; puis on se disait : « Le talent de miss Jane fera des merveilles. » Il y a des bornes à toutes les puissances, même à celles des femmes et du talent. On avait représenté, il y avait huit jours, l'*Élisabeth* de lord Damville. Jamais chute n'avait été plus complète et marquée d'un caractère plus triste. La grande majorité du public, composée de gens bien élevés et amis de l'auteur, ne se permettait ni sifflets, ni murmures mais s'abandonnait

à une morne stupeur, à une somnolence désespérante et désespérée. Sur tous les visages couraient des bâillements mélancoliques que les femmes cachaient derrière leurs éventails ou leurs bouquets, mais que les hommes laissaient voir sans pudeur. Au milieu de cette foule élégante et endormie, une poignée d'hommes sales et réveillés, placés dans les humbles et obscurs endroits qu'on n'avait pu interdire au vrai public, témoignait de temps en temps sa mauvaise humeur. Quand la pièce fut achevée, cette petite troupe factieuse demanda bruyamment le nom de l'auteur. Dans les coulisses, on conseillait de tous les côtés à lord Damville de ne pas se nommer. Un poëte dramatique ne peut jamais croire à sa chute. Alors que la pièce est finie, tant qu'il reste un spectateur dans la salle, il lui semble que les destins peuvent encore changer. Lord Damville se disait que son nom serait peut-être accueilli avec des transports d'enthousiasme. Cependant les avis lui vinrent si nombreux et si pressants, qu'il n'osa pas leur résister. Au moment où il se résignait à décliner la paternité de son œuvre, un certain nombre de ses amis débusquèrent dans le théâtre. Norforth, s'avançant vers lui de son ton le plus étourdi de jeune seigneur, dit à lord Damville : — Écoute, mon cher, franchement ta pièce est détestable. — Ce signal donné, le malheureux Damville vit commencer pour son drame une véritable curée. Il n'osait pas aller trouver miss

Jane. La grande actrice lui devait le premier revers qu'elle eût éprouvé dans sa vie théâtrale. — Ma foi, disait-elle à William, je fus impitoyable. Ah! milord, m'écriai-je, quand je l'aperçus se tenant tout confus à la porte de ma loge, vous auriez bien dû m'abandonner pour les muses ou abandonner les muses pour moi. Ce soir-là, il ne me reconduisit pas à mon logis. Le lendemain, il m'écrivit que j'avais été, avec tout le public, bien cruelle pour lui, qu'il voulait quitter pendant quelque temps cette Angleterre où Shakspeare n'avait été célèbre qu'après sa mort, et où l'on avait outragé Byron. Je lui répondis que la postérité m'accuserait peut-être d'avoir méconnu un grand homme, que j'étais décidée à encourir ce reproche avec tout mon siècle; qu'il ferait bien de quitter l'Angleterre en effet, parce que les voyages guérissent des passions, et que ce serait un grand bonheur pour lui s'il pouvait se guérir de sa passion pour les lettres. Et il est parti, ma foi, et je suis libre et je t'aime, fit-elle en embrassant William.

— Mais comment, dit lord Colbridge, avez-vous pu si longtemps supporter un pareil homme?

— Mon Dieu, je n'aimais pas, je n'avais jamais aimé; tous les hommes me semblaient un peu plus ou un peu moins sots. J'attachais peu de prix à la différence. Celui-là, après tout, était d'une humeur obligeante. Il m'épargnait l'ennui de faire des courses, d'écrire des lettres, et me tenait de longs discours pendant

lesquels je m'établissais commodément dans quelque songerie. Ah ! William, vous m'avez transformée.

— Jane, dit William d'une voix sombre et passionnée en embrassant l'actrice sur le front, que ne puis-je brûler toutes les images qui sont entrées dans votre cerveau avant que vous m'ayez connu !

— Hélas ! lui répondit-elle avec un douloureux accent, je vois bien à quoi vous songez : j'ai mené une vie indigne. Je suis la plus misérable des femmes ; je suis née en pleine Bohème. Le premier fruit qu'on ait porté à mes lèvres a été le fruit défendu. Je ne sais pas quelles affreuses passions, quels terribles caprices ne m'ont pas battue de leurs ailes. Si vous désiriez des aveux, je vous en ferais dont vous-même, qui êtes un homme, vous frémiriez ; puis elle insista sur cette pensée, exprimée sous toutes ses formes à chacune de leurs nouvelles liaisons, par les hommes et par les femmes qui ne peuvent cacher un bagage embarrassant de galanterie, que dans le cœur est la vraie virginité, qu'elle donnait son cœur pour la première fois. Et enfin, en arrivant aux détails mêmes de sa vie, elle présenta à William ces faits qu'elle lui avait peints d'abord si monstrueux sous des couleurs telles que le pauvre amoureux croyait peu à peu presser l'innocence même entre ses bras. Évidemment, aucun homme n'avait eu ses faveurs avant lord Damville, et même était-il bien sûr que lord Damville eût été son amant ?

VIII.

Le fait est que William aimait comme il n'avait jamais aimé ; c'était sa vie tout entière qui s'écoulait, heure par heure, en joies, en souffrances, en emportements, en extases, aux pieds de sa maîtresse. Il était plongé dans cette atmosphère féminine où languissent et s'éteignent avec tant de délices les plus nobles, les meilleures existences, et cependant à chaque instant, lui dont l'esprit était vraiment élevé, dont le cœur était profond et sincère, il comprenait tout ce qui manquait à l'être dont il avait fait son dieu. La nature de miss Jane était en tout un mystère. Il y avait dans sa voix, quand elle déclamait les vers de Shakspeare, plus de poésie que dans la pensée même qu'elle traduisait. Ses costumes savants et charmants annonçaient chez elle une plus intime et plus vive intelligence de la peinture que celle des plus grands peintres de toutes les écoles ; eh bien! quand elle raisonnait sur un poëme ou sur un tableau, jamais rien d'original ni d'élevé ne sortait de sabouche. Un jour William alla visiter avec elle la célèbre galerie de lord Bentinck ; il revint plein de fatigue et de tristesse. Il n'avait point surpris dans sa maîtresse un seul de ces élans que demande au cœur qu'il aime un cœur épris de l'idéal. Les planches de la scène semblaient être pour elle ce qu'était le trépied pour la pythonisse. Quand

elle ne les touchait plus, elle cessait de vivre de la vie enthousiaste et sacrée. Il y avait un monde cependant où elle conservait son énergie, sa grandeur, ses charmes surprenants et irrésistibles: c'était celui de la passion. Dans ce monde-là, elle régnait comme sur le théâtre; mais de quelle façon perverse, tyrannique, meurtrière! Elle armait de toute la puissance, elle ornait de tous les attraits du génie cette succession inouïe de caprices effrénés, de fantaisies dépravées et égoïstes dont se compose une âme de courtisane.

Un jour en se promenant avec William dans Hyde-Park, elle aperçut Lionel, qui, monté sur un genet d'Espagne, sortait d'une verdoyante allée. Le jeune duc maniait son cheval avec une parfaite élégance. Il rappelait vraiment, par sa belle tournure, par son grand air, ces seigneurs des siècles passés qu'il avait choisis pour modèles. Il passa auprès de la calèche où miss Jane était à demi couchée, regardant, avec une langueur de lassitude plutôt que d'amour, les yeux de William, constamment fixés sur les siens. Il eut l'inspiration heureuse de ne pas lui parler, mais de s'incliner et de se découvrir en passant. Le beau Lionel saluait à cheval avec une grâce particulière. Miss Jane, quand Lionel se fut éloigné, tomba dans une rêverie sombre et obstinée semblable à celle d'un prince d'Orient qui regarde danser des bayadères. Cet homme qu'elle avait vu maintes fois, et dont maintes fois les tendres discours lui avaient semblé insi-

pides, venait de lui apparaître sous un jour tout nouveau. William fut des heures entières sans pouvoir lui arracher une parole. Cependant il arriva un instant où ses vapeurs se dissipèrent tout à coup. Ses traits reprirent toute leur animation, son esprit reprit toute sa verve ; elle sembla recouvrer toute sa tendresse pour William: elle venait de prendre un parti; elle avait trouvé le plus simple et le plus ingénieux des moyens pour se débarrasser tout un jour de lord Colbridge.

A cette heure où Roméo quitte Juliette, où la verdure est gaie, le ciel rose et le cœur des amoureux mélancolique, elle dit tout à coup à William, dont l'âme, comme le corps de cette ardente Romaine d'un poëte antique, rassasiée, mais non pas lassée d'amour, était suspendue à son regard : — Ne me regardez pas ainsi, vous me faites peur !

Il y avait dans sa voix lente et sonore un accent de mystérieuse épouvante qui glaça le cœur de Colbridge.

— Au nom du ciel ! lui dit-il, Jane, qu'avez-vous? Quelle fantaisie sinistre passe dans votre esprit? Quel fantôme voyez-vous que mes yeux ne découvrent pas?

— Vous me faites peur, reprit-elle de la même voix, vous m'aimez trop! Et moi, tenez, je suis une malheureuse, je ne sais pas si je vous aime et si je vous ai jamais aimé!

— Jane, quelles affreuses, quelles cruelles paroles! A quel jeu terrible vous vous livrez! Rappelez-vous...

— Je ne me rappelle plus rien. Que voulez-vous? je

vous l'avais dit, ma nature est pleine de secrets que moi-même je ne comprends pas et n'ai jamais cherché à comprendre. Il n'y a eu chez moi ni les heures pures et fraîches de l'enfance, ni les heures tendres et inquiètes de la jeunesse : toute ma vie n'a été qu'une journée orageuse et brûlante d'été. Qui m'aime est un insensé; chercher dans mon cœur de la tendresse, c'est chercher des fleurs sur un rocher, un palais au milieu des mers. Tenez, William, partez, quittez-moi ; tâchez de ne pas me maudire, car, si vous me maudissiez, ce serait une douleur pour vous; à moi, hélas! vos malédictions ne me feraient même point de peine. Tâchez de ne pas me maudire, mais de m'oublier.

Toutes les paroles ardentes et désespérées de William furent inutiles. Jane se montra inflexible. Elle ne voulait plus le voir. Cet immense amour, disait-elle, l'effrayait et la fatiguait; enfin le sentiment de l'orgueil froissé s'éveilla dans l'âme de Colbridge. L'esprit enflammé et bouleversé, le cœur saignant par maintes blessures, il se sépara de la comédienne. — Je m'en vais, lui dit-il en la quittant, visiter le château de Colbridge, dont je suis le maître, et que je n'ai pas encore vu. Peut-être, en effet, le ciel, le grand air, les courses dans les forêts, me feront-ils oublier l'atmosphère pleine de fièvres dans laquelle j'ai vécu.

A peine William l'avait-il quittée, que miss Jane écrivait à lord Norforth : « Je me suis débarrassée

pour un jour du marquis de Colbridge. Je suis lasse des amours sombres et passionnées. Si vous vous sentez disposé à m'aimer comme je vous aime, gaiement et modérément, venez.»

En même temps que ce billet, elle en écrivit un autre adressé au marquis de Colbridge, en son château de Colbridge, qu'elle ordonna à un domestique de mettre à la poste le soir, de façon à ce qu'il arrivât à Colbridge, situé à quelques lieues de Londres, le lendemain matin. Voici quel était ce billet : « Je t'aime, William, je t'ai toujours aimé, je n'ai jamais aimé que toi, oublie les paroles insensées que je t'ai dites hier, et reviens. »

William était sur le perron de son château, se disposant à monter à cheval par une matinée qu'éclairait un magnifique soleil de septembre, quand il reçut cette lettre. Son regard, du lieu où il se trouvait, embrassait une vaste étendue de ciel lumineux et de plaines d'un vert éclatant coupées de fossés et de barrières qui provoquait l'âme et le corps à l'enivrement des courses au galop. Ce morceau de papier qu'il tenait entre ses mains le rappelait à une vie malsaine, fâcheuse, que sa raison et presque son honneur lui ordonnaient d'abandonner ; tout ce que contemplaient ses yeux l'appelait au contraire à une bonne et généreuse vie : il n'hésita pas un insant. Au bout de quelques heures, il était à Londres, ne sachant pas s'il existait en ce monde d'autres beautés que les charmes de miss Jane.

IX.

William avait servi de témoin dans une affaire à un de ces hommes comme on en rencontre assez souvent parmi les officiers de l'armée anglaise, qui joignent à une grande fermeté de cœur des qualités intellectuelles d'une nature originale et d'un ordre élevé. Le colonel Scander avait inspiré à William une profonde estime et une assez vive affection. Dans les heures qu'à son grand regret il ne donnait pas à miss Jane, c'était avec lui qu'il avait le plus de plaisir à se trouver. Un matin, le colonel vint chez Colbridge, et voici à peu près ce qu'il lui dit:

— Mon cher marquis, il y a un rôle qui à tout âge et pour tous les hommes est humiliant et douloureux, mais qui à un homme de votre caractère et de votre âge doit causer une humiliation et une douleur toutes particulières. Miss Jane, il est impossible que vous ne le sachiez point, vous a affublé de ce rôle-là...

Si vous ne donniez à miss Jane que de l'argent, je ne vous adresserais aucun reproche. Avec votre fortune et votre naissance, qu'on paye une femme qui vous trompe, c'est fort bien, cela vaut infiniment mieux que de tromper, comme on le fait d'habitude, une femme qu'on ne paye pas; mais vous donnez à miss Jane votre cœur. Il n'est bruit dans Londres que de votre amour pour elle. La passion effrénée qu'elle

vous inspire est le texte de tous les discours; les imbéciles en rient, les philosophes en raisonnent, tous les oisifs en sont ravis; moi, cette passion m'afflige, car elle vous tue. Je ne vous dirai pas qu'elle vous avilit, ce serait une expression trop forte; toutefois elle vous fait perdre, c'est bien certain, cette estime parfaite, cette considération sérieuse dont un homme de votre valeur devrait être entouré. Elle vous met en contact avec un fléau social dont vous n'auriez jamais dû sentir les atteintes, avec le ridicule. Le duc de Norforth est parti hier pour Saint-Pétersbourg, après avoir échangé deux coups de pistolet avec moi. Savez-vous pourquoi? je vais vous le dire. Dans un souper que le prince de Nipperg nous a donné il y a trois jours, Norforth a tiré de sa poche une lettre où miss Jane lui disait de venir, parce qu'elle s'était débarrassée de vous. Et il nous a raconté par quelle scène sentimentale cette perverse créature s'était fait les loisirs dont elle a usé de la sorte. Je n'ai point pu supporter le rôle que vous jouiez dans l'histoire de Norforth, qui cependant, je dois le dire, s'exprimait avec beaucoup de convenance sur vous. Je lui ai parlé en termes vifs qui ont amené la rencontre d'hier. Encore si c'était seulement pour des gens comme Norforth que vous fussiez trompé! Norforth est un sot, mais enfin, c'est un homme de notre monde; miss Jane vous unit, sans que vous le sachiez, à ce qu'il y a de plus bas dans le caractère et de plus

infime par la condition. En ce moment, vous seul peut-être ignorez qu'elle a pour amant Mady le danseur. Cela me coûte, Colbridge, de venir vous faire supporter, je le sais bien, la plus douloureuse opération qu'un homme puisse subir ; c'est une partie de votre âme dont il faut vous séparer, car malheureusement le mal est en votre âme.

William, depuis l'instant où Scander lui avait raconté l'histoire de Norforth, était tombé dans un véritable état de stupeur. Ses yeux brûlants et sans larmes ne réfléchissaient aucune pensée. Quand il entendit prononcer le nom de Mady, un souvenir se présenta sur-le-champ à son esprit. Il se rappela avec quelle insistance miss Jane l'avait prié de ne pas venir la voir dans la matinée, pour qu'elle pût se livrer sans distraction aucune à l'étude d'un nouveau rôle. Il se leva, et ne dit pas un mot, ne jeta pas même un regard au colonel, et courut à la demeure de sa maîtresse. Sans s'arrêter aux paroles suppliantes et aux airs effarés de la femme de chambre, il traversa comme un fou cet appartement dont chaque pièce avait renfermé, pour lui, des scènes de bonheur, et il arriva jusqu'à la chambre à coucher de miss Jane. Sur ce sofa où il avait échangé avec elle ces regards, ces paroles, ces caresses qui ne la livraient pas à lui, tandis qu'ils le livraient à elle tout entier et pour toujours, il la trouva suspendue au cou du danseur Mady.

Il s'enfuit; quand il fut hors de cette demeure maudite, il ne savait pas s'il marchait dans le jour ou dans les ténèbres. L'astre qui l'éclairait était tombé du ciel. Il crut qu'il devenait fou et s'en réjouit. Il désirait voir sa tête ou le monde se briser. Au moment où ses pieds chancelants allaient le trahir et le jeter comme un homme ivre sur le pavé, il tomba entre les bras du colonel Scander, qui l'avait suivi.

Le marquis de Colbridge partit pour la France. Il s'établit dans la ville la plus mélancolique qui existe en ce monde, à Versailles. On disait de lui : C'est un Anglais immensément riche, atteint du spleen. La maladie de William était cent fois plus cruelle que le spleen, car souvent des douleurs aiguës succédaient pour lui à un état habituel de langueur. L'amour, quand on aime vraiment, attache tellement à tous les objets une idée mystérieuse et enchantée, qu'après les grandes douleurs amoureuses il n'est rien où l'on ne trouve un souvenir meurtrier. Les tableaux, les arbres et les livres faisaient souffrir William. Il vivait parce qu'il avait perdu ce degré d'énergie auquel on se tue.

Un jour, après une promenade à pied, il se souvint du plaisir qu'il éprouvait quand il était pauvre et jeune (il lui semblait que sa jeunesse était séparée de lui par d'immenses espaces de temps) à passer, au fond des tavernes devant un pot de bière, de longues heures de songerie. Il entra dans un petit café placé

au coin d'un de ces boulevards déserts et solennels de Versailles. Son regard tomba par hasard sur un journal taché de tabac, et voici ce qu'il y lut : « La célèbre actrice d'outre Manche, miss Jane, est dangereusement malade. On attribue aux fatigues de la scène l'état d'abord inquiétant et maintenant presque désespéré où elle est depuis plus d'un mois. »

A peine William eut-il lu cet article, qu'il courut chez lui, dominé par une seule pensée. Au bout de quelques instants, des chevaux de poste étaient devant son hôtel. Le soir même de ce jour, il prenait au Havre le paquebot de Southampton ; le lendemain, il était à Londres, auprès du lit de miss Jane.

La comédienne, depuis sa rupture avec Colbridge, avait mené une vie effrénée. Cette féminine organisation n'avait pas été assez forte pour cette existence à la Mirabeau, où les fatigues du génie succédaient aux fatigues du plaisir. Elle était tombée malade, et l'on disait autour d'elle qu'elle se mourait. Quand William l'aperçut, il éprouva un immense transport de douleur, mais d'une douleur si tendre qu'elle lui fit du bien. Il était heureux de s'abandonner à un sentiment qui, loin d'être haineux, était au contraire plein de douceur et de miséricorde vis-à-vis de cette créature qu'il avait tant aimée, qu'il aimait tant pour mieux dire. Et puis, quand il la contemplait si pâle dans ce lit blanc, déjà paraissant presque unie au linceul, il lui semblait qu'en elle et autour d'elle se ré-

tablissait une sorte de pureté. Il oubliait dans quelle vie brûlée et souillée par la débauche toutes ces grâces qui lui étaient si chères s'étaient abîmées. Livrée à cet abandon qui aux heures de la maladie et de la mort se fait si souvent autour des royautés, surtout des royautés de plaisir, miss Jane avait éprouvé une grande joie à voir apparaître Colbridge. Elle conservait jusqu'en son délire la science instinctive de tout ce qui excite l'amour; elle jetait de temps en temps à l'oreille de William, tandis qu'il se tenait à son chevet, la tête appuyée sur son lit, lès lèvres attachées à sa main, quelques paroles qui lui rendaient les longs et ardents frissons des anciens jours.

Une nuit où elle ne pouvait pas dormir, et où elle semblait envahie par une funèbre tristesse : — William, dit-elle, quand je ne serai plus, souviens-toi bien que tu as seul eu le secret de ma vie, que je n'ai appartenu ni à l'art, comme on l'a tant de fois répété, ni au plaisir, comme on l'a tant de fois répété aussi, mais à toi, uniquement à toi. Je suis heureuse de te dire cela, William, aux heures où l'on ne ment point...

La mort s'éloigna de miss Jane. C'est certain, elle n'aime pas à frapper ceux qui exercent en ce monde des puissances dangereuses. Les jours de l'actrice cessèrent d'être menacés, mais on lui ordonna d'abandonner pour une année le théâtre. — Eh bien! lui dit William, quand les médecins lui signifièrent cet arrêt, nous irons en Italie. Tu oublieras, comme je l'ai ou-

bliée, la vie de l'art pour ne songer qu'à la vraie vie. Je suis enchanté que tu rompes avec cette existence de la scène qui mettait la fièvre dans ta pensée et dans ton sang. De la tombe qui t'a presque engloutie un instant, tu es sortie pour moi aussi pure que de ton berceau. Je veux te mener, comme on mène son épousée après un mariage, sous un ciel où l'amour se trouve pour ceux mêmes qui ne l'ont pas emporté dans leur cœur.

Un de ces palais de Venise, gais le matin, graves le jour, amoureux et rêveurs la nuit, reçut lord Colbridge et miss Jane.

X.

Cependant miss Jane s'ennuyait; voilà ce que découvrit Colbridge. Cet amour qui lui semblait suffisant à lui pour remplir une éternité, pour elle, ne pouvait plus remplir une heure. Ce n'était même point la scène qu'elle regrettait; ce regret-là aurait été le moins cruel que pût renfermer son cœur pour l'amour-propre de Colbridge. C'était la vie du mouvement, de la liberté, du plaisir, des caprices assouvis, après laquelle elle soupirait. William se promenait le soir en gondole avec elle, il lui montrait les étoiles (que lui faisaient les étoiles?) et les vagues (que lui importaient les vagues?). Miss Jane aurait donné toutes les merveilles de ces nuits poétiques pour les joies d'un de

ces soupers de Londres où elle faisait folie de son corps et de son âme.

Un jour, avant l'heure du dîner, William se promenait seul sur la place Saint-Marc, l'esprit irrité, les nerfs malades, le cœur triste. Miss Jane avait passé dans un long bâillement toute sa journée. Il rencontra le duc Lionel de Norforth qui accomplissait son dixième voyage d'Italie.

William n'avait pas vu Lionel depuis ce souper que lui avait raconté Scander. Le moment où reparaissait devant lui cet homme, dont le nom seul lui causait un mouvement de douleur et de colère, était particulièrement malheureux. Une querelle rapide eut lieu entre lord Norforth et lord Colbridge.

Le lendemain, on rapportait William à sa demeure avec une balle dans la poitrine. Il était fort près de la mort; cependant le danger s'éloigna de lui. La balle fut extraite, mais il entra dans une de ces longues maladies qui suivent parfois les blessures d'armes à feu. Dans la fièvre qui ne le quittait presque jamais, il voulait toujours avoir entre ses mains la main de miss Jane. Son amour pour cette créature était devenu semblable à une tendresse d'enfant pour sa mère. Quand sa maîtresse s'éloignait, il se mettait à pleurer. Sa respiration cessait d'être oppressée, son regard prenait un peu de calme, alors seulement qu'elle appuyait sa bouche sur son front.

Comme presque tous les malades (c'était là ce qui

augmentait encore son besoin d'une présence chérie), il avait pris en haine tous les autres visages que celui de miss Jane. Un être surtout lui inspirait un sentiment de répugnance : c'était le médecin qui le soignait. Ce médecin était un Français ayant dans l'extérieur et dans l'esprit cette espèce d'agréments vulgaires qui appartient à une certaine classe de notre nation. C'était une sorte de beau dont l'amabilité familière, bavarde et présomptueuse froissait l'âme haute, silencieuse et discrète de Colbridge. Rien n'irritait William comme la façon dont le docteur l'appelait son cher malade et disait « belle dame » à miss Jane.

Du reste, M. Julien (c'était le nom du médecin) montrait au blessé un grand dévouement. Il venait renouveler les pansements plusieurs fois par jour, et quelquefois il lui arrivait, quand le soir amenait chez le malade une fièvre trop forte, de passer la nuit.

Presque toujours, vers onze heures, William s'endormait donnant la main à miss Jane, et d'habitude il ne se réveillait qu'au bout de deux heures. Un soir il s'endormit comme à son ordinaire, mais il ne goûta qu'une demi-heure de sommeil Il ne vit pas auprès de lui la figure de miss Jane. Il avait une fièvre violente, et il était dans cet état fatigant entre la vie réelle et la vie du songe qui se prolonge longtemps pour les malades aux heures des réveils nocturnes. Il désirait passionnément entendre la voix et contempler les

traits de sa maîtresse. La chambre où couchait miss Jane tenait à la sienne. La porte en restait habituellement ouverte. Ce soir-là, cette porte était fermée. William voulut appeler, mais aucun son ne vint à sa bouche. Une émotion étrange, dont il ignorait la cause, étouffait sa voix dans son gosier. Alors il entreprit de se lever et se dirigea vers la chambre à coucher de miss Jane. Il arriva d'un pas silencieux jusqu'à cette porte qu'il était irrité de voir fermée ; il l'ouvrit, et il vit quelque chose de répugnant, de terrible, d'odieux : miss Jane était entre les bras de son médecin.

Colbridge tomba inanimé sur le parquet. Il eut pendant une semaine la fièvre et le délire ; miss Jane avait essayé de se présenter devant lui ; mais sa présence avait produit sur le malade un effet tel que force lui avait été de s'éloigner. Cependant, comme on ne meurt jamais de ce qui devrait vous tuer, William se rétablit, et un jour qu'il était assis dans un grand fauteuil au soleil sur un balcon où mainte fois il était venu avec sa maîtresse jouir de Venise et de l'amour, il eut le sentiment magnétique d'un être respirant derrière lui. Il se retourna, et, dans la lumière du ciel vénitien, il aperçut la blonde chevelure de miss Jane. Jamais la comédienne n'avait été plus belle et n'avait eu sur le visage une expression plus habilement composée. C'était quelque chose d'humble et de repentant jusqu'au désespoir, de résolu jusqu'à la té-

mérité. — William, lui dit-elle en tombant à ses genoux qu'elle étreignit avec un indicible emportement, écoute-moi, je suis une mauvaise femme, une femme perdue, une courtisane, je te l'avais dit, mais je t'aime...

Tout ce qu'elle mit de passion dans ce dernier mot, qui par lui-même renferme une puissance d'une si incroyable magie, c'est ce que je ne rendrai pas. Il s'agissait d'embraser cette parole d'un feu qui cautérisât la plus profonde des blessures. Ce *je t'aime* disait ou plutôt criait: Que t'importent mes fautes et mes hontes, que t'importeraient mes crimes? Mon corps et mon âme ont plus de bonheur à te donner qu'ils ne t'ont jamais causé de douleur. Crois-tu que sans moi tu puisses vivre? Sans mon amour, tu manques d'air sous ce ciel; tu as froid dans ce soleil!

William se leva lentement, Jane restait à genoux, et, appelant son valet de chambre: Qu'on me délivre de cette malheureuse! dit-il; puis il quitta le balcon et le salon même dont le balcon dépendait, après avoir vu la main du laquais se poser sur le bras de sa maîtresse.

L'infini n'est donné à rien ici-bas. Il faut que l'art voie toujours sa puissance se heurter contre une limite. Miss Jane se releva la rougeur au front, et au cœur la grande douleur de l'artiste vaincu. Elle savait qu'elle ne retrouverait jamais un accent comme celui qu'elle avait demandé et arraché à sa poitrine. Elle n'a jamais cherché à revoir lord Colbridge.

William épousa miss Claforth. Quelques mois après ce mariage, il trouva lâche et honteux le sentiment qui l'empêchait d'aller à Covent-Garden, où miss Jane avait repris le cours de ses succès, et il se rendit à cette représentation d'*Otello* dont j'ai parlé au commencement de ce récit. C'est là que j'étudiai dans son regard ce que laisse au cœur d'un galant homme la passion inspirée par une femme comme miss Jane. Lord Colbridge ne sentira jamais les joies du foyer, le rêveur attrait des enfants, le charme austère de l'épouse : il est pour toujours marqué du sceau fatal des profanes amours.

LA GARDE MOBILE.

SOUVENIRS

DES PREMIERS TEMPS DE LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER.

Je demande de l'indulgence, je désirerais même de la sympathie, pour ces souvenirs d'un temps agité, recueillis au milieu des soucis de la vie militaire, et que je n'ai point le temps de vêtir des formes littéraires telles que je les aime et les conçois. Je le dis bien franchement et non point par artifice aucun de langage : j'écris tout à fait en soldat des choses que j'ai pensées et senties en soldat. J'aurais pu ne pas livrer ces impressions au public; c'est ce que je ferais, si elles étaient uniquement celles de mon cœur. Ce qui est notre âme, tout à fait notre âme, me semble chose qu'il est bon de garder pour soi, pour ceux qu'on

aime et pour Dieu. J'ai dit un jour ce que je pensais des confidences d'un grand poëte ; mais il s'agit ici des battements d'un autre cœur que le mien. L'âme qu'on sentira respirer, je l'espère, sous ce que j'écris n'est pas la mienne, ou du moins n'en est qu'une partie. C'est de la vie d'une famille qu'il s'agira, d'une famille dont je serai toujours fier, malgré ce qu'il y a quelquefois d'un peu étrange dans ses mœurs.

La littérature de bas étage a jusqu'à présent produit seule sur la scène et dans le roman ce type qu'on appelle le gamin de Paris. C'est un type qui réclamerait cependant un talent comme celui de Pétrone. Le gamin de Paris a certainement l'organisation la plus compliquée et la plus redoutable qu'ait produite la civilisation. Il a le courage, l'adresse et parfois la férocité d'un Mohican. Il est blasé comme Byron et sceptique comme Voltaire. Son humeur moqueuse, qui a été longtemps un fléau, est maintenant devenue quelque chose de salutaire. Après s'être moqué des rois et des prêtres, il commence à se moquer des tribuns. Que de fois je l'ai entendu parodier les orateurs des clubs ! Il a fait des gorges chaudes de cette expression ridicule de citoyen que voulaient rendre à notre langue les patriotes du temps de M. Caussidière et de M. Louis Blanc. Il a des lardons pour la plupart des mots vides de sens dont se compose le phébus révolutionnaire ; mais il est un sentiment qui, chez lui, s'est conservé exempt de toute moquerie, pur, frais,

adoré, comme le souvenir du premier amour dans la cervelle du libertin : c'est le sentiment patriotique. Tous les quolibets dirigés contre le chauvinisme ne l'empêcheront pas d'être Français, Français et militaire. Quand on lui parle de Cosaques ou de Prussiens, son regard devient plus étincelant que l'œil d'un Corse à qui on parle du meurtrier de son père. Lancez-le dans cette neige où ont disparu nos bataillons sacrés, il partira en véritable alouette gauloise, gai, chantant, insouciant du plomb et du froid qui l'arrêteront dans son vol. Et l'Anglais, comme il le maudit! M. de Châteaubriand me racontait un jour une excursion qu'il venait de faire sur le champ de bataille de Poitiers, et s'animant, se levant même, tout goutteux qu'il était alors : « Je leur en veux, disait-il en parlant des gens de la Grande-Bretagne, je leur en veux toujours de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt. » Je n'ai trouvé que sous la blouse parisienne de cœur semblable à celui du poëte-chevalier. Si l'enfant de Paris ne sait pas le nom de ces anciennes journées, il sait celui de Waterloo, et ce nom lui suffit. Un jour, cet homme qui a ri des plaisanteries de Voltaire sur la Pucelle mourra peut-être avec joie en vengeant cette sainte guerrière. L'instinct national est resté chez le Parisien dans toute sa puissance; aussi est-il propre à faire le meilleur soldat du monde connu.

Ce fut des gamins de Paris que se composa la presque totalité de la garde mobile. Cependant à cette

race héroïque se joignirent d'autres espèces d'hommes propres aussi au service militaire, mais dans des conditions d'âge et de caractère toutes différentes. Le tiers de la garde mobile qui n'appartenait pas à l'élément parisien offrait toutes les sortes de gens d'aventures. Quelques-uns, dans nos rangs, avaient servi en Afrique parmi ces soldats, meilleurs à la marche et au feu qu'à la garnison, qu'on appelle les *zéphyrs*. plusieurs volontaires avaient fait des congés dans des régiments de ligne. Celui-ci avait été matelot, cet autre ne disait pas et n'avait pas l'air de savoir lui-même la profession qu'il avait exercée. Un jeune homme qui fut tué, et dont je reparlerai plus tard, appartenait à une famille des plus distinguées. Il s'était engagé, croyant le temps de la première république revenu, et pensant qu'à cette époque comme en 93 l'armée devait être le refuge de tous les gens de cœur. Des motifs à peu près semblables conduisirent à une caserne du faubourg Saint-Antoine un écrivain qui avait toujours eu le goût d'être soldat, et qui se trouvait assez jeune pour le devenir.

Je me rappellerai toute ma vie l'aspect que présentait la caserne de Reuilly lorsque j'y arrivai pour la première fois. C'était, je crois, le premier jour de mars. La caserne de Reuilly est située à une des extrémités du faubourg Saint-Antoine. Je traversai, pour y parvenir, ce quartier de l'insurrection et de la

misère, où la république, quelques mois plus tard, devait faire pleuvoir les boulets, mais qui alors était pavoisé et triomphant d'un triste et terrible triomphe. Je n'avais pas franchi encore le seuil de la caserne que j'entendais déjà un bruit de voix confuses, murmurant sur les tons les plus discordants tous les chants patriotiques du jour. La garde mobile dans les casernes, c'étaient alors les souffles révolutionnaires renfermés dans des grottes. La caverne d'Éole ne devait pas être plus bruyante que la caserne de Reuilly. Là se croisaient, se querellaient, fumaient et chantaient tous les héros les plus déguenillés, les plus insouciants et les plus hardis de février, ces enfants de quinze ans qui, les premiers, avaient commenté, en cassant les réverbères, le manifeste des députés de la gauche. A ces figures rieuses se mêlaient çà et là quelques figures sinistres. En ces jours de désordre, on admettait dans la garde mobile tous ceux qui se présentaient et qui semblaient inquiétants pour la tranquillité de la rue. Quelques-uns de ces hommes, qui composèrent la majorité de certains corps irréguliers, des Lyonnais et des Montagnards, promenaient là leurs mines rébarbatives. Toute cette foule était encore armée à la manière dont les révolutions arment le peuple, c'est-à-dire avec des fusils et des fleurets, des sabres et des broches. Aucun chef n'avait d'autorité sur cette multitude, excepté un homme gros et court, mais à la figure martiale, vêtu en comman-

dant de la garde nationale. C'est à lui que je me présentai.

Assis derrière une table, cet officier improvisé se livrait à une opération organisatrice d'une nature particulièrement expéditive. Il faisait comparaître tour à tour devant lui une réunion d'hommes qu'il appelait du nom de *peloton*, et demandait à cette troupe de lui désigner séance tenante celui de ses membres qu'elle voulait reconnaître pour chef. L'élection avait lieu par acclamation en quelques minutes. Une bande venait d'entrer, et n'avait pas encore choisi son chef, lorsque je m'approchai du commandant. Aux questions qu'il me fit, je répondis que je voulais m'engager, et que je désirais un commandement. — Adressez-vous au peloton qui vient d'entrer, et demandez-lui s'il veut de vous. — Je me tournai vers le peloton, je dis deux ou trois mots que je ne juge pas à propos de consigner ici, et je fus nommé. Je sortis de cette chambre chef du quinzième peloton. Je me trouvai donc dans un des couloirs de la caserne de Reuilly avec une trentaine d'hommes que je ne connaissais pas, et qui ne me connaissaient pas non plus, tous vainqueurs de février dans leur costume de bataille. Un sous-officier d'un régiment d'infanterie, qui était en désertion et qui remplissait à la fois les fonctions d'adjudant-major et d'officier de casernement, nous conduisit dans une chambre toute dévastée, où se trouvaient quelques lits sans fourniture.

C'était là que, jusqu'à nouvel ordre, nous devions séjourner moi et mes hommes, car je disais *mes hommes* déjà.

Je l'ai bien des fois remarqué, le peuple, quand il est soustrait à l'influence des faquins pleins de fiel qui s'arrogent le droit de le conseiller, recouvre tout à coup les bonnes et anciennes traditions de sa nature. Il comprend le respect, désire la justice, et recherche l'autorité. J'ai été étonné souvent de trouver, chez des hommes qui semblaient ne respirer que la guerre des barricades, une expression, un geste, un mot, qui auraient convenu à des combattants de la Vendée. La première nuit que j'ai passée avec les nouveaux compagnons de ma vie fut marquée par un trait dont je garde un profond souvenir: je venais de me jeter tout habillé sur un de ces lits dégarnis dont notre chambre était meublée; je fermais les yeux et commençais à m'assoupir, quand je sentis deux hommes, qui s'étaient approchés de moi sur la pointe des pieds, étendre sur mes épaules une couverture. Les couvertures étaient au nombre de trois ou quatre pour toute la chambrée, et il fallait voir avec quelle violence, il fallait entendre dans quelle langue on se les disputait. Je songeai, avec une émotion que je retrouve encore, à d'autres temps, à d'autres mœurs, à d'autres soldats, puis je fis un retour qui m'attendrit sur l'étrangeté de mon destin, qui, en ce moment où tout ce que j'aimais était livré à l'insolence, me faisait rencontrer un respect

digne des âges passés parmi les enfants les plus désordonnés de ce temps révolutionnaire. Enfin, je le dirai, un sentiment pieux s'éleva au fond de mon cœur. Il est certaines pensées qui n'apparaissent jamais dans l'âme qu'à la manière dont certaines étoiles font leur apparition dans le ciel, par chœurs immortels, par groupes radieux. Je ne pus aussi m'empêcher de songer pendant cette nuit, tout en n'établissant, bien entendu, aucune comparaison entre moi-même et celui auquel je pensais, à cet écrivain dont les tristesses et les voyages ont occupé tant d'esprits au commencement de ce siècle. L'auteur de *René*, me disais-je, couché dans son manteau au fond d'une forêt de l'Amérique, n'était pas plus perdu que moi et dans un monde plus étrange. Un coup de feu partit tout à coup, au milieu de la nuit, dans notre chambre; aucun de ceux qui étaient étendus sur les lits ne fit un mouvement, et ne s'informa de ce qui se passait. L'ivresse de l'insurgé triomphant, compliquée d'une insouciance de boucanier, tel était le caractère de ces bandes encore armées et s'obstinant à garder leurs armes. La vie était peu de chose parmi nous, moins que l'or parmi les riches et les puissants du monde. C'est là, du reste, ce qui m'a rendu, dès les premiers jours, ces mœurs supportables et chères même quelquefois. Le détachement de la vie est la première condition de la vie spirituelle et de la vie élégante. C'est par là que les bandits touchent aux raffinés et aux saints.

On parvint cependant à nous ôter notre armement de malandrins, qui chaque jour entraînait des accidents mortels, en nous promettant un armement régulier. Je vois encore un de mes collègues, un chef de peloton, qui, depuis, est devenu ce qu'on nomme un *brosseur* dans les régiments, avec une grande diablesse de rapière qu'il avait prise chez un armurier, et dont il ne voulait pas se défaire. Pour aller à la corvée du pain, ce bizarre fonctionnaire s'armait de son épée. Notre cuisinier avait un sabre, enlevé à un garde municipal, qu'il portait avec son tablier. N'était-il pas cuisinier du roi comme Vatel, puisque nous étions tous souverains? Un jour, ce sabre à la main, il sortit avec quatre hommes, marchant par le flanc, l'arme au bras, et coiffés en mitrons comme lui. Cette sortie avait pour but l'exécution d'un chat, qui fut en effet passé par les armes pour s'être rendu coupable de vol, ni plus ni moins que certains vainqueurs des Tuileries. Assurément ceux qui fusillèrent cette pauvre bête auraient procédé avec beaucoup moins de solennité, s'il se fût agi tout simplement d'un de leurs camarades. La fantaisie régnait chez nous. Salvator Rosa et Callot auraient pu nous prendre des types, l'un de *condottieri* et l'autre de diablotins.

Nous avions cependant de beaux moments; de ce nombre fut celui où l'on nous distribua des armes. Une nuit, l'ordre nous est donné à tous de nous mettre sur pied et de nous assembler dans la cour de la caserne.

Nous descendons : que se passait-il ? Le bruit courait déjà qu'on se battait à Paris. Nous n'avons pas de fusils, mais nous en trouverons, criait-on de toutes parts, et puis les pavés sont là. Chacun se réjouissait et personne ne s'enquérait des ennemis qu'on devait combattre. Certains artistes ont pris pour devise l'art pour l'art ; *les coups pour les coups* étaient la vraie devise de la garde mobile. On sort; mais, au lieu de se diriger vers les boulevards, voilà qu'on prend la route de la barrière du Trône et de Vincennes. Bientôt la vérité est connue, nous allions chercher des armes.

Je ne suis certes pas suspect d'être enclin aux enthousiasmes populaires; j'ai les scènes révolutionnaires en aversion, et cette aversion chez moi est même poussée si loin, qu'elle me gâte dans l'histoire de notre première république jusqu'à l'héroïsme de nos volontaires. Même dans le bruit des canons de Jemmapes et de Fleurus, j'entends des plaintes de femmes égorgées, j'ai peur que quelques-uns de ces pieds-nus qui marchent sur les corps des Prussiens n'aient marché dans le sang de septembre. Voilà qui m'éloigne des héros en guenilles. Je l'avoue toutefois, nos guenilles me furent chères, et le côté militaire d'une révolution me toucha, le jour où l'on arma le bataillon dont je faisais partie. Nous étions arrivés à Vincennes avec les premières clartés du jour; je vis le soleil se lever derrière ces tourelles qui appellent le cœur à la fierté et à la rêverie. Nos hommes, répandus dans

les cours, examinaient en riant ces formidables amas de boulets et de bombes qui sont disposés avec symétrie. C'étaient des plaisanteries qui me charmaient et des désirs que je partageais à propos de ces trésors guerriers. On souhaitait que la France un jour les répandît sur toutes les plaines de l'Europe. Je le souhaite encore, et ne cesserai jamais de l'espérer. Tout à coup le tambour nous appelle à nos rangs, les portes de l'arsenal s'ouvrent, et le premier peloton est introduit. Non, je n'oublierai jamais avec quelle expression triomphante reparurent ces hommes qui étaient entrés sans armes quand ils sortirent avec des fusils. J'ai vu plusieurs de nos volontaires embrasser cet humble et puissant instrument de la gloire roturière avec autant de ferveur qu'en purent jamais mettre les Du Guesclin et les Bayard à embrasser leurs épées. On entonna la *Marseillaise*, et je sentis passer dans nos rangs comme le souffle de la patrie.

A notre retour, une pluie orageuse de printemps tomba sur nous et perça les pauvres sarreaux dont la plupart de nos hommes étaient vêtus ; mais l'enthousiasme durait encore. « Pourquoi ne pleut-il pas des balles? » dit un enfant de quinze ans, qui marchait d'un pas leste et cadencé en portant sur chaque épaule un fusil. En ces instants je remerciais Dieu des compagnons qu'il m'avait donnés, et je me disais qu'il ne fallait désespérer ni de l'espèce humaine ni de la nation française, puisqu'il y avait encore des âmes guer-

rières. Tant qu'un peuple aime la guerre, il est au-dessus de la matière : il comprend le dogme divin du sacrifice ; il échappe aux ténèbres de la fausse sagesse par la plus lumineuse de toutes les routes, celle où la gloire immortelle et la gloire de ce monde répandent en même temps leurs clartés.

II.

Combien de gens parlent du peuple, et ne l'ont jamais connu ! Chose étrange, mais que j'ai cent fois remarquée, le bourgeois n'a en aucune façon le secret du cœur populaire. Le peuple est pour lui l'objet d'un dédain grotesque ou d'une servile terreur. Eh bien ! par malheur, c'est la bourgeoisie qui, depuis un siècle bientôt, guide ces masses d'hommes pour qui elle n'a ni estime ni sympathie, dont elle ne comprend ni les entrailles ni la cervelle. Aussi dans les grandes villes comme Paris, le peuple a-t-il pris une vie et des habitudes tout à fait contraires à ses instincts ; l'Encyclopédie a usurpé auprès de lui l'autorité de la légende. J'aurais peine à rendre l'indignation dont m'a souvent saisi le spectacle de l'empoisonnement opéré chaque jour sur de saines natures par des natures stupides ou perverties. On a remplacé chez le peuple, par la profane et vaniteuse indigence de l'esprit philosophique, cette humble et sacrée pauvreté de l'âme

croyante dont l'Évangile a fait un trésor, et un trésor qui achète le ciel. Cependant la simplicité populaire n'a pas encore disparu, malgré la chasse que lui livre le patriotisme pédant de la basse presse et du club; on la trouve encore, même à Paris, et jusqu'en cette classe de bohèmes d'où, pour ma part, je la croyais à jamais exclue.

Il y a toute une poésie parisienne dont j'ai eu l'idée quelquefois de recueillir des fragments. Parmi les chansons que j'entendais répéter tous les soirs à l'époque de ma vie vers laquelle je me reporte à présent, quelques vers me frappaient tout à coup qui me semblaient avoir d'étranges qualités ou de grâce, ou d'énergie, ou de profondeur. Le temps a emporté déjà les paroles qui me touchaient, mais il n'a pas emporté encore les émotions que ces paroles éveillaient en moi. C'est un peuple singulièrement chanteur que le peuple parisien. Il n'a pas jusqu'à ce jour, malgré l'Orphéon, reçu le don divin de l'harmonie : il chante mal. Les échos de l'Allemagne et de l'Italie frémiraient à ses accents presque autant qu'au bruit de ses canons et de ses tambours; mais il comprend ce qu'il chante, et y prend un vif intérêt, qui se traduit dans chacun de ses gestes, dans chacune de ses expressions. Puis rien n'est plus varié que ses chants. Après ces hymnes de la rue, chargées de colère et d'orgueil, qui, le lendemain des émeutes victorieuses, s'élèvent des pavés remués et sanglants, viennent des chansons de paysan ou de

soldat, honnêtes, généreuses, naïves, évoquant la martiale figure, le calme visage du grenadier et du moissonneur. Enfin, il est un genre de chants qui s'est malheureusement multiplié dans ces derniers temps: c'est ce que j'appellerai la *ballade socialiste*, lugubre, terrible complainte, où la faim remplit le personnage du fantôme dans les ballades allemandes. Elle enlève la fiancée au festin nuptial; elle ravit, comme le roi des aulnes, l'enfant à sa mère; partout elle éteint le sourire, frappe l'amour, glace la vie. Il est à remarquer, du reste, que ces odes sinistres à la misère, qui se terminent presque toujours par des imprécations contre le riche, datent toutes de l'époque où l'on s'est imaginé que, pour trouver des trésors, il fallait, non plus remuer le sol, mais bouleverser la société. Plus les ruines s'amoncellent et plus les trésors s'enfouissent, plus aussi cette triste poésie prend de l'essor. Jamais la faim n'a joué un plus grand rôle dans les chants populaires que depuis cette dernière révolution, qui s'est accomplie, par une pâle matinée d'hiver, à la lueur de palais embrasés.

Quoi qu'il en soit de ses chants, le peuple chante, et c'est là ce que je voulais constater, toutes les fois qu'il se met en fête. J'ai assisté à vingt réunions dont les chansons, après le punch et le vin, faisaient tous les frais. Les chanteurs se succédaient sans laisser entre eux d'intervalle. On se quittait sans que la prose eût, à bien dire, été de la partie. Sont-ce là des mœurs

primitives? Je le crois. J'ai pris souvent grand plaisir à cette poésie. Aussi, je trouve beaucoup de charme à me rappeler nne matinée chantante et *buvante* qui eut lieu au *Cheval blanc*. Le *Cheval blanc* était un grand cabaret dont les fenêtres donnaient sur la place de la Bastille. Le canon de juin a détruit cette pauvre taverne ; j'ai vu ses murs transformés en dentelle par les boulets comme des morceaux d'architecture gothique. C'était au mois de mars 1848 une joyeuse guinguette, dont ce jour-là la plus vaste pièce était occupée par toute une compagnie de gardes mobiles. Autour d'une grande table, sur laquelle fumaient le punch et le vin chaud, était un cercle qui, après tout, égalait en fantasque et surpassait en audacieuse poésie ces cercles d'artistes si chers à l'auteur du *Chat Murr*. Chacun était tenu de dire sa chanson. On ne faisait grâce à personne. — Je n'en sais qu'une qui est bien triste.— Chante toujours. — Je n'en sais qu'une qui est trop gaie.— Allons, chante vite. Et les chants se suivaient sans interruption, évoquant toutes les puissances de la vie, la douleur, le plaisir, même la vertu, même l'honneur. Il y en avait un parmi nous qu'on appelait *le Normand ;* ce pauvre diable qui n'habitait que depuis deux mois Paris, était l'objet de tous les quolibets. Chaque soir, toute la chambrée *lui faisait des misères*, comme il me disait avec un regard désolé et son accent traînant. Quand vint le tour du Normand : — Je ne sais, dit-il, qu'une chanson de mon pays. —

Ta chanson, ta chanson, Normand! — Et force fut bien au Normand de s'exécuter. C'est ce qu'il fit, et alors il entonna certainement un des chants les plus anciens et les plus naïfs qui se soient conservés parmi les bouviers de Normandie. Je ne saurais dire le bizarre effet que produisaient ces champêtres accents résonnant tout à coup au milieu de ce qu'il y a de plus Parisien à Paris. J'aperçus les *bœufs errants* encore mieux que dans les premiers vers de l'ode immortelle d'Horace, et à cette odeur de poudre dont tout l'auditoire était encore imprégné se mêla l'odeur des foins. Les camarades du Normand se montrèrent pour la première fois pleins de bonne grâce vis-à-vis de lui. J'ai souvent remarqué dans le peuple des merveilles de tact. La chanson du paysan fut applaudie avec vivacité et sans moquerie, comme elle l'eût été par des gens habitués à suivre les règles du goût et les instincts de la bonne compagnie. Je ne dirai certainement pas, comme un faiseur d'idylles ou comme un orateur démagogue, que le peuple l'emporte dans ses mœurs sur les gens qui ont reçu du ciel la naissance et de la société l'éducation, mais je rendrai cependant hommage à certaines réunions comme celle dont je me souviens en ce moment. J'y ai trouvé quelquefois des jouissances d'un ordre élevé et calme; je n'y ai ressenti jamais ni ces violents dégoûts, ni cet ennui amer et infini qu'on rencontre à chaque instant dans le monde, tant qu'on a l'esprit droit et le cœur jeune.

Tout en buvant et chantant, nos hommes faisaient leur éducation militaire. On avait envoyé de différents régiments de l'armée quelques officiers et un certain nombre de sous-officiers et caporaux désignés dans nos bataillons sous le nom de *cadre*, qui étaient chargés de nous apprendre le métier de soldat. Le cadre fut d'abord assez mal accueilli, dans le bataillon du moins auquel j'appartenais. La première fois que le peloton de nos instructeurs parut à la porte de Reuilly, ce fut un tapage infernal dans la caserne. On courait aux armes ; on déclarait qu'il n'entrerait pas. Le peuple est un singulier mélange de confiance aveugle et de sauvage défiance ; il s'endort à vos pieds ou vous met en pièces. Les nôtres étaient en humeur défiante ce jour-là ; mais quelques bonnes et cordiales paroles calmèrent une irritation sans cause. Officiers et soldats de la ligne parvinrent à pénétrer dans la caserne ; au bout d'une heure, on leur faisait fête. Je l'ai dit en commençant ces souvenirs, l'esprit militaire est le fond du caractère parisien. Quand les mobiles se furent bien convaincus que leurs instructeurs ne venaient point les traîner dans des geôles, mais leur apprendre l'exercice, ils les reçurent comme les enfants reçoivent des soldats. Tout Paris a été étonné de la rapidité merveilleuse avec laquelle ces conscrits de la rue prirent des allures de troupier. Nos premières patrouilles marquaient le pas avec tant de mesure et d'ensemble, que les applaudissements partaient sur notre passage.

Quant au maniement, on l'apprenait avec une incroyable ardeur. J'ai vu des pelotons exécuter en huit jours les charges et les feux. Nous étions à Paris par le corps, mais par l'âme nous étions sur la frontière. La frontière ! quand je serai vieux, ce mot me rappellera les plus chères songeries de ma jeunesse. Qu'il nous semblait retentissant et radieux ! C'était le seuil du monde de gloire, du jardin des batailles, du paradis de la trompette et du canon.

Ce n'était point seulement le maniement des armes que nos volontaires apprenaient des soldats. Leurs mœurs, chaque jour, se ressentaient de la tradition militaire. Ainsi le pugilat disparut et fit place à des combats plus nobles. L'humanité gagnait à ce changement. J'ai vu dans les premiers jours de la garde mobile un duel en règle aux armes naturelles ; je ne sais point plus sauvage spectacle. Sur un des paliers de la caserne, où aucune police n'était alors établie, un grand cercle s'était formé, et dans ce cercle deux hommes étaient en présence, la poitrine nue, les jambes couvertes d'un mauvais pantalon, les pieds chaussés de bottes destinées à jouer un grand rôle dans la lutte. Les adversaires se mirent en garde dans cette attitude parisienne qui n'a ni la dignité, ni la grâce des attitudes de gladiateurs ; puis la grêle des coups de pied et des coups de poing commença, et bientôt des lèvres fendues et des nez écrasés le sang se mit à jaillir. On entra alors en plein dans la phase féroce

du combat. La victoire fut un certain temps indécise; on échangeait toutes les blessures que peuvent se faire des hommes sans armes; les mâchoires mêmes étaient du jeu; un des champions fut mordu à la joue. Enfin il y eut un corps qui roula sur le carreau. On pouvait croire le duel fini; point du tout. On sait le rôle que jouaient les *poignards de miséricorde* chez les raffinés du temps de Louis XIII; ce rôle-là est joué par la botte chez les boxeurs parisiens. Le vainqueur s'approcha de son adversaire étendu à terre, et, au milieu du cercle silencieux, lui déchira le visage d'un coup de talon; on porta le vaincu à l'hôpital, et je ne sais pas trop s'il en est sorti, du moins par la porte des vivants. En ce temps-là, pareils faits n'étaient que des bagatelles, surtout dans une caserne de mobiles. C'était le temps où Marc Caussidière avec son grand sabre rappelait la police primitive qu'Hercule faisait avec sa massue.

Temps bizarre! que de scènes me reviennent! Parmi les plus étranges, je dois placer celles qui se passèrent dans nos casernes au sujet des élections. Le moment était venu auquel les volontaires devaient, d'après les termes du décret qui les constituait en corps armé, se donner des chefs. Un matin, on nous lut à l'appel de onze heures un ordre du jour du général Duvivier. Le général Duvivier, comme on s'en souvient sans doute, était notre commandant supérieur. C'était une de ces natures comme il s'en rencontre

quelquefois dans l'armée, qui se sont exaltées et enflammées, au lieu de s'abaisser et de s'éteindre dans la vie militaire. L'exaltation du général Duvivier avait quelque chose de mystique; elle était née dans le même pays que celle de saint Augustin et de saint Jérôme : elle venait de l'Orient. J'ai eu récemment entre les mains le recueil complet des ordres du jour du général Duvivier. Il n'est point, pour ainsi dire, une de ces œuvres, — car ce sont de véritables œuvres littéraires, — où ne se trouvent de grandes images empruntées à la vie du désert et les immortelles pensées de Dieu, de l'âme, d'un monde futur. L'ordre du jour qu'on nous lut pour nous préparer aux élections était particulièrement empreint d'un caractère religieux. On nous enjoignait, je me rappelle encore ces expressions, de nous recueillir et de prier Dieu. Depuis, j'ai souvent entendu tourner en ridicule le ton d'homélie qui régnait dans ce singulier morceau d'éloquence guerrière, et j'avoue, en effet, que le discours ne semblait pas approprié à l'auditoire auquel il s'adressait; mais j'ai une indulgence infinie pour la poésie des cœurs de soldats. Cette poésie, habituellement gauche, malhabile, ou en deçà ou au delà de ce qu'il faut par l'expression, est tirée de sources profondes et vives; elle est émouvante comme le péril, généreuse comme le courage, sacrée comme la mort. D'ailleurs, l'ordre du jour du général Duvivier ne parut pas ridicule à ceux-là mêmes précisément

pour lesquels il était fait. Les volontaires l'écoutèrent en silence et le visage sérieux. Si leurs élections n'ont pas donné à la France des Hoche et des Marceau, ce n'est ni la faute du général Duvivier ni la leur, c'est la faute du temps où s'est accomplie et des éléments qu'a remués la révolution de février.

On comprendra quelle réserve je dois m'imposer en parlant du choix des volontaires. Ce choix fut tout ce qu'il put être. Dans toutes les casernes où quelques jeunes gens appartenant à d'honnêtes familles avaient eu l'idée de s'enrôler, ces jeunes gens obtinrent des grades. Des manières distinguées, une décente origine, loin d'être des motifs d'exclusion, étaient au contraire des titres au commandement. Ma vie au milieu du peuple m'a convaincu qu'un patriciat régénéré pourrait sortir de toutes nos révolutions, si ceux qui valent quelque chose par leurs traditions domestiques savaient aborder avec autorité et courage la grande famille sociale. Je suppose qu'au mois de février le caprice eût pris dans Paris à toute la jeunesse dorée de s'engager dans la garde mobile : cette troupe levée par les Ledru-Rollin et les Caussidière eût présenté le modèle accompli d'une armée aristocratique. Officiers et soldats auraient formé deux classes tranchées comme aux jours d'avant 89. Du reste, tous ceux que les volontaires appelèrent à leur tête eurent du moins cet incontestable mérite, qu'au jour du danger ils furent à leur poste, sachant tuer et se faire tuer.

Je ne sais ce que furent les élections dans toutes les casernes, mais je puis affirmer que dans celle où j'étais elles eurent un caractère profond d'ordre et de dignité. Des opérations préparatoires avaient eu lieu avant l'opération définitive et avaient fixé les suffrages sur un nombre de candidats déterminé. Par un louable et singulier mouvement d'orgueil, les volontaires avaient décidé qu'une autorité étrangère ne serait pas initiée à leurs cabales ; ils voulurent donner à tous leurs chefs le touchant et imposant triomphe de l'unanimité. Aussi, le jour de nos élections ne cessera jamais de s'offrir à mon esprit avec quelque chose d'attendrissant et de solennel. Je frissonne toutes les fois que je songe au vent du drapeau qu'un volontaire agitait sur mon front pendant que les tambours battaient aux champs. La fraîcheur de ce souffle m'est restée comme la trace d'une huile sainte ; je me sentais *ordonné* soldat.

J'ai vu sur plus d'un visage passer les sentiments que j'éprouvais. Un joyeux sourire était sur toutes les bouches, et tous les yeux étaient remplis de larmes. Bien peu de temps s'est écoulé, et presque tous les heureux de cette journée sont déjà dispersés. Quelques-uns sont morts par les balles, ce sont ceux pour qui le destin a mieux tenu ses promesses. D'autres sont allés chercher fortune sous d'autres drapeaux que celui de la France ; d'autres n'ont pas quitté leur pays, mais ont vu la vanité de tous leurs espoirs. Heureu-

sement nul parmi nous n'était doué de seconde vue, et les mêmes élans de joie faisaient venir sur toutes les lèvres cette même parole, qui est restée dans ma mémoire avec vingt inflexions de voix : « C'est un beau jour ! » Quelques-uns peut-être riront de cet enthousiasme : l'enthousiasme est toujours sacré pour moi. C'est ce que le langage poétique appelle *inspiration* et ce que le langage religieux appelle *l'esprit*. « Or tout péché et tout blasphème sera remis aux hommes, dit l'Évangile, mais le blasphème contre *l'esprit* ne sera pas remis. »

III.

Les officiers, dès qu'ils furent nommés, prirent l'uniforme de leur corps et les insignes de leurs grades ; ils furent équipés promptement, mais leurs soldats restaient en haillons. La république de février n'avait point, pour ne pas vêtir ses troupes, la même excuse que l'ancienne république, celle des grandes guerres et des victoires. Un auteur mystique a parlé d'un sourire qui dore de la boue ; il y a quelque chose qui fait resplendir les guenilles, c'est la gloire ; nos hommes se plaignaient de ce que leurs guenilles ne resplendissaient pas. Un jour, on nous fit faire

une longue sortie par une pluie battante; les volontaires revinrent dans un tel état, que le lendemain il leur fut impossible d'aller à l'exercice. Ces pauvres gens étaient obligés de rester au lit pour donner à leurs malheureuses blouses le temps de sécher. La plupart manquaient de chemise, et leur peau apparaissait par les trous de leurs pantalons. Quelques officiers furent navrés de ce dénûment; c'était l'époque où tout s'obtenait, ou, pour mieux dire, se demandait par députation. Ces officiers résolurent d'aller trouver M. Ledru-Rollin.

On part après avoir pris le verre d'eau-de-vie, le vin blanc, l'absinthe et le vermouth du matin. On monte dans un fiacre et l'on se rend en fumant au ministère de l'intérieur. On pénètre jusque dans l'antichambre, le cigare à la bouche. Celui qui portait la parole était un aristocrate qui n'oubliera jamais ces détails, dont il se divertissait prodigieusement. Notre aristocrate donc demande à l'huissier le *citoyen ministre.* On lui répond que ce citoyen n'y est pas, mais qu'un citoyen secrétaire est prêt à recevoir la députation. On se fait conduire au secrétaire et on lui déclare, en phrases pleines d'énergie républicaine, qu'on veut voir le citoyen ministre lui-même. Le secrétaire dit que le ministre est à l'Hôtel-de-Ville, on ne l'y trouve pas; on revient furieux au ministère de l'intérieur. On est envoyé au Luxembourg, où le ministre doit être pour sûr. Il n'y avait au Luxembourg que

M. Louis Blanc, catéchisant les tailleurs. On retourne au ministère de l'intérieur pour la troisième fois, on traite l'huissier d'esclave, et l'on envahit le salon de réception. On s'y promène en laissant traîner les sabres sur le parquet; les uns se couchent sur ce grand divan rond qui fait l'admiration des sous-préfets, les autres se mettent à cheval sur les chaises. « Nous bivouaquerons là, dit l'aristocrate, jusqu'au retour du citoyen ministre; nous fumerons ici, nous y boirons, nous y mangerons, et nous ne sortirons que par les baïonnettes. » L'huissier effrayé se décide à dire que le ministre préside le conseil, qui se tient rue de Rivoli au ministère des finances. On va sur-le-champ au ministère des finances, et cette fois on apprend en effet que le citoyen Ledru-Rollin est là, mais invisible; des affaires de la plus haute importance réclament son attention; on serait George Sand même qu'on ne passerait pas. L'aristocrate écrit alors ce curieux billet dont il n'oubliera jamais la teneur : « Cinq officiers de la garde mobile ont besoin de parler sur-le-champ au citoyen ministre; leur service ne leur permet pas d'attendre. » Et M. Ledru-Rollin arrive. L'aristocrate, le foudroyant avec bonheur du titre de citoyen, lui peint, dans la plus révolutionnaire des harangues, la détresse de la garde mobile. — Que le gouvernement provisoire y prenne garde, les volontaires sont las. Si la république veut se faire honorer par ses enfants, il faut qu'elle les habille. — Le ministre promit qu'au sortir

du conseil il se rendrait lui-même à Clichy, où M. Louis Blanc avait établi la société fraternelle des tailleurs.

Ces tailleurs pouvaient être frères entre eux ; mais ils traitaient leur prochain de Turc à Maure. Quand on allait leur réclamer les habits qu'ils auraient dû faire et qu'ils ne faisaient pas, ils prenaient les plus farouches expressions de clubs et semblaient prêts à vous plonger leurs aiguilles dans le cœur. Je ne sais pas si M. Ledru-Rollin tint sa promesse et alla en effet les presser ; mais les officiers de la garde mobile et les gardes eux-mêmes se mirent à les harceler. Clichy fut le théâtre d'étranges scènes. Lorsque les mobiles étaient en nombre, les tailleurs, avec leurs grands cheveux et leurs longues barbes, les recevaient dans la morne attitude de prophètes outragés. Tout vainqueurs de février qu'ils étaient, nos hommes comprirent que des ouvriers, qu'on a l'air d'insulter, lorsqu'on leur demande son pantalon ou sa chemise, sont de tristes ouvriers. Cette leçon leur fut salutaire. J'ai entendu plus d'un volontaire dire : « Si celui-là, au lieu de prêcher, cousait ma tunique, la république n'en irait pas plus mal, et je ne serais pas tout nu. » Non-seulement ces majestueux tailleurs ne voulaient rien faire, mais ils prétendaient encore empêcher de travailler tous ceux qui ne siégeaient pas dans leurs conseils. Ils menaçaient de quitter leur Olympe pour donner des gourmades à tous ceux qui prendraient l'entreprise de nos habits. Enfin on se débarrassa de

leur joug. « Moi qui ai brûlé un trône, dit un jour un mobile, je brûlerai bien leur établi. » On adjoignit à ces frères unis les frères isolés qu'ils voulaient rosser et ne rossèrent pas, et la garde mobile fut habillée.

Toutefois elle était encore dans son costume des premiers jours le 16 avril. C'est ce que ne regrettera jamais aucun de ceux qui ont vu dans ses rangs cette journée. Ces enfants en guenilles, qui marchaient d'un pas si résolu à la défense de l'ordre et de la fortune publique, offraient un spectacle admirable et inattendu. Il fallait entendre les cris dont la garde nationale nous saluait! Des légions entières semblaient entraînées vers nos bataillons par une attraction magnétique. Des mains inconnues nous donnaient de rapides étreintes. C'est par cet enthousiasme que la garde mobile fut conquise à la cause qu'elle a si intrépidement défendue. Je puis affirmer que si le 16 avril, ceux qui épiaient l'heure de la guerre civile eussent osé tenter une bataille, on aurait vu des barricades enlevées par des compagnies d'hommes en blouse. Je craignais à chaque instant de confondre les hommes que je commandais avec les ouvriers qui nous pressaient de toutes parts et s'efforçaient de rompre nos rangs. Les uns et les autres portaient le même costume; mais je reconnaissais les nôtres à ce je ne sais quoi d'honnête et de déterminé dans l'allure que prennent les gens du peuple dès qu'ils ont embrassé la carrière des armes. Il n'y a point, pour

le peuple, de meilleure philosophie que l'exercice. La caserne corrige le club et finit même heureusement par le dévorer. L'esprit militaire est le contre-poison de la démagogie.

Je veux, pour preuve de l'empire qu'exerçait cet esprit parmi nous, la manière dont furent fêtées nos premières cartouches. Quelque temps avant le 15 mai, à cette époque où tout habitant de Paris se demandait le matin s'il n'aurait pas le soir une balle dans sa cervelle et le feu dans sa maison, où l'inquiétude et le péril étaient dans l'air, où l'on interrogeait la rue comme on interroge la mer dans la saison des tempêtes, un officier d'état-major arriva en bourgeois à notre caserne. On venait de battre pour la soupe du soir. Nous avions été consignés toute la journée. On ne peut pas imaginer tous les bruits qui agitaient nos quartiers à la fin d'un jour de consigne. Les communistes brûlaient l'Hôtel-de-Ville, on s'égorgeait à la porte Saint-Martin, on pillait à la Madeleine; c'était une confusion de nouvelles qui auraient glacé d'effroi l'esprit de tout honnête citadin, mais qui couraient dans nos rangs à travers les rires et les chansons. L'officier qui arrivait tout à coup au milieu des rumeurs en même temps les plus sinistres et les plus joyeuses portait l'ordre à notre commandant d'envoyer à la place un détachement en armes : trente hommes avec des sacs devaient recevoir des cartouches. Les cartouches! c'était notre ambition, notre

rêve. Les Parisiens ont pour la poudre une bizarre passion ; ils l'aiment comme les avares aiment l'or. Si, pendant le combat, ils la dépensent en prodigues, une fois le combat fini ils la cachent, ils l'enserrent. Nous n'avions pas d'homme qui n'eût au fond d'un vieux mouchoir de quoi ensanglanter le pavé et se noircir la bouche ; mais ces trésors individuels, ces épargnes des barricades de février, n'auraient pas suffi, au mois d'avril, pour une *brûlée*, je me sers du terme militaire, telle que Paris l'attendait et que nous la souhaitions. Quand on sut qu'on allait faire une distribution générale de cartouches, ce fut une joie qui eût rendu certain de la victoire un général chargé de nous mener au feu. On frappait des mains, on sautait, on entonnait les refrains les plus gais, et quand les sacs arrivèrent, ce fut une ronde du sabbat dans la cour. Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats se tenaient par la main. Un de ceux qui donna le branle reçut un des premiers, au mois de juin, deux balles en pleine poitrine. Aujourd'hui encore cependant je ne condamne pas cette gaieté. Je l'aurais mieux aimée aux frontières, c'est certain ; toutefois, même à Paris, je trouve qu'elle n'était pas déplacée. Il ne faut apporter de tristesse dans aucune guerre. Nous verrons comment la garde mobile suivit ce précepte que lui enseignait son instinct.

C'était déjà dans l'abondance des fusils et des cartouches, mais encore dans la pénurie des vêtements,

qne la garde mobile faisait un service dont les bourgeois de Paris auraient dû garder un long et reconnaissant souvenir. Qu'on se rappelle ces jours où le socialisme triomphant voulut imposer la générosité, même la prodigalité, aux propriétaires. Quiconque ne se contentait pas de recevoir pour revenus de sa maison quelques salves de coups de fusil et un drapeau portant une inscription en son honneur était menacé d'être brûlé ou pendu en effigie, et roué de coups en personne. C'étaient, à l'entrée de la nuit, dans tous les quartiers populeux, un effroyable tapage et des scènes incroyables. La rue du Faubourg-Saint-Antoine, entre autres, devenait pour tous les propriétaires un véritable enfer, un affreux Tartare. D'étranges processions, qu'éclairaient des torches, la sillonnaient dans toutes ses profondeurs.

Une de ces processions occupait un soir toute la largeur de la rue ; celui qui la conduisait était bien le plus rébarbatif des locataires : c'était un homme de quarante ans, la poitrine et les bras nus, la tête coiffée d'un bonnet phrygien, le visage à demi caché par une barbe de moine espagnol, une figure enfin digne de porter, dans un tableau d'histoire, la tête de la princesse de Lamballe. Heureusement ce redoutable personnage portait un objet beaucoup moins sanglant : il avait sur les épaules un mannequin affublé d'un bonnet de coton et d'une robe de chambre. Ce mannequin représentait un propriétaire condamné à être

brûlé par ses frères pour avoir réclamé au nom du vieux monde, comme dit la nouvelle école, les *termes* auxquels, dans son injustice et son ignorance, il prétendait avoir droit. On réservait à l'effigie de ce misérable un exemplaire auto-da-fé. Dix ou douze hommes, accoutrés comme le porte-mannequin, brandissaient des torches et chantaient le cantique de février, c'est-à-dire l'hymne des *Girondins*. Une patrouille de mobiles, composée de seize hommes en guenilles que conduisait un officier, arrêta cette troupe, jeta le mannequin dans la boue, et éteignit les torches sous ses souliers. L'homme à la longue barbe voulut se débattre, il reçut des coups de crosse dans les jambes; on croisa la baïonnette sur ses camarades, qui s'enfuirent, et la propriété fut sauvée d'un outrage. Je pourrais citer vingt traits pareils à celui-là. Ces blouses en lambeaux, ces vestes percées qui défendaient l'ordre, produisaient sur le peuple un effet magique. La garde mobile faisait alors ce qu'elle seule pouvait faire à Paris. Elle était insouciante, énergique et dévouée : insouciante, parce qu'elle était composée d'enfants; énergique, parce que, sortie des barricades, elle savait ce que pèsent les pavés; dévouée, parce qu'avec l'esprit parisien, le cœur français, elle avait compris sur-le-champ ce que disent le tambour et le drapeau. Les calomniateurs de la garde mobile ont essayé de la représenter comme une troupe dangereusement révolutionnaire, même après les gages san-

glants qu'elle donna aux partisans de l'ordre : elle était si loin d'avoir l'esprit de confusion et de révolte, que, dès son origine, elle fut en guerre déclarée avec ceux qui trouvaient vraiment leur compte dans le bouleversement de la cité.

Cette guerre éclatait toutes les fois que nos bataillons étaient de garde à l'Hôtel-de-Ville. Je n'ai point vu les saturnales des Tuileries, mais j'ai assisté à toutes les grotesques et scandaleuses mascarades dont le siége du gouvernement provisoire fut le théâtre jusqu'au 15 mai. Cette demeure était devenue une sorte de citadelle, où s'était établie une véritable féodalité. Une poignée d'hommes, dont quelques-uns avaient manié l'aune, d'autres griffonné des actes, dont certains avaient figuré, m'a-t-on dit, sur des théâtres de la banlieue, dont un petit nombre avait servi, mais ne se serait point soucié de montrer ses états de services, une troupe de ces gens comme les révolutions en rassemblent s'étaient installés dans la maison de ville et y menaient la plus étrange vie. La fantaisie éclatait dans leurs costumes : ceux qui avaient des goûts militaires s'étaient donné des épaulettes de capitaine, de commandant, voire de colonel; ceux qui avaient des penchants poétiques avaient adopté toutes sortes d'accoutrements romanesques. Je me rappelle un personnage, dont j'ai oublié le nom, qui sortait à cheval avec un chapeau à larges bords, des bottes molles, un habit de velours et une

longue épée. La plupart de ces amateurs du pittoresque avaient à leurs ceintures des pistolets et des poignards; maint canotier parisien s'était transformé en Lara. J'ai toujours eu l'affectation en haine : elle m'inspire un secret dégoût, même dans la plus brillante des sphères, quand elle se prête aux caprices du génie. Je n'ai point de mots pour peindre la misère de cette affectation du ruisseau. Ceux qui ont vu ces parodies savent jusqu'à quel niveau peut descendre le triste comique de cette vie.

Parmi les affectations des seigneurs suzerains de l'Hôtel-de-Ville était une superbe comme il ne s'en est certes jamais rencontré chez l'aristocratie d'aucun peuple et d'aucun temps. Dans les cafés où ils daignaient souvent apparaître avec leurs longues barbes et leurs écharpes flottantes, ils tutoyaient et frappaient même les garçons. Il y avait entre eux une sévère hiérarchie. La maison de ville, qui, du reste, était une maison de bombance, renfermait plusieurs tables auxquelles on s'asseyait suivant le rang que l'on occupait dans cette noblesse des barricades. Une de ces tables rappelait celle où le roi invitait autrefois les officiers de service aux Tuileries; seulement on y buvait davantage et on y restait plus longtemps. Après les repas, on faisait des largesses au peuple. Des varlets, portant de grandes corbeilles où des restes de pain et de viande étaient entassés, distribuaient ces débris à la multitude affamée qui se pressait derrière les grilles

du palais. La voix de la garde mobile fut la première qui troubla dans leurs fêtes les triomphateurs de l'Hôtel-de-Ville. D'abord l'insolence de ces personnages l'irrita, et leurs airs féroces la firent rire. Les Parisiens sont familiers avec les masques de théâtre. Ces tyrans de mélodrame perdaient leur temps à enfler leurs voix. L'arsenal suspendu à leur ceinture n'inspirait pas plus d'effroi aux nôtres que leurs barbes hérissées et leurs moustaches pendantes. Les mobiles, avec leurs baïonnettes, se moquaient des poignards et des yatagans. Un grand escogriffe, équipé en malandrin, voulut traiter de Franc à Gaulois un homme de mon bataillon. Le mobile donna un soufflet au montagnard. Je l'avoue, je prenais plaisir à voir ces braves enfants courir en jouant aux fantômes qui faisaient alors trembler tout Paris. Ils traitaient ces épouvantails comme les matelots anglais traitèrent les dragons, les griffons et tous les monstres de papier peint dont les Chinois imaginèrent de les effrayer un jour de bataille.

Si ces chevaliers de l'Hôtel-de-Ville ne furent point canardés dans leur château, ce ne fut point la faute de nos hommes. Un matin, je ne sais quelle altercation entre un des leurs et un des nôtres, au commencement d'une garde, fit courir aux armes tous nos soldats. Des tirailleurs s'étaient embusqués jusque sur les toits. Avec leur flair particulier de la poudre, les mobiles savaient déjà où étaient les munitions. Je crois que, s'il y avait eu combat, la victoire n'aurait

pas été incertaine. Notre jeune et vigoureuse troupe aurait fait passer de mauvais instants à cet amas d'hommes fatigués par la débauche. Quelques esprits prudents apaisèrent cette affaire, et la féodalité montagnarde conserva son fiel jusqu'au 15 mai.

Le 15 mai est peut-être, de tous les jours à caractère insolite que la révolution de février nous a donnés, celui qui m'a le plus frappé. Tous nos hommes enfin étaient habillés de neuf, leurs fusils étaient en bon état, leurs gibernes étaient bien remplies, nos tambours connaissaient les batteries, et presque tous les bataillons avaient des fanfares. Nous étions prêts pour les occasions. Le 15 mai arrive, et à midi le rappel bat dans Paris. Dès le matin, notre caserne avait été consignée. A deux heures, nous recevons l'ordre de marcher Nous étions obligés, pour nous rendre à l'assemblée, sur laquelle on nous dirigeait, de traverser les boulevards. L'air des émeutes circulait dans cette grande voie. Les boutiques se fermaient, et les pavés, que frappait le soleil, avaient cet aspect sinistre qu'ils prennent au moment des batailles populaires. Derrière nous, toute une légion de la garde nationale marchait précédée de quarante tambours. Cette formidable batterie avait quelque chose d'entraînant, elle nous enlevait du sol. Le tambour est un merveilleux instrument qui domine la musique de tous les orchestres, comme le cri de l'héroïsme domine tous les accents de l'éloquence; ses sons à la fois écrasants et agiles

renversent tout ce qu'il y a de craintif et fait lever tout ce qu'il y a de viril dans les cœurs. Nous arrivons à la Madeleine, nous traversons la place Louis XV, et nous enfilons le pont qui conduit à la Chambre des Députés. Là, notre colonne s'arrête, et j'ai sous les yeux une scène qui est restée dans mon esprit avec les vives et étranges couleurs d'un rêve. Le Palais-Bourbon se dessinait devant nous sous un ciel digne d'éclairer le forum d'une cité antique. Ses marches étaient garnies des nôtres, dont on voyait briller de loin les shakos rouges. La foule qui était pressée devant nos rangs nous cachait un immense tumulte dont nous n'avions pour ainsi dire que la sensation électrique. Des voix innombrables proféraient des paroles dont il ne nous parvenait que le bruit. Nous sentions qu'au milieu de ce chaos un nouveau monde révolutionnaire essayait de se former et de surgir. La puissance qui l'évoquait était une puissance inconnue. Un de ces hommes qui n'ont ni le cœur ni le costume du peuple, un de ces démagogues en habit noir qui disparaissent de la rue au moment où s'y élèvent les barricades, se glissa tout à coup dans nos rangs et se mit à crier : « L'assemblée nationale est dissoute ! sa république est finie ! Vive la république démocratique et sociale ! » Quelques instants après, je vis passer une bande d'hommes à longues barbes qui répétaient le même cri en ajoutant : « A l'Hôtel-de-Ville ! » Puis nos tambours battirent la charge. Je compris alors ce

qui venait de s'accomplir, et j'eus l'espoir de voir enfin le trésor des justes colères se vider.

L'heure de la justice n'était pas venue encore. Les misérables qui avaient tenté cette infâme entreprise, qu'un poëte a nommée une étourderie, manquèrent ce jour-là de cœur. La foule qui encombrait la place Bourbon et ébranlait les grilles de l'assemblée se dispersa devant nous. Un de nos bataillons entra au pas de charge dans la chambre et chassa du temple de la loi, non point les vendeurs, mais les larrons. Les autres bataillons se postèrent aux environs et dans les cours mêmes de l'assemblée. Je suis persuadé que, si, le 15 mai, une action sanglante avait eu lieu, on eût mis en pièces le drapeau rouge et ceux qui le portaient. La garde nationale était alors animée d'une énergie qui était fort affaiblie aux journées de juin. Depuis un mois, des milliers d'hommes étaient exaltés par les fatigues et par les veilles. Toutes les fois que le rappel battait, le plus pacifique bourgeois bourrait ses poches de cartouches, et souhaitait, au péril de sa vie, d'aller conquérir son repos. Des fusils destinés aux lièvres et aux perdrix étaient décrochés chaque matin pour la chasse humaine. Paris n'était plus une ville habitable. Une presse exécrable y conjurait tout un essaim de fantômes qui donnaient le vertige aux plus calmes imaginations. Les sociétés des ténèbres s'étaient emparées de l'air et du grand jour. L'enfer des clubs ouvrait ses bouches de tous les côtés.

On sentait qu'il fallait, à travers la mort, enlever Paris aux dominations sinistres, et le rendre à l'esprit qui doit le gouverner, c'est-à-dire à l'esprit régulier, paisible et doucement actif des nations civilisées.

La garde mobile se fût battue le 15 mai comme au 23 juin. Elle fit tout ce qu'il était en son pouvoir de faire dans cette journée. Pas un homme ne poussa dans ses rangs un seul des cris factieux qu'on s'efforçait de nous arracher. Quand on ordonna aux baïonnettes de se croiser, elles se croisèrent; les fusils ne demandaient qu'à faire feu ; nos cartouches brûlaient nos gibernes. Le soir, le bataillon auquel j'appartenais alla bivouaquer dans la grande cour claustrale du musée d'artillerie. Ce grand préau, dont le milieu était garni par l'herbe tendre et fine d'un gazon de mai, et qu'entouraient des canons démontés, avait un aspect original et attrayant. Nos soldats s'y répandirent avec une joie d'enfants et se mirent à cheval sur les pièces ; puis tous s'assirent en cercle sur le gazon et passèrent toute cette nuit de mai à chanter. Une compagnie de la garde nationale bivouaquait avec nous ; dans ses rangs était M. Mérimée, que je vois encore fumant sa cigarette. C'est ainsi que les guerres civiles forcent le poëte à devenir soldat et à camper au seuil de sa maison. On s'attendrit sans cesse sur des pères de famille qu'une balle peut atteindre ; ne devrait-on pas s'attendrir bien plus encore sur ceux

qui exposent avec eux à la destruction tout un monde enchanté ?

IV.

Un des derniers jours de mai 1848, à quatre heures, je quittai Paris par la barrière de l'Étoile, et commençai ma première étape. Mon bataillon allait à Rueil. Ce fut une vraie fête pour les mobiles quand on commanda le pas de route. Ce bienheureux pas, qui autorise dans les rangs, espacés en longues files sur les bords du chemin, non-seulement la causerie, mais la chanson, était fait pour une troupe comme la nôtre. Nos hommes étaient de si bonne humeur, chantaient avec tant d'entrain, avaient sous leurs petits shakos une mine si avenante, que les habitants de toutes les maisons dont la route de Paris à Rueil est bordée leur souriaient. Comme la jeune captive d'André Chénier, ils voyaient dans tous les yeux leur bienvenue. Nous étions à la fin de l'un des plus beaux jours du mois de mai ; la campagne avait toutes ses grâces printanières. Le printemps convenait à cette jeunesse. Paris, malgré les démonstrations vigoureuses de la garde nationale au 15 mai, était redevenu une odieuse ville, où l'on sentait la barricade prête à sortir du sol, la crainte ou l'insolence sur tous les visages, la guerre dans les cœurs, la mort dans l'air.

Quand on sortait de ce repaire, on ne peut dire ce qu'on trouvait de charmes à cette nature dont Dieu a bien voulu mettre les lois au-dessus de nos folles et meurtrières fantaisies. Cependant cette sérénité même des champs avait quelque chose d'une poignante mélancolie pour une âme douloureusement occupée des malheurs du temps. Cette souriante et sage beauté des choses ramenait d'une manière pénible l'esprit sur les spectacles affligeants et insensés que donnent les hommes. Puis il était quatre heures, ai-je dit, et c'est une heure d'exaltation mystérieusement triste, comme l'a remarqué Obermann. Quel nom ai-je prononcé à propos de mobiles ! On ne sentait guère autour de soi l'influence de cette heure où le poëte quitte sa plume, s'accoude à sa fenêtre, et sent en lui un débordement de vie, si les accords d'un piano lointain lui apportent quelque air mêlé aux secrets de son cœur.

A Rueil commença pour nous cette vie de garnison qui devait devenir plus tard notre vie unique. Je pus observer sous un aspect nouveau les hommes au destin desquels j'étais lié. Il est impossible de rendre tout ce qu'il y avait dans la garde mobile de verve et d'entrain. Qu'une prise d'armes eût lieu, n'importe à quelle heure du jour ou de la nuit, et pas un soldat n'était malade. Les portes de l'infirmerie étaient fermées. Qui n'avait pas de souliers venait pieds nus ; qui avait égaré son fusil se trouvait armé subitement.

Jamais le danger n'aura pour aucune troupe l'attraction qu'il eut pour nous. Quand l'appât des coups de fusil n'existait point, quand il s'agissait tout simplement de l'exercice, c'étaient une apathie et une mauvaise humeur universelles. Tant que le maniement des armes avait eu le charme de la nouveauté, on l'avait pratiqué avec entraînement ; depuis qu'il était devenu quelque chose de régulier et d'habituel, on l'avait pris en dégoût. Je ne saurais mieux comparer la garde mobile qu'à ces ardents et capricieux génies d'artistes qui passent de l'élan passionné pour tout ce qui est difficile et insolite au paresseux dédain des menus et ordinaires travaux de la vie.

Heureusement nous allions souvent à Paris, et nous y allions toujours les gibernes pleines. Le trajet se faisait en chantant. Quand nous arrivions à la barrière, la musique jouait et le drapeau flottait au vent. J'ai eu l'honneur de porter quelquefois ce drapeau, qui fut troué par des coups de feu; je me disais, alors que je marchais dans le rang, mesurant mon pas à celui des soldats : « Ici les balles m'atteindront peut-être ; mais ce que j'ai toujours craint et abhorré, ce que je trouve honteux de mépriser, lâche de subir, la calomnie et l'injure ne m'atteindront pas. » Cette pensée m'inspirait un attendrissement plein de bonheur et de fierté dont je remerciais Dieu.

A Paris, nons campions sur les places publiques.

On jetait de la paille sur les pavés, souvent même la paille manquait, et il fallait s'accommoder du lit de pierre. L'officier appuyait son front aux jambes d'un soldat qui prenait son havresac pour oreiller, et le sommeil n'en venait pas moins avec le cortége des songes. Je crois qu'il y a une espèce particulière de rêves pour ceux que la lune et les étoiles regardent dormir. Le sommeil sous les cieux étoilés m'a toujours paru tout imprégné de la clarté des constellations. Quand le tambour, passant au-dessus des corps étendus, saluait des accents de la diane les premiers rayons de l'aube, on se levait avec autant de peine que s'il eût fallu quitter une couche moelleuse ensevelie dans une profonde alcôve. Qu'importe la couche que l'on quitte? c'est toujours, quand il faut se mettre debout, la fantaisie qui s'évanouit et la vie réelle qui recommence, l'âme qui voit tomber ses ailes, Cendrillon qui descend du carrosse des fées, Peau d'Ane qui, pour reprendre son ignoble vêtement, dépouille sa robe couleur de soleil.

Ces nuits au bivouac, cette vie de campagne, étaient propices aux rapides liaisons. Deux chers souvenirs se rattachent pour moi à la garnison de Rueil. Deux officiers qui ne sont plus augmentaient, en le partageant, le plaisir que je trouvais à une vie noblement bohémienne. Antonin B..... et Guillaume de N...., quoique leurs pas aient marché bien peu de temps à côté des miens, laisseront dans mon cœur mémoire de vrais amis et de précieux compagnons. D'origine et

de caractères différents, ils se ressemblaient par le courage et par la jeunesse. Antonin B..... était d'une naissance bourgeoise et d'un esprit libéral; mais le jour du combat m'a montré qu'il avait la véritable élégance, celle que donnent l'aisance dans le péril, le dédain moqueur de la mort. Ce joyeux et loyal garçon agissait, en suivant ses instincts, comme les gentilshommes d'autrefois, en mettant à profit les traditions. Je l'ai vu un jour se battre en duel avec autant de gaieté et de bonne grâce qu'en put déployer M. de Ségur en se mesurant avec le prince de Nassau. Quant à Guillaume de N....., c'était un enfant de bonne maison, qui, croyant la France revenue aux jours dont les révolutionnaires de février semblaient vouloir poursuivre, à leurs débuts, la néfaste résurrection, était venu confier sa jeunesse, son honneur et sa fortune au drapeau. Il avait dix-huit ans; mais les événements dont était née sa courageuse résolution l'avaient mûri. Il se trouva qu'il était prêt pour la mort des champs de bataille.

Le jeudi 22 juin, à cinq heures, je dînais dans un cabaret de Rueil avec Guillaume et Antonin. Nous puisions à pleines mains en nos discours dans les trésors de l'avenir. Nous retrouvions en Italie et sur le Rhin les traces des volontaires, nos devanciers, et deux jours après nous étions tombés tous trois sur le pavé de Paris! Un seul s'est relevé et a repris, avec sa vie, les rêves de ses compagnons.

V.

Il est un reproche que mon cœur ne se fait pas, c'est, après s'être écrié comme René : « Levez-vous, orages désirés,» d'avoir gémi de mes souhaits et maudit ma destinée quand les orages sont venus.

Ces journées de juin furent pour tous des jours d'été; pour moi, ce sont des jours d'été et de jeunesse. Certes, j'aurais mieux aimé cette grande mêlée, cette fête du canon, cette orgie de poudre, sur les bords du Rhin qu'au milieu de Paris ; mais enfin je suis heureux d'avoir assisté à ces combats. Je ne pense pas que la guerre soit le mal, et que le hasard et la violence, c'est-à-dire les puissances que Dieu supporte hors de sa force et de sa justice, en soient seules chargées. Je crois que Dieu se l'est réservée au contraire, et, n'en déplaise aux prêtres philosophes qui se réunissent à des ministres réformés dans des congrès, je le crois avec la Bible, avec le rituel, qui disent : Le Dieu des armées!

Les journées de juin furent une véritable guerre. Comme toutes les guerres, elles nous ont délivrés en un seul coup de maux que le temps n'eût guéris qu'après de nuisibles lenteurs. Le temps est un triste médecin pour les générations malades. Ses tâtonnements, ses

délais, ses expériences, font une part plus sûre à la mort que le remède héroïque des batailles. En juin, nous avons, pour la première fois depuis plus de soixante ans, coupé brusquement, dans un furieux accès, la fièvre révolutionnaire. Pour parler sans figure, nous avons prouvé à l'émeute qu'elle n'était pas sacrée, à la barricade qu'elle n'était pas invincible. La plus triomphante démonstration de cette vérité est due certainement à la troupe dont j'écris l'histoire.

Ce fut le vendredi, à midi, que commença cette immense fusillade où furent brûlées trois millions de cartouches. Jusqu'au samedi, dans la journée, les plus grands efforts de la défense furent faits par la garde mobile. Le système du général Cavaignac, si diversement apprécié, retirait l'armée de la rue, où nous restions avec les insurgés. Dans quelques quartiers, la garde nationale nous envoyait du renfort; dans beaucoup, elle nous saluait et nous regardait mourir; dans certains elle nous était hostile. On m'a assuré que le brave commandant du 16e bataillon, Cipollina, fut tué par un homme qui portait l'uniforme de la garde nationale. Cipollina fut parmi nous un de ceux qui tombèrent les premiers. C'était un des hommes dans lesquels s'incarnait avec le plus d'originalité et d'éclat l'esprit de la garde mobile. Il avait une belle figure, une taille élancée et je ne sais quoi d'en même temps populaire et chevaleresque qui exercait sur les masses un entraînement indicible.

Vrai chef de bande, il se faisait des soldats par l'autorité du regard et de la parole bien plus que par l'application de la règle militaire. Il possédait au plus haut degré ce que notre armée d'Afrique appelle la *fantasia*, cette mise en scène qui a quelque chose de touchant dans le danger, quand elle relève de nobles actions et d'intrépides caractères. Lorsqu'il marchait à la tête de son bataillon, il y avait derrière son cheval, devant la fanfare, deux gardes mobiles, les plus petits de toute la troupe, habillés en sorte de pages; l'un d'eux portait une énorme carabine que le commandant saisissait aussitôt que battait la charge. Cipollina ne savait qu'inventer pour exposer cette vie qu'il a perdue comme il le souhaitait. Un jour, on l'avait envoyé avec son bataillon rétablir l'ordre à un chemin de fer dont les ouvriers, pour se conformer à l'évangile de M. Louis Blanc, prêchaient le fusil à la main, au lieu de gagner leur salaire en travaillant. La garde mobile bivouaquait sous la gare. Voilà le commandant Cipollina qui imagine de se lancer à cheval au milieu des rails. Un convoi arrivait à toute vitesse. Ses hommes, qui l'adoraient, lui criaient : « Commandant, commandant, prenez garde à vous! » Je vois encore sa bonne contenance, sa grande aigrette. Son cheval fit à propos un bond qui empêcha l'homme et la bête d'être broyés. Je sus gré à Cipollina de cette folie dont les mobiles furent charmés.

Cipollina eut la poitrine traversée d'une balle près

d'une barricade que ses soldats enlevèrent quelques instants après sa mort, et où périt le capitaine adjudant-major du 16e bataillon, brave jeune homme qui tomba en franchissant l'obstacle le premier. Dans le 20e bataillon, la moitié du corps d'officiers fut mise hors de combat, et par des blessures qui presque toutes furent mortelles. Nos hommes se montrèrent au-dessus de tout éloge. Le général Lamoricière les appelait ses zouaves. Je doute qu'aucune troupe ait atteint jamais leur entrain. C'étaient de merveilleux tirailleurs. Avec leur intelligence et leur agilité parisiennes, ils s'embusquaient partout où ils pouvaient faire un feu sûr et meurtrier. On en voyait sortir des cheminées et ramper le long des gouttières. Les émeutiers avaient trouvé leurs maîtres. Nos balles les atteignaient dans leurs barricades et à leurs croisées; où les balles n'allaient point, les mobiles allaient eux-mêmes. Un enfant de seize ans se fit descendre par ses camarades, à l'aide d'une corde, dans une cave d'où partaient des coups de fusil.

Ce fut le vendredi soir à cinq heures que le bataillon dont je faisais partie entendit pour la première fois le canon. Nous étions à l'Hôtel-de-Ville; le canon grondait sur le quai à quelques pas de nous. Au moment où éclata le feu des batteries, nos hommes avaient leurs fusils en faisceaux et mangeaient la soupe du soir; tous, d'une même voix, entonnèrent *la Marseillaise*. A partir de cet instant, l'enthousiasme et la

gaieté furent dans nos rangs. Cependant une fenêtre s'ouvrit dans la cour de l'Hôtel-de-Ville, au plus fort des chants dont tout le palais retentissait, et une voix nous rappela les blessés. Il se fit un silence subit. Ces salles, où Lamartine s'efforçait, il y avait quelques mois, de faire briller aux yeux du peuple toutes les lueurs trompeuses dont se colore l'aube des révolutions, étaient transformées en ambulances. Les échos qui avaient recueilli la parole dorée du sophiste recueillaient les plaintes des mourants. La révolution avait ses réalités hideuses où elle avait eu ses brillants mensonges; où s'étaient fait adorer les faux dieux, coulait le sang expiatoire des victimes.

Parmi les blessés de l'Hôtel-de-Ville, il y eut un des plus nobles et des plus vaillants soldats qu'ait jamais eus notre pays, le général Bedeau. Je n'avais point l'honneur d'être à ses côtés quand le frappa la balle dont il faillit mourir ; mais on m'a raconté qu'il persistait à se tenir en selle malgré une blessure qui ensanglantait les flancs de son cheval. On lui criait de toutes parts : « Mon général, descendez. » Et il resta, le visage toujours plus pâle et plus calme. On parvint enfin à l'enlever, et je le vis passer en litière sur la place où je l'avais vu arriver, il y avait à peine quelques heures, les traits éclairés par ce hardi et amical sourire qu'adressent les braves gens à la mort.

La nuit du vendredi 23 au samedi 24 juin fut une courte et belle nuit d'été. Un caprice obstiné de ma

mémoire me rappelait à chaque instant ces vers de Victor Hugo :

> L'été, la nuit bleue et profonde
> S'accouple au jour limpide et clair.

Seulement, au lieu d'entendre *des chansons dans l'air*, comme dit encore le poëte, on entendait un nombre prodigieux de coups de fusil. A chaque instant nos factionnaires recevaient des balles. Il fallait réveiller, pour relever les blessés, nos hommes, qui dormaient tous, sans s'en douter, du sommeil de M. de Turenne. Dès que l'aurore parut le lendemain, elle fut saluée par une explosion générale d'artillerie et de mousqueterie. L'Hôtel-de-Ville était dans une position critique ; l'insurrection l'enserrait dans un cercle de feu. Le canon grondait à la place Baudoyer, au Petit-Pont et à la hauteur du Palais-de-Justice. La fusillade régnait partout. Les troupes se mirent en bataille sur la place, musique et tambours au centre ; les tambours battirent la charge, et les fanfares éclatèrent. C'était un bruit, pour me servir d'un mot de troupe, à faire prendre les armes au diable.

Je crus vraiment qu'il les avait prises, et que Paris allait s'abîmer dans tout ce fracas. Aucun spectacle ne me frappera plus, j'en suis sûr, que me frappa tout à coup l'aspect de Notre-Dame, dont une bande de tirailleurs venait de s'emparer. La vieille église élevait ses tours chargées de tristesse religieuse

et séculaire dans un ciel plein d'un effroyable vacarme, et des coups de feu partaient de ses longues fenêtres. Je me rappelle, entre autres, une gothique ouverture, placée à l'orient, par où s'allongeait à chaque instant le canon d'un fusil. « En voilà un qui s'est bien établi ! » répétaient autour de moi mes hommes à chaque coup que ramenait un même espace de temps. L'ironie de cette arme infernale surpassait certainement celle de tous les démons que la sculpture du moyen âge attachait aux flancs des églises dans ses caprices bizarres et profonds. Je pensais que les derniers jours de Notre-Dame étaient venus, et que les ruines de la sainte maison allaient inaugurer la barbarie révolutionnaire. J'avoue que cette pensée n'était pas dépourvue pour moi d'un certain charme âpre et emporté : je n'aurais pas été fâché de cette tache au front de nos sauvages ennemis ; et puis, quand le sang coule, quand la chair humaine est frappée, quand les âmes émigrent, on voit avec plaisir les monuments suivre la commune destinée, entrer dans la poussière et dans l'oubli avec ceux qui les admiraient.

Sur le pont qui unit l'Hôtel-de-Ville à la Cité, arriva un général dont je vois encore l'attitude pensive : c'était le général Duvivier. Ce vieux soldat de nos armées africaines était destiné, comme tant d'autres de ses compagnons, à tomber sous un ciel français, tué par ceux-là qu'il nommait ses frères en son lan-

gage républicain. La république etait la passion du général Duvivier. Il la voyait dans *la Marseillaise*, dans les canonnades de nos grandes batailles, dans tout cet éclatant appareil qui a séduit tant d'âmes. Les scènes hideuses de juin lui déchiraient le cœur. Comme tant d'autres patriotes de son espèce, il sentait les griffes de ses chimères, car les chimères ont des griffes. Aussi sa tristesse était-elle infinie ; son courage seul l'égalait. Une balle lui fracassa le pied, et le fit mourir dans des transports de douleur. L'instinct de cette cruelle mort, si étrangement en harmonie avec les souffrances de sa pensée, était sur son visage quand je le vis.

J'aperçus aussi le matin sur la place de l'Hôtel-de-Ville un homme en habit noir. Je m'approchai du nouveau venu, et je reconnus M. Victor Hugo qui, au sortir de la séance de nuit des représentants, cherchait à regagner son domicile, inquiet sur le sort de sa femme et de ses enfants. Quand le poëte m'eut quitté, un vieux colonel d'infanterie m'aborda et me demanda à qui je venais de parler. Lorsqu'il eut appris que c'était à M. Victor Hugo : « Si j'avais su ! » s'écria-t-il. En ce moment, quelques coups de fusil, qui nous arrivaient par les jardins de l'Hôtel-de-Ville, amenèrent une décharge générale des nôtres ; mais la figure et l'exclamation de cet honnête officier sont restées dans mon esprit. Il y a une race calme et courageuse d'honnêtes gens qui, dans le danger, vivent

simplement leur vie, jusqu'au moment où les frappe la mort.

Cependant notre position à l'Hôtel-de-Ville devenait si mauvaise, que le général Duvivier résolut à tout prix de la faire cesser, et il ordonna aux bataillons de la garde mobile dont il pouvait disposer d'aller attaquer les insurgés dans le labyrinthe des rues voisines, où à chaque instant de nouvelles barricades s'élevaient. Mon bataillon fut de ceux qui se mirent en marche. Nos hommes prirent un vif plaisir à tirailler; ils prirent quelque plaisir aussi à jouer de la baïonnette, peut-être même poussèrent-ils un peu loin ce dernier goût. Ils n'avaient pas l'âge de la pitié ; puis ils étaient les instruments du châtiment terrible que la justice divine voulait faire infliger au peuple par le peuple. Ce mot si douloureusement célèbre de Barnave! « Le sang qui coule est-il donc si pur? » a été pendant quatre jours non plus le cri d'un plébéien poursuivant l'objet de sa rage dans les veines de la noblesse, mais le cri de bourgeois tuant des bourgeois, d'artisans égorgeant des artisans. « Il faudra qu'à son tour le peuple pâtisse, » avait dit autrefois M. de Maistre. Les journées de juin ont donné raison à cette lugubre prophétie. Le peuple a pâti. Pour la première fois, il a fait lui-même l'épreuve de ses supplices. Il a su ce qu'étaient ces désespoirs, ces agonies, ces terreurs de l'âme et de la chair dont il n'avait été jusqu'alors que l'impitoyable spectateur. « Si vous l'a-

viez vu, mon capitaine, il était pâle comme un linge, et ses cheveux se sont mis tout debout; il nous disait : Ne me tuez pas. Le caporal lui a donné un coup de baïonnette. Il ne fera plus de barricades à présent. » Que de fois j'ai entendu semblables phrases! Quelques-uns de nos prisonniers, le visage en sang, les mains noircies, conservaient avec orgueil leur attitude et ressemblaient aux démons de l'émeute.

Malgré les meurtres qui marquaient son passage, la garde mobile trouvait moyen de répandre la gaieté à travers les horreurs de cette guerre. Je me rappelle la rue Saint-Martin, vers trois heures, le samedi, à l'endroit où elle s'appelle, je crois, rue Planche-Mibray, et communique avec les quais. Certes, rien n'était plus lugubre que cette étendue de pavés bordée de maisons fermées, et où un soleil d'été n'éclairait que quelques cadavres gisants çà et là dans des flaques de sang. Mais à l'entrée de cette rue était une batterie qui tonnait contre une barricade établie à la hauteur du cloître Saint-Merry. Je ne saurais rendre tous les quolibets, tous les lazzis dont les mobiles qui soutenaient la canonnade accompagnaient chaque explosion du *brutal*, comme ils disaient. « Eh bien! criait celui-ci, il doit être en colère le père Duchêne; voilà qu'on casse sa pipe. — Gare la pomme cuite! — disait un autre avec l'accent d'un habitué des Funambules et un geste familier aux gamins de Paris. Un homme traversa la rue, je ne sais si c'était un insurgé,

mais un boulet l'atteignit singulièrement. Sa tête fut complétement emportée, comme je pus m'en assurer quelques instants après en franchissant son cadavre pour aller à une barricade. « En voilà un qui veut remplacer saint Denis! » dit aussitôt un de nos hommes. Certes, cette plaisanterie pouvait être réprouvée par le goût et la sensibilité. Ce qui doit la faire excuser, c'est qu'une balle atteignit au ventre celui qui se la permettait.

Avant de recevoir moi-même une balle qui faillit me mettre pour toujours hors de combat et m'envoya étudier la douleur à l'hôpital, les derniers accents que j'entendis furent ce refrain d'une chanson que tout mon bataillon répétait :

Mystico, dar, dar tire lire,
Cli, clo, cla, la lirette, la liron.

Depuis j'ai changé de bataillon, et la chanson s'est envolée de ma mémoire. Souvent je la cherche, je l'appelle avec cet amour passionné qu'inspirent les chansons perdues. Ces airs qu'on ne retrouve pas et qu'on poursuit avec une sorte de fièvre du cœur me rappellent la légende païenne d'Eurydice, légende qui m'arrachait des pleurs a 'époque où l'on est l'ami d'Ali-Baba et l'émule d'Achille, où l'on trouve tout à coup, au fond d'un vieux livre, cette fraiche Tempé dont parlent les poëtes, où l'on dit de vous : Il n'a

pas encore vécu, et où l'on vit de la vie enchantée.

Toute la gaieté militaire dont je viens de donner une idée ne me cacha pas cependant de grandes tristesses et d'irréparables malheurs. Là où s'est résumée pour moi l'affliction de ces journées qui ont laissé sous tant de toits des traces sanglantes, c'est dans une rencontre à laquelle j'ai songé souvent. Au milieu d'une rue où nos tambours battaient la charge et que des balles traversaient dans tous les sens, j'aperçus le long d'une maison une femme en noir qui joignait les mains et qui avait les yeux en larmes. Je rencontrai son regard en passant, et je lui adressai ces paroles dénuées de sens: «Calmez-vous; il n'y a pas de danger.» Pauvre femme! était-ce le danger qu'elle craignait? Peut-être avait-elle perdu un enfant! Les ombres de la mort sur de jeunes et hardis visages ne m'ont point touché comme cette apparition. Je ne voyais que les hommes et le sang; j'avais oublié les femmes et les pleurs.

J'appris à l'hôpital la mort glorieuse des deux officiers dont j'ai parlé, Antoine B... et Guillaume de N... L'un fut frappé au cœur, l'autre au front. Pour la première fois depuis que j'ai commencé ce récit, j'hésite sur le choix de mes paroles. J'aimerais et je n'ose m'étendre sur des souvenirs que le tombeau a rendus sacrés. Je me suis toujours demandé jusqu'à quel point il était permis à l'écrivain d'ensevelir ceux qu'il aimait dans ses œuvres. N'est-ce pas un endroit

bien profane qu'un livre pour de chères et saintes sépultures? Je ferai seulement ici, à mes deux camarades, le rapide et viril adieu que je leur aurais fait sous les balles, s'ils étaient tombés près de moi. Je serrerai en pensée leurs mains dont je ne sentirai plus les cordiales étreintes, et je leur souhaiterai avec ferveur, en ce monde invisible qui s'est ouvert si brusquement pour eux, ce bonheur, d'une espèce inconnue, placé par la foi et par nos désirs dans la mort.

C'est dans les journées de juin que se résume toute l'histoire de la garde mobile. Paris eut pour nous un de ces violents et rapides enthousiasmes qui font son danger et son charme. Toutes les orgues chantaient nos exploits, que retraçaient toutes les gravures. Les vieillards se découvraient quand nous passions, et les femmes devenaient, pour qui portait un shako rouge, ce qu'étaient les visitandines pour Vert-Vert. Puis Paris, tout d'un coup, nous retira ses faveurs; Paris nous déclara maussades, mutins, tapageurs, mal sûrs, insupportables. « Il est bien heureux, disait une aimable personne qui, deux mois auparavant, aurait voulu pouvoir mettre à l'Opéra toute la garde mobile dans sa loge, que vos *petits monstres* n'aient pas tourné. »

Paris enfin nous bannit et envoya notre jeune gloire, comme une vieille mode, à la province. Notre vie cessa d'être mêlée à la vie publique. Mon récit, et c'est pour cela que je l'arrête, ne serait plus maintenant qu'une

succession de souvenirs et d'émotions qui me sont tout personnels. Or, je n'ai jamais été enclin aux confidences. Je suis d'avis qu'un écrivain ne doit pas être absent de son œuvre, mais je ne veux pas qu'il soit son œuvre tout entière. Ce n'est pas pour moi d'ailleurs que j'ai écrit ces pages, c'est pour mes *petits monstres* comme disait cette personne que mes *petits monstres* ont peut-être sauvée d'étranges dangers. Je crois qu'on connaît à présent ces braves enfants tels que je les ai vus à la caserne et au combat, à toutes les heures de la vie, même à l'heure suprême, à celle où l'on découvre tout à coup quel trésor enfermait celui-ci, quelle indigence celui-là cachait. Ma destinée me séparera sans doute des compagnons inattendus qu'une révolution m'a donnés : ma mémoire n'oubliera point ces hardies et joyeuses figures, ces vifs esprits, ces cœurs dévoués. Je me rappellerai ceux qui, par un mouvement spontané de leur cœur, me nommèrent leur chef, n'importe en quel lieu et parmi quels hommes me conduira la profession que j'ai choisie pour concourir sans remords et sans dégoût aux œuvres de mon pays et de mon temps.

LES
SOIRÉES DU BORDJ

ENTRETIENS MILITAIRES.

I.

LE BORDJ.

Le mot *bordj* et le mot *burg* doivent avoir la même étymologie. Je laisse du reste aux savants à décider ce point, dont je ne me soucie guère ; ce que je sais, c'est qu'en Afrique on appelle *bordj* une sorte de château fort, occupé autrefois par les Turcs, et où nos aghas et bachagas se tiennent maintenant avec leurs cavaliers.

Le *bordj* est d'habitude dans une situation roman-

tique; il s'élève presque toujours en face des montagnes avec lesquelles il est en guerre. Si je n'avais pas en horreur l'état de renégat, je ne désirerais plus maintenant autre chose que d'être le seigneur d'une de ces forteresses : là on retrouve encore la vie féodale dans toute sa primitive énergie ; la nuit, il ne faut s'endormir qu'après avoir soigneusement fermé les portes, et bien souvent on est réveillé par des bandes de vrais truands qui viennent mettre l'échelle au pied des tours. Les chiens hurlent, on court aux armes, on repousse les assaillants de la muraille, puis on monte à cheval et on les poursuit dans les ténèbres ; on leur court sus à travers la plaine, on leur ferme les sentiers de leurs montagnes, on les tue, et le lendemain on regagne sa demeure avec des burnous et des fusils. Quand on n'a pas le jeu de la guerre, on a cette chasse des temps passés, qui vraiment rappelle les combats, la chasse à l'épieu et à cheval du sanglier et de la panthère. On crève des chevaux et on perd quelques hommes, mais on a la joie au moins d'avoir été autre chose que le grotesque oppresseur de quelques honnêtes lièvres et de quelques innocentes perdrix.

Le *bordj* qui m'a fait faire toutes ces réflexions, et que ma pensée retournera souvent habiter, si je reviens jamais songer en France, est certainement une des plus touchantes demeures où un voyageur d'ici-bas puisse s'abriter. Je ne dirai pas au juste où il est, car je veux laisser un certain vague sur cet écrit, qui

me deviendrait insupportable, si l'on pouvait me dire : Mais ce n'est pas cela, vous avez mal vu, vous avez exagéré, embelli, — que sais-je ? Je désire la paix pour mes œuvres ; comme dit Cooper en tête, je crois, des *Pionniers* ou de *la Prairie*, l'un de ces romans où le poëte américain décrit, de façon à faire passer dans vos cheveux le vent des forêts, les magnificences solitaires de son pays, c'est pour moi que j'écris ceci. J'ajouterai pourtant, ce que certainement Cooper pensait aussi, que si d'autres cœurs se réjouissent de ce qui réjouit mon cœur, j'en serai heureux. Bienvenus ceux qui veulent goûter de l'eau que j'ai été puiser au fond du ravin, à cette source qui rafraîchit les lèvres et la vue ; mais il faut qu'ils s'accommodent de ma peau de bouc telle qu'elle est : je n'ai pas à leur offrir d'autres vases. Vous qui avez besoin des coupes de Benvenuto, passez votre chemin. Pour en revenir à mon *bordj*, je disais donc que c'était un noble et touchant séjour.

Il s'élève sur l'*oued* que vous voudrez, en face des *benis* qui vous plairont ; mais la rivière qu'il domine est large pour une rivière d'Afrique. Ici les coquillages et les lauriers-roses occupent d'habitude le lit des fleuves : la rivière dont je parle est une exception ; l'hiver, elle devient si large et si impétueuse, quand elle se grossit des torrents de la montagne, que les Arabes eux-mêmes hésitent à la franchir ; l'été, elle est encore assez forte pour donner aux campagnes

qu'elle parcourt cette grâce ineffable de fraîcheur et ce charme secret de mélancolie que les eaux répandent autour d'elles. Derrière la rivière, à quelques portées de fusil, les montagnes font leur formidable apparition. Les jours, car il y a de ces jours-là en Afrique, où le ciel ne se montre pas dans l'éclat sans tache de son imposante robe bleue, de gros nuages s'attachent à leurs flancs; alors on se sent attiré sur ces cimes où soufflent ces vents qui enlèvent à la terre les herbes séchées et à l'âme les pensées arides. Malheureusement ces montagnes sont habitées par des gens qui auraient sauvé Obermann du spleen et Werther du suicide en leur coupant la tête à tous deux, s'ils fussent venus rêver de leur côté.

C'est bien pour cela qu'il y a un *bordj* en face d'eux. Les Turcs ont bâti ces murailles, qui ont l'aspect morne et mystérieux des grands murs sans ouvertures. Dans l'Orient, la maison n'est pas, comme chez nous, bavarde et curieuse; elle ne vous demande rien et ne vous dit rien ; elle reçoit la lumière d'en haut dans sa cour faite comme une cour d'abbaye ; elle a ainsi pour sa vie de chaque heure sa portion d'air et de jour ; quand elle veut le ciel dans toute son étendue, elle a ses terrasses. Il y a sur les terrasses de notre *bordj* quelques canons qui m'ont l'air de remonter au temps de Charles-Quint ; des armes sont gravées sur ce bronze, rappelant, dans ce lieu de solitude, les splendeurs de pays lointains et d'âges

passés. Une tour s'élève seule à l'un des coins de la forteresse comme le clocher de l'église, comme la tourelle de la mosquée ; elle est là un signe de commandement plutôt qu'une œuvre de défense : elle donne à l'édifice dont elle se détache quelque chose à la fois de religieux et de guerrier.

Ce *bordj*, ainsi bâti, réunissait, il y a de cela peu de temps, divers membres de la famille humaine. Il était habité d'abord par un *bachaga*, que j'appellerai du premier nom musulman venu, Mohammed, si vous le voulez bien. Mohammed, qui réside là toute l'année, y a ses femmes, ses serviteurs et quelques-uns de ses cavaliers. C'est un ancien compagnon d'Abd-el-Kader, ce qu'on appelle un homme de grande tente ; longtemps il nous a fait une guerre acharnée. Son fusil en a abattu plus d'un parmi ceux que nous avons connus et aimés. Un beau jour il a trouvé qu'il avait fait la guerre sainte assez longtemps pour se conquérir une place digne d'envie dans le ciel du prophète ; il s'est soumis, et est devenu notre serviteur. Maintenant c'est pour nous qu'il brûle de la poudre. Ces conversions n'ont pas chez les Arabes le côté infamant qu'elles auraient chez nous. L'Arabe est *condottiere* par excellence, et, pendant un certain nombres d'années, peut s'engager consciencieusement à casser la tête de ses frères. Mohammed n'excite aucun mépris, mais il soulève de grandes haines, car jamais semblable tyranneau n'a vécu dans un châ-

teau fort aux plus beaux jours de la féodalité. Sir Réginald Front-de-Bœuf lui-même aurait reçu de lui des leçons dans l'art de trouver de l'or en battant la campagne. Mohammed se fait payer l'impôt deux ou trois fois de suite. Un jour, quand il aura vidé tous les silos des environs, quand il n'aura plus à récolter dans la montagne que des coups de fusil, il demandera un congé à la France pour aller à la Mecque. Il ne reviendra pas de son pèlerinage ; il mourra en saint homme auprès du tombeau du prophète, sans qu'aucun spectre trouble sa dernière heure. Sous ce ciel rouge de l'Afrique, le meurtre n'est rien. La terre boit le sang comme la rosée. Dans l'éclatante lumière de ces beaux jours, dans la sereine clarté de ces merveilleuses nuits on n'est pas troublé par les remords. Rien n'est plus calme, à coup sûr, que le visage de Mohammed ; c'est un visage régulier, animé d'un fin sourire, et qu'éclairent deux yeux d'une singulière douceur. Mohammed est vêtu simplement, comme la plupart des chefs arabes, mais il y a dans sa simplicité de l'élégance. Ses armes sont des armes de prix, et il a toujours de magnifiques chevaux qu'il monte avec hardiesse et avec grâce. Il a dans toute sa manière d'être de la dignité et du charme. J'aimerais mieux sa vie, malgré toutes les actions irrégulières dont elle est chargée, que nombre de vilaines petites existences de nos villes. C'est un goût dont je demande pardon à Dieu.

L'hôte le plus important du *bordj* était ensuite un capitaine de zouaves que je nommerai le capitaine Plenho. M. de Plenho est Breton, gentilhomme et chrétien tout comme feu le vicomte de Châteaubriand, et par les élans de cœur, les ardeurs d'esprit, je lui ai même trouvé parfois quelque ressemblance avec René ; mais c'est un René, si René il y a, d'une espèce toute particulière. Que vous dirai-je ? c'est un peu un René de corps de garde. Il me touche mille fois plus que le frère d'Amélie, car sa course à travers le monde n'est point sujette à maint égarement. Il sait où il va, et marche du pas de soldat vers le but qu'il s'est choisi. Depuis qu'il est parti du pied gauche dans la bonne voie, dit-il toujours, il a été droit devant lui ; mais, comme cette seule expression l'indique, il ne faut pas lui demander cette élévation soutenue de langage qui donne aux rêveries de René un si grand charme. Plenho, qui, tout en menant la vie des hommes d'action, appartient par maint côté à l'espèce des songeurs, interrompt parfois ses rêveries par de brusques retours aux plus vives réalités de la vie, que bien des gens peuvent trouver d'un effet fâcheux. C'est une bouche d'or, disait quelqu'un, qui s'est noircie en déchirant des cartouches. Tel qu'il est, il m'a plu, et j'ai eu à transcrire ses paroles le plaisir que j'aurais eu à retracer l'image des beaux sites au milieu desquels il parlait.

Plenho protégeait avec sa compagnie la sûreté du

bordj, qui venait de supporter une assez chaude attaque de la part des gens de la montagne. Ses soldats l'adoraient, et le fait est qu'il voyait en eux une véritable famille. Il les aimait, c'est une comparaison bizarre qui vient de lui, comme madame de Maintenon aimait les demoiselles de Saint-Cyr, et il ajoutait : Je voudrais pouvoir leur servir tous les jours une gamelle des principes qui font l'honnête homme, après la gamelle qui contient les choux et le lard, bien entendu. Tout Plenho est dans cet étrange enchaînement d'idées et de mots.

Plenho m'a dit souvent qu'il avait eu de ces appétits de la mort, comme les reclus en ont dans leurs cellules. Une de ces paroles favorites était encore : Je trouve que la mort me fait faire antichambre trop longtemps. C'est par cette soif ardente, par ce désir immodéré et blâmable peut-être du voyage aux pays inconnus que Plenho m'a semblé se rattacher surtout aux créations de notre inquiétude, aux héros de nos rêveries, aux Manfred, aux Werther, aux René. Dieu merci, il savait aux heures décisives s'inspirer d'un autre esprit que ces fantômes. Quand résonnaient la fusillade et le tambour, il était tout simplement ce que le troupier nomme un vigoureux soldat. Ses vagues tristesses ne l'empêchaient pas de trouver au feu cette ferme et nette plaisanterie qui est la source originale d'où l'on a vu jaillir de tout temps l'héroïsme français.

Un autre hôte du *bordj* était un chirurgien militaire

qu'on avait fait venir d'un régiment de ligne pour soigner les cavaliers des *goum* blessés en combattant nos ennemis. Ce docteur, que je nommerai le docteur Lenoir, nom que je préfère, dirait-il, à Montmorency, à La Trémouille et à tous les noms d'aristocrate, était un excellent homme, mais qui avait la cervelle gâtée par les livres démocratiques beaucoup plus que don Quichotte ne l'eut jamais par les romans de chevalerie. Il aurait fallu qu'une nièce honnête et un brave homme de curé eussent brûlé dans sa cour les œuvres de MM. Louis Blanc, Lamartine, Michelet et consorts. Il avait dévoré toutes les fantastiques histoires de la révolution, et songeait de Danton, de Robespierre, de Saint-Just ni plus ni moins que le héros de la Manche d'Amadis et de Tiran-le-Blanc. Toutefois il s'abstenait un peu des prédications politiques pour ne pas être réduit un beau jour à grossir le nombre de ces docteurs qui veulent guérir la société faute d'autres malades à traiter. Quand il se croyait en lieu sûr, il se dédommageait des prudents silences qu'il s'était imposés. De là, entre le capitaine et lui, des entretiens où de part et d'autre la franchise prenait ses ébats.

Enfin il y avait au *bordj* un personnage dont je n'ai rien à dire : c'était un maréchal-des-logis qui commandait un détachement de spahis. Ce sous-officier avait connu Plenho en France, et, je crois même, était un peu son parent, de sorte qu'il vivait avec lui dans une

certaine familiarité qui avait son explication toute naturelle. Du reste, il usait fort sobrement de la parole, d'abord parce qu'il prenait grand plaisir au silence, et puis parce que Plenho disait d'habitude précisément tout ce qu'il aurait dit, s'il avait été forcé de parler.

Mohammed vivait à part. C'est un supplice pour les Arabes que de prendre notre genre de vie. Dans les régiments indigènes où le contact est journalier entre eux et nous, la séparation est restée profonde; ils semblent, au milieu de nos repas, pleurer la patrie absente ou voilée. On sent, quand ils nous quittent, que leur cœur entonne un chant de délivrance. On avait donc laissé Mohammed à sa liberté. Les trois Français vivaient à la même table. On était au commencement de l'été. Il y avait tous les soirs illumination au ciel. On était attendu par un mauvais lit, tandis que la terrasse était délicieuse. C'était sur la terrasse qu'on dînait. Le dîner fini, des nègres mettaient sur la table le café et les pipes, et les longs dialogues commençaient entre Plenho et le docteur. Quelquefois telle clarté des astres donnait au paysage une si touchante beauté, y mettait une vie qu'on sentait si puissante et si réelle sous ses mystérieuses apparences, que les deux interlocuteurs se taisaient, saisis d'une admiration commune pour l'image visible d'une grandeur inconnue. Le ciel d'Afrique rend religieux. C'est celui que Cicéron vit dans ce songe où l'on découvre

tout à coup sous sa prose païenne les bleues et nocturnes profondeurs d'une vision de Jean-Paul.

II.

PREMIÈRE SOIRÉE. — LA PROFESSION DE FOI DU CAPITAINE PLENHO.

Quelques instants avant de se mettre à table, à l'heure où le soleil se couche, les trois Français étaient réunis sur la terrasse du *bordj*, et ils contemplaient un tableau que je recommanderais au pinceau d'un grand peintre.—Il y avait dans le paysage cette couleur dont Claude Lorrain eut le secret, et ce sentiment ineffable de mélancolie, cette tristesse sereine et profonde que rendait le génie de Poussin. La vaste plaine qui s'étend entre la montagne et la rivière sur laquelle s'élève le *bordj* était déserte. Le soir y projetait déjà quelques ombres, tandis que les montagnes à l'horizon se levaient étincelantes comme des fantômes de gloire. Au milieu de cette solitude, un homme était agenouillé ; c'était Mohammed faisant sa prière du soir dans les formes prescrites par le Koran.

— J'avoue, dit le docteur, que ce spectacle me touche, quoique ce fanatique qui est là-bas s'abandonne à d'aveugles superstitions en prenant des attitudes contraires à la dignité de l'homme. Tous les

jours, ajouta-t-il d'un ton sentencieux, je me confirme dans mon opinion, qui du reste est celle des grands maîtres : je repousse les religions, mais je m'incline devant Dieu, devant un Dieu ami de la raison, ennemi du fanatisme, dégagé des prêtres...

— Enfin devant un Dieu philosophe, interrompit Plenho, repoussant la milice des saints et la noblesse des martyrs pour choyer le prêtre bon vivant, l'honnête homme qui se moque du maigre et maint autre personnage de même nature. Je connais vos rêves, docteur. Vous voulez aussi un dieu populaire, brouillé avec l'étiquette, déclinant tout honneur, le premier magistrat et non pas le monarque de la création.

— Je ne veux pas, repartit le docteur, outré de ce persiflage, du Dieu des moines, des capucins, des momeries...

— Vous vous échauffez, docteur, fit Plenho, et le dîner se refroidit : deux mauvaises choses. Allons nous mettre à table, et nous reprendrons ensuite notre discussion.

Quand le dîner fut fini, quand les pipes furent allumées et quand ce premier moment fut passé du silencieux recueillement dont on éprouve volontiers le besoin après un honnête repas :

— Je suis sûr, docteur, dit Plenho, que vous me trouveriez bien ridicule, si je disais en ce moment *mes grâces*. Votre orgueil philosophique se révolterait contre cette momerie, pour parler votre langage, et vous di-

riez à coup sûr : Je viens de dîner avec un capucin déguisé en capitaine de zouaves. Avouez pourtant que sous ce beau ciel, en fumant dans cette longue pipe, en buvant ce savoureux café et en digérant ce très-suffisant dîner que nous ne sommes pas sûrs d'avoir chaque jour, vous éprouvez pour vous ne savez qui un certain sentiment de reconnaissance qu'il vous serait assez agréable d'exprimer. Écoutez-moi un peu, je vous prie. Je demande pardon à Dieu de la situation profane dans laquelle je vais vous prêcher ; mais si, tout en fumant, je parviens à vous convertir, vous n'en serez pas moins converti que si je tenais en main un crucifix, si j'étais en surplis et établi dans une chaire. Voici donc ce que je vous dirai :

Il y a longtemps que je suis brouillé avec les livres, mon éloquence doit s'en ressentir un peu ; mais, toutes les fois que les hasards de ma vie me font rencontrer un bouquin, je fais une débauche de lecture. Il y a quelque temps, je trouvai dans la mauvaise auberge d'un petit village de colons un volume dépareillé de Jean-Jacques qui contenait précisément la profession de foi du vicaire savoyard, et je relus ce célèbre morceau de rhétorique dont j'avais perdu le souvenir. La profession de foi du vicaire se divise en deux parties, une qui est l'éloge de la religion naturelle, de cette religion dont nous avons pu apprécier les bienfaits sous le règne de son grand pontife, M. de Robespierre ; l'autre, qui est la critique superbe, faite dans la lan-

gue d'Helvétius et du baron d'Holbach, de toute foi révélée, de tout culte établi, particulièrement de la foi chrétienne et du culte catholique.

Dans ce long discours, deux choses m'ont uniquement frappé, qui sont précisément les doctrines d'où naît ma complète séparation des philosophes. « Dieu, dit Jean-Jacques, ne peut aimer que l'ordre, il est trop loin de nous pour pouvoir aimer les hommes. » Puis il résume tout son système de religion naturelle par ces paroles : « Je tâche de m'élever à l'Être suprême par la méditation, mais je ne prie jamais. » Mon cher docteur, je crois que Dieu veut bien nous aimer, et j'ai une passion violente pour la prière.

On se demande pourquoi les philosophes ont cette sécheresse qui nous rebute, ce froid glacial qui nous oppresse au milieu des magnificences de leurs œuvres; c'est tout simplement parce qu'ils ont chassé de leur cité la prière et l'amour, ce qui fait la religion chrétienne et la foi catholique.

« Pourquoi prierais-je Dieu? » dit Jean-Jacques. Je répondrai: Pour tout. « Je ne désire pas d'honneurs, » s'écrie-t-il. Je ne crois pas, mon cher docteur, que l'ambition me tourmente beaucoup. Je ne serais pas fâché, certainement, de commander un jour le régiment de zouaves : plus j'ai de soldats à mener au feu, plus je suis heureux, j'en conviens; mais si demain une balle m'atteignait dans la poitrine, alors que j'ai tout simplement une compagnie sous mes ordres, je

ne mourrais pas, je vous jure, en regrettant la gloire d'un maréchal de France, et s'il plaît aux chefs quelconques de notre mobile gouvernement de me laisser devenir, comme tant de braves gens beaucoup moins sots qu'on ne le pense, un capitaine en cheveux blancs, je n'accuserai pas ma destinée. Je consacrerai avec bonheur à mon troupeau, pour parler comme un illustre prélat, les restes d'une ardeur prête à s'éteindre. Non, la soif des dignités ne m'altère pas, et pourtant je prie; je demande à Dieu de rester un honnête homme et un brave soldat. Je crois à la grâce.

« Je sais ce qu'il faut faire, dit Jean-Jacques, ma conscience me le dit. » Savoir, c'est bien, mais ce n'est pas assez; c'est de pouvoir qu'il s'agit. Si je commandais par hasard, j'en serais du reste fort marri, un peloton de philosophes, et si je me trouvais avec cette troupe en face d'un mamelon occupé par une batterie russe, mes philosophes sauraient fort bien qu'il y aurait une chose à faire, marcher sur la batterie et l'enlever; mais le feraient-ils? C'est là ce dont je doute. A chaque instant, nous apercevons un but vers lequel nous savons qu'il faut marcher; mais la force nous manque pour l'atteindre : c'est à Dieu que nous demandons cette force. Et puis il y a dans la prière un charme infini. Ainsi, quoique assurément l'Afrique soit une magnifique contrée, et qu'un zouave ne soit pas Gros-Pierre atteint de la nostalgie dès qu'il ne voit plus le coq de son clocher, je ne vous

cacherai pas, docteur, que par moments je ressens le mal du pays. Au milieu de ces cactus, de ces aloès, de ces lauriers-roses, je regrette la haie rachitique et le pommier rabougri. Eh bien! ne pensez-vous pas qu'il m'est doux, quand au milieu d'une étape le regret de la patrie absente me prend trop vivement le cœur, de me dire qu'après tout j'ai au-dessus de moi une patrie qui accompagne chacun de mes pas? Pour que le ciel nous soit vraiment une patrie, il faut que notre amour y aille chercher un Dieu qui ne soit pas isolé de nous.

J'ai besoin d'un Dieu qui nous aime; or, quel Dieu peut plus nous aimer que celui qui nous a donné son fils....

Ici le docteur interrompit Plenho. — Voici, par exemple, s'écria-t-il, ce que je ne puis pas laisser passer. Je ne demande pas mieux que de voir dans Jésus-Christ un législateur, un homme fort avancé pour le siècle dans lequel il a vécu; mais un Dieu, allons donc, mon cher Plenho, et la Vierge...

— Je veux vous arrêter, dit Plenho, avant que vous ayez contristé ce beau ciel, et que l'ange qui laissa tomber une larme sur le jurement de mon oncle Tobie ait enregistré un blasphème de plus. Je crois en la divinité de Jésus-Christ, et j'y crois en me fondant sur l'Évangile. Tenez, docteur, je vais vous confier ce qui peut-être a contribué le plus à me rendre chrétien. Depuis que je suis d'ordinaire en cam-

pagne, je lis peu, comme je vous le disais tout à l'heure; cependant je n'ai jamais cessé d'avoir deux livres dans ma cantine : ces deux livres sont l'Évangile et l'Imitation de Jésus-Christ. Un soir que je m'étais couché fatigué d'un combat assez vif, mais que je me trouvais, contre mon habitude, agité, inquiet, et privé évidemment pour de longues heures des secours efficaces du sommeil, j'ouvris mon Évangile et je tombai sur ce verset : Je vous le dis à vous qui êtes mes amis, ne craignez pas ceux qui peuvent vous tuer et ne peuvent rien faire de plus.» J'éprouvai ce frisson que l'enfant bien nourri, dit Montaigne, doit ressentir en lisant l'Énéide, mais que l'Énéide, pour ma part, ne m'a causé jamais. Je me dis : Voilà une parole qui surpasse en grandeur tout ce que l'histoire nous a jamais transmis de paroles héroïques. Le mot de La Rochejaquelein n'est rien à côté de celui-là : ce n'est pas un homme qui a parlé.

Mon cher docteur, quoique je ne sois pas aussi ennemi de la matière que je voudrais l'être pour mon salut, j'ai toujours aimé l'idéal; je l'ai cherché longtemps dans les rêves des poëtes et dans mes propres songeries, je le poursuis encore à travers les enchantements de la nature; jamais il ne m'est apparu comme à travers les pages de l'Évangile : c'est dans ce livre sacré que j'ai vu le divin fantôme. Aussi je ne comprends plus rien maintenant à ce cri éternel des philosophes : Où sont les

miracles du Christ? — Les miracles du Christ sont dans l'œuvre même qu'il nous a laissée.

Des sentiments surhumains rendus en surhumaines paroles, voilà, suivant moi, les miracles incontestables que nous offre l'Évangile. Ainsi pour prendre un exemple entre mille, quand, dans cette maison où Jésus s'est arrêté afin d'enseigner la parole de vie, une courtisane entre tout à coup, baigne de ses larmes et essuie de ses cheveux les pieds du divin maître, d'où vient l'action de cette femme? d'où viennent ses pleurs? N'y a-t-il pas dans cette douleur de la pécheresse un mystère plus saisissant que la constance des martyrs, un plus éclatant prodige que la guérison du paralytique et la résurrection même du mort? Pourquoi cette créature se sent-elle souillée ? Quelle nouvelle idée de pureté est donc née au fond de l'âme humaine? Quelle puissance a fait jaillir la source de ses étranges larmes, pleines à la fois de tristesse et de douceur? Trouvez-vous dans toute la poésie païenne une femme qui pleure comme la pécheresse de l'Évangile? Celle-ci pleure l'amant qui l'abandonne, celle-là l'enfant qu'elle a perdu : aucune n'est atteinte de ce trait invisible qui met au cœur une souffrance bénie.

C'est parce que l'idéal est si profondément empreint dans toutes les pages de l'Évangile que je repousse avec énergie l'interprétation nouvelle que certains démocrates de nos jours ont voulu donner aux livres

saints. Je crois, docteur, que l'esprit de Jésus-Christ n'est avec aucun des vôtres. Il nous enseigne l'humilité, et vous êtes l'orgueil; — la soumission, et vous êtes la révolte; — le renoncement aux biens de cette terre, et la conquête des trésors visibles est maintenant la seule croisade que vous prêchez. — Qu'est-ce qu'a fait votre grande révolution, celle qui est pour vous la loi et les prophètes, que vous célébrez maintenant dans une sorte de langue à part, où le néant de la philosophie se mêle à l'obscurité du mysticisme? Votre révolution a renversé la croix, elle l'a foulée aux pieds avec une rage dont on ne pourrait trouver d'exemple qu'en ces mystérieux accès de démence impie qui excitaient les saintes épouvantes et les terribles colères du moyen âge; puis maintenant vous venez trouver le Dieu crucifié, dont vous avez recommencé la passion, dont vos forfaits étaient depuis longtemps le supplice, car vos forfaits étaient les visions qui arrachèrent à sa nature humaine les larmes et les sueurs de la dernière nuit. Et comment vous offrez-vous à celui dont vous avez été de si implacables tourmenteurs? Est-ce avec un cœur repentant, avec un esprit changé, avec cette humilité que de tout temps il a demandée à ses amis, comme il disait dans la divine mansuétude de son langage? Non : vous venez à lui avec la subtilité du scribe et la superbe du pharisien. Au lieu de vous prosterner à ses pieds et d'attendre que son regard vous cherche dans la

poussière, il semble que vous lui tendiez la main comme à un ennemi vaincu. Vous venez lui offrir une place parmi les vôtres, à la condition qu'il déposera sa couronne immortelle. Ce n'est plus la volonté de Dieu, c'est la vôtre qui va lui donner cette fois pour toujours la nature humaine. Allez, votre retour à Jésus n'est qu'un sacrilége, votre christianisme n'est qu'une folie!

Je suis convaincu que l'Évangile réprouve toutes les maximes séditieuses que prétendent en tirer certains esprits. J'ai lu, il y a quelque temps, les commentaires faits sur l'œuvre divine par une grande intelligence qui s'est perdue. Je n'ai jamais vu que contraste entre le texte sacré et la prose du commentateur. Là où Jésus parle de la pauvreté, on m'entretient des richesses; là où il prêche la paix, je lis une invocation à la violence; là où se montre la cité divine, c'est la cité humaine qui vient se placer avec tout son fracas, toutes ses vanités et tout son trouble. Je crois donc l'Évangile étranger à tous vos systèmes, hostile à toutes vos nouveautés; mais je ne vous reconnais même pas le droit de l'interroger, parce que c'est un livre qu'on ne doit ouvrir qu'après l'avoir adoré. Je ne discuterai votre christianisme que le jour où vous reconnaîtrez Jésus-Christ.

Maintenant je ne suis pas seulement chrétien, je suis catholique. Je n'ai pas étudié la théologie. Quelques lambeaux de mon catéchisme, restés dans

ma mémoire avec quelques fragments de mes prières, voilà toute ma science sacrée ; mais j'aime précisément dans le catholicisme les deux choses sur lesquelles portent les reproches qu'on lui adresse d'habitude, la pompe de ses églises et l'hommage qu'il rend aux saints. On va sans cesse répétant que la nature est le temple le plus digne de Dieu ; personne ne peut contester que le paysage qui est sous nos yeux ne l'emporte, en effet, sur tout ce qui peut être bâti par les hommes. Je dirai ceci tout simplement, c'est que le catholicisme ne se refuse pas le moins du monde à mêler, lorsqu'il le peut, les magnificences de la nature à la célébration de ses mystères. Quelquefois des prêtres ont suivi nos colonnes, et la messe alors a été dite sous le ciel. Vous savez, comme moi, docteur, quel effet les messes célébrées ainsi ont toujours produit sur nos soldats. Alors qu'au nom de la tolérance votre parti emprisonnait et tuait les prêtres, quelques croyants, sur les côtes de la Bretagne, ont été quelquefois entendre dans des bateaux la messe que célébrait un prêtre proscrit. Aucun catholique ne s'imagine que ses ministres ne puissent, en plein air, s'unir aussi complétement à Dieu que sous les voûtes d'une cathédrale ; mais nous sommes forcés d'avoir des temples, comme nous sommes forcés d'avoir des villes : eh bien ! je trouve, pour ma part, fort à propos qu'on cherche à réunir dans ces temples l'or, les fleurs, l'encens, la peinture, tout ce que cette terre a de plus

précieux. Les musulmans se départent dans leurs mosquées de l'habituelle délicatesse de leurs goûts. D'ordinaire, leurs maisons n'offrent que de simples murailles au dehors, et présentent à l'intérieur mille recherches; les murs de leurs mosquées, au contraire, sont couverts de festons, tandis que l'intérieur en est plus nu que celui d'un temple luthérien. Dans le pays catholique par excellence, en Espagne, les églises sont, comme l'âme du juste, simples au dehors, pleines de splendeurs au dedans.

En définitive, l'éclat de l'or, l'harmonie de l'orgue, les parfums de l'encens, viennent aussi bien de Dieu que la grandeur des montagnes, la transparence du ciel et la mystérieuse étendue de la mer. Si l'or, l'encens et l'orgue peuvent donc nous être parfois des ailes pour nous emporter vers Dieu, je crois que nous ne devons pas repousser leur secours ; mais ce qui vous irrite encore plus, docteur, que la pompe du catholicisme, c'est l'espèce de cour céleste dont nous entourons Dieu. Je suis sûr que l'hommage rendu aux saints vous atteint dans votre foi politique. Il est contraire à l'égalité, n'est-ce pas? Heureusement nous ne trouverons pas l'égalité dans l'autre monde plus que dans celui-ci. Il y a dans la cité céleste un livre d'or. Travaillons dès à présent pour que nos noms y soient inscrits un jour.

— Mon cher Plenho, dit le docteur, je crains bien de n'être qu'un roturier là-haut.

— Je voudrais, docteur, fit gravement le capitaine, que ce fût vraiment votre conviction; je saluerais dès ce soir en vous un des signes auxquels se reconnaît la noblesse de Dieu. »

III.

DEUXIÈME SOIRÉE. — SUITE LOGIQUE DE CE QU'ON VIENT DE LIRE.

Le docteur avait une petite propriété en Beauce ou en Normandie dont il ne parlait jamais qu'avec attendrissement. C'était là qu'il comptait, disait-il souvent, aller se reposer des fatigues de la vie errante aussitôt qu'aurait sonné l'heure bienheureuse de la retraite. Le docteur avait une mère qui lui avait envoyé bien des fois d'honnêtes épargnes destinées à payer de folles dettes. Il n'avait jamais reçu cet argent sacré sans verser une larme, et il répétait sans cesse: « La pauvre bonne femme (c'est ainsi qu'il appelait sa mère) méritait un autre fils que moi. » Le docteur n'en était pas moins un ennemi acharné de la propriété et de la famille.

C'étaient, suivant lui, des attentats à la nature, car la nature revenait à tout propos dans la bouche du docteur, qui était un disciple de Jean-Jacques. Il

avait une phrase favorite, digne d'Anacharsis Clootz : « Je ne reconnais, disait-il, qu'une seule propriété, la terre qui est le domaine de l'homme, et qu'une seule famille, la race humaine. » Il avait l'habitude, après cette sentence dont il attendait majestueusement l'effet sur ses auditeurs, de garder un instant de silence qu'il occupait à tirer quelques bouffées de sa pipe et à vider soit son verre d'eau-de-vie, soit sa tasse de café, soit sa chope de bière.

— Nous avons parlé de la religion hier, dit Plenho, nécessairement nous devons ce soir parler de la propriété et de la famille; et sur les opinions que j'ai déjà défendues, docteur, vous connaissez celles que je vais défendre.

— Oui certainement, repartit le docteur, vous allez défendre le vieux monde et ses abus; mais le Christ dont vous me parliez hier n'était pas propriétaire...

— Je ne le suis pas non plus, répondit le capitaine; il y a longtemps que Plenho est sorti de ma famille. Ce pauvre château est tombé, en 93, entre les mains d'un ardent patriote, car vos prophètes, mon cher docteur, ne dédaignaient pas la propriété; ils la trouvaient bonne pour eux et pour leurs enfants. La maison de mes pères est échue à un M. Triquet, ancien fabricant de clous, je crois, dont le fils avait bien morbleu, l'aplomb de vouloir s'appeler M. de Plenho à la fin du règne de Louis-Philippe. J'ai mis bon ordre à cette prétention, et j'ai fait voir à mon Triquet comment un

vrai Plenho portait son nom ; mais enfin je n'ai pas sous le soleil un arpent de terre, et je n'en suis pas moins attaché à la propriété. Tenez, voici un des faits qui m'ont le plus péniblement affecté dans ma vie militaire.

Je commandais l'an dernier l'avant-garde d'une petite colonne qui opérait en Kabylie. On s'était battu dans la journée, les troupes étaient lasses. Il s'agissait de trouver un bon terrain pour les bivouacs. Le général m'ordonna d'occuper un champ cultivé comme le sont les champs des Kabyles. C'était un terrain couvert d'une verdure où commençaient à se mêler des teintes blondes, un magnifique champ de blé. Je foulais ce sol à contre-cœur, lorsque j'aperçus devant moi un homme dont je vois encore la figure, portant la petite calotte et la chemise courte du Kabyle. Cet homme ne bougeait pas, il m'attendait les bras croisés; quand je fus près de lui et qu'il me vit ordonner à mes zouaves de camper : « Tu ne sais donc pas, me dit-il, que tu es sur mon champ ? » Cette idée ne paraissait point dans son regard qu'on pût sciemment porter une atteinte à sa propriété. « On m'a donné l'ordre d'installer mes hommes ici, lui répondis-je, il faut que j'obéisse. — Mais tu veux donc me prendre mon champ? s'écria alors le Kabyle, je te dis que c'est mon champ. Ce que tu fais là n'est pas juste. » Il y avait dans cet appel à la justice, fait sous le ciel, au milieu d'une solitude, par un homme désarmé, quelque chose qui

me causa une violente émotion. Je suis de ceux que la faiblesse touche encore jusqu'aux larmes et que la justice altère, suivant une belle expression du Christ. Force me fut bien d'obéir à ma consigne cependant, et bientôt nos zouaves eurent mis à néant les trésors que Dieu avait jetés dans ce coin de terre. Tout ce que je pus faire à grand'peine, ce fut d'empêcher qu'on ne tuât le Kabyle sur son champ, qu'il ne voulait pas quitter. L'idée de la propriété a jailli vivement pour moi de cet incident; elle est restée dans mon esprit sous une forme naïve et sacrée.

Les économistes et les philosophes ont écrit sur la propriété des traités que je n'ai pas lus. Mes opinions à moi sur cette matière, comme sur presque toutes les autres, sont tirées tout simplement d'une sorte d'instinct: cela doit vous plaire à vous, docteur, qui aimez tout ce qui vient de la nature. La propriété, c'est par ce côté-là surtout qu'elle me touche, me paraît un lien d'affection que Dieu a voulu établir entre les choses et nous. Allez vous promener souvent dans un bois, et faites d'habitude une halte sous un arbre dont l'ombrage vous paraît répandre une particulière fraîcheur: au bout d'un certain temps, une liaison se sera établie entre cet arbre et vous. « Je vais, direz-vous, me reposer sous mon arbre; mon arbre est plus beau cette année-ci que l'an dernier. » Cette liaison s'exprimera par le mot qui indique la possession. Nous désirons posséder tout ce que nous aimons, et une mystérieuse

délicatesse de notre nature fait qu'excepté Dieu, nous désirons posséder à nous seuls l'objet de notre amour. Vous, docteur, qui aimez tant Jean-Jacques, vous rappelez-vous l'éloquente douleur de votre maître lorsqu'il aperçoit tout à coup des traces humaines au milieu d'un paysage dont il espérait que ses regards avaient seuls contemplé la beauté? Pourquoi le philosophe, à cette vue, éprouve-t-il une tristesse amère? C'est assurément parce que la jouissance d'autrui lui gâte la possession idéale de ces merveilles dont il s'était déjà fait le maître jaloux et solitaire.

Je vois, docteur, sur votre visage une grimace qui veut dire : — Ceci est de la poésie. — Une autre fois je vous prouverai, car c'est là un de mes thèmes favoris, qu'il ne faut pas confondre, comme on le fait toujours, la poésie et la rêverie. La rêverie est mortelle à la société ; c'est le faux, c'est le chimérique. La poésie, au contraire, est le plus indispensable élément de la grandeur et de la prospérité d'un peuple ; la poésie n'est pas autre chose que la partie splendide de la réalité. Qu'est-ce que le drapeau, si ce n'est de la poésie? Qu'est-ce que la patrie? qu'est-ce que la guerre? qu'est-ce que l'honneur? Tout cela est de la poésie. La propriété, comme toute chose, a son côté poétique, qui est peut-être son plus sérieux côté.

Ainsi, comme la patrie, elle est faite souvent de terre et de pensée. Il est bien certain que si Plenho m'appartenait au lieu d'appartenir aux Triquet, j'y verrais

autre chose que des murailles, des arbres et une pièce d'eau : j'y retrouverais la vie de ma famille, l'esprit de ma maison; mais j'ai pris mon parti d'être prolétaire. Je n'ai pour toute propriété que mon sabre, comme je n'ai que ma compagnie de zouaves pour toute famille.

Car vous le savez, reprit Plenho après un instant de silence, je ne suis pas comme vous, docteur, je n'ai pas une mère qui, tous les mois, m'envoie des conseils pour me sauver et de l'argent pour me perdre. Tout ce que j'ai aimé est là où je désire qu'une balle me dépêche bientôt. Cependant, quoiqu'il n'y ait plus de famille pour moi en ce monde, le culte de la famille est dans mon cœur et y restera. C'est un sentiment, pour parler en troupier, que Dieu trouvera dans mon sac, quand il me passera l'inspection là-haut.

Il y a quelques mois, je faisais la corvée de siéger dans un conseil de guerre. On traduisait devant nous un chasseur qui avait dissipé ses effets de petit équipement. — Ce n'était pas un sujet intéressant. — On sentait un vilain soldat, mou sur le terrain, turbulent au quartier, paresseux, ivrogne, mal tenu; son relevé de punitions était effroyable. Le conseil semblait disposé à lui appliquer la loi militaire dans toute sa rigueur; mais, quand le capitaine-rapporteur se fut assis, voilà qu'il se lève un avocat, à peu près aussi éloquent que son client aurait pu l'être, un pauvre diable aux cheveux gras, à la robe usée et au visage tatoué par l'ivrognerie, piteux, grotesque et crasseux

fantôme du vice et de la misère. Ce personnage ainsi fait nous lit une lettre que le père de l'accusé adressait au capitaine de son fils. Le père était un ancien soldat qui avait perdu une jambe et gagné la croix à Lutzen, un membre enfin de cette chevalerie populaire qui fut la vraie noblesse de l'empire. Cette lettre était simple, touchante, énergique; elle respirait l'honneur de l'homme de poudre et de l'homme des champs. « On ne voudra pas, disait ce vieux brave, m'ôter la joie de mon ruban; on ne voudra pas me déshonorer mon nom que savait l'empereur. » Le conseil fut ému, et le chasseur fut acquitté.

Certes, l'auditoire le plus démocratique eût applaudi à cet acquittement, et cependant le conseil de guerre obéissait à la loi qui est l'origine de toutes les aristocraties. Il reconnaissait cette force sacrée, cette vertu souveraine de la famille, sans laquelle, suivant moi, il n'y a pas de société. On ne saurait trop introduire dans la cité d'autre élément que la matière; on ne saurait trop, dans toutes les institutions humaines, imiter Dieu, c'est-à-dire mettre une vie d'une nature spirituelle, d'un ordre supérieur, sous la vie brutale du fait. La famille est dans la société un élément immatériel. Cet homme, qui aimait tant son enfant, est mort : dans la cité visible, ce n'est plus qu'un cadavre sous une pierre; mais dans la cité idéale, c'est encore un être vivant si la famille est respectée; c'est encore un être protecteur pour ce qu'il aimait, pour ce qu'il

autre chose que des murailles, des arbres et une pièce d'eau : j'y retrouverais la vie de ma famille, l'esprit de ma maison; mais j'ai pris mon parti d'être prolétaire. Je n'ai pour toute propriété que mon sabre, comme je n'ai que ma compagnie de zouaves pour toute famille.

Car vous le savez, reprit Plenho après un instant de silence, je ne suis pas comme vous, docteur, je n'ai pas une mère qui, tous les mois, m'envoie des conseils pour me sauver et de l'argent pour me perdre. Tout ce que j'ai aimé est là où je désire qu'une balle me dépêche bientôt. Cependant, quoiqu'il n'y ait plus de famille pour moi en ce monde, le culte de la famille est dans mon cœur et y restera. C'est un sentiment, pour parler en troupier, que Dieu trouvera dans mon sac, quand il me passera l'inspection là-haut.

Il y a quelques mois, je faisais la corvée de siéger dans un conseil de guerre. On traduisait devant nous un chasseur qui avait dissipé ses effets de petit équipement. — Ce n'était pas un sujet intéressant. — On sentait un vilain soldat, mou sur le terrain, turbulent au quartier, paresseux, ivrogne, mal tenu; son relevé de punitions était effroyable. Le conseil semblait disposé à lui appliquer la loi militaire dans toute sa rigueur; mais, quand le capitaine-rapporteur se fut assis, voilà qu'il se lève un avocat, à peu près aussi éloquent que son client aurait pu l'être, un pauvre diable aux cheveux gras, à la robe usée et au visage tatoué par l'ivrognerie, piteux, grotes



fantôme du vice et de la misère
fait nous lit une lettre que le
au capitaine de son fils. Le père
qui avait perdu une jambe et
un membre enfin de cette che
la vraie noblesse de l'empire.
touchante, énergique; elle
l'homme de poudre et de
ne voudra pas, disait ce vieux
mon ruban; on ne voudra
nom que savait l'empereur
chasseur fut acquitté.

Certes, l'auditoire le plus
à cet acquittement, et
obéissait à la loi qui
craties. Il reconnaissait
souveraine de la famille
il n'y a pas de société
dans la cité d'autre
saurait trop, dans
imiter Dieu, c'est-à-
spirituelle, d'un ord
du fait. La famille
matériel. Cet homme
mort: dans la cité
sous une pierre; mais
un être vivant si la

aime toujours dans le pays où la volonté de Dieu l'a envoyé. Je ne sais rien qui me touche plus qu'un homme servant dans le tombeau ceux qu'il a laissés dans ce monde par l'honneur dont il a entouré son nom. Je ne sais pas une pensée plus capable de nous faire sortir à notre gloire des épreuves qui nous sont imposées quelquefois par la vie sociale que celle-ci : Quelqu'un profitera de mes souffrances, et n'invoquera pas en vain mon souvenir.

Cette expression, « la foi de mes pères, » m'a toujours touché, et, quand je ne tiendrais pas à la religion catholique par d'autre lien que le baiser donné par mon père mourant au crucifix, ce serait pour moi un lien que rien ne saurait briser. Il y a un monde où je sens de la douceur, du bien-être, cette bienfaisante et mystérieuse chaleur de l'espérance et de l'amour ; il y a un monde où j'ai froid : ce monde où le froid me saisit, c'est celui où l'on n'offre pour nourriture à mon âme que des idées de philosophes, où, au lieu du Père qui est aux cieux, qui nous délivre du mal et nous donne notre pain de chaque jour, on veut me faire adorer le dieu de Jean-Jacques, un dieu qui dédaigne ma prière, ne s'associe pas à mes combats, ne sait pas mes douleurs, un dieu qui voit l'ordre universel et ne me voit pas. Le philosophe qui inventa ce dieu devait être un mauvais père. La Providence a voulu qu'il portât dans la postérité ce stigmate de s'être fait un inconnu pour ses enfants, afin de montrer le néant de sa

doctrine, afin d'aliéner aux mensonges pompeux de ses enseignements cette droite et décidée intelligence que les humbles ont dans le cœur. Eh bien! voyez ce fatal enchaînement de toutes choses : la société, qui, au lieu du Dieu de notre religion, veut un Être suprême, est comme Jean-Jacques ; elle repousse la famille, elle remplace le foyer domestique par l'hospice, car ses gymnases ne seront jamais que des hospices. Les enfants qui ne doivent connaître ni les joies ni les vertus de la famille naissent plus malheureux que les muets, les paralytiques, les aveugles ; ils sont déshérités de biens plus précieux que la parole, le mouvement et le jour.

Plenho se tut, et pendant quelque temps le silence régna entre les trois Français. Chacun se rappelait ces souvenirs du foyer que notre cœur nous tient en réserve comme des mélodies secrètes qui, à certaines heures, nous apportent parfois la gaieté, bien plus souvent la tristesse, mais nous arrachent toujours aux ingrates misères de cette vie. Les trois hommes qui contemplaient ce ciel étincelant de l'Afrique voyaient sans doute dans leur mémoire un ciel moins éclatant mais plus doux, le ciel sous lequel, le soir, nous descendions au jardin pour jouer quand nous étions enfants, pour rêver et pleurer peut-être à l'âge où luit sur nos pensées le regard si inquiet et si doux, si gai et si songeur de la jeunesse.

Le docteur, qui, en définitive, n'était pas accoutumé

à errer longtemps dans les sentiers de la rêverie, fut le premier qui rompit le silence. Donnant à son regard une expression qui voulait être éminemment fine et légèrement moqueuse, il apostropha ainsi le capitaine:

— Puisque vous aimez tant la famille, mon cher Plenho, vous devez avoir un respect profond pour le mariage, et ce sentiment-là a dû vous causer de terribles embarras dans votre vie de garçon. Vous devez considérer l'adultère comme le plus impardonnable des crimes. Vous avez donc eu toujours une existence bien dure ou une conscience bien tourmentée.

— Docteur, répondit le capitaine, vous recourez à une espèce d'argument qui devrait être toujours banni de la discussion : vous prenez ma personne à partie. Je pourrais clore le débat ; mais votre interpellation ne me gêne pas, et je suis au contraire content d'y répondre. Il y a un évangile sur lequel j'ai souvent médité, c'est celui de la femme adultère. Je le sais presque par cœur ; je l'aurais traité sur la toile, si j'étais peintre ; j'en aurais fait une ode, une épître ou une élégie, si j'étais poëte. Voici le tableau que les saintes Écritures nous ont conservé. Jésus est assis et trace des caractères sur le sable ; une grande foule l'entoure ; tout à coup, amenant une pauvre femme pour laquelle je me suis senti toujours pris, je l'avoue, d'une tendresse infinie, et dont il me semble que je reconnaîtrais dans l'autre vie le visage doux et confus, des docteurs lui disent que cette femme est adultère, et demandent

l'exécution de l'abominable loi d'Israël. Jésus fait cette immortelle réponse que vous savez, et continue, dit l'Évangile, à écrire sur le sable.

Croyez-vous qu'il n'y ait pas un sens caché dans cette rêverie divine qui ne s'interrompt même pas? Le christianisme, j'en suis convaincu, a de mystérieuses indulgences pour tout ce qui vient de la source où il puise le charme de ses plus douces et de ses plus conquérantes paroles. Quand je vois Madeleine prosternée aux genoux du Christ et essuyant de sa chevelure les pieds du divin maître, il me semble que je saisis un symbole. Celui qui a été ici-bas l'image adorable de l'amour céleste a permis qu'il y eût à ses pieds une place pour l'amour né de l'humanité. Seulement il a voulu ce terrestre amour non point comme l'adorait l'antiquité, radieux, triomphant, ivre de lui-même ; il l'a voulu humilié, repentant, versant des larmes. Docteur, je vais vous dire ma pensée : si elle n'est pas celle d'un théologien, elle est celle d'un homme qui lit et qui aime les livres saints. Je crois qu'il y a un genre de faiblesse qui ne trouve pas grâce devant Dieu : c'est précisément le vice tel que le glorifient les philosophes, qui se dit maître des hommes de par la chair, et justifie par une fausse maxime tout acte dépravé ; mais la faute humble et douloureuse qui s'accuse au lieu de se justifier, qui se présente à Dieu comme la pauvre créature qu'amenaient devant lui les pharisiens, escortée de la confusion et du repentir, celle-là, j'en suis

sûr, est souvent absoute, et quand elle est d'une certaine nature, peut-être emporte-t-elle en se retirant plus que la miséricorde du divin juge.

— Mon cher Plenho, repartit le docteur, vous auriez pu être confesseur de Louis XIV, car je trouve à vos homélies quelque chose qui sent terriblement les maximes des jésuites.

— Je respecte infiniment, fit Plenho, la société de Jésus; mais tenez, docteur, pour en finir avec ce qui me regarde, puisque vous m'accusez de vous parler en jésuite, je vais vous parler en zouave. Je réfléchis un peu; mais comme, après tout, une balle peut me casser la tête d'un moment à l'autre, je trouve qu'il est inutile de me trop fatiguer le cerveau. La plupart de mes soldats entendent très-volontiers un bout de messe et même la messe tout entière; cela ne les empêche pas de se donner un coup de sabre et d'avoir sur les bras des cœurs enflammés. Je puis fort bien avoir quelques traits de ressemblance avec eux. Vous me trouverez inconséquent; vous autres démocrates, vous ne devriez jamais parler d'inconséquence. Pratiquez l'égalité, la fraternité, la tolérance, seulement comme nous pratiquons la religion. Je crois, du reste, qu'il peut être pardonné aux gens de guerre plus de choses qu'aux gens de plume ou de parole, à tous ceux enfin qui veulent bien être l'intelligence de la patrie, mais ne veulent pas en être la peau. J'ai fait une fois six lieues en cacolet avec une balle entre les côtes. Une

de ces fièvres que le troupier emporte toujours comme un souvenir de l'Algérie s'était jointe à ma blessure. Je vous jure, docteur, que, si j'ai péché, j'ai expié ce jour-là bien des fautes. Je crois volontiers à l'utilité des souffrances pour notre salut. Si mes idées sur le duel et l'adultère sont coupables, j'espère que quelques os cassés me les feront pardonner; nos douleurs sont nos patenôtres. — Et Plenho se leva en entonnant ce refrain si connu :

Et allez donc, sonnez, trompettes!
Et allez donc, sonnez, clairons!

Bien des braves, à ce refrain-là, ont fait joyeusement leur dernière étape.

IV.

TROISIÈME SOIRÉE. — DE L'ESPRIT MILITAIRE.

Une des thèses favorites du docteur était la dégradation de l'état militaire tel que l'a fait notre société. Il attendait avec impatience, disait-il souvent, le moment où il cesserait de vivre parmi les suppôts de tous les pouvoirs, car enfin, s'écriait-il le soir même où il eut avec Plenho sa dernière conférence, votre système de soldats qui ne doivent point raisonner nous conduit à servir indifféremment le bien et le mal, le juste et l'injuste.

— L'armée, repartit Plenho, est comme l'Église; elle rend à César ce qui appartient à César. S'il en est ainsi, direz-vous, il n'y a pas de gouvernement monstrueux qu'elle ne puisse soutenir. Cela n'est pas, car il y a des moments où César, c'est-à-dire tout principe d'ordre et d'autorité, disparaît du monde. Dans ces moments, l'armée n'a plus de rôle politique; elle cherche son mot de ralliement autre part que dans la loi capricieuse, éphémère et avilie qui gouverne la société. Ainsi, pendant la révolution, ce fut la patrie seule que défendit l'armée. Les hommes à bonnets rouges et à piques qui s'en allaient dans les prisons « recruter des ombres, » comme dit André Chénier, n'avaient rien de commun avec les braves qui enclouaient les canons ennemis. Notre uniforme a traversé sans tache cette période infâme; j'en remercie Dieu, car, depuis que le froc a disparu, l'uniforme est le seul habit, suivant moi, sous lequel puisse battre un cœur où vivent encore de saints enthousiasmes et de nobles mépris.

Mon cher docteur, je ne vous ferai pas la confession de René à Chactas, quoiqu'en vérité ce ciel transparent, cette vaste et tranquille nature, tout ce spectacle enfin qui nous entoure et dont nous faisons nous-mêmes partie puisse porter à l'expansion une âme plus renfermée que la mienne; mais depuis longtemps l'orgueil du siècle m'a gâté les confessions, et si jamais maintenant je laisse échapper de ma bouche les secrets

d'une obscure et douloureuse vie, ce sera en ce moment où la mort exorcise le démon de notre vanité. Je ne vous cacherai pas cependant que je n'ai pas toujours eu une résignation qui, à certaines heures, me fait encore défaut. Sous les teintes cuivrées dont le grand air a coloré mes tempes, peut-être pourriez-vous retrouver la griffe de l'esprit moderne. J'ai connu ces rêveries meurtrières qui ont conduit à la ruine quelques êtres d'abord, puis des peuples tout entiers. Enfin, j'ai souffert aussi de ces passions qui, dans tous les temps, jettent quelques hommes hors de ces routes qu'on ne retrouve plus qu'après de vives angoisses et de longs égarements. Je sais, tout comme Werther, quel abîme un regard peut creuser sous le front; je sais comment s'attachent au cœur certaines pensées. Lord Byron, dans ses Mémoires, raconte, avec une sorte de mystérieuse tristesse, une histoire terrible, dit-il, et qui montre jusqu'où peut être poussé le dédain de la vie. Un officier anglais lui avoua qu'une nuit il avait pris au hasard, dans l'obscurité, un pistolet, se l'était enfoncé dans la bouche et avait pressé la détente. Cet officier avait une paire de pistolets dont il savait l'un vide, l'autre chargé. La fantaisie lui avait pris tout à coup de jouer sa vie solitairement contre le destin dans les ténèbres, et il s'était emparé à tâtons de la première arme qui s'était offerte à sa main, sans savoir si c'était l'arme qui portait la mort. Je me suis dit, en lisant ce passage, que

si cette histoire était terrible, il y avait une histoire terrible dans ma vie, car j'ai fait comme cet officier anglais.

Sans parler du doute religieux, j'ai souffert de l'affreux doute particulier à ce temps où il n'est pas un seul mot noble, entraînant, sacré, qui n'ait servi à quelque mensonge. Depuis que je me livre à mon état, comme le prêtre doit se livrer à son culte, avec tout ce que je puis avoir au cœur de foi simple et fervente, il n'est aucun doute dont je souffre. La vie me paraît ce qu'elle est, je crois, quelque chose d'infiniment triste, car l'Imitation de Jésus-Christ l'a dit : « Rien n'est plus triste que de vivre; » mais quelque chose qui ne doit toutefois ni lasser notre patience, ni vaincre notre courage, ni blesser notre dignité. Je vis et sens que je puis vivre.

La vie militaire a d'abord, à mes yeux, cette inestimable vertu, qu'elle porte une mortelle atteinte à tout ce que j'appellerai la partie efféminée de nos douleurs. Il n'est pas de rêverie dont l'action n'ait raison quand elle s'empare de nous d'une certaine manière. Aussi, je défie bien tous les René, tous les Werther, tous les Obermann de poursuivre leurs langoureuses amours avec les chimères derrière dix tambours qui battent la charge. J'ai pensé souvent qu'aux heures du combat il en était de certaines pensées qui gisent silencieuses au fond de notre cœur comme de ces braves dont parle le Cid, que le péril met soudain debout dans les téné-

bres. « Nous nous levons alors..... » Si les balles ont fait entrer la mort dans nombre de corps, dans combien d'âmes ont-elles fait entrer la vie ! Mais ce n'est pas seulement pour ces magnifiques inspirations de l'heure des batailles que j'aime mon état, je l'aime surtout pour ces pensées pleines à la fois de calme, d'énergie et de douceur, qu'il donne aux âmes austères à maint obscur instant de la vie. Ainsi, je ne suis jamais sorti de la caserne sans me sentir l'esprit rafraîchi et le cœur allégé. Qu'y avais-je fait? Je m'étais occupé de ces soins dont les oisifs se moquent et dont les délicats nous plaignent. J'avais visité les chemises et les souliers de mes hommes, j'avais goûté leur soupe, je m'étais assis sur le pied d'un lit, et j'avais rendu la justice; j'avais été le chef de famille enfin, car la famille se retrouve dans l'armée. Elle y existe même avec plus de force que dans la société; elle y existe avec l'autorité du chef, le respect pour les aînés; elle y existe aussi avec des sentiments de vraie et de vive tendresse. Jamais un soldat ne m'a quitté sans venir me dire adieu, et j'en ai vu bien peu dont la main n'essuyât pas alors quelque larme furtive. J'aime l'affection militaire, parce qu'elle est toujours dans la vérité. Nul ne promet des regrets éternels à son camarade ou à son chef : chacun sait que son oraison funèbre n'excédera pas quelques courtes phrases accompagnées de jurements mélancoliques qui reviennent de loin en loin tantôt entre deux bouffées de

pipe, tantôt entre deux gorgées d'eau-de-vie ; mais ces phrases se composent de mots sincères. Je n'ai jamais désiré, pour ma mémoire, d'autre hommage que ces paroles de soldat.

Je parle en ce moment de l'état militaire comme un homme qui porte l'uniforme ; mais il me semble que, parmi les gens en habit noir, tous ceux-là doivent penser comme moi, qui ne désirent pas voir la France devenir un cadavre destiné aux expériences des docteurs en révolutions. Notre nation a cela de curieux, qu'elle est douée au plus haut degré des deux esprits les plus opposés, de l'esprit révolutionnaire et de l'esprit militaire. Vous avez remarqué aujourd'hui l'excellente tenue de ce caporal qui est venu boire l'absinthe avec nous. C'est un Parisien. En 1848, il a fait des barricades et tiré sur les gardes municipaux. Il s'est révolté pour être libre, pour jouir de ses droits, et, la révolution accomplie, il a usé du droit de s'engager que la tyrannie ne lui contestait pas. C'est maintenant un des meilleurs sujets de ma compagnie. Si demain je l'avais à Paris sous mes ordres, il tirerait sur les émeutiers comme il tire sur tous ces fantômes blancs de la montagne et de la plaine. Il semble dans notre pays que la casaque du soldat brûle tout ce qu'il y a de mauvais chez ceux qui l'endossent. Assurément une des causes principales de ce désordre dont pour le moment nous désespérons de sortir, c'est l'hostilité qu'a rencontrée l'esprit militaire dans certaines régions de la société.

Je les connais, ceux qui ont blasphémé la guerre; je les connais, ceux qui ont maudit l'uniforme, et qui l'auraient, morbleu! bafoué, si on les avait laissés faire. Je ne veux pas m'occuper d'eux aujourd'hui, parce que je méprise les ressentiments et hais les colères; mais bien des fois, depuis tantôt trois ans, j'avoue que leur peur m'a indigné. Aussi combien d'hommes maintenant veulent que l'armée les défende, qui devraient eux-mêmes être de l'armée! A bien peu d'exceptions près, nous sommes tous les compagnons de Gautier Sans-avoir. L'armée est à la société d'aujourd'hui ce que fut la Vendée à la royauté du dernier siècle : elle combat pour des biens qu'elle n'a pas. Tant mieux; son rôle en est plus beau. Ce qui a donné tant d'éclat aux luttes vendéennes, c'est qu'il n'y a guère coulé que du sang de gentillâtre et de paysan.

En vérité, quand je vois tant de braves gens rassemblés sous nos drapeaux, ou par la loi de leur pays ou par la loi de leur cœur; quand je les vois ce qu'ils sont, patients, actifs, courageux, et n'ayant qu'un unique désir, celui de mettre toutes leurs qualités au service d'une autorité énergique et digne, je me demande comment on a laissé s'en aller la grande famille sociale. Les gens en uniforme qui obéissent au tambour, c'est bien du peuple, et un peuple qui vaut, j'espère, tous les ouvriers de vos villes. Pourquoi ceux qui devraient être ses guides sont-ils en si petit nom-

bre dans ses rangs? Qu'est devenu le temps où on allait perdre aux armées cet air bourgeois qu'on ne perdait pas à la cour? Mais j'en sais qui se sont glorifiés de l'air bourgeois jusqu'au jour où on est venu leur dire qu'il fallait prendre l'air ouvrier. Ils se sont indignés alors; il était trop tard. Il y a d'irréparables insolences dont la société a eu à souffrir.

C'est à peu près ainsi que parla Plenho, la dernière soirée qu'il passa au *bordj* avec le docteur et ce personnage qui eut la discrétion de ne rien dire. J'ai pensé que les discours du capitaine auraient quelque intérêt. Nous trouverons toujours grand plaisir à ce qu'un démon soulève pour nous le toit d'une maison; peut-être donc éprouvera-t-on quelque charme à pénétrer dans une âme.

C'est aux œuvres surtout que s'applique pour moi la célèbre maxime de Térence. Toutes celles-là me semblent avoir le droit d'existence qui ont en elles quelque chose d'humain. Je ne mets pas toutefois un cœur de plus sous les regards du public; je n'ai montré du capitaine Plenho que ce qu'il est permis à tout le monde d'en voir. Cet honnête soldat garde son cœur tout entier dans sa poitrine; les balles, si jamais elles y pénètrent, trouveront intactes les cendres sacrées que les joies et les douleurs humaines ont amoncelées dans le triste foyer de cette noble vie.

UNE

LÉGENDE MONDAINE.

I.

— Je veux, me dit un soir une personne à qui je désirais infiniment plaire, que vous me contiez une histoire très-passionnée, un peu moqueuse, et ayant un côté édifiant.

— Je sais, répondis-je, une légende d'une espèce toute particulière qui pourra peut-être vous satisfaire. Mon histoire, en tous cas, aura pour vous cet intérêt, que presque tous les personnages vous en sont connus. Suivant moi, il y a entre l'héroïne et vous nombre d'analogies que, pour la plupart certainement, vous refuserez d'admettre. Quant au héros, j'ai toujours eu, je

l'avouerai, l'ardent désir et même la prétention secrète de lui ressembler.

Toute l'armée d'Afrique a connu le capitaine Séléki, du 2e régiment de la légion étrangère. Si je fais jamais, comme je le désire, le portrait du capitaine d'infanterie, caractère qui répondrait, par son humble et sacrée poésie, à celui que M. de Lamartine a tracé dans *Jocelyn*, le capitaine Séléki me servirait de modèle. Tous ses camarades avaient pour lui une amitié sérieuse comme sa belle figure, et forte comme sa belle âme.

Quant à ses soldats, ils l'adoraient. Séléki pratiquait envers eux une véritable charité d'apôtre, qui cependant, en ses détails les plus infimes, avait une sorte de grandeur royale. C'est de cet air bien certainement que saint Louis devait laver les pieds des pauvres, me disait un de ses amis en me racontant comment, pendant les longues marches, il aidait le chirurgien à panser les pieds des blessés. Son visage, au feu, était empreint d'une bonté limpide et d'une sereine tristesse. On le disait pieux, et il l'était. Or, voici comment lui advint sa piété.

On se rappelle l'expédition qu'en 1832 la duchesse de Berry fit dans la Vendée. A cette époque, il n'était bruit dans la garnison et parmi la jeunesse de Nantes que d'un gentilhomme des environs appelé Robert de Vibraye, dont la batailleuse ardeur demandait chaque jour un aliment aux querelles de café. Robert avait à

peine vingt-deux ans. La révolution de juillet l'avait empêché de prendre le métier des armes, pour lequel son appétit d'aventures, son courage sans bornes, sa loyale et turbulente humeur, son regard impérieux, ses traits virils, sa taille à la fois droite, ondoyante et fière comme le panache d'un chevalier, toute sa personne enfin, intérieure et extérieure, lui criait qu'il était né. Notre héros souffrait donc de toute l'irritante douleur d'une vocation frappée par la destinée. Il ne pouvait pas se persuader que la chasse fût, comme le lui avait dit son précepteur, l'image de la guerre. Les perdrix qu'il atteignait sous l'aile, les lièvres dont il brisait le train de derrière, ne lui faisaient pas l'illusion de combattants étendus sous le ciel. De là vint qu'il se précipita dans le duel avec emportement et délices. Les *bleus* et les *patauds*, comme il appelait dans son langage arriéré les militaires qui avaient accepté et les bourgeois qui avaient fêté la révolution de 1830, étaient chaque jour l'objet de ses provocations. Plein d'une ardeur contenue à l'épée, d'un calme glacial et terrible au pistolet, il était rare qu'il n'envoyât pas ses adversaires au moins jusqu'au seuil de la mort. Les jours où il avait couché un homme par terre, il avait le visage illuminé d'un enthousiasme scandinave, sa parole était bruyante et joyeuse, sa démarche légère; aussi l'appelait-on Robert le Diable dans le pays.

Ce nom ne lui venait pas seulement du plaisir qu'il

prenait, pour me servir d'une de ses expressions, à débarrasser les âmes de leur enveloppe; on appelait ainsi Robert pour une autre cause connue de toute la Vendée. Le père de Robert, le comte Thierry de Vibraye, était un de ces gentilshommes d'humeur bizarre et indomptable à la façon du marquis de Mirabeau et du comte de Montlosier, qui représentaient la vieille noblesse dans son excentrique indépendance et ses caprices hasardeux. Pendant la révolution, il avait servi dans l'armée de Condé. La gloire impériale ne l'avait pas réconcilié avec la France révolutionnaire, et, jusqu'en 1815, il était resté dans les troupes étrangères, se souciant aussi peu qu'un Armagnac ou un Saint-Pol de savoir s'il offensait ou non les dieux de la patrie. Tout en guerroyant sur le Rhin pour la maison catholique de Bourbon, un beau jour il devint amoureux d'une descendante de ces Hampfeld qui donnèrent asile dans leur château à Luther et se firent les plus zélés défenseurs de la religion réformée. La comtesse Griselidis avait des yeux qui lui parurent valoir mieux qu'une messe. On exigea que pour l'épouser il se fît huguenot. Notre gentilhomme n'eut pas à se faire protestant plus de scrupule que n'en avait eu le comte de Bonneval à embrasser l'islamisme. Depuis, il mit son orgueil à justifier par maint paradoxe ce qu'il avait fait par amour. Le culte réformé, disait-il, était le seul qui convînt au maître d'un fief. La religion catholique était entachée de démagogie; elle avait enfanté

la ligue, tué Henri IV, prosterné toute la noblesse aux pieds des confesseurs de cour. Le comte de Vibraye écrivit sur cette matière un livre rempli d'expressions violentes et heurtées, mais qui produisaient en se heurtant de singulières étincelles. L'œuvre fit scandale, fut foudroyée par l'Église, et condamna M. de Vibraye, malgré ses campagnes sous tous les étendards royaux, à mourir, en pleine restauration, dans la solitude et la disgrâce. Robert avait dix-huit ans quand il perdit son père; depuis deux années, sa mère avait laissé vide le grand fauteuil où elle rêvait à la patrie allemande. La jeunesse se leva pour lui sur deux tombeaux.

Il se livrait à une tristesse emportée, comme l'était toujours chez lui toute pensée et tout sentiment, quand vint à Nantes Mme de Kerhouët, que vous savez, qui a écrit, sous le nom de Marie Stella, *la Vallée des Larmes*, *les Amours d'un Ange*, *la Harpe et le Rosaire*, et d'autres romans pleins de mysticisme, où se montre en définitive une belle âme; car Mme de Kerhouët est une excellente personne, à qui ne manque que le don profane du talent. Elle était un peu parente de Robert, que ses soixante ans lui permirent de traiter avec une expansive affection. Notre jeune homme avait, malgré ses instincts violents et sauvages, une certaine grâce sentimentale, fruit de ses promenades à travers bois et surtout d'une éducation donnée par une mère. La douairière le trouva charmant, et résolut de l'enlever

à la damnation éternelle en le tirant des griffes de Luther. Robert, à vrai dire, ne savait guère en quoi un catholique différait d'un luthérien. Malgré le sang chrétien qui coulait dans ses veines, c'était, en religion, une sorte de Huron. Mme de Kerhouët était la seule personne qui représentât pour lui le plus indispensable élément de notre vie, la tendresse féminine; elle désirait qu'il fût catholique, il fut heureux d'avoir à lui donner une marque de soumission, et se résigna courageusement à s'entretenir chaque jour avec l'évêque de Nantes, qui voulut lui-même offrir cette âme au Seigneur. Tout alla pour le mieux dans cette conversion. Robert reçut l'eau du baptême avec toute la dignité d'un roi sicambre. Mme de Kerhouët, sa marraine, en faisait le héros le plus séraphique de ses romans, quand se passa la scène infernale qui jeta brusquement Robert loin des voies bénies, et lui fit mériter plus que tous ses duels son sinistre surnom.

L'évêque de Nantes, fort digne homme du reste, était un peu janséniste. Son inflexible conscience ne lui permettait point de tempérer, même dans une vue chrétienne, les plus rigoureux dogmes de sa foi. Un jour, Robert eut l'idée malencontreuse de lui demander s'il pensait que sa mère, née et morte dans la religion luthérienne, était damnée. L'évêque lui répondit qu'elle l'était indubitablement. Robert gardait de sa mère un souvenir d'une tendresse passionnée. L'évêque parut tout à coup à son esprit chevaleresque et impétueux

un suppôt maudit de la puissance qui condamnait sa mère aux tortures. Robert le somma de rétracter ses paroles avec un regard furieux et un geste menaçant. L'évêque prit l'attitude d'un martyr et répéta sa terrible sentence. Robert commit le même sacrilége que Marino Faliero : il donna un soufflet au prélat; puis, sentant lui-même tout ce qu'il y avait d'irréparable et de monstrueux dans ce transport de colère, il s'enfuit, s'élança sur un cheval, et courut s'enfermer à Vibraye. Mme de Kerhouët ne revit plus son filleul, qui, à partir de ce jour, passa toute sa vie à chasser, se battre et mettre à mal les jolies filles. L'outrage de Robert à son illustre directeur avait fait un tel bruit, que, même à Vibraye, on s'en entretenait, en se signant, sous les plus pauvres toits; mais le jeune comte avait tant de bonne grâce dans ses intrépides allures et répandait un charme si singulier sur ses plus fougueux caprices, que ni le dévouement, ni l'amour, ni le respect n'étaient éteints pour lui dans le village qu'animait sa jeunesse. Seulement on recommandait son âme avec ferveur au Dieu qui a pitié des corps souffrants dans les chaumières et des âmes tourmentées dans les châteaux.

Robert était donc encore, en 1832, un des hommes qui pouvaient tenter avec le plus de succès, à une certaine heure, de remettre la foudre et la mort dans les buissons de la Vendée, quand on apprit tout à coup que la duchesse de Berry venait demander de nouveaux

miracles d'héroïsme à la patrie des Bonchamp et des Charette. On comprend avec quelle ardeur Vibraye, qui chaque jour risquait sa vie pour les plus vulgaires et les plus futiles motifs, embrassa la plus émouvante et la plus romanesque des causes. Ce ne fut pas lui qui s'inquiéta des forces qui soutenaient et des forces qui combattaient la princesse. Tout dans cette expédition lui sembla le mieux combiné, le mieux conduit et le plus raisonnable du monde. Si la mère de l'exilé avait trouvé beaucoup de soldats de cette espèce, le drapeau blanc eût flotté autre part que derrière les buissons et sur quelques masures. Robert tua quatre hommes de sa main au combat de la Vieille-Vigne, dirigea trois retours offensifs au Gros-Chêne, et prit part enfin à l'immortelle fusillade de la Pénissière.

Ce fut par une nuit de juin qu'eut lieu cette merveilleuse action, qui met dans l'histoire moderne une page des anciennes chroniques. Juin, en France, est un mois sanglant. Cette guerre civile en plein champ avait un aspect en même temps plus grand et moins désolé que nos combats entre des murailles. Au-dessus de l'espace embrasé où se croisaient les balles, le ciel déployait ses vastes et transparentes solitudes, qui, à cette heure même peut-être, allaient devenir l'asile de plus d'une âme de héros. Ce cor qui, à une autre époque, aurait eu, comme la trompe de Roland, les honneurs d'une légende, cet instrument des temps passés

en étrange harmonie avec les âmes qu'il exaltait, envoyait, à travers les coups de feu, aux échos des forêts ses notes vaillantes, et sonnait sans relâche, jetant dans le cœur des assaillants, par ses accords plus stridents et aussi obstinés que la fusillade, une sorte de malaise superstitieux.

On sait comment succomba la Pénissière. Le feu fut mis à une grange qui attenait au château. Quand les assiégeants virent s'abîmer au milieu des flammes l'édifice délabré dont une poignée d'hommes avaient fait une forteresse invincible, ils s'éloignèrent. Deux murs, en se rejoignant, formèrent un abri où les défenseurs de la Pénissière échappèrent à l'incendie, et, lorsque le silence fut rétabli dans la campagne, plus de quarante combattants sortirent de ces décombres. Parmi ceux qui retournaient ainsi à la vie après avoir subi les plus terribles embrassements de la mort était Robert de Vibraye.

Quand cette procession de revenants eut fait quelques pas, elle s'arrêta. Un même avis fut émis par tous les membres de la petite troupe : on décida qu'il fallait se séparer. La cause de la légitimité était perdue. La défense héroïque et l'incendie de la Pénissière étaient le funeste et glorieux dénoûment de la dernière guerre de la Vendée. Maintenant chacun des intrépides combattants qui venaient de donner au drapeau blanc une noble sépulture n'avait plus qu'à songer à sa sûreté. Plus d'un de ces vaillants soldats était gravement

blessé. Robert avait une côte brisée par une balle. L'étroite veste de chasse dans laquelle était serrée sa taille retenait seule le sang qui s'échappait de sa blessure. Toutefois il ne voulut être accompagné par aucun de ses frères d'armes, et, s'appuyant sur un fusil, il se mit seul en quête d'un asile. Tout près de la Pénissière est un château appelé Saint-Nazaire qui appartient au duc de Tessé. Ce fut vers ce château que se traîna Robert. Il arriva presque défaillant à la grille. Les gens qui vinrent lui ouvrir recueillirent un corps inanimé entre leurs bras. En ce moment, le salon du château était tout resplendissant de lumière. La belle duchesse de Tessé était venue promener dans cette pauvre Vendée toute saignante les élégances et les caprices de sa vie oisive et agitée.

II.

J'ai failli être très-amoureux de la duchesse de Tessé. Je trouve un coin d'originalité à son caractère, et une distinction touchante à sa beauté. Elle est Écossaise, comme vous savez, et se nomme Élisabeth de Kenworth. Elle est née dans un château que vont visiter tous les touristes, dans un de ces châteaux qui font croire aux fées, et nous donnent un amour maladif des âges évanouis. Sa famille est catholique, et a servi les Stuarts

à travers toutes les vicissitudes de leur fortune. De là s'est développé en elle un ardent et mélancolique instinct du vieil honneur chevaleresque. Il y a dans toute sa personne quelque chose de gracieux et de fatal. On reconnaît dans ses veines un sang qui appartient aux morts violentes, dont l'héroïsme et le martyre ont disposé; mais ce sang anime des lèvres créées pour le sourire et pour choses meilleures encore. Elle n'est point blonde, et sa chevelure toutefois se ressent de son pays. Vous avez remarqué ses cheveux, comme les peintres italiens les aiment, qui, pour être de la couleur des épis, n'en sont pas moins ardents comme le Vésuve: les cheveux d'Élisabeth sont d'un noir qui ne les empêche point d'avoir les pâles reflets et la mystérieuse fraîcheur d'une chevelure d'ondine. Tout, du reste, est en elle apparition du bord des lacs. Sa taille élancée et légère semble faite pour disparaître dans l'onde et les nuages. On ne peut point la voir valser sans tomber dans une rêverie d'où l'on sort avec un mouvement de fièvre au cœur.

Mais, si de tout cela vous concluez que c'est une personne rêveuse, élégiaque, qu'on fera marcher, comme l'ombre d'Eurydice, avec les accords d'une lyre, vous avez grand tort. La duchesse de Tessé soupe gaiement et monte hardiment à cheval. Elle est bruyante, elle est rieuse, elle accepte avec une résolue étourderie tout le train ordinaire des joies mondaines. Seulement il lui arrive parfois à l'Opéra, entre deux

sourires, de se jeter tout d'un coup brusquement au fond de sa loge, et de répandre dans un mouchoir, où plus d'une bouche passionnée s'ensevelirait avec ivresse, quelques larmes brûlantes et limpides, perles de feu qui viennent d'une mine inconnue de douleur et de tendresse. Le souffle de l'éventail sèche ses pleurs, et la duchesse rentre dans sa vie habituelle, plus animée, plus légère, plus oublieuse de toutes les grandes tristesses, plus clémente envers la folie et même envers la sottise, car la duchesse de Tessé a fait avec les fous et les sots le pacte que le plus tyrannique des défauts force les plus fières et les plus spirituelles beautés à former avec les gens de cette espèce : elle est coquette.

La duchesse de Tessé, tandis que Robert se traînait, épuisé, dans la nuit, à la porte de son château, travaillait à une tapisserie destinée à recouvrir un immense fauteuil où elle voulait ensevelir son joli corps en ses jours de langueur ou de méditation. Auprès d'elle, le marquis de Penonceaux jouait avec des écheveaux de laine que de temps en temps elle lui arrachait sans mot dire, et se livrait, en langage de précieuse, à des réflexions de vétérinaire au sujet des dernières courses. Le comte Théobald Lanier, gentilhomme de 1830 et un des fondateurs du jockey-club, était perdu dans la contemplation de la botte qui emprisonnait un pied auquel il attachait de grandes prétentions. Mme de Mauvrilliers, qui, pour venir donner un mois à sa chère Lisbeth, s'était décidée à quitter des gens qu'elle n'ai-

mait pas, des lieux où elle s'ennuyait, et à faire un voyage dans la plus belle saison de l'année, promenait mélancoliquement ses belles mains, à la peau transparente et aux lignes sévères, sur un piano chargé de fleurs.

André, dont je veux vous dire quelques mots tout de suite, s'affligeait de ce qu'un air d'ennui fût répandu sur les traits de sa femme. Je connais peu de natures plus aimables et meilleures que celle du duc de Tessé. C'est une âme douée de toutes les délicatesses d'une âme féminine, et cependant capable de répondre aux exigences de l'honneur viril. Le duc de Tessé est brave; mais la bravoure n'empêche pas, dans certaines conditions surtout, le cœur d'être atteint à maint endroit de dangereuses faiblesses. André n'avait jamais eu une volonté assez énergique pour mener une vie digne de son caractère et de son nom. Ainsi la cause que naturellement il était appelé à défendre lui était devenue tout à fait étrangère. Maint attachement l'avait lié à tout un ordre de gens et de choses dont ses instincts le séparaient. Peu à peu il avait oublié la grâce difficile et périlleuse d'une vraie vie de gentilhomme pour les commodes et paisibles élégances d'une existence de gentleman. Il avait tendu la main à la paresseuse noblesse et à l'entreprenante roture des Penonceaux et des Lanier. Les buts vulgaires, donnés forcément à toutes ses actions et à toutes ses pensées par de semblables liaisons, avaient été funestes à la

personne qu'il aimait le plus en ce monde. Élisabeth aurait eu besoin de trouver dans son mari un légitime objet d'enthousiasme; cette expansive et généreuse nature n'aurait pas épuisé en prodigalités capricieuses des forces qu'elle aurait pu noblement et utilement dépenser. Puis André, tout en adorant et même en respectant sa femme, n'avait pas su la soustraire aux détestables influences du monde qu'il avait adopté. Il avait laissé cette âme, empreinte d'une distinction sérieuse et touchante, se livrer à toutes les stériles préoccupations, à tous les frivoles soucis des natures inférieures. La duchesse de Tessé avait parfois des misères qui rappelaient la courtisane. Sous la direction de MM. Lanier et de Penonceaux, elle avait pris quelque chose de la haine irréconciliable dont les créatures de plaisir poursuivent toute œuvre de la pensée. Son esprit toutefois tentait de fréquentes révoltes contre les dominations de triste et sotte espèce qu'il était obligé de subir; de là ce malaise qui régnait continuellement en elle, et dont nul à ses côtés ne se rendait compte. Par cet instinct, cependant, que donne l'amour, André comprenait bien, à certaines heures, quand il la voyait tout à coup lever au ciel des yeux tristes comme la *Romance du saule*, qu'elle rêvait évidemment à un autre monde que celui où chante Mario, où danse Carlotta et où court M. d'Écoville.

Le soir où ce récit commence, un domestique entra tout à coup et vint parler à l'oreille du duc de Tessé.

L'air et la démarche de cet homme avaient ce je ne sais quoi qui vous fait comprendre que vous êtes dans l'atmosphère d'un fait émouvant et mystérieux. « Que se passe-t-il? s'écria la duchesse quand le domestique, à qui André avait répondu d'un ton animé et rapide, se fut retiré. — Mon Dieu! dit André en se levant pour sortir, quoique Lanier soit un défenseur de la monarchie de 1830, je puis dire ce dont il s'agit: un Vendéen qui a reçu une balle dans la poitrine vient nous demander un asile. On croit que ce blessé est notre voisin M. de Vibraye, qui, probablement, était au château de la Pénissière. J'espère que mes gens, dont la plupart sont du pays, ne le trahiront pas. Je vais moi-même le faire transporter dans la chambre du commandeur. Dieu veuille que ma maison porte bonheur à ce pauvre homme! — Je vous suis, André, dit impétueusement la duchesse, j'ai un culte pour les blessés; celui-là est un héros, j'en suis sûre. Je prierai Dieu pour lui ; Dieu m'entendra. Je le soignerai, il guérira. Pourvu que le trajet ne le tue point! Vos gens sauront-ils le porter? Je vais faire de la charpie avec ce mouchoir. » Et elle déchirait un mouchoir garni de dentelle, d'un tissu aérien comme un voile de fée.

— Voilà bien, dit Penonceaux, notre chère duchesse s'enflammant à chaque objet nouveau. Si ce Vendéen est quelque vacher, il ne vaut pas la peine qu'on fasse à son sujet tant de fracas ; si c'est M. de Vibraye, ou tout autre gentilhomme des environs, je le déclare un per-

sonnage de fort mauvais goût, qui vise aux effets romanesques en se faisant transporter ici.

— Le beau mérite, dit à son tour Lanier, d'être blessé en ces temps de guerre civile! Tout le monde peut être blessé maintenant... Mon portier a reçu une balle dans la dernière émeute.

— Chère Lisbeth, cria Mme de Mauvrilliers, ne t'agite pas. Tu sais bien que les grandes émotions te font mal. Laisse notre bon André s'occuper du blessé. Le pauvre homme sera tout aussi bien soigné, et tu n'auras pas d'affreux rêves.

Mais ni Penonceaux, ni Lanier, ni Mme de Mauvrilliers n'arrêtèrent Élisabeth, qui n'entendit même pas les paroles où se révélait chacun de ces trois caractères; et quand Robert de Vibraye rouvrit ses yeux, qu'avait fermés une longue défaillance, il vit à son chevet une apparition qu'il ne devait plus oublier. Aussi a-t-il dit souvent : « Non, une côte brisée n'a pas payé assez cher cette belle nuit commencée dans les coups de fusil et terminée sous un adorable regard. O nuit unique de ma jeunesse! »

III.

Elle était debout au chevet de Robert, pâle comme la crainte et ardente comme l'espérance. Sa chevelure,

disposée autour de son front en bandeaux onduleux et aériens, avait cette poésie passionnée que les grands maîtres italiens donnent aux chevelures de leurs anges ; le regard que Charlotte enfonça sous le pauvre front de Werther n'avait point plus attrayante et plus mystérieuse profondeur que le sien. Elle tenait ses deux mains blanches et longues croisées sur sa poitrine dans une attitude qui était empreinte d'un héroïsme céleste : tel devait être, à l'heure suprême, sur le seuil des invisibles royaumes, le maintien de ces nobles et gracieuses créatures qui montaient à l'échafaud, le siècle dernier, avec une enthousiaste tristesse, emportant, dans la joie divine où leur âme était déjà plongée, une compassion angélique pour les douleurs et les crimes d'ici-bas. Sa taille, qui avait quelque chose en même temps de sacré et de voluptueux dans l'étroit corsage, semblable à celui de l'Hérodiade des cathédrales, où elle était enserrée, se penchait en arrière par un mouvement plein de hardiesse et de charme, tandis que ses genoux, dont les contours arrondis se dessinaient sous les plis flottants de sa robe, s'inclinaient en avant, appuyés comme à un prie-Dieu au lit de Robert. Je conçois qu'on n'oublie point une pareille vision.

La chambre du commandeur était une pièce tendue de damas rouge, qu'on appelait ainsi parce qu'il y avait dans un de ses angles une statue qui ressemblait à cet ennemi de pierre dont la main abattit don Juan. On avait mis là l'image funéraire d'un ancien

comte de Tessé enlevée à un tombeau pendant la révolution. Cette statue sépulcrale ne devait avoir en cette chambre qu'un asile provisoire, et, depuis près de vingt années, on l'avait laissée à la même place ; les destinées de la vieille maison dont elle rappelait les temps héroïques étaient représentées d'une façon assez frappante par cet hôte d'une terre sainte et d'un grand ciel renfermé entre les murailles étroites d'une chambre profane. Robert promena d'abord des regards pleins de curiosité sur tout ce qui l'entourait, puis bientôt il ne vit plus qu'Élisabeth, et sentit dans son corps blessé un indicible tressaillement d'allégresse. Quelquefois déjà il avait aperçu la duchesse de Tessé à travers champs, faisant franchir à ses chevaux anglais les haies touffues et hautes de la Vendée ; mais cette élégante et intrépide amazone ne lui avait pas donné l'idée de la figure pleine de pitié, de tendresse et de rêverie qui, en lui rappelant les plus fraîches pensées de son enfance, excitait les plus ardents élans de sa jeunesse.

— Ah ! dit-il à sa charmante hôtesse, si vous pouviez m'apprendre que je suis mort et que je vais vous voir toute l'éternité...

Elle lui mit sur la bouche une main qui le fit rougir et frissonner : — Ne parlez pas, — fit-elle d'une voix tendrement impérieuse.

Puis, par un mouvement naturel à ce caractère oublieux et emporté : — Comment avez-vous été blessé ?

Vous êtes M. de Vibraye, n'est-ce pas? Vous étiez au château de la Pénissière? Depuis ce matin, je savais qu'il devait y avoir là une action sanglante. Les coups de fusil que nous avons entendus toute cette après-dînée me retentissaient dans le cœur. Je ne me connaissais point d'amis dans les combattants d'aucun côté, et cependant je me sentais dans un état douloureux comme celui où nous jette l'orage. C'était un pressentiment ; je devais connaître un de ceux que ces lugubres coups de feu atteignaient.

— Oui, répondit Robert, je suis M. de Vibraye, votre voisin, et j'ai reçu une balle au château de la Pénissière. J'en rends grâce à ma bonne étoile, qui, jusqu'à présent, était restée pour moi dans les nuages. C'est la première fois qu'avec un peu de sang j'achète une grande joie.

En ce moment, André entra, amenant avec lui un chirurgien qu'il avait envoyé chercher sur-le-champ. Malgré ce qu'a toujours de si profondément inopportun et désobligeant, pour les gens qui sont à l'âge où tout entretien féminin est plein de charmes, l'apparition dans l'intérieur conjugal d'un mari quel qu'il soit, je dirais presque quelle que soit sa femme, Robert ne sentit aucune répugnance à la vue d'André.

Le duc de Tessé, qui alors était à peine âgé de trente ans, avait une physionomie mélancolique et bienveillante ; on se sentait dès le premier abord disposé pour lui à l'intérêt et à l'affection. S'il n'y avait pas derrière

cette douce et rêveuse expression de grandes profondeurs d'intelligence, il y avait de vrais trésors de bonté. Les dissipations de la vie mondaine n'avaient point détruit chez André un fond précieux de charité chrétienne et de douceur évangélique. Il attacha sur Robert un regard rempli de cette compassion efficace qui soulage ceux dont elle s'inquiète. Quand le médecin fit venir sur les traits du blessé, dont il sonda la plaie, cette terrible pâleur dont la plus courageuse des douleurs ne peut prévenir l'invasion, mais qu'elle semble tenter de combattre en allumant dans les yeux du patient une âpre et violente flamme, le duc de Tessé se sentit défaillir. Robert s'aperçut de l'émotion causée dans ce cœur fraternel par le spectacle de son combat avec la souffrance, et, arrêtant le chirurgien qui allait poser le premier appareil sur sa blessure découverte et sanglante : — Occupez-vous de M. le duc, dit-il. — En ce moment, il était beau. Il y avait sur son visage, à l'endroit de sa blessure, une expression de dureté sauvage et de dédain chevaleresque. Il avait, c'était là du reste sa nature, à la fois du preux et du Huron.

Élisabeth, bien des femmes sont faites ainsi, était plus sensible à un regard héroïque qu'à un cri de douleur. En contemplant le visage de Robert, dont elle n'avait point voulu quitter le chevet, parce qu'elle avait toujours eu en elle un ardent désir d'être sœur de charité, elle fondit brusquement en larmes. Ainsi l'avait fait pleurer tout à coup, par une soirée du dernier

hiver, la Malibran jouant Tancrède avec ce souffle passionné qui devait l'emporter avant le temps dans la mort.

Le chirurgien déclara que la blessure de M. de Vibraye n'était point mortelle; mais un os avait été brisé, et une redoutable fièvre pouvait à chaque instant se déclarer. Il fallait au blessé un repos profond et des soins de tous les moments. — Je veillerai sur lui, fit Élisabeth. — Alors, lui dit Robert d'une voix à la fois pénétrante et voilée qu'elle seule entendit, j'aurai les soins, mais le repos!...

Ici je dirai tout de suite que Robert, quoiqu'il eût vécu fort loin du monde, était loin d'être un sot et avait comme une intelligence innée de cet art précieux qui mène, suivant une charmante définition du temps des Lafayette et des Sévigné, à posséder ce qu'on aime avec beaucoup de délicatesses et de mystères. Il avait reçu cette charmante éducation du foyer qui hâte d'une façon merveilleuse la maturité sans tuer la jeunesse chez ceux qu'elle forme à la vie. Son père, qui, au temps de l'émigration, avait été l'un des plus brillants seigneurs de la cour de Coblentz; sa mère, chez qui la rêverie germanique prêtait une grâce singulière à l'élégance mondaine, avaient donné à son caractère une rare et aimable originalité. Il savait le monde comme il nous arrive souvent de savoir la langue d'un pays que nous aimons sans l'avoir jamais visité. Il en connaissait certaines recherches, certains tours élé-

gants et purs infiniment mieux que les naturels ; mais il y apportait un accent étranger et en ignorait plusieurs usages vicieux d'une grande ressource dans la pratique. Quoique *le Misanthrope* et les *Maximes* de La Rochefoucauld lui eussent appris ce qu'on entendait par la coquetterie, quoiqu'il eût à peu près deviné, par quelques romans du XVIIIe siècle, ce qu'était un roué ; quoique, enfin, quelques faciles aventures et quelques vulgaires orgies semées dans ses loisirs de province eussent assez mal traité les grâces candides de sa jeunesse, il avait gardé de la famille, des champs de la solitude, la simplicité qui l'enleva au monde et le gagna au ciel.

La fièvre qui suit les blessures d'armes à feu se fait quelquefois longtemps attendre. Il arrive souvent qu'après avoir reçu au travers du corps une arquebusade, comme disait Brantôme, on peut, pendant plusieurs jours, converser librement avec qui vous visite de toutes choses gaies ou sérieuses. On est alors dans une assez agréable situation. On sent dans une bonne mesure l'aiguillon de la douleur qui ne manque point d'un certain charme. On ne sait point si l'on reprendra jamais part à tout le vain et insipide travail de cette vie, ce qui donne aux pensées une incertitude pleine de douceur. On a en même temps une légère agitation de corps et une grande sérénité d'esprit qui composent, je crois, l'état le plus approchant du bonheur. Vibraye, qu'Élisabeth soignait ardemment, eut

plusieurs jours qui furent certainement les plus heureux de sa vie. L'enthousiaste Écossaise lui faisait raconter dans tous ses détails la suprême campagne de la Vendée, et sentait bouillonner à ce récit tout ce qu'elle avait de sang jacobite dans les veines. Ses yeux resplendissaient de lueurs héroïques quand il lui disait comment une poignée d'hommes armés de bâtons et de fusils rouillés engagèrent résolûment une guerre avec toute une armée, toute une nation, tout un siècle, et de belles larmes pures, sacrées, idéales comme des larmes d'ange, tombaient silencieusement le long de ses joues, quand il lui montrait cette pauvre chevalerie, semblable à celle que railla et pleura en même temps Cervantes, fracassée, à ses premiers débuts, par les réalités implacables auxquelles s'était attaquée sa glorieuse et inutile valeur.

— En vérité, répétait souvent Robert, quand certains regards de brûlante admiration portaient le trouble, l'enthousiasme et la joie au fond de son cœur, en vérité, quand je vois cette sympathie bienfaisante, cette précieuse émotion, je suis honteux du peu que j'ai fait ; je rougis de cette misérable blessure ; cent batailles et vingt coups de feu me paraîtraient payer trop peu encore de pareilles faveurs. — Et on voyait quelle expression sincère de sa pensée étaient ces ardentes paroles.

Il avait vingt-trois ans, une âme prompte aux mouvements violents et soudains ; la vie lui faisait cette grâce qu'elle nous fait si rarement, de revêtir ses pa-

rures les plus romanesques; il aima avec illusion, avec emportement, avec ivresse, enfin avec tout ce qui compose l'amour. Rien n'était plus simple que ce qui se passait dans son cœur; mais rien n'était plus compliqué, plus mystérieux, plus rempli de lumière décevante et de tristes ténèbres que le drame dont un autre cœur était le théâtre. Ce pauvre Robert le Diable, comme on l'appelait, qui avait brisé des bouteilles et tué des hommes, qui connaissait la double ivresse de l'orgie et du combat, n'était qu'une naïve créature sans défense et sans détour près de cette femme qui n'avait jamais vu tomber un combattant ni un buveur, mais dont les pas avaient erré à travers les chemins du monde. Dans ces festins où quelques hardis compagnons s'attaquent à la magie de la coupe, l'esprit s'éteint un instant, puis se rallume; dans une bataille, les corps tombent et rien de plus, la mort n'est que dans ces enveloppes sanglantes dont nous délivreront les souffles du ciel, le bec des vautours et les mystérieuses vertus de la terre. Dans un salon, pendant un bal, au milieu de ces femmes que parent les diamants et les fleurs, la mort est partout. Chaque heure dont le pied sonore, comme dit Chénier, retentit au milieu des accords de l'orchestre sonne sous toutes les poitrines des funérailles. Chez celui-là, c'est la candeur qui est frappée mortellement par le regard d'une coquette. Une pensée vaniteuse vient de tuer l'amour chez cet homme aux cheveux noirs; une pensée ambi-

tieuse vient de tuer la vertu chez cet homme chauve. Chez cette femme que sa beauté, sa jeunesse et sa parure font, au milieu de cette ardente nuit d'hiver, un souvenir de la fraîcheur matinale, une image du printemps, l'amitié vient d'être tuée par une pensée jalouse. Et pendant que tous ces trépas s'accomplissent, il n'est pas un visage où se peigne ni la tristesse, ni l'épouvante; chaque visage reste empreint du même sourire. Tous ces sépulcres cachés, comme dit l'Évangile avec sa surhumaine éloquence, balancent gracieusement leurs cadavres au son des instruments de fête. Allez donc demander ensuite tout ce que réclame l'amour, une ignorance qui ne soit point de l'art, une sensibilité qui ne soit pas du caprice, des emportements qui ne soient pas un jeu, une douceur qui ne soit pas de la fatigue, à des femmes qui ont été, comme la duchesse de Tessé, les héroïnes de ces champs de bataille!

Et cependant j'étais trop dur tout à l'heure quand je comparais les larmes arrachées à Élisabeth par le pâle et intrépide visage de Robert à celles que répandait cette même femme sur les feintes et mélodieuses douleurs de la Malibran. La duchesse de Tessé voyait dans ce blessé, qu'elle soignait avec un dévouement sincère, autre chose qu'une source de rares et romanesques émotions. Quelquefois, quand les yeux de Robert, agrandis par la douleur et embrasés par la passion, attachaient sur elle un de ces regards qui vont jusqu'au fond de l'âme où les envoie un mysté-

rieux et suprême effort, il lui semblait que des pensées inconnues et des rêves évanouis faisaient surgir tout un monde enchanté dans son cœur. Alors elle laissait sa main dans les mains tantôt glacées, tantôt brûlantes du blessé, et se penchait sur lui comme la rêveuse divinité d'une fontaine se penche sur l'onde harmonieuse et profonde où elle entend chanter ses louanges par les esprits qui lui sont soumis.

Tout à coup la blessure de Vibraye prit un caractère alarmant. La fièvre vint, amenant le délire et son enfer. Aussitôt que disparaissait le jour, Robert appartenait aux spectres. Il le disait lui-même à Élisabeth dans un langage où se retrouvait l'esprit de la comtesse Griselidis. « Adieu! murmurait-il, ma chère gardienne, je m'en vais au pays des fantômes; si je pouvais vous y entraîner comme le chevalier noir des ballades, je ne le ferais pas, on y souffre trop. » Une nuit on crut qu'il allait mourir. « En avant! criait-il de cette voix d'une sonorité étrange, qui semble, sur la bouche des mourants, un souffle sorti de profondeurs inconnues; en avant à travers ces flammes! en avant à travers ces ténèbres! Mon corps n'est plus! Suivez mon âme! La voyez-vous? Elle est de feu et d'acier. — Le duc de Tessé, qui cette nuit, avait voulu le veiller lui-même, le soutenait entre ses bras. Élisabeth, qui était accourue aux cris du malade, s'était jetée à genoux, et priait, je dois lui rendre cette justice, comme l'eût fait la plus pauvre paysanne de la Vendée.

L'heure où Robert devait rendre à Dieu son âme vaillante n'était pas encore venue. Le jour parut sans que la mort eût frappé le malade de ces coups qu'elle aime à porter dans les ténèbres ou aux premiers rayons du matin. Toutefois, l'état de Vibraye était loin d'être rassurant. Son lit de douleur était illuminé déjà par les rayons d'un soleil maître de tout l'horizon, et il ne s'était pas assoupi encore. Le délire, il est vrai, l'avait quitté, son regard n'était plus animé des clartés sinistres de la vision, l'heure qui dissipe les ombres l'avait délivré de ses fantômes ; mais tous ses traits étaient empreints de cette triste et pesante fatigue, chasuble de plomb que jettent en s'enfuyant les spectres sur ceux qu'ils ont tourmentés. Élisabeth, en se dirigeant vers la chambre du blessé, d'où elle ne s'était éloignée que sur les prières de son mari, pour prendre quelques heures de repos, rencontra le médecin, qui quittait celui qu'elle allait retrouver.

— Si M. de Vibraye, lui dit cet homme, peut passer avec calme la journée qui vient de commencer, peut-être viendrons-nous encore à bout de le guérir. Maintenant, une crise semblable à celle qu'il a traversée cette nuit le tuerait. Il est en ce moment dans un tel état de prostration, qu'il n'entendrait pas la voix de sa mère, si elle sortait du tombeau pour venir lui parler à l'oreille. — Cette image était suggérée au médecin, qui était loin d'être une intelligence poétique, par le pieux emportement avec lequel il avait entendu

le blessé parler de sa mère, à ces instants où l'ivresse de la douleur nous donne vis-à-vis des plus insensibles objets et des plus ingrates natures un irrésistible besoin d'expansion.

Élisabeth entra sur ces paroles dans la chambre de Vibraye. Une vieille gouvernante, que la duchesse chargeait de la remplacer auprès du malade quand elle était forcée de s'éloigner, venait de s'absenter pour un moment. Robert était seul, et ne paraissait point, du reste, s'en apercevoir. Ses yeux étaient fixes, et ne semblaient plus devoir donner jamais aucun regard à l'appareil mouvant des choses humaines ; son visage avait cette pâleur sous laquelle on sent ce je ne sais quoi de profond, de ténébreux et de glacé qui annonce dans une enveloppe mortelle l'invasion de la mort. Je ne sais pas alors ce qui se passa dans l'âme d'Élisabeth : Dieu seul peut connaître et juger ces mystères ; mais elle s'approcha lentement du lit de Robert, et se pencha sur lui si bas, que le souffle de sa bouche dut effleurer l'oreille du blessé. Alors, d'une voix qui aurait pénétré jusqu'à cette âme quand même elle aurait habité déjà les profondeurs d'un monde inconnu : « Robert, fit-elle, où vous êtes, m'entendez-vous ? Je vous aime ! »

Un éclair passa sur le visage du malade, et un long frisson courut dans ses membres. Élisabeth se retira vivement avec une sorte d'épouvante, comme une apprentie magicienne effrayée par l'effet d'une conjura-

tion dont elle vient de se servir. Heureusement cette excitation ne dura pas. Les yeux de Vibraye se fermèrent, et son corps qui cessa de trembler, passa d'une attitude d'agonie à une attitude de repos. Une potion qu'il avait prise, il y avait quelques instants, exerçait sur lui sa bienfaisante influence. Il s'endormait, emportant dans son sommeil la parole qui devait maintenant à jamais colorer ses songes. Élisabeth le contempla un instant, puis sortit sur la pointe des pieds de cette chambre où elle venait de se livrer au mouvement le plus étrange et le plus fatal de son humeur. Elle sortit en adressant au ciel les vœux les plus fervents pour celui dont un de ses caprices avait embrasé la vie. Elle était fille de don Juan et d'une épouse du Christ.

IV.

— Elle ferait des coquetteries à un mourant, disait Penonceaux.

— Elle en ferait à un mort, répondait Lanier; on peut dire qu'elle est affectée d'une véritable monomanie. Elle est comme ces chasseurs qui ne font grâce à aucune espèce de gibier, et, après avoir tué vingt faisans, s'arrêtent pour abattre un moineau. Ce travers lui a causé déjà et lui causera encore mainte fâcheuse

aventure. Enfin j'espère que son hobereau ne lui fera point faire de longues folies. Il mourra, elle le pleurera et l'oubliera.

— De temps en temps toutefois, ajouta Penonceaux, quand elle sera triste sans savoir pourquoi, elle nous dira : Je pense à ce pauvre Vibraye, qui était un héros trop grand, trop pur, trop noble pour ce temps-ci.

— Et elle fera, reprit Lanier, des comparaisons désobligeantes de ce sublime personnage avec nous : ce Vibraye sera un mort impertinent et ennuyeux.

MM. de Penonceaux et Lanier étaient de fort mauvaise humeur. Depuis le jour où Vibraye était arrivé à Saint-Nazaire, Mme de Tessé avait disparu pour eux, et ils commençaient à être las de leur séjour en Vendée. Ils ne pouvaient point se décider pourtant à partir, car tous deux étaient attachés à Élisabeth par des liens qu'ils ne voulaient pas rompre. La duchesse était pour Penonceaux une de ces relations dont se compose le charme mondain. Il n'en avait jamais été très-passionnément épris, la passion n'avait rien de commun avec sa nature; mais il trouvait dans cette coquetterie, qu'il accusait, un trésor inestimable d'indulgence, pour l'ambitieux babil de sa galanterie; puis Mme de Tessé était encore pour lui ce qu'on appelle une maison, maison agréable, commode, riante, où le désœuvrement et le plaisir parvenaient à s'accommoder. C'était une maison bien autrement précieuse pour Lanier. Le comte Théobald, fils d'un cé-

lèbre marchand de drap mort dans un fauteuil de pair en 1831, sans avoir pu déshabituer les Parisiens d'ajouter son nom à une espèce de drap particulièrement propre aux carricks des temps passés, le comte Théobald n'avait, comme bien on pense, qu'un désir, qu'une pensée, pénétrer dans ces hautes régions que la bourgeoisie de juillet voulut escalader avec ses pavés. Le duc de Tessé, en le présentant à sa femme, lui avait causé une joie qu'il avait longtemps portée écrite sur son front; puis du bonheur de M. Dimanche, il avait essayé de passer à celui de Don Juan, et, par cette loi qui rend très-souvent sincère l'attachement des courtisans pour leur souverain, il s'était pris d'une assez sérieuse affection pour Élisabeth. Je lui rends cette justice, il fut amoureux de la duchesse. La boutique de Mlle Prévôt le vit souvent occupé à choisir des bouquets avec une véritable rêverie. Ce qui rendait Élisabeth douce envers Penonceaux la rendait clémente envers Lanier. Un moment vint cependant où Théobald trouva que ses bouquets et ses soupirs n'obtenaient pas tout ce qu'il avait rêvé depuis que rien ne paraissait plus impossible à son ambition. Avec une prudence et un bon sens rares chez les personnages de son espèce, une fois qu'ils se sont entêtés des gens de qualité, il accepta un rôle plus humble que celui auquel il avait d'abord aspiré. Il renonça aux attitudes passionnées et farouches qu'un soir seulement il avait tenté de prendre, et devint un de ces

amoureux bien dressés, qui se rendent utiles dans tous les intérieurs, les plus élégants et les plus modestes. Il fut un des plus soumis desservants de cet amour domestique si commun dans nos salons, qui font à Paris ce que font les follets au Mogol, suivant La Fontaine, c'est-à-dire qui s'occupent des affaires du mari, servent tous les caprices de la femme, et même, au besoin, soulagent dans leur besogne les gens de la maison.

Penonceaux et Lanier vivaient en fort bonne intelligence, mais tous deux s'entendaient pour exercer sur la duchesse une sorte de surveillance. Ils ne prétendaient point à écarter d'elle les amoureux, seulement ils ne voulaient parmi ses adorateurs que des gens bâtis d'une certaine sorte. Ils étaient comme ces académiciens qui ne veulent avoir pour collègues que des écrivains de leur école. Ils sentaient dans Vibraye, quoiqu'ils ne l'eussent même pas entrevu, un élément nouveau qu'ils étaient décidés à repousser. Un véritable amour se levant sur la vie d'Élisabeth dans toute son orageuse splendeur eût mis à néant toutes leurs galanteries. C'eût été l'hippogriffe de Goethe et de Byron s'abattant dans des bosquets taillés à la française. Il fallait prévenir un pareil malheur à tout prix.

Tandis qu'à leur insu ils étaient établis dans ces pensées, la duchesse de Tessé entra au salon, où ils tenaient les propos que j'ai rapportés. Son visage était pâle et portait des traces réelles de fatigue; son

esprit était encore plus las que ses traits. Cette vie excitante et fébrile passée dans l'atmosphère d'une chambre de malade lui donnait un besoin impérieux de mouvement et de grand air. En ce moment un soleil de juin versait la lumière à flots par les quatre croisées dont le salon était éclairé, et appelait tout ce qui n'était pas impotent à venir voir au dehors le triomphe de l'été.

— Chère duchesse, dit Penonceaux, je ne sais point comment va M. de Vibraye, dont j'ai, du reste, fort peu de souci; mais je sais que nous vous laisserons dans le cimetière de Saint-Nazaire, si vous ne faites point trêve aux fatigues qui vous tuent et qui ont déjà changé vos traits. Il faut à toute force que vous sortiez un peu de l'espace étroit et malsain où votre dévouement vous confine. Venez avec nous aujourd'hui voir Montceny, qui est dans son château depuis trois jours, et qui s'est désolé hier de ne pas vous avoir rencontrée, car il est venu hier dans la matinée, pendant que vous faisiez l'ange gardien dans la chambre du bienheureux blessé. Montceny compte sur nous. Sa maison n'est qu'à deux lieues d'ici; vous monterez miss Anna, qui a, comme vous, grand besoin de sortir. Dans trois heures au plus, nous serons de retour, et vous aurez tout le temps nécessaire pour faire votre besogne de sœur grise.

André et la comtesse de Mauvrilliers, qui entrèrent sur ces derniers mots, joignirent leurs instances à

celles de Penonceaux. Mme de Mauvrilliers était vêtue d'une amazone bleu sombre, qui lui allait merveilleusement. Cette vue décida tout à fait Élisabeth ; elle disparut, et revint, au bout de quelques instants, dans un costume de cheval qui lui donnait la grâce, si idéale et si vivante toutefois, de cette Diana, fille, comme elle, des montagnes de l'Écosse.

Elle s'élança sur miss Anna, charmante bête au col délicat, à l'œil ardent, dont la longue crinière était tressée avec autant de soin que la plus élégante chevelure de jeune fille, et les pieds enduits de ce brillant vernis qui inspirait récemment des élans d'indignation républicaine à un patriote revendiquant l'égalité entre le sabot des chevaux et ses bottes. Elle montait à cheval avec une adresse pleine de charme ; sa monture semblait toujours dans le secret de ses pensées. Certainement il y avait affinité mystérieuse, secret accord entre sa nature et cette nature chevaline, capricieuse, ardente, inquiète, en rapport avec les esprits invisibles de l'air, passant des allures confiantes aux tressaillements ombrageux, de la soumission gracieuse à tous les écarts désordonnés de la révolte.

On allait de Saint-Nazaire à Montceny par un de ces chemins à travers bois, qui sont routes du pays des fées. Bientôt, en galopant sur l'herbe verte, elle eut oublié les images de mort et de douleur qu'elle venait d'avoir sous les yeux. A travers la chevelure

des bois, le soleil buvait ses larmes, et les bonds rapides de miss Anna envoyaient au vent ses tristesses, comme le mouvement emporté d'une valse effeuille sur le sein d'une danseuse toutes les fleurs d'un bouquet. Enfin, suivie de tout son cortége, elle arriva au château de Montceny. Cette noble et pensive demeure, bâtie au temps où les pierres se remuaient avec le signe de la croix, comme dit la ballade, présentait un aspect singulier. Les portes en étaient fermées avec soin. Il fallut baisser un pont-levis pour faire entrer la cavalcade inoffensive qui venait rendre à ces vieux murs une joyeuse visite. Quelques valets armés se promenaient dans la cour.

— Ah çà! mon cher comte, dit le marquis de Penonceaux au beau Raoul de Montceny, qui arrivait au-devant de ses hôtes, vous disposeriez-vous par hasard à soutenir un siége? Sommes-nous encore au quatorzième siècle, et avez-vous quelque démêlé avec un seigneur voisin?

— Non, mon cher Penonceaux, répondit Raoul de l'air le plus naturel du monde. Nous sommes fort loin de ces temps héroïques pour votre malheur et le mien; mais nous sommes en 1832 et en Vendée. Je suis venu ici, où j'espérais assister encore à quelque action. J'ai trouvé les nôtres dispersés, Madame réduite à se cacher, et les gendarmes de Louis-Philippe maîtres de la campagne. C'est contre les défenseurs du trône de juillet que j'ai fait ces préparatifs dont vous êtes

étonné. Hier, en revenant de Saint-Nazaire, un de mes gens m'a dit que les bleus songeaient à me faire une visite armée. Je ne serais pas surpris que mon nom me valût en effet cet honneur, auquel j'ai voulu me mettre en mesure de répondre. Ainsi, madame la duchesse, fit-il en se tournant avec une inclination gracieuse vers Élisabeth, vous allez vous trouver peut-être parmi des assiégés.

Lanier ne put point s'empêcher de prendre à l'endroit de ce chevaleresque péril un certain air d'incrédulité bourgeoise, et, se penchant à l'oreille de Mme de Mauvrilliers : — Je désire, dit-il, que vous ne vous trouviez jamais à d'autre siége que celui de Montceny. Avant deux ans, vous verrez Raoul aux courses dans la tribune du duc d'Orléans. Ce brave garçon est incapable de faire la guerre à un gouvernement établi, et cette juste opinion que tout le monde a de lui nous garantit une pleine sûreté; mais je comprends sa mise en scène, ajouta-t-il en regardant Élisabeth. Ce que je ne comprends point pourtant, fit-il de nouveau à voix basse, c'est ce qu'il porte là sur son habit. Voilà une décoration que je ne connais pas.

Ce qui excitait avec raison, je dois le dire, l'étonnement de Lanier, c'était une croix délicatement brodée en soie blanche, qui brillait comme un camélia sur le frac élégant de Montceny. Du reste, toute la tenue de Raoul mérite de ne pas être oubliée. Le dandy avait revêtu un costume complet de Vendéen. Son habit de

chasse était gris, à revers noirs comme les nobles habits qu'usèrent les broussailles du Bocage et que percèrent les balles républicaines; seulement l'habit de Montceny n'avait pas la moindre trace ni de bivouac, ni de combat; il était d'une fraîcheur irréprochable, et aurait pu figurer de la façon la plus galante dans un quadrille de bal masqué.

Deux mots du comte de Montceny. C'était, en 1832, un des chefs de la jeunesse dorée. Il avait une jolie figure, une belle taille, montait parfaitement à cheval et possédait tout l'esprit nécessaire pour ne point déparer ces qualités auprès de ceux surtout qui les goûtent le plus. Le fait est qu'il ne manquait pas d'une certaine finesse. Comme ce prince de Bambucci dont parle Georges Sand, il ne pouvait être trompé ni sur un cheval ni sur un tableau. Il avait aussi quelques notions des femmes et ne faisait jamais de faute dans une partie avec une coquette. Une chose pouvait le déconcerter en matière amoureuse : c'était l'amour, dont il n'avait pas plus l'idée que des loups-garous. On le disait d'une bravoure assez médiocre; mais il avait tous les dehors de la vertu dont il n'était pas sûr d'avoir le fond, et ces dehors suffisaient amplement à la seule vie qu'il voulût mener. Au demeurant, c'était un de ces hommes qui savent traverser ce monde dans un équipage à la fois agréable et commode, et qui ont, après tout, dans les faveurs des belles, plus large part que les héros et les poëtes, sans faire trouer leurs

habits par des balles comme les premiers, et par la misère comme les seconds.

Il avait fait, pendant une partie de l'hiver, à Élisabeth, une de ces cours d'habitude et de précaution destinées à porter leur fruit quand il plaira au ciel. Il était alors sous la domination de lady Greenwich, qui s'avisa, pendant six semaines, d'être jalouse, afin d'avoir tout connu, dit-elle un jour avec un accent inimitable, et que la jalousie ennuya profondément. L'été le trouva libre, et il songea dans sa liberté à la duchesse de Tessé, qui était sa voisine de campagne. Il résolut d'aller à Montceny ; puis, pensant que Madame était en Vendée et qu'Élisabeth était romanesque, il fit mettre dans sa berline un costume vendéen.

Deux jours après son arrivée, il alla faire une visite à Saint-Nazaire. Là, il apprit l'enthousiasme de la duchesse pour Vibraye, et il bénit secrètement son habit gris. Il pria André d'amener sa femme chez lui le lendemain. La fortune, qui, en sa qualité de personne plus que légère, se coiffe volontiers de gens comme Raoul, inspira justement à la duchesse l'idée de galoper sur miss Anna. Les préparatifs de Montceny ne furent point perdus, sa fable de siége eut plein succès ; Élisabeth, se piquant d'héroïsme, voulut attendre jusqu'à la nuit les gendarmes. Pendant ce temps, l'habit vendéen produisit tout son effet. En retournant au tomber de la nuit à Saint-Nazaire, la duchesse pensait avec complaisance à Raoul. Ce faux et

pimpant Vendéen lui avait fait oublier le vrai Vendéen tout sanglant, dont le matin elle avait bouleversé l'âme. Rentrée au château, son premier mouvement ne fut même point de monter dans la chambre de Robert. Quand la vieille Brigitte, qu'elle avait laissée auprès du malade, entrant tout à coup dans le salon où elle devisait avec Penonceaux, s'écria : — Madame la duchesse, le médecin dit que M. de Vibraye est sauvé ! — Ah ! Dieu soit loué ! fit-elle en rougissant, elle qui rougissait peu, et elle monta précipitamment dans la chambre du blessé comme pour réparer un oubli. — Élisabeth, lui dit le malade, que je meure, si des paroles dont je crois me souvenir n'étaient qu'un songe. Le médecin dit à présent que je vivrai. Je vivrai, si vous voulez, et mourrai, si vous voulez : je vous aime !

V.

Je ne sais pas au monde, en définitive, de plus grande puissance que l'amour : c'est l'avis des poëtes et des pères de l'Église, de Pétrarque et de *l'Imitation*. Robert prit donc sur Élisabeth un certain empire; une absence de Montceny le servit admirablement. Le beau Raoul fut obligé de suspendre sa campagne vendéenne pour aller sur-le-champ à Paris, où une grand'-tante, dont il était l'héritier, venait d'avoir une atta-

que d'apoplexie. Aucune passion ne lui aurait fait négliger ce voyage. Vibraye fut de nouveau pour la duchesse le seul Vendéen à aimer. Il passait avec elle de longues heures et s'étonnait de tout ce qu'il y avait en cet esprit, que les frivolités du monde auraient dû épuiser. L'état dans lequel il était donnait forcément à ses amours un tour idéal; la duchesse, qui en certaines matières avait grande expérience et grande prévision, appelait à son aide, pour enchaîner chaque jour davantage le pauvre Vibraye dans le monde immatériel, toutes les délicatesses passionnées d'un christianisme séduisant dont elle possédait merveilleusement les secrets. Et ici, qu'on fasse bien attention, je ne veux médire en aucune façon d'un certain catholicisme de bel air qu'on a accablé de plaisanteries rebattues, de mauvais goût, fort dangereuses, et pour lequel, d'ailleurs, j'ai grande prédilection. Si la religion peut être un ornement, tant mieux, je n'y vois qu'une preuve de son inimitable beauté. Mais on la profane, dit-on; ceux qui d'habitude ont ces scrupules sont des gens qui la profanent de bien d'autres manières qu'en tirant de son divin écrin de touchantes et radieuses parures. Le plus grand crime qu'on puisse commettre contre le ciel, c'est de l'oublier. On me dira que ce sont propos de jésuite. S'entendre appeler jésuite aujourd'hui n'a rien de bien humiliant. Quoi qu'il en soit, du reste, c'est ainsi que pensait Mme de Tessé.

Élisabeth entreprit de convertir Robert le Diable, car elle savait que Vibraye était désigné par ce nom dans le pays. Elle lui lisait ce que les œuvres chrétiennes ont de plus tendre, ce fameux chapitre de *l'Imitation* sur l'amour, qui est un véritable printemps mystique, un ensemble de souffles passionnés et tristes, de parfums secrets et de voix touchantes jusqu'aux pleurs. Robert s'attendrissait et promettait de ne plus tuer son prochain pour une parole, surtout de ne plus maltraiter les évêques. Quant à pervertir les Vendéennes, c'était assez des yeux d'Élisabeth pour l'en empêcher désormais. La duchesse avait un disciple docile. Une occasion vint cependant où Vibraye reprit brusquement ses anciennes allures. Lanier fut l'instrument dont se servit le malin.

Nous avons vu que le comte Théobald était, comme Penonceaux, fort hostile au Vendéen. La première fois que Robert, assez fort pour descendre quelques heures au salon, vit les deux représentants de la jeunesse parisienne, il répondit d'instinct, avec usure, à la malveillance dont il était l'objet. — Votre Penonceaux, disait-il à Élisabeth, ne vaut pas un coup d'épée, et votre Lanier vaut à peine un coup de bâton. Comment souffrez-vous les grimaces de si sottes gens? Je suis presque honteux d'être gentilhomme quand j'entends les impertinences du marquis et quand j'examine cette incroyable inutilité; heureusement que le comte me dégoûte d'être roturier. Combien j'avais raison de

haïr la révolution de juillet, qui me fait rencontrer M. Théobald, sans qu'il y ait entre lui et moi au moins l'étendue d'un comptoir ! — La duchesse défendait ses amis, souvent même avec une certaine vivacité. Vibraye alors entrait dans le courroux d'un amoureux contre toute apparence de rivaux, et, oubliant la blessure qui le clouait encore au fond d'un fauteuil, ne parlait plus que d'abattre des oreilles et de couper des nez. Élisabeth était grandement irritée, mais sa colère s'éteignait toujours dans cette indulgence secrète qu'éprouvent les femmes pour les rages viriles dont elles sont cause.

Un jour, le duc et le marquis étaient à la chasse, madame de Mauvrilliers s'était enfermée en sa chambre ; Vibraye se trouva seul dans le salon, à midi, avec la duchesse et Lanier. Le hasard établissait ainsi un des plus pénibles et des plus fatigants entretiens à trois qui aient jamais été infligés à gens du monde. Lanier, s'abandonnant tout simplement à son mauvais vouloir contre le Vendéen, entama une conversation où Vibraye ne pouvait point placer un mot. Il se mit à parler, avec une affectation dont le moins délicat se fût offensé, de personnes et de choses connues uniquement de la duchesse et de lui. Il épuisa le chapitre des chevaux d'abord, puis celui des chanteurs, puis celui des danseuses ; puis il en vint aux médisances de salon, puis enfin aux toilettes que telle femme avait à telle fête. — Mon Dieu ! disait-il, quelle singulière

robe avait donc lady Greenwich au dernier bal de l'ambassade anglaise ! C'était une robe en... Aidez-moi donc, madame la duchesse.

— En drap Lanier peut-être, dit du ton le plus rébarbatif Robert, qui avait jusqu'alors été muet.

— Monsieur, fit Lanier tout suffoqué de cette impertinente folie, en disant semblable chose, vous prétendez certainement...

— Vous rendre en une seconde, interrompit Vibraye, ce que je reçois de vous depuis une heure : beaucoup d'ennui.

Le comte Théobald se leva, pâle de colère, et, se dirigeant vers la porte du salon, dit à la duchesse avec un regard plein d'une sombre dignité : — Vous comprenez, j'espère, madame, à quelles convenances, à quelles lois, à quels devoirs j'obéis en ne poussant pas plus loin une affaire engagée devant vous, et, je le pense, à cause de vous.

Au moment de cette sortie tragique, la comtesse de Mauvrilliers entrait. Il est grandement temps que je vous dise quelques mots de l'ange, car madame de Mauvrilliers a porté ce nom, ni plus ni moins que madame de Grancey.

VI.

Le vieux comte de Mauvrilliers, à près de quatre-

vingts ans épousa par grande vertu soi-disant, avec toutes sortes de façons éthérées et patriarcales, une toute jeune fille, sans aucune espèce de fortune, mais douée des plus beaux yeux du monde, d'un teint transparent et d'une chevelure séraphique. Léonie d'Alpieyce avait été confiée, comme pupille, a ce vieux *suppôt du mariage*, pour me servir d'une expression qui m'a réjoui. Son tuteur lui proposa un jour de l'épouser; elle accepta, et se mit à jouer à l'*Adèle de Sénange*. On dit même qu'il y eut un *lord Sydenham* de la partie, mais beaucoup moins Grandisson que le héros de madame de Souza. Toutefois madame de Mauvrilliers, qui chantait en s'accompagnant de la harpe, et avait dans sa taille, dans son visage, dans ses cheveux, quelque chose de si aérien et de si lumineux, que toute sa personne était une vraie vision céleste; madame de Mauvrilliers, qui d'ailleurs entendait à merveille le monde, voulut être ange et le fut. Quand M. de Mauvrilliers mourut, elle lui donna de belles larmes, et ne reprit les couleurs tendres qu'après avoir passé par toutes les gradations qui les séparent du noir le plus sombre. Veuve à vingt ans et avec une très-grande fortune, elle résolut de s'élever à cette dignité de beauté vertueuse, qui est le but de toutes les habiles, en pratiquant une tigrerie sereine et candide. Nulle ne s'entendait mieux qu'elle à interrompre tout à coup, par un rire bien haut, une phrase murmurée

bien bas, à jeter naïvement, au milieu d'une conversation générale, les paroles hasardées dans son oreille, enfin à faire toutes les démonstrations publiques de la plus intrépide et de la plus irréprochable innocence qui se soit jamais promenée à l'Opéra, aux courses, à tous les concerts et à tous les bals; car, si madame de Mauvrilliers était un ange, ce n'était pas, comme disait quelqu'un, l'ange de la solitude. On la rencontrait partout : c'était la mondaine par excellence. Tout ce bruit l'obsédait, disait-elle; mais il faut bien sortir pour voir les gens qu'on aime. Était-ce sa faute, si ses amis ne vivaient point à Port-Royal? Et tous les soirs, avec une résignation pensive, elle apparaissait tantôt ici, tantôt là. Le grand art avec lequel était conduite sa vie lui donnait une incontestable autorité en certaine matière. Ce fut donc en véritable prêtresse des convenances qu'elle attacha sur la duchesse un regard miséricordieux, mais sévère, quand elle entra dans le salon abandonné par Lanier. Elle avait entendu les paroles de Vibraye, et voyait le trouble d'Élisabeth.

Robert n'osait pas lever les yeux sur la duchesse, qu'il craignait d'avoir offensée. Ému tout à l'heure par la colère et maintenant par des regrets, il se leva, car il commençait à pouvoir marcher, et prit le chemin de sa chambre. Son départ était une grande faute. Mieux vaut cent fois laisser une femme que vous aimez et que vous venez de froisser avec un de vos rivaux qu'avec une de ses amies.

— Chère Lisbeth, dit Léonie, aussitôt que Robert se fut retiré, je suis enchantée que nous soyons seules. Tu fais des folies pour ce Vibraye, qui est un homme insupportable, et qui te donnera, si tu n'y prends garde, de ridicules embarras. J'ai remarqué qu'hier ton mari avait un air soucieux. Certes, André n'est pas jaloux, il t'en a donné plus d'une preuve : il te laisse gouverner ta vie à ta guise avec une résignation pleine de douceur dont souvent tu m'as vanté le charme ; mais il ne prend pas ta préoccupation de ce nouveau venu comme il a pris cent fois tes caprices enthousiastes pour maint autre. Ce qui se passe en lui ne m'étonne pas, vois-tu, chère belle ; tel qui veut bien avoir le cou rompu en chaise de poste, ne veut pas s'exposer dans un wagon. On ne consent à courir que les dangers avec lesquels on est familier. Vibraye est pour ton mari un danger nouveau et inconnu. Il n'est pas accoutumé à ce qu'on te fasse la cour à la violente et mélancolique façon de ton blessé. J'ai entendu dire à M. de Mauvrilliers, — j'aurais dû oublier cette folie, mais elle m'est restée, je ne sais comment dans la mémoire, — qu'un académicien de ses amis, grand ennemi des drames modernes, et marié à une femme très-coquette, répétait souvent : Je lui pardonnerai tout, si elle suit les anciennes règles ; je la chasse, si elle donne dans les Antony. Il y a dans le duc de Tessé un peu de cet académicien. Et puis, que te dirai-je ? certainement M. de Vibraye vaut mieux

que Lanier de toute façon, et même, je crois bien, que Penonceaux. Il est de bonne famille, il a un caractère chevaleresque. Toutefois, une aventure avec lui, ou du moins un soupçon d'aventure, est chose fâcheuse. Une femme, vois-tu, est tout à fait classée par un amour de province. C'est toujours un amour pour quelqu'un qu'on ne connaît pas. Paris est sans pitié pour ces sortes de passions. La médisance profite de l'éloignement pour tout obscurcir et confondre à dessein. On dit : Elle aime quelqu'un, je ne sais où, dans une petite ville, aux environs de son château. De ton Vendéen on fera un sous-préfet ou quelque chose de pire. Et tes amis seront au désespoir de te voir ainsi calomniée. Chère Lisbeth, laisse là ce Vibraye, pour qui tu n'as déjà eu que trop de bontés. Reviens à tes amis naturels et à ton train ordinaire de vie.

Mme de Mauvrilliers ajouta encore bien d'autres choses sur ce ton. Ce Robert était entêté d'une sotte et dangereuse manie de querelles qui amènerait les plus ennuyeux éclats. Puis, il prenait déjà des airs d'amoureux du plus mauvais goût. Ainsi, que signifiait ce lardon provocateur si brutalement lancé à ce pauvre Lanier ? La patience de Théobald était fort heureuse. Que serait-il arrivé, si M. de Vibraye avait trouvé aussi fou que lui ? Les paroles de Léonie éveillaient chez Élisabeth plus d'un écho. Elles faisaient entendre à la duchesse la voix même du monde s'élevant pour la retirer d'une fantaisie hérésiarque et la

ramener aux caprices orthodoxes. A coup sûr, plus d'un instinct, plus d'un sentiment en elle prenaient la cause de Robert. Elle comprenait bien qu'en cette poitrine qui s'offrait si vaillamment aux balles, il y avait des trésors ignorés des jouets habituels de son cœur, de tous les fats qui faisaient guirlande autour d'elle ; mais, c'était certain, Vibraye n'était point de son monde, et la jetait en des voies inconnues. Un dernier raisonnement de Léonie la détermina. « Chère belle, dit le frivole et sévère oracle, les personnes adoptées par le public comme excentriques, — tu es du nombre, n'est-ce pas ? — ont un écueil à éviter soigneusement. Il est une excentricité qu'on ne leur pardonne pas, c'est celle dont le monde ne fait pas son profit. Aie dix amants à tes couleurs, et donne des fêtes, on prendra cela en belle humeur ; mais ferme ta maison pour y lire Ossian avec un Werther, et on ne te pardonnera pas. C'est ce qui fait qu'on est si impitoyable pour les enlèvements, et on a raison ; il y a tel amour qui est la vie de la société, et tel autre qui est sa mort. C'est bien le moins que nous combattions ce qui nous tue. »

Une heure après ce long discours, la duchesse de Tessé traitait Vibraye avec tant de hauteur, de colère et de dureté, que le pauvre Vendéen demeurait tout suffoqué, sentant la rougeur à ses joues, les larmes dans ses yeux, et ne sachant ce que voulait son cœur. Il laissa parler Élisabeth sans trouver un mot à lui

répondre. La tendresse et la fierté se livraient en lui un de ces rudes combats qui sont le désespoir des amoureux. On lui reprochait des choses dont la seule pensée l'aurait fait mourir de honte. Il était coupable, lui disait-on, d'avoir voulu compromettre, par ses airs emportés et impérieux, celle qu'il adorait. Lorsque la duchesse se fut retirée, il laissa tomber sa tête entre ses mains, et pleura longtemps. Toute la journée, il resta enfermé dans sa chambre; puis, quand vint l'heure du dîner, il descendit en chancelant dans le parc sans être observé, gagna une porte dérobée, et se trouva en plein champ. A la nuit tombante, il frappait à la porte de son château, qui était à deux lieues seulement de Saint-Nazaire. Un vieux serviteur, qui le croyait mort, le recevait entre ses bras avec force exclamations. Le blessé de la Pénissière était épuisé par cette marche imprudente. Sa blessure était rouverte. On le porta dans la chambre de sa mère. Après une longue défaillance, il revint à lui, et pour la première fois ressentit une douleur que je ne souhaite à personne. « Ah! disait-il, pourquoi les balles ne m'ont-elles pas frappé au cœur! »

VII.

Il était dans la chambre où sa mère était morte, couché dans le lit où il avait vu pour la dernière fois cette chère figure. Tous les objets dont il était entouré

lui rappelaient des souvenirs qui lui faisaient sentir cruellement les souffrances délaissées de son corps et la douleur méconnue de son âme. Il était dans ce misérable état où l'on se fait pitié à soi-même, où l'on se sépare en deux moitiés, dont l'une est sans vie et dont l'autre répand des larmes glacées. Le temps s'écoulait, et il ne se demandait point ce que lui amèneraient les heures. Il souffrait de la nuit sans souhaiter le jour. Le jour lui enlèverait-il ce linceul sous lequel l'ensevelissait la solitude? Que dirai-je? La tristesse de ce malheureux, qui avait fait, comme tout homme généreux et passionné, une religion de son amour, était si profonde, qu'il faut pour la peindre avoir recours au cri de l'agonie divine : — Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné!

Ce cri était dans l'âme, sinon sur les lèvres de Robert, quand tout à coup le pauvre Vendéen vit s'ouvrir la porte de la chambre où il souffrait, et la plus étrange, la plus inattendue des apparitions s'offrir à son regard, où l'extase allumait son immobile clarté. C'était bien Élisabeth telle qu'il l'avait vue tant de fois, telle qu'elle était vivante au fond de son cœur qu'elle dévorait. Elle se dirigea vers son lit d'un pas hardi, droit, rapide, et d'une voix brève et vibrante : — Ainsi, dit-elle, pour obéir à un mouvement d'orgueil et de colère, vous ne craignez point de désespérer qui vous aime! Vous avez outragé mon hospitalité et mon affection ; vous avez tout oublié.... — Ah ! s'é-

cria Robert, c'est maintenant que j'oublie tout ce qui n'est pas cette heure, mon désespoir d'il y a un instant, mes angoisses d'il y a quelques jours, mon inquiétude et mes tristesses de toute ma vie, j'oublie tout, excepté, dit-il après un moment de silence pendant lequel ses yeux s'emplirent de larmes, mais de chaudes et douces larmes, excepté ma mère, Élisabeth, dont je pense que l'esprit me protége et vous envoie ici.

Elle lui raconta comment elle était venue le trouver par un de ces mouvements emportés de dévouement naturels à cette âme, où Dieu avait mis sous la poussière de tant de pensées frivoles et arides un fond immense de bonté. Agitée d'une sorte de remords en songeant à la scène du matin, elle était montée, après le dîner, dans la chambre du blessé ; elle avait trouvé cette chambre vide, et avait compris la vérité. Le duc avait été faire une visite dans les environs avec Lanier et Penonceaux ; elle demanda un cheval. Quelquefois elle faisait dans son parc des promenades comme celles que Mme de Sévigné faisait à minuit dans son mail ; elle aimait la lune, la songerie et la liberté. On l'avait donc vue sans étonnement s'enfoncer dans les allées. Bientôt elle avait gagné les champs ; en sautant haies et fossés, elle était arrivée à Vibraye. A son retour, si on l'interrogeait, elle dirait qu'elle s'était égarée ; si on la pressait trop, elle ne dirait rien, car il s'éveillait facilement en elle des accès d'indomptable fierté.

Robert, pendant qu'elle parlait, couvrait de baisers ses deux mains, qu'elle livrait aux transports de cette bouche altérée avec un abandon à la fois plein de dignité et de tendresse.

— Écoutez, dit tout à coup la duchesse, il faut maintenant que vous juriez de revenir demain à Saint-Nazaire, et de ne plus quitter ce pauvre château, dont vous ne garderez pas un mauvais souvenir, n'est-ce pas, sans m'avoir dit adieu ?

L'amoureux jura tout ce qu'elle voulut. Cependant il était urgent pour la duchesse de quitter Vibraye. Le château de Robert était, à juste titre, beaucoup plus suspect et plus exposé à de fâcheuses visites que le château du beau Raoul de Montceny. A chaque instant, on pouvait, au nom de la loi, pénétrer jusque dans la chambre où le blessé goûtait les délices de ses pures et héroïques amours. Alors que devenait Élisabeth ? Il fut convenu qu'elle retournerait sur-le-champ à Saint-Nazaire, accompagnée par le serviteur de Robert, discret et dévoué comme peut l'être un serviteur vendéen. Quant au héros de la Pénissière, il regagnerait le lendemain, au lever du jour, son premier asile ; il était facile d'attribuer sa sortie furtive à quelque secrète affaire de parti. Saint-Nazaire était un lieu sûr. Le duc de Tessé était en trop bonne odeur auprès du gouvernement nouveau pour qu'on osât envoyer chez lui les commissaires et les gendarmes, même dans le cas où l'on se douterait que sa maison

abritât quelque soldat de Madame ; et ce cas, du reste, n'était pas à craindre, car les gens d'André, presque tous Vendéens, étaient plus royalistes que leur maître. Robert resterait donc sous le toit hospitalier où la fortune l'avait conduit jusqu'à guérison complète de sa blessure. — De laquelle? dit-il en souriant à Élisabeth, quand elle prononça ces derniers mots. Il en est une dont vous savez bien que je ne serai jamais guéri.

Il voulut, avant qu'elle quittât cette chambre, qui, disait il, devait être imprégnée d'elle comme le gant ou le bouquet qu'elle avait porté, lui faire entendre de ces paroles qu'on prononce une seule fois dans sa vie. — Écoutez, fit-il à voix basse, je veux vous dire des choses que je ne puisse plus jamais adresser à une femme. Je suis à vous. Tenez, sentez mon âme dans ces baisers que je mets sur vos mains, sentez-la dans mon accent quand je vous dis : Je vous aime et vous aime! Il me semble qu'avec ces mots toute ma vie s'échappe de mon sein. Je le voudrais, car je crois bien que j'ai eu cette nuit tout le bonheur qui m'était destiné en ce monde. Ah! Lisbeth, chère Lisbeth, dites-moi qu'après cette vision tout ne sera plus pour moi tristesse et ténèbres! Hélas! vous êtes là, et tout à l'heure vous n'y serez plus ; mais vous ne m'oublierez pas, n'est-ce pas? Ma mère, vous qui me l'avez envoyée dans ce lieu même où je vous ai dit adieu, oh! je vous en prie, faites qu'elle m'aime!

VIII.

Le 15 juillet est la Saint-Henri ; Montceny voulut célébrer ce jour-là par une fête. Il était de retour en Vendée depuis une semaine : l'héritage qu'il avait été chercher à Paris était différé, la mort lui avait rendu sa grand'tante ; mais il était assez riche pour donner un bal en l'honneur de ses rois, et, quoiqu'il ne fût point prodigue, il aimait encore mieux payer avec de l'or qu'avec du sang ses fantaisies légitimistes. Le moment n'était pas très-bien choisi, il est vrai, pour des réjouissances. Madame était persécutée, la Vendée abattue. Montceny dit à la duchesse de Tessé en l'invitant : « J'ai voulu suivre la vieille tradition française, mêler le bruit des violons à celui de la mousqueterie, égayer les guerres civiles par des fêtes. » La fête que Raoul destinait à ce but chevaleresque devait avoir lieu dans les jardins de Montceny. Une fête l'été, et dans un parc, devait se passer à l'italienne. Montceny, qui avait longtemps habité Rome et Venise, décida que les femmes auraient des loups et des dominos. La duchesse de Tessé avait annoncé qu'elle irait à ce bal, sur lequel Mme de Mauvrilliers comptait beaucoup pour désespérer Robert ; mais chose étrange, elle déclara, le matin même du 15 juil-

let, que la Saint-Henri se passerait d'elle, qu'elle avait une affreuse migraine et une profonde fatigue de toute chose, que l'idée de Montceny était absurde, qu'on ne venait pas à la campagne pour aller danser en domino, enfin qu'elle resterait à Saint-Nazaire par la loi souveraine de son bon plaisir.

Il y avait alors à Saint-Nazaire, depuis deux jours, la marquise de Tessé, la belle-sœur d'Élisabeth, grande femme mince et sèche, qu'on rencontrait partout, et qu'une très-méchante personne appelait le squelette des fêtes égyptiennes. La duchesse pouvait donc persister dans sa résolution sans imposer sa retraite à M[me] de Mauvrilliers, qui était sûre d'avoir une compagne pour aller au bal de Montceny. André était parti la veille pour aller passer quinze jours chez sa sœur la princesse de Froslay; partant elle n'avait personne qui pût lui demander compte de son caprice. Lanier leva au ciel un regard résigné; Penonceaux sourit d'un contraint et aigre sourire; Léonie prit un air douloureux; Robert attacha sur la duchesse un regard d'une reconnaissance passionnée.

Depuis quelques jours, le pauvre amoureux ne savait plus trop ce que faisait de lui sa destinée, comme il appelait Élisabeth. Le fait est que la duchesse était elle-même fort embarrassée du dénoûment à donner aux amours dans lesquelles le hasard et la fantaisie l'avaient jetée. Elle ne pouvait pas terminer cette aventure par

un coup à la Circé, c'est-à-dire changer Vibraye, comme Penonceaux et comme Lanier, en animal domestique, et puis le laisser de côté. Vibraye était une nature au-dessus de certains maléfices. Il y avait dans son caractère et dans sa passion une redoutable puissance. Il réclamait d'Élisabeth l'engagement qu'elle avait pris au chevet de son lit dans la chambre de sa mère, en cette nuit dont le souvenir le brûlait. Comment lui dire qu'on avait obéi à un mouvement impétueux, mais fugitif, comme celui qui eût poussé un seigneur d'autrefois à dégaîner l'épée et le poignard pour un bouquet de violettes? Le duel fini, au diable le bouquet! C'était à peu de chose près, pourtant, la vérité. Élisabeth avait sans cesse dans sa vie de ces élans qui seraient parfaits sous la hache du bourreau. Tout à coup elle faisait un acte d'amour, de repentir, de charité, avec ferveur, pour conquérir le ciel; puis elle retombait au rang de Mme de Mauvrilliers. Tout ce qui était devenu pensées sacrées, souvenirs religieux, ineffaçables images, dans le cœur de Vibraye, n'était plus pour elle qu'un mirage décoloré et déjà presque évanoui. Montceny, qui, depuis son retour, était venu tous les jours à Saint-Nazaire, semblait posséder en ce moment le seul langage propre à séduire cette âme aux funestes inconstances et aux douloureuses frivolités.

La voilà qui refusait pourtant d'aller à cette fête, donnée évidemment pour elle. Robert conçut un ar-

dent espoir : sa blessure presque guérie ne permettait plus à Élisabeth de s'isoler avec lui dans cette chambre où la douleur, disait-il souvent, lui avait paru chose si douce; mais le bal de Montceny allait enlever tous les importuns de Saint-Nazaire et le laisser seul avec celle qu'il adorait tout un soir d'été. Il jura que ce soir-là déciderait de sa vie. Tout se passa comme il eût osé à peine le souhaiter; Élisabeth, sans s'inquiéter le moins du monde de la migraine dont elle avait parlé le matin, déclara qu'elle ne se retirerait chez elle qu'après avoir vu partir sa belle-sœur et Mme de Mauvrilliers.

On se mit en route pour Montceny à neuf heures. Élisabeth et Robert restèrent seuls dans un grand salon, aux croisées ouvertes, livré à l'air du soir, rempli de fleurs, où un seul candélabre luttait contre une amoureuse et inquiète obscurité. Vibraye garda quelques instants le silence; il ne savait quelle parole choisir de toutes celles qui venaient à ses lèvres; puis il jouissait de son émotion même; enfin il avait cette crainte dont on est saisi, quand on se croit près du bonheur, de faire envoler cette chose fugitive et ailée.

Il s'assit sur un petit sofa auprès de la duchesse, et s'empara, sans mot dire, d'une main qu'il couvrit d'ardents baisers. La main d'Élisabeth se retira. — Ah! s'écria Robert, je l'avais deviné, vous ne m'aimez plus! — Il y eut dans sa voix quelque chose de si déchirant, qu'Élisabeth, qui s'était levée, se rassit à côté de lui et

lui rendit sa main. Elle qui l'avait soigné, elle savait qu'aucune douleur de la chair n'aurait pu lui arracher pareil cri. — Vous vous trompez, fit-elle, et elle ajouta d'un accent qui ne trahissait guère que la peur : — Je vous aime comme je vous aimais, il n'y a en moi rien de changé. Puis, je ne sais quelle pensée s'empara d'elle, à quel instinct ou à quel élan elle obéit ; tout était si fantasque, si rapide et si passager dans cette nature ; mais, saisissant à son tour la main de Robert, elle l'appuya sur son cœur. J'ai dit qu'il y avait de la bonté en elle. Je crois qu'elle éprouva tout à coup, pour l'âme généreuse qu'elle torturait et même en quelque sorte abaissait, une compassion ardente et profonde, pleine de repentir et de respect, car elle accompagna ce geste étrange de ces paroles plus bizarres encore : Robert, je devrais être à vos genoux !

Robert sentit passer dans ses veines ce frisson ardent, ce souffle brûlant qui précède les orages des sens. Toutes les puissances de l'amour et de la jeunesse étaient déchaînées en lui. Il entoura de ses bras la taille d'Élisabeth, et mit sur sa bouche, où jusqu'alors ses désirs avaient à peine osé se poser, un de ces baisers audacieux et timides, pleins d'angoisses et de volupté, où se donne toute une âme et se joue toute une vie. Élisabeth se dégagea de ses bras, et d'un bond fut à la porte du salon. Il y avait sur ses traits l'implacable résolution d'une femme décidée à repousser un amour dont l'ivresse ne l'a pas gagnée. Elle n'avait pas toute-

fois ce calme qui, dans un semblable moment, est pour un amoureux le plus cruel des outrages et la plus terrible des douleurs; elle était émue, non pas de colère, mais d'effroi, ou peut-être de remords; elle reculait avec terreur devant l'incendie qu'elle avait allumé, et considérait avec tristesse celui que la flamme torturait sous ses yeux.

— Robert, dit-elle, je ne serai jamais à vous, et elle s'enfuit, aérienne et rapide, à travers les salles pleines d'ombre. Robert entendit son pied gravir l'escalier du château. Il la suivit jusqu'à sa chambre, dont la porte était entr'ouverte, et resta pâle comme un maudit, humble et tremblant comme un pécheur sur le seuil de ce paradis dont il se sentait repoussé. Il y avait sur ses traits une telle expression de souffrance d'âme et de chair, que la duchesse sentit de nouveau dans son cœur se lever enlacés l'un à l'autre, comme deux ombres fraternelles, le repentir et la pitié; mais ce n'étaient point ces tristes fantômes qui pouvaient remplacer cette brûlante apparition de l'amour que le baiser de Robert n'avait pas évoquée. Il fallait toutefois qu'elle donnât au pauvre amoureux une parole. Il fallait qu'elle empêchât cette âme de mourir, car il y a des instants où les âmes, tout immortelles qu'on les dise, semblent près de mourir comme les corps; une inspiration s'empara tout à coup de son esprit, et, marchant d'un pas hardi vers Robert, dont elle prit la main : « Écoutez, fit-elle, c'est l'affection même que vous m'a-

vez inspirée qui me défend pour toujours d'être à vous : j'ai fait un vœu pendant que vous étiez possédé par le délire, et, à l'heure de la mort, j'ai juré sur ce chapelet qui me vient d'une sainte, et qui est resté sur votre lit pendant une nuit tout entière, de ne jamais être à vous. Je ne violerai point mon vœu. Cela nous porterait malheur à tous deux. Aimons-nous, Robert, comme nous nous sommes aimés jusqu'à présent, en restant dignes du ciel qui a entendu mes prières et qui vous a sauvé, dignes des épreuves dont vous êtes sorti et du grand cœur que vous avez montré. Si vous ne pouvez plus m'aimer comme je veux être aimée, pour moi, et pour vous surtout, mon ami, séparons-nous. Tenez, gardez seulement cette chose chère et bénie qui vous rappellera un cœur où vous aurez été aimé de la seule tendresse dont un jour vous aurez souci. »

En ce moment, un pas se fit entendre. Une femme de la duchesse se dirigeait vers la chambre où se passait cette scène. « Adieu, mon ami, dit Élisabeth en donnant à la main de Robert une étreinte dont le Vendéen se sentit défaillir. — Adieu, madame, » répondit Vibraye; et d'une voix où gémissait l'accent d'un cœur mortellement blessé : « Vous savez, dit-il, que dans une nuit où vous êtes venue chez moi, dans la chambre de ma mère, pour me prendre mon âme, je vous ai promis de ne jamais quitter Saint-Nazaire sans vous avoir dit adieu. »

Puis il se retira dans sa chambre, et se jeta en pleu-

rant sur son lit, sur ce lit où il avait passé des heures pleines de douleurs et de délices, pendant qu'Élisabeth attachait sur lui ce regard qui avait tout remué dans son cœur et tout changé dans sa vie. Il sentait, sans bien comprendre pourquoi, que cette femme, en effet, ne serait jamais à lui. L'amour a des révélations douces ou cruelles dont il faut à toute force reconnaître la vérité. Le chapelet d'Élisabeth était dans sa main ; c'était une relique de famille à laquelle, en effet, la duchesse attachait un grand prix. Son premier mouvement fut de briser ce pieux objet, prétexte ou cause de la résolution qui le désespérait ; puis, une autre pensée s'empara de lui ; il porta le rosaire à ses lèvres et le mit sur son cœur. « Demain, se dit-il, je me servirai du moyen qu'hier, avant son départ, le mari d'Élisabeth m'a donné pour aller loin d'ici ; mais j'emporterai cette relique avec moi. Je veux qu'il me reste de ces jours quelque chose que je voie et que je touche. C'est vrai d'ailleurs, elle a prié et pleuré sur ces grains bénits. Que je voudrais savoir, mon Dieu, les secrets de l'âme qui me fait souffrir ! »

Quant à la duchesse, aussitôt que Robert se fut retiré, elle revêtit un domino et attacha un loup sur son visage. Elle avait reçu de Montceny, le matin même, ce billet : « Si vous prenez encore quelque intérêt aujourd'hui à ce qui semblait vous toucher hier au soir, laissez, je vous prie, vos hôtes partir sans vous de Saint-Nazaire, et soyez en domino à minuit devant ce

grand vase bleu que vous savez. Eh bien! si votre cœur est mort, ce sera un spectre au bal masqué. »

IX.

Dans l'hiver de 183..., un officier qui avait été présenté depuis quelques jours à la duchesse de Tessé se rendit un soir chez elle, et la trouva prête à partir pour un grand bal chez je ne sais quel homme à millions des Indes ou de l'Amérique qui était à la mode en ce temps-là. Elle était seule avec Mme de Mauvrilliers, qui était venue la chercher et qui se tenait debout devant la cheminée l'éventail à la main, les épaules et les pieds enveloppés de satin rose et de fourrure blanche, enfin, déjà en tenue de route, pour parler militairement. La duchesse montra quelque étonnement d'une visite que n'expliquait point en effet sa liaison fort superficielle et fort récente avec le visiteur; mais l'officier, en s'approchant d'elle, lui dit : « Je viens vous remettre, madame, une lettre d'un de nos pauvres camarades dont j'ai appris la mort aujourd'hui même, le capitaine Séléki, ou plutôt M. de Vibraye; car il n'y a plus maintenant aucun inconvénient à rendre au brave soldat que les Bédouins viennent de nous tuer le nom qu'il cachait pour se soustraire à une condamnation

politique. » La lettre de Vibraye était fort courte, quoiqu'elle résumât toute sa vie. La voici :

« Je m'étais promis, Lisbeth, car je veux vous donner le nom que vous avez porté dans mon cœur, de vous écrire dans un seul cas, celui où j'aurais à vous faire un dernier adieu. Je crois que je puis vous écrire. J'ai reçu une blessure qu'on dit mortelle, mais qui ne m'a été cruelle qu'en me faisant songer à cette première blessure de ma jeunesse, de mes jours printaniers, des jours où vous m'avez soigné. Je meurs en adorant Dieu et en vous aimant. De cette triste soirée après laquelle je ne vous ai plus revue, j'ai emporté deux impressions bien diverses dans mon âme, celle d'un baiser que vous avez oublié peut-être, celle de paroles que, j'en suis sûr, vous n'oublierez jamais. Une de ces impressions a fini par triompher de l'autre. Je vous aimais si ardemment, que Dieu, je l'espère, a voulu de mon amour pour son royaume. Il a ôté de ma passion ce qui la rendait indigne du monde où je vais vous attendre à présent. Je ne sais pas ce qu'a été votre vie, mais je puis vous dire à cette heure suprême qu'il ne s'est pas écoulé pour moi un instant ni de mes journées, ni de mes nuits, où je n'aie été sous l'action de votre souvenir. Cette perpétuelle obsession d'un cher fantôme, bien loin de me perdre, m'a sauvé. J'ai reconnu que vous étiez un esprit bienfaisant, car en vous suivant, au lieu de m'égarer dans des lieux de flammes et de ténèbres, j'ai été ravi en des lieux de fraîcheur et de

lumière. Adieu, Lisbeth; je vous dois la foi qui en ce moment même adoucit pour moi des souffrances qu'aurait peut-être assez mal domptées ce que vous appelez mon héroïsme. J'ai voulu vous aimer dans la seule région où vous vouliez de mon amour. Je vous ai aimée en Dieu, mon cher ange gardien : vous vous souvenez que je vous appelais ainsi ; je vous retrouverai là où je vous aime! »

De grosses larmes coulèrent sur les joues de la duchesse quand elle eut terminé cette lettre.

— Et vous dites qu'il est mort! s'écria-t-elle.

— Celui, répondit l'officier, qui m'adresse cette lettre, avec prière de la remettre, m'écrit ces lignes sur notre pauvre camarade, et il lut : « Nous avons pris » trois cents têtes de bétail. » Non, ce n'est pas cela. « On dit que quelqu'un n'a pas été fâché à Oran de ce que la colonne commandée par B... a été battue. » Où diable est-ce donc ? Ah ! voici : Tu remettras à Mme de Tessé cette lettre de Séléki, car je ne puis me déshabituer de donner à notre pauvre camarade le nom sous lequel l'a révéré toute l'armée d'Afrique. Il est mort à l'hôpital d'Oran après huit jours d'atroces souffrances. Il avait reçu une balle dans le ventre et avait été obligé de suivre la colonne pendant trois journées sur un cacolet. Il est mort comme il vivait depuis deux années, en saint. Il a voulu qu'on l'enterrât avec un chapelet qu'il serrait entre ses mains pendant son agonie. Il avait confié à P... que son brevet, au nom de Séléki,

lui avait été donné par un ami, le duc André de Tessé, qui avait voulu le soustraire ainsi aux suites d'une condamnation politique. Et à propos de brevet, je te dirai que le gros Hingard, du 3ᵉ bataillon... » Il n'est plus question de Séléki, fit l'officier en s'interrompant.

La duchesse, ce soir-là, ne voulut pas aller au bal. Elle avait une émotion qui la rendait même fort belle, et elle jura qu'elle voulait pour toujours renoncer au monde. A-t-elle tenu son serment? Vous souriez. Quoi qu'il en soit, j'aime presque également les personnages de cette très-véridique histoire. J'ai une grande vénération pour Séléki, j'ai la plus tendre indulgence pour le fragile et charmant instrument de son salut.

CORNÉLIA TULIPANI

On trouve dans les régiments, et surtout dans les régiments d'Afrique, les espèces d'hommes les plus variées, les plus intéressantes et les plus originales parfois. Ainsi il y avait à l'escadron de chasseurs qui campait récemment à Mustapha un fourrier dont Cervantes et Lesage auraient aimé certainement à retracer les traits. George d'Hérice, avant d'être soldat, avait été peintre, musicien et maître d'une somme assez ronde, placée sur le grand-livre, dont l'avaient dépouillé, disait-il, les arts, l'amour et l'amitié. — Ses camarades l'adoraient, quoiqu'il n'eût plus d'autres ressources à leur offrir que celles de sa gaieté, car cette gaieté était d'une nature toute particulière. Elle avait quelque chose en même temps de fou et de consolateur. Assurément, elle était à cent lieues d'être pédante,

et cependant elle nous donnait parfois de fort profitables leçons. Le fait est que George d'Hérice, tout gai que le ciel l'avait fait, possédait un esprit observateur et un cœur capable de passion. C'était sous quelques rapports un de ces artistes un peu compliqués d'à présent ; toutefois il se distinguait de la gent poétique proprement dite par une sorte de bonhomie militaire et de délicatesse chevaleresque qui m'attachèrent à lui le premier jour où je le vis.

Un soir, nous nous trouvions ensemble dans une sorte de cabaret situé sur la route de Mustapha, qui est assurément une des routes les plus pittoresques du monde. Une foule de voiturins, pour la plupart italiens ou maltais, la parcourent dans tous les sens, se croisent et s'injurient comme des gondoliers vénitiens. Dans ce tumulte européen passent gravement des caravanes arabes; le chameau y marche avec une solennité biblique son pas cadencé, et l'âne, au lieu de porter de la farine et du charbon, comme chez nous, porte des hommes à longue barbe ou des femmes voilées comme au temps de l'Évangile. Les négresses s'en vont au marché avec leurs grands manteaux d'étoffe rayée et leurs baguettes blanches qui les font ressembler à des sorcières. Le soldat français passe en criant gare en arabe avec l'air à la fois enjoué et hautain du conquérant bon enfant qu'il sera toujours. L'employé civil galope en habit brodé, les jambes écartées, le corps en avant, important en Afrique l'équitation du diman-

che au bois de Boulogne. Dans le lointain, la mer et les montagnes déploient leur émouvante majesté; sur le premier plan, le cabaret chante. Le bouchon règne dans toute l'Algérie. L'absinthe y sort des buissons. Qu'y faire? Il semble que la gravité et la sobriété arabe exaspèrent chez nous l'appétit de toutes les joies déréglées et turbulentes. C'était donc dans une de ces maisons étrangères à la loi du prophète dont est bordée la route de Mustapha que j'étais un dimanche soir avec George d'Hérice et quelques sous-officiers de chasseurs. Mademoiselle Nina Dolosa, Espagnole sans préjugés, nous avait fait avec sa bonne grâce habituelle, qu'apprécie toute la garnison de Mustapha, les honneurs de son logis. Pourquoi ne pas en convenir? la vie nous plaisait assez à cet instant-là. Tout à coup le canon d'Alger annonça l'heure de la retraite, et une partie de nos camarades, bien à regret, furent forcés de reprendre avec le képi et le bancal les obligations de la vie militaire; mais George, Saint-Yves, un de nos compagnons, et moi, nous avions la permission de dix heures. Nous voici donc tous les trois seuls avec la Dolosa, les bouteilles vides et les bouteilles inachevées. « Maintenant que nous sommes entre nous, » dit Nina avec un sourire qui pouvait faire concevoir les plus riantes espérances à chacun de nous trois, « si nous allions dans le salon rouge. » Le salon rouge était un sanctuaire où Nina introduisait rarement ses amis même les plus chers et les plus familiers. Une

porte vitrée, garnie de rideaux rouges, que quelques initiés seuls avaient vue s'ouvrir pour eux, le séparait de la pièce banale où nous étions. Il y avait dans ce lieu privilégié un canapé couvert d'un calicot écarlate que relevait une bordure jonquille. Au-dessus de ce meuble somptueux, trois cadres nous montraient deux saisons en costume fort léger, et une Espagnole, car l'artiste avait écrit sous cette image : *Pepita*, dont la robe, le visage et la poitrine étaient du rose le plus réjouissant. Mais ce qui faisait vraiment du salon rouge un asile exceptionnel pour les natures d'élite égarées dans les cabarets de Mustapha, c'était un piano, un véritable piano du plus irréprochable acajou. George se précipita vers cet ami de ses anciens jours que lui offrait un hasard inattendu, et un air de Mozart résonna tout à coup à nos oreilles. Le tableau que j'avais alors sous les yeux ne manquait pas de charme. Vous vous rappelez la jolie gravure de Lemud : *Maître Wolframb et ses Disciples.* George avait dans son profil régulier, qu'accusait fortement la longue mouche des chasseurs, quelque chose de ce maître romantique ; l'uniforme ajoutait au lieu de nuire à la fantaisie du personnage. Nous étions couchés, Saint-Yves et moi, dans des attitudes convenablement rêveuses. La bonne Nina, tout heureuse de nous faire jouir des magnificences de son logis, promenait sur nous son charmant et excellent regard en fumant sa cigarette. George fumait aussi tout en jouant du piano, et

s'interrompait de temps en temps pour nous demander un verre de kirsch. Ce brave garçon s'exalta, et tout à coup, se levant brusquement, il fit trois tours dans la chambre; puis il vint tomber à côté de nous sur le canapé rouge. — Cette soirée, fit-il, me rappelle un temps évanoui de ma vie. Si ce n'étaient (et il regarda ses galons) ces sardines que je vois sur ma manche, je croirais vraiment être encore à Milan chez la signora Cornélia. Toi, Saint-Yves, malgré tes moustaches, tu me fais l'effet du petit abbé Sardonio, et tu m'as l'air, toi (il se tournait de mon côté), de ce grand ténébreux d'Hermancey; mais du diable si vous connaissez ces gens-là. C'est que je ne vous ai pas raconté le chapitre le plus curieux de ma vie : mes amours avec l'illustre danseuse Cornélia Tulipani.

Notre ami nous avait déjà raconté ce chapitre une douzaine de fois; mais ce soir-là, vraiment, je le trouvai adorable. De cette histoire où après tout il y a quelques parties émouvantes, presque formidables, d'une passion vraie, d'une sérieuse mélancolie, il fit une sorte d'opéra bouffe dont nos bouches et nos yeux riaient aux éclats, tandis que je ne sais quoi s'attristait tout bas en nos cœurs. Je désespère de rendre cette improvisation telle qu'elle fut. Je ne me cache pas d'ailleurs que le cigare, le kirsch, la bière et le vin blanc de Médéah furent loin de nuire à l'effet qu'elle produisit sur nous. Nous en avons toutefois conservé un si bon souvenir, que, narrateur et auditeurs, nous

avons essayé, à nous trois, d'en fixer l'esprit bouffon et pathétique dans l'espèce de récit qu'on va lire. On nous excusera si quelques expressions de troupier traduisent parfois les émotions d'une vie d'artiste.

I.

La Cornélia Tulipani, qui est si oubliée aujourd'hui, était, il y a cinq ou six ans, une des personnes les plus célèbres de l'Italie. Voici l'histoire en quelques mots de cette singulière gloire. La Cornélia avait un incontestable talent pour la danse : ce n'était point la verve pétulante de Fanny Elssler, ni la grâce éthérée de Taglioni, mais c'était un don d'une espèce particulière. La Cornélia avait dans tous ses mouvements quelque chose de passionné et de dramatique qui la rendait un personnage plus touchant que les héroïnes de tragédie. Ainsi, dans ce charmant ballet emprunté à une légende allemande, dans *Giselle*, toute la salle sanglotait quand, laissant sur la terre son amant désolé, elle disparaissait parmi les fleurs. Il y avait comme des strophes navrantes, comme une harmonie désespérée, quelque chose de pareil à ce déchirant adieu de Schubert dans le tressaillement de sa main qu'elle agitait au-dessus des nénuphars où son corps disparaissait. Le public la prit en passion. Les gens du monde en firent l'objet

d'une mode, et les artistes une matière à théories. Un critique sérieux de Milan prétendit qu'elle avait ressuscité l'art antique de la pantomime, et, s'échauffant sous le harnais, il termina son feuilleton en disant que la Cornélia jetait ainsi un jour nouveau sur l'histoire romaine. Cornélia eut la tête tournée et invita le critique à des soirées où, à propos de ses entrechats, on refit toute l'esthétique d'Hegel. Notre danseuse avait alors pour amant un comédien appelé Jocrini, qui prenait l'art de son côté d'une furieuse hauteur. C'était un homme de quarante ans dont le vin avait enluminé les traits, et dont quelques coups de poing hasardeux semblaient avoir enlevé les dents, excellent dans les rôles grotesques, portant les haillons avec une gravité bouffonne du plus divertissant effet; mais aimant à jouer Hamlet ou Roméo, et trouvant des gens qui se pâmaient quand sa bouche avinée laissait sortir des paroles de fierté mélancolique. Jocrini avait, suivant ses partisans, un rayon de génie : il était beau de cette beauté inconnue à l'œil du bourgeois, dont le démon de la violente poésie aime à revêtir les fronts battus par le double orage de la débauche et de l'inspiration. La Cornélia, Jocrini et le critique sérieux de Milan exécutaient à qui mieux mieux toute sorte de gambades merveilleuses dans le champ de la métaphysique, quand deux hôtes nouveaux furent reçus dans leur cénacle. L'un était l'illustre philosophe Mazzetto, qui venait de publier à Turin son livre sur *l'Amour considéré*

comme principe de gouvernement; l'autre était cet abbé Sardonio qui s'est fait l'ennemi personnel du pape. Le philosophe et l'abbé se rencontrèrent avec Jocrini, qui, en sa qualité d'homme de génie, était disposé à serrer la main de tout libre penseur. Ces trois personnages se plurent. Jocrini livra tout à fait le pape à Sardonio et voulut bien regarder avec Mazzetto l'amour comme un principe indispensable de tout gouvernement représentatif. On pensa que cette doctrine recevrait l'approbation de Cornélia, et on se rendit chez la danseuse. La Cornélia consentit à égayer par quelques pas les doctes entretiens de ses nouveaux amis. Sardonio et Mazzetto, qui écrivaient alors, chacun de son côté, un de ces gros traités sur toute chose qu'on pourrait appeler des traités Gibou, découvrirent un sens inconnu à chaque attitude de la danseuse. Sardonio déclara que la danse de la Tulipani avait un sens profondément révélateur, qu'elle était liée à la religion de l'avenir, qu'elle ferait trembler le pape, s'il pouvait seulement en avoir le soupçon. Mazzetto affirma que c'était une danse inspirée, vivifiée, illuminée par cet amour hardi où les sociétés nouvelles devaient trouver leur principe. « C'était la danse, s'écria-t-il, de l'amour démocratique, universel et régénérateur. » Ces éloges firent le malheur de la pauvre Cornélia Tulipani.

D'abord elle se mit à torturer tous les compositeurs de ballets. Elle déclara que tout libretto qui n'aurait pas une portée politique et même sociale n'obtiendrait

jamais le concours de ses jambes. Renversant toutes les traditions des féeries qui font danser les princes et les princesses ensemble, elle voulut ne plus faire danser les princesses qu'avec des paysans; puis ce fut sa danse même qu'on vit peu à peu s'altérer. Elle confessa sur le théâtre la foi des Sardonio et des Mazzetto par de si excentriques écarts que tout le public fut confondu. Elle était devenue à la fois solennelle, ampoulée, énigmatique; on recherchait cette passionnée Giselle qui ne pensait qu'à son amant, et on ne retrouvait que la prêtresse mystique d'une sorte de culte inconnu. Un soir, quelqu'un la siffla. Comme elle était aimée après tout, et comme ses récentes bizarreries lui avaient même créé d'ailleurs de nouveaux partisans, ce sifflet fut couvert par des salves de bravos emportés; mais, dans le cœur de certains artistes, un seul sifflet fait une blessure que ne peut guérir aucun bravo. La Cornélia résolut de quitter le théâtre et de ne plus danser que pour ses amis. Elle venait de prendre cette résolution quand le hasard, en me la faisant connaître, m'initia aux dépens de mon cœur, de mon bon sens, de mon repos, de ma fortune, aux plus étranges folies de notre temps : voici comment je fus pris par cette aventure.

J'ai toujours aimé Byron, je le confesse, et à présent encore, à la manœuvre, au pansage, je me redis souvent des vers du *Corsaire*. Il y a quelques années, j'étais entièrement affolé de *Childe-Harold;* toutefois je

n'étais pas un Childe-Harold trop sombre. Mes accès de spleen ont de tout temps été éclairés par des accès de gaieté; mais, triste ou gai, j'avais un continuel besoin de ne pas voir plus d'un mois les mêmes objets. A Paris, je changeais sans cesse de quartier, de société, de manière de vivre. Hors de Paris, j'aurais voulu pouvoir à chaque minute changer de ville, de monde et de civilisation. Telle était ma situation d'esprit quand j'arrivai à Turin en 1847. J'y étais depuis deux jours, et l'ennui venait déjà de m'y atteindre d'une façon qui me semblait mortelle, quand je rencontrai à une table d'hôte André Mévil. Je ne connaissais d'André que ses tableaux, qui me plaisaient infiniment; sa personne me fut plus sympathique encore que son talent : cependant, entre son talent et sa personne, il n'y avait pas le moindre rapport. André excelle à faire de si chastes anges, que les anges dont Mlle de Fauveau orne ses bénitiers semblent presque des êtres profanes à côté de ces mystiques créations. Ses vierges sont plus immatérielles, plus éthérées, plus étrangères à toutes les pensées humaines que les madones de Cimabué. Enfin André est, en peinture, un Byzantin forcené. Dans sa vie, c'est le plus joyeux des Vénitiens. Il est voluptueux, moqueur, sceptique. Il a eu avec des femmes de toutes les conditions un millier d'aventures, et rien n'est plus amusant que lui lorsqu'il soutient avec cette admirable gravité dont il a le secret que dans toutes ces rencontres il a toujours engagé son cœur. Lui-même, à

chaque amour nouveau, compare ce cœur si souvent engagé à ces toiles qui, suivant les artistes, ont besoin de recevoir vingt peintures différentes pour acquérir de parfaites qualités. C'est, du reste, un spirituel et loyal garçon, don Juan sans meurtre, sans remords, sans fantôme, qui n'eût pas tué le commandeur et l'eût engagé à souper pendant qu'il était en vie.

Les Français en pays étranger ne s'évitent pas comme les Anglais ne manquent jamais de le faire. A trois lieues de la frontière, au contraire, ils s'abordent déjà avec une sensibilité enjouée qui est le privilége de notre nation. Ils sont heureux de se retrouver comme s'ils étaient au Monomotapa. Au bout d'une heure de table d'hôte, nous étions liés intimement, André et moi. — Que diable faites-vous ce soir? me dit mon nouvel ami, quand nous fûmes bras dessus, bras dessous, à la porte de notre hôtel, poussant dans l'air pur de la nuit la fumée étourdie du cigare.

— C'est la grande question, répondis-je, qui pèse chaque soir sur l'existence des garçons. Que faire? Ma foi, je n'en sais rien.

— Eh bien! reprit brusquement André, si vous voulez, je vais vous mener chez la Cornélia Tulipani. C'est une de mes amies, et je suis curieux de savoir comment vous la jugerez. Je vous préviens que dans son monde je passe pour un peu léger.

— C'est une réputation qui ne devrait pas vous nuire dans le monde d'une danseuse.

— Ah çà! vous ne connaissez donc pas la Cornélia? Vous ne savez donc pas ce qu'en ont fait Sardonio et Mazzetto?

— Ils en ont fait, m'écriai-je, un bas-bleu au lieu d'une jupe couleur de rose, et c'est un crime que je ne leur pardonne pas.

— Attendez pour juger le monstre que vous l'ayez vu, reprit Mévil; et tout en devisant ainsi, nous voilà à la porte de la Tulipani.

Mes chers amis, vous rappelez-vous Werther le premier jour où il vit Charlotte? Elle était, cette future épouse d'Albert, entourée de marmots qui recevaient de ses mains des tartines de pain et de beurre. Le pauvre songeur fut mortellement blessé à cette vue. Ce début est une admirable pensée de Goethe. Ce qui devrait nous repousser est éternellement ce qui nous attire. La passion s'enflamme de ce qui devrait l'éteindre. Je fus pris comme Werther en voyant la Cornélia, comme Charlotte, entourée d'enfants. Et quelle Charlotte c'était cependant! A présent, il se passe un singulier phénomène dans mon esprit. Ce que je contemplai d'un œil sérieux se retrace à moi sous un aspect comique. Mes souvenirs me jouent en charge le drame qui fut joué par mes passions avec une tragique énergie. Cette pauvre Cornélia ne ressemblait donc guère à une jeune fille soignant ses frères comme Charlotte; on ne peut pas dire non plus qu'elle fût, comme je sus pourtant depuis qu'elle avait la prétention de

l'être, une image radieuse et auguste de la maternité. On voyait que déjà elle était entrée dans l'âge crépusculaire de la femme, et tout son corps était chargé d'un embonpoint qui, à défaut de la philosophie, eût peut-être arrêté son essor comme danseuse. Elle était agréable encore cependant, mais il y avait sur ses traits, comme sur ceux du comédien Jocrini, ce je ne sais quoi de souillé qui est le signe mystérieux de certains vices, et elle me rappelle à présent ce personnage d'un tableau d'Horace Vernet : cette châtelaine à toque de velours et à châle écossais qui est en calèche jaune dans un village auprès d'un homme à grand plumet.

Oui, c'est ainsi que je la revois à l'heure qu'il est, et ce jour-là pourtant où elle m'apparut pour la première fois, toute sa personne fit sur mon âme une profonde impression. J'oubliai les sarcasmes qu'avant de l'avoir vue j'étais disposé à lancer contre elle. C'est qu'il y avait un certain charme, après tout, sur ces traits fatigués, dans ces formes flétries : elle avait pour moi cette dangereuse saveur des fruits gâtés pour les appétits corrompus; enfin j'eus l'amer plaisir, comme dit Alfred de Musset, de sentir que j'allais aimer et souffrir.

Elle tendit la main à André Mévil avec une sorte de familiarité virile qui n'excluait pas cependant toute grâce féminine, et elle poussa vers lui les quatre marmots dont le peintre eut la politesse consciencieuse

d'embrasser les visages barbouillés. Le regard qu'elle jeta ensuite sur moi n'eut rien ni d'interrogateur, ni de méfiant, ni d'embarrassé, ni de provoquant; il me parut sérieux, cordial et hospitalier, comme celui d'un chef sauvage qui reçoit pour une nuit un inconnu dans sa hutte. Quand mon introducteur m'eut nommé en accolant à mon nom l'épithète d'artiste : — Puisque vous appartenez à notre tribu, fit-elle en me présentant une pipe, fumez le calumet de paix, et ne parlez que si la parole vous fait plaisir. Ici l'on est affranchi de toutes les sottes obligations du monde extérieur; les entrées, les sorties, le dialogue, ne sont soumis à aucune de ces entraves qui rappellent la géhenne des tragédies classiques. Parlez, taisez-vous, soyez triste ou soyez gai, nous jouons éternellement le *Comme il vous plaira* de Shakspeare.

Et, mettant immédiatement en pratique la loi dont elle venait de m'instruire, elle sortit sans me faire aucune excuse pour aller coucher ses enfants, à ce que m'apprit Mévil.

— Vous voyez, me dit le peintre quand nous fûmes seuls, dans quel lieu je vous ai conduit. Cette chambre me fait l'effet de la place fantastique où Molière et Shakspeare ont placé les plus libres jeux de leur esprit. Ici, comme vous l'a dit la Cornélia, on entre et l'on sort sans raison. On garde un silence obstiné, on engage un entretien enjoué, ou l'on se livre au charme excentrique du monologue suivant les caprices passa-

gers de son esprit et de son cœur. Je vous ai mené, mon cher voyageur, dans un de ces châteaux du roi de Bohême qui étaient si chers à Charles Nodier. Tout se passe par boutade en ce gîte. Ainsi la Cornélia, qui demain ne se souciera peut-être plus des quatre marmots que vous avez vus tout à l'heure pendus à ses jupes, est à l'heure qu'il est dans une lune de maternité. Sardonio l'a comparée à une madone païenne, et Mazzetto à une sibylle chrétienne; elle veut à tout prix se rendre digne de ces éloges philosophiques.

Je dis à Mévil qu'il était moqueur, et que sa Cornélia me paraissait une personne fort simple, s'acquittant avec dignité d'un devoir respectable.

— Ainsi vous voilà déjà sous le charme, fit le peintre. Oui, la Cornélia voudrait être simple, c'est son désir, sa prétention, sa manie; mais je la connais, la simplicité de la Cornélia. C'est ce rôle fatigant qu'impose aux artistes la maxime dont on les a rebattus, que la simplicité dans la vie domestique est un incontestable signe de génie. Les pauvres hères se guindent à des simplicités qui me font mal, et auxquelles je préférerais de beaucoup un naturel permettant à tous les yeux de voir le jeu naïvement compliqué de leurs travers et de leurs vices. Voyez-vous, mon cher monsieur, ajouta Mévil, je ne suis certainement ni prude, ni pédant, ni moraliste, mais je crois la simplicité une vertu dont certaines existences ne s'accommodent pas, et, pour moi, les églogues maternelles de la Cornélia

sonnent aussi péniblement faux que ses homélies philosophiques. Mazzetto et Sardonio nous ont gâté cette bonne fille. Jocrini nous l'a gâtée aussi avec ces bribes de *Wilhelm Meister* qu'il s'est fourrées dans le cerveau, et qui font de lui un Sganarelle corrigé par Ludwig Tieck. Sur le théâtre, elle devait être notre Camargo, seulement avec une inspiration plus passionnée que l'inspiration d'une danseuse du siècle des Richelieu, des Boufflers et des Pompadour. Chez elle, elle devait être, la pauvre femme, ce qu'elle est, mais sans toutes ces prétentions funestes, ces fâcheuses visées qui tournent sa tête et celle d'honnêtes gens auxquels je ne voudrais lui voir laisser qu'un bon souvenir.

Pendant que Mévil parlait ainsi, la Cornélia rentra. Depuis quelques mois déjà elle était séparée de Jocrini, qui n'était pas à Turin, et ce soir-là ni Sardonio ni Mazzetto ne vinrent la voir. Elle fut charmante, je le trouve encore, et je sentais que Mévil, à qui de temps en temps je lançais des regards triomphants, en convenait au fond de lui. Elle ne parla ni politique ni philosophie, et ne chercha dans l'art rien de mystérieux, de symbolique, d'énigmatique. Ce fut une actrice enjouée, faisant les honneurs de son talent, de son esprit, de toutes ses grâces, à des camarades qui lui plaisaient. Sur un regret que j'avais exprimé de ne pas lui avoir vu danser un certain pas espagnol qui avait été un de ses plus éclatants succès, la voilà qui prit des castagnettes, et, pendant qu'André tenait le piano, se

livra tout à coup dans la chambre aux étincelants caprices d'une Esmeralda.

— Vous me rappelez, lui dis-je, la bohémienne de Notre-Dame, et le rôle de Pierre Gringoire que j'ai l'air en ce moment de jouer ne me suffit pas; je me sens si transporté, que j'ai envie de faire la chèvre et de me mettre à sauter après vos castagnettes.

Cette bouffonnerie, que j'accompagnai en effet de quelques sauts au milieu de la chambre, la fit partir d'un franc éclat de rire.

— Voilà qui est convenu, dit-elle, je vous accepte pour ma chèvre, je vous mettrai un collier autour du cou...

— Et deux cornes dorées au front! cria André du piano.

Là-dessus plaisanteries nouvelles.

— Je suis amoureux de la Cornélia, dis-je à André en rejoignant avec lui mon hôtel. J'en atteste les étoiles qui brillent dans ce sombre ciel, boutons dorés, comme dirait un poëte romantique, d'un habit de Scaramouche, c'est la femme qui m'était destinée. Ses yeux sont d'un noir plein de passion et ses lèvres d'un rouge plein de gaieté. Que faut-il faire pour qu'elle m'aime?

— C'est, repartit Mévil, ce que je vous dirai demain matin; mais je vous conseille de vous calmer, car c'est terriblement ennuyeux ce qu'il faut faire aujourd'hui pour être aimé de la Cornélia.

II.

— Figurez-vous, me disait le lendemain André Mévil, installé dans ma chambre de grand matin, que la Cornélia a dans ce moment-ci un caprice, c'est de n'avoir pour amant qu'un homme atteint mortellement par ses charmes. Sardonio et Mazzetto lui ont inspiré la pensée de se composer une sorte de chasteté fondée sur les excès mêmes de sa vie passée. Sa manie est à présent d'être revenue, par des voies mystérieuses, à la virginale placidité de son enfance. Cependant, comme cet état sublime l'amuse peu, comme elle ne serait pas fâchée de rompre avec son innocence philosophique, elle dit par instants qu'elle n'en a peut-être pas fini avec l'amour ; seulement elle veut que l'amour se présente à elle sous la forme de la charité. Elle veut se donner à un affligé. Vous sentirez-vous la force de jouer ce rôle ?

— J'essaierai, répondis-je au peintre, qui me conduisit de nouveau chez la Tulipani.

En peu de temps, j'eus conquis ma place dans l'intérieur de la danseuse, et je reconnus la vérité de ce qu'André m'avait dit. Cette pauvre Cornélia, entre son Sardonio et son Mazzetto, avait fini par extravaguer complétement. Comme j'avais pour elle, après tout, un goût des plus sincères et des plus vifs, je me sentais

une profonde horreur pour ses deux compagnons. Le faux d'ailleurs m'a toujours froissé, et toutes les sacriléges niaiseries qui se débitaient chez la Tulipani me jetaient parfois dans de sérieux accès d'indignation. J'entendais là parler sans cesse d'un Christ ami des courtisanes, protecteur des révolutions, austère par un caprice mystique, mais complaisant à tous les vices, tendre pour toute flétrissure, chef enfin d'une tribu bohème destinée à passer dans le monde en faisant la guerre à toutes les cités. Cornélia avait inventé de danser un ballet rappelant les sotties du moyen âge, où elle faisait le rôle de la Madeleine. Cornélia voulait être une Madeleine en effet; seulement elle remplaçait par une orgueilleuse mélancolie l'humble tristesse du repentir chrétien.

Tout le monde sait que je n'ai pas le droit de m'ériger en prédicateur. Je mène la moins triste vie que je peux. Sauf les coups de sabre, la fatigue et le mauvais vin, je ne donne guère de mortifications à ma chair, mais je ne tombe pas dans cette faute du moins, d'être fier de ce que mes mœurs ont d'irrégulier, et je veux que le diable m'emporte si j'ai jamais compris cette vanité. C'est cependant, je crois, de tous les travers le plus commun, et la Cornélia en était affectée au suprême degré. La jeunesse d'un temps où l'action a tout à coup menacé de disparaître s'est imaginé d'ériger en faits mémorables les actes quotidiens de sa vie. On a donné aux mascarades, aux soupers et aux aventures

d'alcôves des proportions gigantesques. On a élevé le vin de Champagne et les honnêtes filles qui le boivent avec nous à une fatale dignité. On a inventé l'orgie comparée à une bataille. De là ces descriptions ampoulées de scènes fort simples par des gens qui n'ont seulement pas coupé une tête, comme dirait un spahis. J'ai encore dans les oreilles la voix emphatique de Jocrini, lorsqu'il racontait ce qu'il appelait des nuits antiques. Cornélia appartenait à l'école du désordre déclamatoire, elle pensait consciencieusement que les soupers auxquels elle avait assisté et le nombre assez considérable d'amants qu'elle avait tour à tour pris et quittés la marquaient au front du sceau des anges déchus.

Eh bien! telle qu'elle était, avec tous ses ridicules incohérents, prétentions à la simplicité et à la singularité, affectation de grandeur désespérée et de bonhomie domestique, d'amer scepticisme et de charité chrétienne, je l'aimais, il faut que j'en convienne. Je voulais lui plaire, et, pour cela, je suivais scrupuleusement les conseils d'André Mévil. Je jouais le rôle d'une nature irritable, fébrile, en proie à des douleurs imprévues et désordonnées.

André avait raconté à la Cornélia que mon cœur était dominé par un poignant et mystérieux souvenir. Suivant lui, j'avais eu une passion à la fois violente et pure, un sentiment romanesque, né dans la région des fièvres idéales, pour une Anglaise morte à Nice il y

avait deux ans. J'étais, disait-il, un sépulcre qui recélait le pâle fantôme de lady Jersey; c'est le nom qu'il avait donné à ma funèbre maîtresse. La Tulipani lui demandait souvent ce qu'était cette lady Jersey qu'il prétendait avoir connue, et il en faisait alors le portrait qu'il jugeait le plus propre à enflammer l'imagination de notre pauvre danseuse. Lady Jersey était douce comme une nuit de printemps, triste comme le rivage des mers et pure comme le souffle du matin. Aucune des brûlantes attaches qui naissent de la chair humaine n'avait enlevé à cette âme disparue de la terre sa céleste fraîcheur. Orpheline, c'était à peine si elle avait connu les baisers de sa mère ; mariée à seize ans, elle avait été respectée par un de ces époux appartenant à cette race de divins vieillards que chantait récemment encore l'auteur de *Raphaël*, et qu'un de mes amis appelait de séraphiques Cassandres. Mon image était la seule qui s'était réfléchie dans le miroir limpide de son âme. Pauvre enfant! dit un jour la Tulipani qu'André venait d'attendrir sur mes chastes et douloureuses aventures, comment lui ferais-je oublier, s'il m'aimait, ces trésors de pureté?

André me répéta sur-le-champ cette parole, qui me révélait les charitables pensées de la bonne Cornélia, et qui devint pour nous le signal d'une manœuvre décisive. Pendant quelques jours, j'attachai sur la Tulipani des regards ardents et troublés. J'évitais toute occasion de me trouver seul avec elle ; je prenais un

âpre plaisir à lancer dans la conversation toute sorte de paradoxes amers; j'étais atteint évidemment d'une gaieté douloureuse; ma physionomie demeurait impassible, ou devenait sardonique, quand la Cornélia dansait quelques-uns de ces pas entraînants et mélancoliques qui, récemment encore, me remuaient si puissamment. Un soir, au moment où elle traçait dans sa chambre des cercles aériens, je me levai tout à coup et je sortis, mon mouchoir sur mes yeux. — George t'aime et se meurt, lui dit André.

Le lendemain, je laissai Cornélia trouver le moyen d'être seule avec moi. Je vois encore le visage et le geste de la Tulipani à cette heure solennelle de nos amours. Elle attacha sur mes yeux un regard plein d'une résolution triste et sereine, elle me tendit la main, et d'une voix qui aspirait aux plus graves accents de la mansuétude divine : — Est-il vrai, George, que vous souffriez et que vous m'aimiez?

Avec la même simplicité de geste, de ton et de regard, je répondis :

— Je vous aime et je souffre, Cornélia.

— Eh bien! George, fit-elle, écoutez-moi...

J'eus alors tout un discours, qu'André m'avait déjà raconté et qu'il appelait le discours d'ouverture : c'était en effet la série d'engagements que cette reine changeante de tant de cœurs prenait avec tous ses sujets. La Cornélia était décidée à se sacrifier pour moi. L'amour n'avait jamais été pour elle un plaisir. Elle avait

toujours tenu d'une main distraite, et sans y trouver l'ivresse, la coupe des terrestres voluptés. C'était autrefois une recherche inquiète, une fatale poursuite de l'idéal qui la poussaient, comme don Juan, à travers d'arides et incessantes aventures ; maintenant elle avait chassé de son cœur, purifié et agrandi, jusqu'à cette noble et douloureuse passion. Aussi se donnerait-elle à moi sans illusion, sans espoir, pour obéir à un devoir sacré de charité. — Mon ami, me dit-elle, je vous dirai : Prenez, ceci est mon sang ; prenez, ceci est ma vie, avec cette vaillante et résignée tristesse du Christ.

— Vous êtes grande, m'écriai-je, Cornélia !

— George, me dit-elle en se laissant tomber dans mes bras, que cette heure soit toujours sacrée pour vous !

— Tra deri dera. Mes amis, j'ai envie de rire à présent et je ris. Mais voyez un peu quels étranges phénomènes se passent dans les cœurs compliqués ! Cette petite comédie que je savais d'avance, où j'avais soigneusement étudié mon rôle, dont je m'étais amusé mainte fois avec Mévil, dont je crois même qu'intérieurement je me moquais jusqu'à cet instant-là, remplit cependant mes yeux de larmes, mon sein de transports. Oui, ma chère Tulipani, tu as fait partie de ma jeunesse ; après tout, je t'ai aimée.

III.

Il n'est pas d'union, parmi celles dont s'afflige ou doit se réjouir la loi sociale, pour qui ne luise cette bénigne lune qu'on appelle la lune de miel. Pendant une semaine tout entière, cet astre mystérieux jeta sur la Tulipani et sur moi ses plus doux rayons. Je ne m'inquiétais de rien, je ne désirais rien ; mon cœur avait chaud. Je logeais en moi cet hôte passager que nous nommons le bonheur. On dit que certains moments ne peuvent pas se raconter. Je pourrais fort bien raconter, je le sens, cette époque enchantée de ma vie, mais je crois qu'en vérité cela m'attristerait : il n'y a que la souffrance dont il soit doux de se souvenir ; arrivons donc aux souffrances. Un beau jour je m'imaginai d'être jaloux de Cornélia.

Voyez un peu la belle invention ! et pourquoi tel jour plutôt que tel autre fus-je atteint de cette folie-là ? C'est ce qu'il me serait impossible de dire : notre âme a une vie fatale et inconnue comme la vie des océans. Ce matin, il fait beau en nous, nos pensées jouent à la surface de notre cœur dans la tiède lumière d'un calme soleil ; ce soir, tout notre être n'est plus qu'une région d'orages et de ténèbres. D'où viennent l'ombre qui nous envahit et les souffles qui nous bouleversent ? Je ne l'ai jamais su. Un jour donc, je fus jaloux de la Corné-

lia. L'idée me vint, en la pressant sur mon cœur, que je ne tenais pas précisément entre mes bras une créature virginale. J'avais oublié pendant quelques jours tout ce que j'avais appris par moi-même et tout ce qu'André Mévil m'avait dit. Cette funeste connaissance de celle que j'aimais entra cruellement dans mon esprit. Combien de fois, pensai-je, a-t-elle joué le drame qu'elle joue avec moi ! et me voici tout à coup possédé du plus ténébreux chagrin. La bonne Cornélia ressentait toujours contre les jalousies qu'elle inspirait une fort naturelle irritation : elle trouvait souverainement injuste et sotte cette manie, qu'ont presque tous les hommes cependant, d'exiger, au bout d'un certain temps, chez les femmes dont ils sont devenus les maîtres, une pureté qu'ils étaient ravis de ne pas rencontrer en elles aux premières heures de leurs liaisons. Puis elle était désolée qu'on ne préférât pas à la candeur de la plus chaste des jeunes filles cette ingénuité de son invention qu'admiraient tant les Sardonio et les Mazzetto. Ce second sentiment était moins raisonnable que le premier. Je le dis franchement toutefois, dans les premières querelles qui amenèrent notre séparation, tous les torts furent de mon côté ; mais je ne gardai pas longtemps mon rôle de bourreau : je pris bientôt celui de victime, et je puis dire que mes supplices furent variés ingénieusement.

Un soir, je trouvai à côté de ma maîtresse un personnage d'un aspect distingué, dont le pâle visage était

encadré par de longs cheveux et terminé par une longue barbe : c'était le marquis Guillaume d'Hermancey. M. d'Hermancey était assurément le plus honnête homme auquel la Tulipani eût jamais confié, avant moi, la tâche délicate de donner un but intime à sa vie. Il appartenait à un parti pour lequel j'ai toujours professé du respect et senti de l'attrait. Seulement il avait altéré un peu, par les billevesées de notre temps, l'antique et généreuse croyance dont sa politique aurait dû se composer uniquement. C'était un de ces légitimistes qui finissent par se faire un indéchiffrable blason, en voulant écarteler la sainte ampoule avec l'urne du suffrage universel, le droit divin avec le droit populaire. Ceci soit dit, du reste, en passant et parce que le nom d'Hermancey est venu forcément dans mon récit, car j'ai fort peu connu le marquis, et je n'ai eu rien à démêler avec sa vie publique.

Hermancey était le père d'un de ces enfants qui avaient excité chez la Tulipani des sentiments de matrone. Il venait voir son fils Ascanio, long et mince garçon d'une douzaine d'années, qui était sans cesse en querelle avec son frère, le petit Jocrini. Le pauvre gentilhomme, quand j'entrai, regardait sa progéniture d'un air qui aurait dû me faire pitié. Il semblait méditer péniblement sur ce sacrilége qu'il avait commis d'employer une danseuse à perpétuer une race de croisés. En pensant à son expression, je bénis Dieu de n'avoir par le monde aucune créature de mon sang;

mais je ne me livrais guère alors aux réflexions que je fais aujourd'hui : ma seule impression, quand je vis d'Hermancey, ce fut une douleur suprême. Au moment où je prenais avec le moins de philosophie les quatre enfants de ma maîtresse, il était dur pour moi de voir un de leurs quatre pères. Je dois dire que la Cornélia ne sut guère atténuer ce qu'avait de pénible ma situation. Elle prit un de ces airs limpides qui depuis quelques jours déjà m'étaient devenus insupportables par la pensée de tout ce qu'ils cachaient d'obscur, de compliqué, de confus, de faux, de triste et de malséant. — Mon ami, me dit-elle d'une voix qui voulait avoir un doux et religieux accent, voici le père de mon Ascanio, et elle saisit ma main pour la mettre dans celle d'Hermancey.

Cette sublimité ne fut goûtée ni de moi ni de son ancien amant. Les deux mains qu'elle voulait réunir se touchèrent à peine, et le souper fut de la plus cruelle tristesse. Je sentis pour la première fois tout ce qu'il y a d'odieusement embarrassant pour qui appartient au monde habituel des gens distingués et des honnêtes gens à se trouver dans le monde excentrique où nous étions placés, Hermancey et moi, par la Tulipani. Plus la Cornélia redoublait de dignité sereine, d'héroïque confiance, plus nous étions tous deux penauds, l'oreille basse, affaissés sous le ridicule du rôle que nous jouions. Enfin ce supplice finit, et quand Hermancey se fut retiré, il y eut entre Cornélia et moi

une de ces longues et horribles scènes où les amants font de leur amour un cadavre qu'ils frappent, qu'ils outragent, qu'ils foulent à l'envi sous leurs pieds jusqu'au moment où un mot imprévu, un regard, un sourire ressuscite tout à coup pour attendre un nouveau délire l'objet de leur sanglante furie.

Hermancey n'était qu'en passant à Turin, où l'avait suivi une chanteuse : je le vis peu; mais un homme était destiné à me faire connaître dans toute son étendue la douleur qu'il m'avait fait entrevoir. Un matin que j'allais chez la Cornélia, le cœur rempli par hasard d'une sorte de gaieté sans cause qui depuis longtemps m'était inconnue, elle attacha sur moi son regard le plus solennel et me dit : — Mon ami, seras-tu à la hauteur d'une nouvelle épreuve? Jocrini est arrivé. Je vais te dire ce qu'est Jocrini.

Je savais trop ce qu'était Jocrini. Je le dis à Cornélia en l'interrompant Ma pauvre Tulipani fut suffoquée de ma rude tirade contre celui de ses anciens amants qu'elle avait le plus vénéré. Ma parole acerbe et violente la blessait de toute façon. Je l'atteignais, disait-elle, dans sa dignité de femme et dans sa religion d'artiste, en écrasant sous mon mépris le double pathos par lequel elle voulait me démontrer la poétique grandeur de Jocrini et de l'attachement qu'elle lui gardait. J'eus cependant l'insigne faiblesse de consentir à voir le comédien : j'entrai, je puis le dire, alors, dans la plus humiliante et la plus douloureuse période de ma vie.

Hermancey du moins était un homme de bonne compagnie; son embarras consolait et soulageait le mien. Jocrini, au contraire, triomphait de son impudente aisance dans la vie fausse, pénible et mauvaise où nous étions engagés tous deux. Il n'embrassait jamais son fils sans attacher sur Cornélia et sur moi un regard plein d'une magnanimité triste et souriante, qui voulait dire : Vous le voyez, j'ai renoncé à mon titre d'amant sans abjurer mes droits de père. Et Cornélia lui répondait par un autre regard plein d'une intrépide et enthousiaste amitié. Entre ces deux personnages de théâtre, je me sentais pris à la fois de rage et de confusion.

Un soir, Jocrini m'irrita tellement par un redoublement de clémence à mon égard et d'admiration pour sa personne, il unit à ces impertinentes affectations des dissertations si pédantes et si boursouflées sur l'art, il mit enfin tout mon appareil nerveux dans un tel état, que je lui lançai à la tête un plat où un caneton gisait, plus insensible, mais non moins crucifié que moi. Cela fait, je me retirai à mon logis, décidé le lendemain matin à faire de mon mieux pour plomber à tout jamais la cervelle de mon insipide rival; mais je ne revis point Jocrini : je reçus, au lieu d'un cartel du comédien, une longue lettre de la Tulipani qui m'apprenait que son ancien amant l'avait quittée après des adieux qui, disait-elle, m'auraient jeté aux pieds de cet homme divin.

IV.

Je veux mener à la housarde mon histoire, car je déteste toutes les longueurs ; dans l'art, j'aime les ébauches, comme j'aime à la guerre les razzias. Je vais donc arriver rapidement à la suprême mésaventure qui me sépara pour toujours de la Cornélia. Après le départ de Jocrini, je repris possession de ma maîtresse, mais je cherchais à me cacher une vérité qui, chaque jour, s'offrait à mon esprit avec plus de force. La Tulipani était lasse de moi ; le caprice qui l'avait jetée dans mes bras s'était évanoui. Les différences qui séparaient nos deux natures se montraient avec plus de force chaque jour. La voix qui devait parler à mon cœur avec tant de puissance et m'arracher au monde honteux où je me perdais pour me conduire à l'honnête vie qui m'a sauvé commençait déjà à s'éveiller en moi. Tandis que le goût du vrai, du droit et du simple devenait, pour ma nature un besoin impérieux, la Tulipani semblait redoubler d'amour pour le faux, le tortueux et l'exagéré.

Je menais avec la Cornélia une vie lourde, irritante et embrasée comme un orage, quand je rencontrai tout à coup chez elle l'instrument de mon salut. Nous étions alors aux approches de cette révolution qui a fait apparaître en même temps dans toute l'Europe ses

signes bizarres, sinistres et inattendus. Le sang lombard se remuait dans les veines de Milan. Si j'avais à me battre en Italie maintenant, j'aimerais me trouver sous les ordres de Radetzky, car les patriotes italiens m'ont singulièrement dégoûté de leur cause ; mais dans ce temps-là, au lieu d'une œuvre révolutionnaire je voyais, comme disaient certains, une œuvre nationale dans l'entreprise des Milanais contre les Autrichiens, et j'aurais volontiers brûlé quelques cartouches pour la liberté de la Lombardie. J'étais dans cet état d'esprit, quand il nous arriva de Turin le plus célèbre représentant démocrate de la petite chambre qui a bouleversé, à l'instar de notre pays, ce pauvre pays de Savoie. Maître Bolino était un avocat qui avait écrit en italien une biographie de Robespierre, et qui accusait tous les jours Charles-Albert d'être assez lâche, assez félon, assez corrompu, pour préférer son trône à un échafaud. Aux jours où gronda le canon de Novarre, maître Bolino, bien entendu, resta parmi ses paperasses ; mais de la tribune il faisait une terrible guerre à l'Autriche. C'était là qu'il enlevait des drapeaux, enfonçait des carrés, prenait des redoutes. Si la parole avait la puissance du canon, comme cela s'imprime souvent, Bolino aurait depuis longtemps anéanti le dernier des Autrichiens. Aussi son nom était-il populaire dans toute l'Italie, et, quand il vint à Milan, la jeunesse de la ville alla chanter des hymnes patriotiques sous le balcon de son hôtel. La Tulipani ne voulut pas, comme on se l'imagine,

manquer l'occasion de voir un si intéressant personnage. J'aperçus donc un soir chez elle Bolino, que Mazzetto venait de lui amener triomphalement. Les républicains, comme on sait, sont toujours divisés en deux classes, les Spartiates et les Athéniens. Bolino était de ces derniers. C'était un grand et gros garçon qui avait un extérieur de dentiste. Il se connaissait en vin et aimait les arts. Il me déplut souverainement d'abord, puis je lui trouvai une sorte d'aplomb naïf qui m'amusa. Il buvait bien ; je l'imitai. J'ai, comme vous savez, le vin expansif et cordial. En sortant du souper j'étais lancé comme un chasseur qui rentre après l'appel. Mon avocat était maître de lui.

Il me proposa de sortir; j'acceptai. Quand nous fûmes dans la rue : « Si nous allions, me dit-il avec un ton où l'enthousiasme du patriote essayait de s'adjoindre l'étourderie du mousquetaire, chercher querelle à quelques officiers autrichiens! Cela serait d'un bon effet. C'est toujours par ces escarmouches que les grandes luttes commencent; après les combats particuliers viendra le combat général. » Je serais allé ce soir-là chercher querelle à Lucifer : j'entrai avec mon Bolino dans un café.

Je m'avançai vers un groupe d'officiers que je vois encore assis tranquillement autour d'un bol de punch. J'avisai celui d'entre eux qui me semblait avoir la plus martiale figure, et je lui demandai en italien s'il serait homme à se donner le lendemain matin un coup d'é-

pée avec un chevalier de la Lombardie. Comme sa réponse tardait, je fis un geste dont heureusement on prévint l'effet, mais qui amena autour de moi une confusion épouvantable. Quand je sortis du café, après avoir reçu et accepté dix provocations, je cherchai en vain Bolino : il avait disparu.

Le lendemain, la police autrichienne me faisait saisir à mon domicile et transporter en France. J'y étais depuis quelques jours, en proie à une rage indicible, me demandant par quels moyens j'irais assouvir à Milan ma soif de vengeance contre l'Autriche, et surtout ma soif d'amour pour la Tulipani, quand je reçus une lettre d'André Mévil, qui, parmi beaucoup d'autres choses, me disait à peu près ceci :

« Cornélia est partie avant-hier pour Turin avec Bolino. J'ai tout lieu de croire que le tribun et la danseuse ont contracté leur union le soir même où tu t'es déclaré le champion de la Lombardie. Leurs yeux et leurs pieds n'avaient pas cessé de se parler pendant le souper où tu t'es grisé. Mon cher George, je te félicite de ce dénoûment. L'amour de la Tulipani te devenait funeste. Les femmes..... »

Ma foi, je n'ai pas besoin de me rappeler la morale d'André Mevil. Après cette lettre, je fus atterré. J'eus presque envie, sur ma parole, de me guérir, comme dit le troupier, avec un morceau de plomb et une pincée de poudre. Heureusement je n'en fis rien. C'eût été une triste fin pour une ridicule cause; mais je ca-

ressai et je finis par adopter tout à fait un projet qui depuis longtemps s'offrait souvent à mon esprit. Je me fis soldat. Je pensai que cette vie me laverait des souillures contractées par tout mon être dans une autre vie, m'ôterait bien des sottes inquiétudes, bien des fâcheux désirs, bien des tristes embarras. Je pensai que mon cœur trouverait dans cette noble et virile existence comme une sorte d'oubli vengeur des honteuses et débiles souffrances qui l'avaient oppressé. Je crois que je ne me suis pas trompé. Mes amis, vous comprenez ce qui s'est passé et ce qui se passe encore en moi, si vous avez compris mon histoire, histoire douloureuse et instructive, mais que j'ai mutilée, tronquée, sans que cela puisse m'être imputé à mal. Que voulez-vous? je suis un soldat, et je ne peux ni ne voudrais, je crois, prendre le temps d'exprimer ce que j'ai pris trop le temps de sentir.

C'ÉTAIT VRAI.

I.

C'est derrière le poêle, dit Heine, que se composent les plus jolies chansons de printemps. C'est bien loin de Paris qu'ont été rassemblés ces souvenirs de la vie parisienne. Un officier qui partait de Constantine pour aller en expédition dans le désert eut, un soir, avec deux amis destinés à ne pas quitter la garnison, une de ces longues conversations qu'expliquent seuls la patrie absente et le danger. Il soulagea d'un poids dont on sentait qu'il était vraiment oppressé, malgré les apparences d'une gaieté toute militaire, un cœur où maintenant une balle est peut-être logée. Il y a longtemps qu'on l'a dit, n'ensevelissez nulle part un secret, si vous ne voulez point qu'à sa place il pousse des roseaux bavards. Des confidences de cet officier qui

s'en allait guerroyer au désert, l'histoire qu'on va lire est née je ne sais comment. La voici :

Le colonel Marc de Tilman, car il est important que ce récit commence par le portrait du héros, était ou est encore un de ces caractères beaucoup moins rares qu'on ne le croit qui échappent aux grands classements des moralistes. Marc de Tilman avait un peu vécu à toutes les écoles. Quoique son régiment pût dire de lui avec raison : « C'est un soldat, » qu'il était loin, par instants, de la bonhomie du grognard ! S'il savait, pendant toute une heure, prendre l'absinthe en parlant pansage, abreuvoir et fourrage avec le doyen des capitaines-commandants, comme il savait donner des leçons d'élégance à l'officier le plus nouvellement arrivé de Paris avec les aiguillettes de l'état-major ! Puis, lorsqu'il était forcément engagé dans ces questions de diplomatie arabe qui marchent en Afrique en même temps que les questions de conqnête, quel marabout, quel taleb, auraient pu l'abuser ! Il y avait de tout chez Tilman. Aussi, en dépit de cette gaieté qu'il affectait, je l'ai dit, car c'était, suivant lui, une nécessité du métier, il avait la profonde tristesse que donne la science des choses. Cette pointe de Manfred que devinait une observation habile ajoutait encore au charme de cet occupant et multiple esprit.

Au commencement de l'hiver dernier, Marc eut la pensée d'aller en France. Il venait d'être nommé colonel, et il avait entendu dire que, depuis la révolution

de février, une sorte de réaction s'était faite en faveur des militaires ; il voulut aller voir si vraiment le grand sabre et le spencer avaient repris quelque chose de leur vieux prestige. Puis, pour tout dire, car d'habitude Marc ne faisait jamais un pas sans un motif sérieux, il pensa qu'il était temps d'aller réclamer au général de Tilman, son oncle, la main de mademoiselle Marthe, sa cousine, qui était une fort riche héritière dont la dot avait été fiancée à ses épaulettes de colonel. Par une matinée du mois de novembre, Marc abandonna Constantine. Ici l'on verra un peu quelle âme avait ce singulier garçon. « Au sortir de la porte Vallée, disait-il, en regardant de l'affreuse diligence qui nous conduit maintenant à la française jusqu'à Philippeville ce magnifique pays arabe où l'on peut dire que vraiment Dieu a planté les enseignes de sa grandeur, je me suis attendri jusqu'aux larmes. Je regrettais ces montagnes chères au soleil que la lumière choisit pour le théâtre de ses jeux les plus éblouissants. Que de chagrins, pensais-je, j'ai laissés aux flancs de ces rochers ! Quelles secrètes espérances, quel apaisement sont sortis pour moi de ces blonds espaces où l'épi fleurit à deux pas d'une terre rouge et déchirée ! Puis, avec mes adieux au sol, je faisais également mes adieux à tout ce que ce sol supporte et nourrit, à la vie africaine tout entière, à cette tente sous laquelle on respire je ne sais quoi d'une grande liberté dont toutes vos libertés de la tribune et de la barricade ne peuvent pas donner une idée, à ces chevaux dont le regard

doux et intelligent vous dit : « Je suis ton hôte et ton ami, » à ces personnages graves et long-vêtus qui semblent les témoins des jours antiques, enfin à tout ce monde du Koran et de la Bible où passent de temps en temps le bruit du tambour et l'éclat de l'uniforme français. » Oui, voilà ce que pensait Marc, et puis il pensait aussi qu'en France mainte souffrance oubliée de son cœur, maints tracas devenus étrangers à son esprit s'abattraient de nouveau sur lui. Toutefois en saluant les côtes de Marseille, Marc fut pris d'un véritable enthousiasme, comme celui que pourrait célébrer un chansonnier patriotique, et quand un soir il fit son entrée à Paris par cette longue ligne des boulevards toute bordée de ces pauvres arbres malsains que les révolutions destinent à de courtes carrières, il se sentit tout heureux de se retrouver avec la mauvaise connaissance de sa jeunesse, avec cette vieille ville aux turbulences incorrigibles, pour qui nous avons tous un cœur d'amoureux. Il oublia tout à fait le vent du désert, et respira avec délices les bouffées de l'air parisien.

Marc ne trouva pas à son arrivée les visages qu'il comptait voir les premiers. Une lettre lui apprit que son oncle et sa cousine s'étaient décidés à prolonger d'un mois leur voyage d'Italie. Le colonel fut très-médiocrement affligé de cette nouvelle. L'homme qui trouvait l'Afrique si belle en la quittant devait trouver bien plus belle encore la vie de garçon en lui faisant ses adieux. Tilman n'avait conservé qu'un très-froid et

très-lointain souvenir de Mlle Marthe. Il se dit que le mariage lui accordait un répit dont il allait consciencieusement profiter, et il en profita en effet.

Je ne sais point ce que la république a fait de notre pays à l'heure où je recueille dans un coin perdu de l'univers ces souvenirs d'une existence peut-être évanouie; mais je sais que, l'hiver dernier, Paris supportait gaiement les maux dont il a la certitude de mourir un jour. Rien n'était changé ni dans les maisons ni sur le pavé : c'étaient au bois les mêmes nomades, à l'Opéra les mêmes houris; les émirs de l'ancienne fashion continuaient à fumer sur les mêmes perrons et sur les mêmes balcons des boulevards; les mêmes khodjas faisaient grincer leurs plumes de la même façon dans le journalisme; les mêmes chérifs agitaient la grande assemblée qui s'est chargée de faire à elle seule autant de bruit que les deux chambres du dernier règne.

Un jour à quelques pas de Tortoni, Tilman reconnut dans un grand homme aux cheveux blonds soigneusement bouclés, à la barbe frisée comme une barbe assyrienne, le comte Hugues de Lambfeld, un débris encore doré de la jeunesse d'il y a quinze ans. Lambfeld était un Autrichien qui avait eu l'idée d'accompagner le duc d'Orléans en Afrique avec quelques-uns de ces officiers étrangers que notre courtoisie admet de temps en temps à venir essuyer la fusillade arabe sous notre drapeau. S'il fallait en croire la médi-

sance, il s'était senti pour la guerre une médiocre inclination. Nos soldats, disait-on, faisant allusion à son habit blanc, l'avaient surnommé la Neige, et affirmaient qu'il fondait au feu. Le fait est qu'au bout d'un mois, il était revenu prendre sa place au foyer le plus hospitalier qu'il y ait pour la classe d'étrangers dont il faisait partie, au foyer de l'Opéra. Du reste, il faut lui rendre cette justice, il n'avait point pris, comme tant d'autres l'auraient fait après une pareille campagne, des allures de vieux militaire. Il ne parlait pas des rhumatismes qu'il avait gagnés en couchant sur la terre, il ne montrait pas la moindre blessure. Il gardait une discrétion de héros sur les Arabes qu'il avait tués. Le comte de Lambfeld avait cette grande habitude du monde qui joue merveilleusement l'esprit. Beaucoup de gens, et lui surtout, s'y étaient trompés.

Aussi, arrivé à cet âge critique où les hommes songent à la politique et les femmes à Dieu, le comte de Lambfeld eut la pensée de se faire diplomate. Quoique Autrichien, il avait toujours eu un certain libéralisme couleur de rose qui l'attirait, disait-il, vers la France, au moins autant que nos théâtres et nos salons. Après notre dernière révolution, sa patrie lui confia la mission délicate de manœuvrer au milieu des fragiles machines de nos gouvernements provisoires.

Mais, pour tout dire, ce qui peut-être contribua le plus à l'élévation politique de Lambfeld, ce fut sa femme; car depuis... je ne dirai pas précisément le

nombre d'années, cela donnerait trop exactement l'âge de notre héroïne, Lambfeld était marié. Qui avait-il épousée? C'est ce qu'on saura, je l'espère, et beaucoup mieux que lui, je l'espère encore; je demande seulement à ne rien hâter. Lambfeld et Tilman s'abordèrent donc en plein boulevard. Le colonel embrassa le diplomate militairement. On échangea les plus chaudes paroles. Contrairement à ses habitudes, l'ambassadeur se crut obligé d'être troupier.

— Ce brave Tilman! fit-il après un jurement, nous avons partagé jadis la même tente (l'Africain ne se rappelait point cette circonstance); aujourd'hui, mon cher, je veux vraiment vous donner l'hospitalité à l'arabe; ma maison est à vous, et, ajouta l'Autrichien en souriant, je n'imiterai pas les Bédouins, je vous laisserai voir ma femme.

Sans accepter l'hospitalité complète qu'on lui offrait, Tilman se garda bien de rejeter les offres de son ancien camarade. Depuis longtemps, il désirait voir madame de Lambfeld, qu'une série de hasards l'avait toujours empêché de rencontrer pendant les séjours assez fréquents, mais forcément de peu de durée, qu'il avait faits à Paris. On le pressa de venir dîner le soir même à l'ambassade. Sa soirée était libre, il accepta. Il eut un pressentiment, il nous l'a juré, en entrant dans le salon où il devait rencontrer celle à propos de qui, disait-il aussi, j'ai souvent répété ce mot arabe: *C'était écrit chez Dieu.*

II.

Personne n'était encore au salon. Tilman, et c'est une des choses qui peut-être lui donnaient un caractère si sérieux d'élégance, n'avait jamais eu ni goût ni préoccupation surtout de tous ces détails adorés du roman moderne, qui constituent l'art du tapissier. Cependant il y avait déjà plus d'un an qu'il ne voyait guère que des intérieurs de tente ou de corps de garde, de sorte que ce luxe parisien avec lequel il entrait de nouveau en relation affecta d'une certaine manière son esprit. Les salons, disait un académicien, sont des temples dont la femme est le dieu. Nous ne sommes pas depuis deux minutes dans ces sanctuaires que nous sommes tout pénétrés du sentiment qui les remplit. C'est, suivant moi, très-mal dit, mais très-vrai. Le colonel, dans ce salon désert, se sentait sous l'impression d'une attente dont son âme était comme troublée. Puis, toute une série de pensées s'éveilla en lui qui le plongea en même temps dans une agréable et douloureuse rêverie. Ce regard dont il parcourait si récemment la radieuse et sauvage nature de l'Afrique, il le promenait aujourd'hui sur des objets qui allaient s'allier à une phase nouvelle de sa vie. C'est le sang de notre corps que nous perdons à travers tes broussailles et tes rochers, pensait-il, ô ma pauvre Kaby-

lie; mais ici, entre ces candélabres et ces glaces, sur ces divans, c'est le sang de notre âme qui coule. Le colonel avait eu déjà plus d'un de ces amours dont les jeux enivrants et cruels ont pour théâtre les enceintes dorées où, depuis la lumière et les fleurs jusqu'à la parole et au sourire, tout est à la fois excitant et factice. C'est une chose étonnante, dit-il, que la puissance de jeunesse cachée dans la vie militaire. Il me semble que j'ai vingt ans. Je suis, Dieu me pardonne, comme Chérubin se promenant au matin sous une allée de marronniers. Malheureusement, le colonel se faisait illusion. Ce qu'il prenait pour une émotion profonde de son cœur était quelque chose de semblable à l'effet qu'une bouffée de musique produit sur certaines organisations. Déjà il était fort maître de lui quand elle entra.

Vous savez comment elle était. Je ne connais personne à qui elle n'ait plu. Qui entrait dans un salon, qui parlait, qui marchait comme elle? Qui vous tendait comme elle la main? Qui dorait comme elle d'un sourire approbateur, attentif et intelligent jusqu'aux plus ternes de vos propos? Sortie d'une vieille maison française qui s'était ralliée une des premières à la monarchie de Juillet, Mme de Lambfeld avait reçu sous le dernier règne cette société formée d'éléments opposés à laquelle le nom de monde peut par excellence s'appliquer. Elle s'était occupée avec goût et parfois avec une apparence de passion de tout ce qui charme

l'oisiveté affairée des salons; elle avait créé des académiciens, des ténors, des députés et même des prédicateurs; on avait préparé dans son salon des succès de tragédie et des chutes de ministères. L'ambition conduisait chez elle, un autre sentiment y retenait. Elle prenait, avec une clémence pleine de grâce, les vifs attachements qu'elle inspirait. Que de gens elle a nommés ses amis, et qu'autour d'elle on a peut-être nommés autrement! Ce pauvre Werther était bien un véritable étudiant de Gœttingue, bon à lire Homère en préparant son café, lorsqu'il faisait de la valse l'objet de ses anathèmes. Que Charlotte valse tant qu'elle voudra, mais qu'entre quatre et six heures, on ne la trouve pas sur un canapé, écoutant les divagations de celui-ci, les dissertations de celui-là, se prêtant à toutes les expansions des vanités triomphantes ou blessées. Mme de Lambfeld devait cruellement payer sa complaisance pour le bavardage intime et familier où les héros de notre époque verbeuse se reposent du bavardage public et solennel.

Elle fit signe à Tilman de s'asseoir auprès d'elle. Et un moment il régna entre la Parisienne et l'Africain ce silence qui précède l'assaut.

— Eh bien, fit-elle, car ce fut elle qui commença le feu, vous devez déjà regretter votre Afrique. Nous menons une vie bien sotte et bien misérable ici. C'est presque toujours par cette phrase qu'on aborde les gens qui reviennent de l'Algérie. Tilman avait une

belle occasion pour faire une tirade poético-politique, comme celle que les faiseurs de comédie placent volontiers dans la bouche du chasseur ou du spahis qui revient entre deux expéditions jeter un coup d'œil sur les affaires de sa patrie. Mais un instinct qu'il possédait au suprême degré lui inspira un meilleur début. Il eut l'idée d'être naturel et vrai. Dans un salon comme dans un livre, il y a toujours une grande surprise chez qui rencontre un homme tout à coup. Mme de Lambfeld fut donc agréablement étonnée en lui entendant dire à peu près ce que nous avons raconté tout à l'heure, son émotion en quittant la belle et vaillante nature qui s'associe, suivant moi, si bien à la glorieuse vie de nos soldats, puis les impressions d'une tout autre espèce en attendant dans ce salon où il était celle qui lui faisait oublier maintenant les coups de fusil et les grands horizons. Mme de Lambfeld regardait le colonel, qui s'animait en lui parlant. Tout à coup quelque chose à la fois d'ardent et d'attendri, l'expression d'un intérêt presque enthousiaste se peignit dans ses yeux. Tilman ressentit un singulier effet de ce qui aurait dû l'embraser. Se souvenant soudain de cette science parfaite du monde qu'il avait entendu si souvent attribuer à Mme de Lambfeld : « Comme elle écoute bien ! se dit-il ; on jurerait qu'elle s'intéresse à mes rêveries ! » Et il laissa cette puissance de ténèbres que nous appelons l'ironie souffler sur la douce lumière qui déjà pénétrait dans son cœur.

A dîner, il fut placé près d'elle. Il y avait eu à l'assemblée nationale ce jour-là une grande escarmouche parlementaire. Le comte de Lambfeld, qui se piquait, comme ambassadeur, d'ouvrir sa maison aux gens de tous les partis, avait à sa table plusieurs héros de la journée enrôlés sous différents drapeaux. Il y avait, entre autres, un ancien coryphée de l'opposition du dernier règne, qui, après avoir fait une révolution à son grand regret, s'essayait à une révolution nouvelle, entraîné par la bourgeoise fatalité du parlage et de la taquinerie. Quoique ce personnage fût de fort vulgaires façons et de très-maussade extérieur, il avait cependant, assurait-on, des prétentions à la galanterie; et il avait échangé, pour Mme de Lambfeld elle-même, avec un combattant de son espèce, deux coups de pistolets chargés heureusement de ces balles que vend un célèbre armurier à l'usage des gens sérieux. Tilman n'avait encore rien dit à sa voisine, lorsque le représentant Ragois (car c'est de M. Ragois lui-même que nous voulions parler) s'écria tout à coup en regardant Mme de Lambfeld : — J'avoue que, dans ce moment (il parlait d'un moment où une multitude de couteaux à papier l'avaient menacé en même temps), je vous ai cherchée des yeux.

— Oui, s'écria un autre représentant dont il était question pour un fauteuil académique, il a cherché le regard de Mme de Lambfeld, comme les preux, autrefois, cherchaient certains regards avant de don-

ner un coup de lauce. Je regrette, en vérité, ajouta le même interlocuteur, en s'adressant directement à la comtesse, que vous n'ayez pas vu, madame, le magnifique tournoi d'aujourd'hui.

Mme de Lambfeld dit tout bas à l'oreille de Tilman, dont les traits s'éclairèrent à cette phrase d'un sourire qu'elle comprit :

— Vous vous moquez de mes amis.

— Le fait est, lui repartit le colonel, que leurs métaphores chevaleresques sont des dessins tout faits pour le *Charivari*. Voyez-vous Ragois avec un casque, la lance en arrêt, levant les yeux au ciel. Mais, ajouta-t-il tout à coup, le visage qu'il cherchait et qu'il a rencontré souvent est le plus ravissant du monde. Tenez, ces gens-là ont raison, on s'intéresse plus à leurs coups de langue qu'à nos coups de sabre.

— Vous croyez ? fit-elle. Tilman tressaillit à ce mot prononcé avec un accent qui fit lever et bourdonner au fond de lui tout un essaim radieux d'espérances.

Puis il pensa : « Que c'est bien dit ! »

Pendant toute la soirée, elle garda un silence absolu sur les sujets qui, d'ordinaire, provoquaient le plus sa verve si facilement excitée. Elle n'eut aucune épigramme pour les adorateurs malencontreux dont on lui racontait les revers, ni, il faut le dire aussi, aucun éloge pour les orateurs fortunés dont elle avait toujours applaudi les succès. Elle n'avait plus l'air d'appartenir au monde où jusqu'alors s'était écoulée sa

vie. Tilman crut plusieurs fois qu'elle lui adressait par un regard la nouvelle espèce de pensées à laquelle elle semblait convertie. Ce fut du reste pour le colonel qu'elle réserva le peu de paroles qui sortirent de sa bouche ce soir-là.

Vers dix heures, tout le monde se leva. La plupart de ses convives allaient à un grand bal où elle avait annoncé qu'elle irait elle-même passer quelques instants. Tilman partait, mais le dernier et comme à regret, quand, se tournant vers lui :

— Mon Dieu! fit-elle, si vous aussi vous partez pour me laisser ma liberté, sachez que ce soir j'ai grande envie de ne pas aller trouver la cohue. Et, s'adressant à son mari : Ne pourriez-vous pas, lui dit-elle, aller représenter sans moi la monarchie autrichienne chez le président de l'assemblée?

Lambfeld jeta sur sa femme un regard qui l'embrassait elle et Tilman, mais sans la moindre expression de jalousie. Ce regard voulait dire tout simplement ce que sa bouche du reste traduisit à peu près.

— Je conçois qu'on préfère le coin de son feu, surtout quand on peut y trouver une aimable et spirituelle conversation, aux fêtes de la république; mais vous ne me donnerez pas le petit ennui des commentaires que votre absence ne manquerait pas de faire naître. Il faut que ce soir vous fassiez honneur au pavillon autrichien et au pavillon conjugal. Puis, jetant un sourire à Tilman : Vous le voyez, mon cher colonel,

ajouta-t-il, les maris européens sont bien des despotes aussi, seulement leur tyrannie est l'opposé de la tyrannie arabe : ils forcent leurs femmes à sortir.

— J'en sais une qui se révoltera un jour, repartit Mme de Lambfeld. Toutefois elle apprit à Tilman qu'elle obéissait, en lui tendant, en signe d'adieu, malgré ce que leur relation avait de récent, une main qu'en militaire français le colonel eut grande envie de baiser, mais qu'il se contenta de serrer en gentleman, car il y a du gentleman à présent jusque sous l'uniforme du troupier.

En rentrant chez lui, Marc se disait : Vraiment si je ne craignais pas de me prendre moi-même pour un fat, je me confierais qu'à la première vue j'ai conquis la femme de mon ami l'Autrichien.

Bah ! Mme de Lambfeld, assurément, m'a traité comme elle eût traité le premier venu qui eût apporté dans son cercle quelque nouveauté. Je crois qu'elle est un peu lasse non-seulement de son mari, mais de sa société tout entière. Si je profitais de cet ennui-là ? Il n'y aurait qu'une chose dangereuse à ce jeu, ce serait de laisser l'amour se mettre de la partie. Quel affreux malheur pour celui qui aimerait une semblable femme ! — Et le colonel se répéta tous les exorcismes en usage contre la coquetterie. Ce n'était point la coquetterie qu'il exorcisait.

III.

Non, c'était le plus noble sentiment qui jamais eût pu réunir deux âmes. Elle était vraiment digne qu'on l'aimât, et je vais dire ce qu'elle était : elle était à ce point de la vie par lequel les hommes passent beaucoup moins souvent que les femmes, où mainte clarté des premières années s'efface autour de vous, mais en vous laissant dans le cœur un demi-jour qui dispose à la tendresse. Elle avait sur nombre de choses de grandes lassitudes et de grands dégoûts ; seulement, lassitudes et dégoûts étaient chez elle sans amertume et n'amenaient tout au plus dans son esprit que de passagères tristesses. Ce superbe désespoir, cet élan à la fois ardent et si désolé vers une meilleure vie, qui jetèrent la plus poétique des pécheresses aux pieds du Sauveur, n'avaient rien de commun avec ce qu'elle sentait ; car, malgré ce que le monde avait pu dire, aucune souillure, après tout, n'affligeait les regards qu'elle pouvait jeter sur son passé. Si avec une insouciante coquetterie elle avait laissé nombre de gens porter en triomphe l'opime dépouille de son amitié, elle n'avait donné à personne le droit de se parer des précieuses dépouilles de son amour. Elle présentait un phénomène moins rare peut-être qu'on ne le croit : elle s'était conservé dans la vie mondaine une sorte de

fraîcheur et de pureté. Les grandes passions effrayées par l'essaim turbulent des petits plaisirs s'étaient tenues éloignées d'elle. Maintenant leur heure était venue. Elle s'était aperçue qu'elle n'avait point encore fait un seul pas dans le pays pour lequel Dieu l'avait créée. C'était ce pays qu'elle cherchait ; elle crut que Tilman allait lui en donner des nouvelles.

Tilman l'aurait pu ; mais il avait aimé, lui, et on l'avait trompé. Les hommes sensibles, comme on disait du temps de Delphine et d'Ellénore, ont dans leur vie un jour où ils s'arrêtent pour pleurer ainsi que le Page de Beaumarchais. La Marraine que nous avons adorée, c'est-à-dire la femme qui nous avait initiés au seul culte dont Dieu puisse vraiment être jaloux, nous a condamnés à ne plus l'aimer. Avant d'entrer dans l'exil où sa volonté nous relègue, notre cœur éclate en sanglots. Puis les pleurs tarissent, et Dieu sait quelle sécheresse maudite s'établit en nous quand ces sources d'où s'échappaient avec notre douleur et les plus nobles de nos grâces et les plus attrayantes de nos vertus se sont tout à coup épuisées. Tilman, depuis longtemps, ne voulait plus voir dans l'amour que le complément du cigare et de l'absinthe en garnison, de la causerie et de la musique à Paris. « Ah ! s'écriait-il souvent, si c'était vrai ce que quelques-unes d'entre elles savent dire ! Mais non, c'est un jeu, et voilà tout ; c'est un jeu où tout est prévu. A ceci, il y a cela qu'il faut répondre. Quand la partie est terminée on se

quitte, et si dans la suite on se retrouve, on s'avoue en riant ses petites tricheries. »

Tilman, en matière amoureuse, était parvenu à ce point d'incrédulité qu'il niait tout, jusqu'à la rouerie. « On a beau faire, disait-il, on ne peut pas être roué, et le fameux roman de Laclos n'est qu'une naïveté, quoi qu'on die. Ce ne sont pas les Valmont qui manquent, ce sont leurs victimes. Allez, répétait-il souvent aux jeunes gens, il y a toute une espèce de remords que je vous conseille de vous épargner. Qui a menti à sa maîtresse n'a fait qu'obéir à une nécessité. La langue de l'amour s'est formée entre la femme et le démon pendant que notre premier père était endormi. Parlez-la donc sans que la vérité s'offense.

L'homme qui raisonnait ainsi voulut retourner chez Mme de Lambfeld deux jours après le dîner que nous avons raconté. Il la trouva seule avec un air des plus tristes. Elle était tout à fait en mélancolie, et le disait avec cette belle humeur qu'on met à parler de ses chagrins et même de ses douleurs dans le monde. L'heure des visites était encore loin d'être venue. Les deux héros de cette histoire se sentaient donc tout le temps d'un long tête-à-tête. On se mit à parler de tout ce qui nous occupera plus longtemps encore que la politique. — Eh bien ! en vint-elle à dire, croyez-moi si vous le voulez, mais personne ne m'a jamais aimée. — Ce n'est pas probable, répondit Tilman,

mais c'est possible toutefois, car il m'est arrivé à votre endroit une chose qui me paraissait de toutes la plus chimérique, une chose que je croyais n'appartenir qu'au roman, la première fois que je vous ai vue, moi, que je vous ai regardée, je vous ai aimée. Oui, aimée, et je sais ce que le mot veut dire, je vous ai aimée et vous aime.

Tilman avait un système, c'est qu'on ne pouvait pas dire trop tôt à une femme : Je vous aime. « Ma foi, nous répétait-il, quand le mot est lancé, en advient ensuite ce qui peut. En tout cas, on a pris rang, et, le moment venu, on peut faire valoir ses droits, car les moments viennent et reviennent. Je me suis toujours ri de tous ceux qui crient aux occasions perdues. Les occasions, voyez-vous, c'est comme leurs réputations à ces femmes qui vous parlent honneur et vertu avec tant de larmes, elles se perdent et puis elles se retrouvent. »

C'est lui qui le dit bien : « Je vous aime. » Il le dit avec un ton résolu et ému à la fois. Elle baissa la tête comme le font les femmes quand viennent tomber à leurs pieds ces sortes de bombes qu'elles aiment à braver. Puis, regardant ensuite Tilman avec deux yeux dont le pauvre garçon a vu ou verra l'expression à sa mort : Tenez, fit-elle, je ne vous en veux pas, mais vous m'avez fait mal, allez-vous-en. Et sur ses joues où se répandit un ardent éclat, deux grosses larmes coulèrent silencieusement. — Mon Dieu ! fit

assez brutalement le colonel, je vous ai peut-être rappelé une voix qui vous a été chère. — Non, reprit-elle vivement, aucune voix ne m'a jamais émue, excepté... — Excepté ? — Celle qui résonne encore dans mes oreilles. — Tilman avait été houzard et était encore quelque chose dans ce goût-là ; il prit ces mots pour la sonnerie qui donne le signal de l'action ; mais, au lieu d'une Ève tremblante, il eut devant lui l'ange au glaive flamboyant. — Je vous ai demandé de partir, dit-elle, et, si vous ne m'obéissez pas, je vous prierai de ne plus revenir. Tilman obéit ; seulement, quand il fut dehors, il se dit : « Vraiment il est impossible de mieux conduire qu'elle ne l'a fait aujourd'hui une action de cette nature. Le dénoûment ne peut pas tarder, les premiers mots l'ont préparé ; cependant il ne viendra pas assez brusquement pour que la pièce soit contre les règles. Par l'ardeur même du premier élan, on s'est mise en mesure de revenir immédiatement sur ses pas. Demain le mouvement de retraite continuera ; mais après-demain... » Et le cœur du colonel fut saisi d'une joie qui s'éteignit dans une pensée mélancolique. « Hélas ! pensa-t-il, cette fois où j'ai aimé, j'ai tant aimé ! Il y avait fête si grande en tout mon être le jour où j'ai été vis-à-vis d'elle, où me voilà vis-à-vis de cette femme à qui je ne songerai plus dans trois mois. » Puis, par un autre mouvement intérieur : « A qui je ne songerai plus, reprit-il, est-ce bien sûr ? Si c'était

vrai, pourtant, ce que ce matin elle semblait éprouver? Ses larmes, après tout, étaient de vraies larmes. Si Dieu me l'envoyait ce bonheur auquel j'ai cru, dont je n'avais que l'ombre, et qui a brûlé toute ma vie cependant! Mais allons, mon vieil Africain, la France te porte au cerveau; on a raison de le dire, c'est le pays des fous. » Et, comme il passait devant Tortoni, il demanda à l'onde verte de l'absinthe l'oubli de la rêverie qui le gagnait.

IV

Il alla le soir aux Italiens. Quand on revient d'Afrique, on goûte des plaisirs que ne soupçonnent guère ceux qui n'ont jamais quitté Paris. Il faut avoir été condamné au théâtre de Constantine ou d'Alger pour savoir dans quel attendrissement une voix juste peut vous jeter. On jouait *Don Pasquale* : à cet opéra se rattachait pour lui le souvenir d'une ardente soirée. Entre tous les dons mystérieux qu'elle a reçus, la musique a celui de s'imprégner des pensées qu'elle trouve dans nos cœurs et d'en conserver le parfum. La fable d'Orphée, comme toutes les divines légendes du monde antique, a un sens profond et plein de charme : cette Eurydice, qu'une lyre enchantée évoque du fond des enfers, c'est notre passé, c'est le gant

que vous avez senti entre vos mains, c'est la fraîcheur de son épaule que votre lèvre a aspirée, c'est ce regard plein de promesses où votre regard s'est noyé. Mais craignez de faire évanouir l'illusion, tenez vos yeux fermés, et ne retournez pas la tête; derrière vos pas il n'y a qu'une ombre qui est toute prête à s'envoler. Enfin, Tilman se laissa toucher, et son cœur était remué lorsqu'il rentra chez lui. On lui remit une lettre dont l'écriture, qui lui était inconnue pourtant, le pénétra d'un frisson électrique. Ainsi donc, pensa-t-il, elle m'écrit, et il lut : « Que Dieu vous pardonne, lui disait-elle, le mot que vous m'avez dit ce matin, s'il n'est point parti de votre cœur. Il m'a causé un trouble que j'ai désiré connaître, je l'avoue, mais dont je ne veux plus à présent que je l'ai senti. Vous m'avez jugée une personne coquette, ce que je ne suis pas, je puis vous le jurer, et pleine de mondaine expérience, ce que je suis moins encore : la lettre que je vous écris vous le prouve. Je n'ai rien pris à la vie que j'ai traversée; c'est pour cela que j'ai apprécié votre nature si différente de toutes celles dont le contact m'a été imposé. Prouvez-moi que je ne me suis trompée en rien sur vous par une soumission complète au vœu que j'ose vous adresser. Ne me revoyez plus. Ce que j'ai senti aujourd'hui m'a prouvé qu'il y avait des émotions pour lesquelles je n'étais pas faite. Le genre d'attachement que le monde tolère m'inspire une profonde horreur. Vous m'avez dit, la première fois que

je vous ai vu, avec une singulière franchise et un pénétrant accent de vérité : Je déteste et je méprise les femmes galantes. Je vous ai su de ce mot un gré infini et je crois que mon regard vous l'a montré. Mais, en dehors de ce que vous savez si noblement haïr, il n'y a de place où je vis, où je dois vivre que pour des violences, des désespoirs, un malheur dont je prie Dieu et vous de me préserver. »

« Il est certain, pensa Tilman après avoir lu et relu cette lettre, que ce n'est point là un procédé de coquette ni de femme expérimentée. Elle n'a point cette sotte petite lâcheté des rouées qui ont toujours si grand'peur d'écrire. Il y a dans ce singulier billet un tour de grandeur et de franchise. Puisque je dois me marier dans un mois et dans deux mois retourner en Afrique, j'ai presque envie de répondre à la confiance qu'elle me montre. » Mais on devine par quel rire ironique le démon qui est toujours blotti dans un coin de notre cœur accueillit cette phrase vertueuse avant même qu'elle eût été finie dans sa pensée. « En vérité, dit-il, je suis incorrigible, et j'aurais besoin d'avoir toujours devant moi un miroir pour y regarder les rides que le temps a déjà mises sur ma peau cuivrée. Me voilà maintenant prêt à croire à l'innocence de Mme de Lambfeld et à m'éloigner d'elle dans la crainte d'être son premier amant sans doute. Allons, je ferai à sa lettre la réponse qu'elle a prévue assurément, » et sur-le-champ il se mit en devoir d'écrire. Puis il s'é-

cria : A quoi bon ? la véritable réponse, c'est tout simplement d'y aller demain.

Et le lendemain il était à ses côtés, lui disant vraiment ce qu'un amour ardent peut dire dans toute l'habileté d'une complète franchise, d'une profonde et sincère émotion. Il l'aimait, et qui ne l'eût pas aimée telle qu'elle était devant lui parée d'un trouble qui n'était pas feint, qui tantôt mettait dans son regard une expression de joie triomphante et tantôt l'expression d'une tristesse à faire pleurer tous les anges gardiens ? S'il n'obtint point ce jour-là ce qu'on nomme des faveurs, il obtint un de ces aveux entiers où l'âme consomme l'ardent mystère de son abandon. Quand il la quitta, il n'avait encore pressé qu'une main tremblante sur ses lèvres ; mais il emportait avec lui les plus saints trésors du meilleur et du plus noble des cœurs. Aussi il faut lui rendre justice, pendant une journée entière il fut loyalement amoureux. Il avait oublié l'Afrique, son épée et surtout mademoiselle Marthe de Tilman. Le soir, à l'heure même où il avait reçu la veille la lettre de Mme de Lambfeld, on lui remit une lettre de son oncle qui lui annonçait la prochaine arrivée de sa cousine en printanier désir de mariage. Il pensa au visage rose de Marthe et se dit que cette jolie héritière était après tout une fort gracieuse incarnation de ce dieu impur qu'on appelle le veau d'or. Ne le calomnions pas cependant ; si, en même temps que le souvenir de sa fiancée, le doute

éternel qui s'attaquait en lui aux plus généreuses inspirations de l'amour ne s'était pas présenté à son esprit, Mme de Lambfeld aurait vaincu. Mais le destin voulut que son opiniâtre incrédulité à l'endroit de la plus vraie des tendresses fût éveillée par l'incident qui l'arrachait aux émotions de la matinée. « Allons, fit-il, quittons la région des songes et revenons un peu au pays où Dieu nous condamne à cheminer. Je puis, avant l'arrivée de ma cousine, m'occuper d'une femme qui, certainement, ne mourra pas quand elle apprendra mon mariage. » Et il écrivit à son oncle qu'il attendait avec impatience le jour où il reverrait sa fiancée. Ces mots-là tracés, pourtant, il sentit une sorte de malaise. Pour couper court à la souffrance qui s'emparait de sa pensée, il se dit, en homme qui avait vécu en pays musulman : En définitive, Dieu me conduira.

Le lendemain et les jours suivants, Dieu le conduisit, comme c'était très-facile à prévoir, chez Mme de Lambfeld. La défaite de cette noble femme serait certainement une des pages les plus touchantes des annales de la passion. Elle était résolue à ne point se donner, et chaque jour elle commettait quelque sublime imprudence. « En vérité, pensait Tilman quand il rentrait chez lui après des heures orageuses passées entre de brûlantes espérances et de fébriles désespoirs, c'est là une femme qui aime et qui succombe pour la première fois. » Il songeait à toutes

les manières classiques dont jusqu'alors on s'était abandonné à lui, à l'emphatique douleur de celle-ci, à l'intrépide enjouement de celle-là, à la tristesse solennelle de cette autre, et il sedisait : « Mon destin m'a fait rencontrer une femme que je ne connaissais pas.» Un soir, après une de ces luttes où ce qu'on nomme la vertu des femmes s'effeuille comme un bouquet à la ceinture d'une valseuse en faisant tomber une pluie de senteurs embrasées, ce fut elle qui appuya sa tête sur la poitrine de Tilman et qui lui dit : « Mais je t'aime et j'en meurs ! » Il comprit pourtant qu'un grand événement s'accomplissait dans sa vie.

V.

Ses pressentiments ne l'avaient point trompé. Il était rentré dans ce monde qu'il considérait comme un monde évanoui, dans ce pays que je ne puis comparer qu'à l'harmonieux tumulte d'une symphonie à grand orchrestre, à cette région capricieuse des sons où les notes moqueuses font entendre leur gazouillement persifleur entre les sanglots de notes plaintives. Il s'enivrait de cette vie qui nous rend fastidieuses ensuite les meilleures existences. Il faisait autre chose encore que d'aimer, car il aimait : il pratiquait ce métier de l'amour tel que l'ont fait les femmes de

nos civilisations raffinées et maladives, ce métier qui nous fait paraître tous les autres odieux. Il subissait une des lois les plus justes qui aient été imposées à notre cœur. Ce qu'il avait dit d'abord sans le sentir, à présent il le sentait. Les fausses larmes dont il avait cherché à humecter son regard étaient devenues des larmes sincères qui brûlaient ses yeux. Il y a une manière de dire : Je t'aime, dont on n'use pas impunément.

« Mon châtiment, pensait-il souvent, de lui avoir dit que je l'aimais, ce sera de l'aimer ; » car le malheureux se révoltait contre son amour. Il ne pouvait pas croire à ce qu'il voyait ; il niait la divine apparition qui s'était revêtue pour lui d'une forme sensible. Il était toujours arraché des extases où il avait approché de la vérité par une voix qui lui criait : « Tu es un sot ou tu es un fou. » Il traitait d'effets prémédités les simples mouvements qui, tout d'abord, avaient attendri son cœur. Ainsi, un jour il trouva Mme de Lambfeld lisant *l'Imitation de Jésus-Christ.* Elle lui parla de cet admirable livre, de ce poëme des surhumaines tendresses avec une éloquence dont il se sentit tout pénétré. Il la suivit où ses ailes la portaient, et tous deux furent ravis quelques heures dans le jardin des murmures et des ombrages mystiques. Tout à coup son mauvais ange le chassa de cet Éden, et il interrompit brusquement une phrase commencée. « Je hais, dit-il avec un mauvais sourire, les religions de salon. »

Les yeux de Mme de Lambfeld devinrent humides, pendant quelques instants elle se tut. Puis, avec cette douceur que le Christ regardait comme la plus conquérante des puissances, elle dit : « Mes paroles, en effet, étaient une profanation; je ne suis pas digne de parler de l'amour divin. » Alors il s'emporta et lui dit qu'elle outrageait leur tendresse. Quand il l'eut quittée, il se blâma de sa colère, mais il approuva son ironie. « Je serais par trop ridicule aussi, pensa-t-il, si je prenais au sérieux ce catholicisme qui répond aux bergeries en poudre et en panier. Il en est de sa foi comme de sa vertu. »

Ce dernier blasphème revenait sans cesse sur sa bouche, où une douleur ardente l'y accompagnait. Et cependant elle lui disait, avec la grâce de l'amour et l'autorité de la raison : « Avant vous, en était-il ainsi de ma vie? N'ai-je pas tout changé autour de moi? Ma bienvenue est-elle la même où je vais? Ma maison ne se fait-elle point solitaire? Ceux que vous appeliez mes amis avec une raillerie si amère ne s'éloignent-ils pas de moi comme d'une pestiférée, sentant dans ma personne ce je ne sais quoi dont tous vous savent si mauvais gré, qui est l'amour pour un seul? » C'étaient là des faits qu'il était forcé de reconnaître. Il voyait bien qu'elle soutenait pour lui une série de luttes dont elle ne se plaignait pas. Ainsi son mari ne lui témoignait pas une jalousie dont il eût regardé l'expression comme le plus monstrueux des ridicules,

et qui, d'ailleurs, était bien loin de son cœur ; mais il avait pris vis-à-vis d'elle un air rogue et hostile dont souffrait sa délicatesse et dont s'indignait sa fierté. Lambfeld s'inquiétait fort peu de ce que devenait sa femme depuis l'heure où finissent les soirées jusqu'à celle où commencent les visites; seulement il exigeait qu'elle ne manquât à rien de ce qu'il nommait les devoirs du monde. Puis il trouvait fort commode qu'elle entretînt pour lui, avec maints personnages utiles à la conduite de sa vie, le genre de relations dont une intelligence féminine sait seule tirer tout le parti possible. Pour ce dernier but, il lui eût beaucoup pardonné. Il ne lui pardonnait pas d'aimer un soldat fort loin de pouvoir aspirer à être ministre ou dictateur. Elle offrait à son amour, comme elle l'eût offert à Dieu, le calice amer que des mains gantées lui présentaient chaque jour, railleries, calomnies, conseils ; car les conseils ne lui manquaient pas : elle avait des amies trop jalouses du privilége de l'amitié mondaine pour lui épargner cette espèce de torture.

Eh bien! rien de ce qu'elle s'imposait ne lui assurait cette conquête dont elle était si avide. Ce qu'il lui demandait, lui, c'était ce que les pharisiens demandaient à Jésus, quelque signe éclatant et visible. « Fais-moi voir, disait sans cesse son incrédulité à cette âme qui se donnait à lui, fais-moi voir que tu es l'amour, cet amour tout-puissant que j'ai toujours

voulu adorer, mais que je n'ai pas encore connu. » Le malheur avait décidé qu'il obtiendrait ce qu'il souhaitait.

VI

Depuis quelques semaines le général Tilman et sa fille étaient revenus à Paris, et Marc n'avait pas encore eu le courage d'avoir un élan de franchise avec son oncle. Par instants il voulait rompre des projets qui lui étaient plus insupportables chaque jour; puis il se disait: « Quelle folie! si tous ceux que Mme de Lambfeld a aimés avaient renoncé au mariage, que de célibataires il y aurait dans le monde! — Sache donc loyalement te séparer d'elle, » lui disait alors sa conscience. Une fausse expérience de la vie, qui en cela du reste seulement était d'accord avec ses plus impérieux penchants, lui répondait: « Non! remets-toi au temps et aux caprices de ta maîtresse; l'homme à la fois honnête et habile est celui qui se laisse quitter. » Après ce colloque intérieur, il courait chez Mme de Lambfeld, et, au lieu de tout faire pour la détacher de lui, il ne négligeait rien de ce qui pouvait river cette âme à la sienne.

Un jour, il avait peint à Mme de Lambfeld, avec les couleurs dont disposait son imagination, cette retraite à deux qui est le songe perpétuel de l'amour. Il avait

habité, à Constantine, une petite maison (un orage vient de détruire cette frêle demeure) qui donnait sur le rempart. Un jardin étroit comme un jardin de cénobite, flanqué d'un palmier à l'un de ses angles, d'un figuier à un autre, et entouré d'un mur en ruine assez bas pour ne pas cacher le plus magnifique des sites, s'étendait sous les fenêtres du salon. « Que de fois, lui disait-il, j'ai souhaité là cette compagne dont a besoin toute existence virile ! Quels trésors de bonheur il y aurait dans un pareil coin de terre pour deux êtres qui, suivant l'expression du poëte, se feraient l'un à l'autre un monde toujours nouveau ! Ah ! si je pouvais vous emporter en un asile loin de tout ce qui me rend mécontent de vous, des autres et de moi-même ! » Elle lui répondit tout simplement, en attachant sur lui un de ces regards profonds derrière lesquels il semble, à certaines heures, que toute l'âme vienne se placer : « Pourquoi ne serait-ce pas? Ne suis-je pas votre femme? Je suis prête à vous suivre où vous voudrez : c'est le devoir de mon amour. » Il tressaillit. « Ah ! fit-il, si c'était vrai ! »

En ce moment, un de ces fâcheux qu'il y a nécessité de recevoir fit son entrée, Marc sortit. Il rentra chez lui tout troublé. Le soir, un ministre de la république donnait un grand bal ; ce ministre était légitimiste. En ce moment, les légitimistes et l'Élysée se boudaient. « Si je pouvais avoir l'esprit à autre chose

qu'à ce qui nous touche, lui avait dit le matin même Mme de Lambfeld, j'aurais certainement obéi au vœu de mon mari en allant à cette fête. Il fut un temps où je me serais beaucoup divertie de ce qui s'y passera. Mais à présent, avait-elle ajouté, tout ce qui est étranger à notre vie m'ennuie ou m'est odieux. Le soir, venez me voir un instant, je vous attendrai au coin du feu, et je me coucherai avec du bonheur pour toute la nuit. »

Tilman se rappelait ces paroles ; aussi répondit-il à son oncle, qui voulait à toute force le conduire chez le ministre dont il s'agit, qu'une fièvre d'Afrique le forçait à garder la chambre ; et il se rendit en toute hâte où presque toutes ses heures se passaient. On lui dit que Mme de Lambfeld était sortie. Elle l'avait accoutumé à de tels soins d'amour, pour dire le mot juste, à de telles gâteries, qu'une colère pleine de douleur s'empara de lui et le suffoqua. Il ne mit pas en doute qu'elle ne fût allée à ce bal qu'elle lui avait sacrifié le matin. Ainsi, c'était bien la femme que tout d'abord il avait jugée, la femme dont le monde est le métier, le goût, le culte, la fatalité, qui se promet sans cesse de changer de vie, mais court à l'orchestre, aux lumières, à la causerie comme le soldat au canon. Et lui qui se demandait encore, il y avait un instant, s'il ne romprait point, pour une semblable créature, un mariage qui lui assurait fortune, avancement, tous ces avantages réels auxquels il faut s'at-

tacher, après tout, si l'on ne veut pas devenir un songe-creux. Heureusement, ses yeux étaient dessillés à temps. Quand il se fut bien arrêté dans ces pensées, il résolut d'aller à cette fête, où il lutterait d'indifférence avec celle que le matin il aimait tant. A onze heures, il entrait au bal, et la première femme qu'il vit en effet était Mme de Lambfeld qui causait avec le général de Tilman.

Elle était appuyée sur une cheminée, mais, malgré ce que sa pose avait de gracieux, on sentait que cette attitude n'était pas due à une préoccupation de coquetterie, qu'elle s'appuyait tout simplement pour ne pas chanceler. Elle avait une pâleur mortelle sur ses traits.

Avec une indiscrétion que depuis Marc a crue préméditée, et qu'il ne pardonnera jamais, s'il vit, le général de Tilman venait d'apprendre à Mme de Lambfeld le mariage auquel il destinait son neveu. Mme de Lambfeld fit signe à son amant d'approcher, et, d'une voix où tremblait une de ces toutes-puissantes émotions qu'aucune situation ne peut maîtriser : — Est-ce vrai, dit-elle, ce qu'on me dit?

Il comprit, et, rassemblant tout ce qu'il avait jamais pu avoir au cœur d'impitoyable énergie, il lui répondit : — « Oui, c'est vrai ! » S'il eût bien vu ce visage que plus tard, par une cruelle magie, sa mémoire lui a si souvent représenté, ce visage où une anxiété fébrile se traduisait par des larmes prêtes à

jaillir, luttant contre un malheureux sourire à attendrir des furies, qu'une nécessité sociale y retenait, il n'aurait jamais prononcé ces mots-là.

Elle le regarda encore, puis elle partit. Si le sang coulait de certaines blessures, on aurait pu suivre dans le salon la trace de ses pas. Quand elle eut disparu, Marc fut saisi de ce violent et tardif effroi qui s'empare de nous tout à coup après un malheur dont nous avons été l'aveugle instrument. Il s'aperçut qu'il venait de commettre quelque grande cruauté à désoler toute sa vie, il quitta le bal à son tour, et voici le billet qu'il trouva chez lui.

« Mon mari me demande si impérieusement de sortir ce soir, que je veux lui obéir. Je ne donnerai pas le prétexte d'un seul mot qui puisse me blesser à un homme que j'aurai quitté dans quelques heures. C'est chez vous que je me rendrai en sortant de ce bal où je ferai avec bonheur mes adieux à la vie dont mon amour m'a arrachée. Oui, c'est pour vous que je veux vivre; oui, depuis le premier jour où je vous ai vu, je t'ai aimé; c'était vrai. »

Marc, après avoir lu ces mots, eut tout d'abord la pensée de courir chez Mme de Lambfeld; mais l'heure était si avancée, qu'il recula devant un scandale que d'ailleurs il n'avait peut-être pas le droit de causer.

Il passa donc une nuit et une matinée d'angoisses. Dès que l'instant arriva où il pouvait se rendre chez sa maîtresse, il vola vers cette maison devenue si fa-

milière à son cœur. On lui refusa l'entrée de ces lieux où s'étaient passées les meilleures et les plus ardentes heures de sa vie. Mme de Lambfeld, lui dit-on, était rentrée la veille avec une fièvre qui ne l'avait pas encore quittée. Il lui écrivit. M. de Lambfeld lui a plus tard renvoyé ses lettres cachetées avec un billet qui lui annonçait, comme à toute la société parisienne, la mort de la plus charmante femme qui ait jamais aimé et souffert dans un salon.

Marc ne s'est pas marié et ne se mariera pas. Suivant toutes les probabilités, il se tirera assez de coups de fusil en Europe et en Afrique d'ici à quelques années, pour qu'il puisse, s'il n'a pas été tué déjà, prétendre à une balle, n'importe en quels lieux les destins le conduisent. « C'était vrai ! » voilà le dernier mot que nous lui ayons entendu prononcer.

C'est l'épitaphe inscrite sur la tombe qu'il a creusée au fond de son cœur le jour où il a cru à l'amour et perdu celle qu'il aimait.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Lagny. — Imprimerie de Vialat.



